N° 979 50e Année T. CCXCI 1er Avril 1939

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 7 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *8 fr.;* plein tarif, *9 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ENT DE PARAITRE :

L'Acuponcture chinoise

par

GEORGE SOULIÉ DE MORANT

Tome I

L'ÉNERGIE

(Points, Méridiens, Circulation)

avec 100 dessins, dont 44 en deux couleurs

— L'ouvrage sera complet en 4 volumes —

M. Soulié de Morant, qui a déjà publié un *Précis d'Acuponcture*, réimprimé sieurs fois, donne maintenant un ouvrage considérable sur la question.

Le tome I, qui comprend l'ensemble des règles générales indispensables à naître et à appliquer, est un volume de grande importance. Illustré de dessins dont 44 en deux couleurs, c'est un exposé général de la méthode lu traitement, ainsi qu'un répertoire des « points » que M. Soulié de Morant t seul à pouvoir établir, grâce à une culture scientifique avancée, jointe à une naissance **absolue** de la langue chinoise. Certains commerçants de la méde- e n'ont fait que s'inspirer des données établies par lui, et ils ont même été qu'à faire croire, parfois, à des découvertes personnelles.

Le grand traité actuellement publié — qui sera complet en 4 volumes — tiré sur *très beau* papier surglacé, sous couverture parchemin en 2 couleurs.

me I. Volume in-4 carré (22,5×28), de 304 pages. **100** fr.

a été tiré en outre des exemplaires cartonnés, au prix de. . . . **120** fr.

Il ne sera pas fait d'envois d'office

Nous avons déjà reçu de nombreuses souscriptions. Mais pour répondre ne question souvent posée, nous prions nos correspondants de noter e cet ouvrage ne pourra pas être mis en dépôt. Ceux qui ont demandé faculté de retour sont donc priés de revoir leurs commandes ou de les nuler. Chaque volume est vendu séparément,

Il ne sera pas fait de service de presse

LE VOYAGE DE L'OBÉLISQUE

—

UNE IDÉE DE CHAMPOLLION

Un jour d'été, en 1828, le conservateur du musée des Antiques de Paris, étant en son cabinet du Louvre, trouva dans son courrier le document suivant, qu'il lut avec une satisfaction sans mélange :

CONGÉ

Il est accordé à M. Champollion jeune, conservateur du Musée royal des Antiques de Paris, un congé de quatorze mois à l'effet de se rendre en Egypte pour y visiter et étudier les documens de l'antiquité que renferme cette terre célèbre et y recueillir tous les documens nécessaires pour éclaircir les points les plus importants de l'histoire ancienne de ce pays.

Donné par nous, aide de camp de Sa Majesté, chargé du département des Beaux-Arts de la Maison du Roi.

A Paris, le 1er juillet 1828.

LE VICOMTE DE LA ROCHEFOUCAULD (1).

Champollion partit bientôt pour Toulon, accompagné de huit jeunes artistes ou écrivains, ses collaborateurs. Ils s'embarquèrent le 31 juillet sur la frégate *L'Eglé*, et arrivèrent sans incident à Alexandrie, le 18 août suivant.

Les instructions emportées par le jeune archéologue

(1) Archives nationales, 03 1427.

étaient nombreuses et très diverses. Pour y satisfaire sans omission ni défaillance, il fallait être, comme il l'était, un homme parfaitement doué des aptitudes nécessaires à cette tâche compliquée. Se dépensant sans mesure, uniquement occupé de ses recherches scientifiques, il devait revenir en France, vingt mois plus tard, avec une immense collection de dessins, accompagnée de deux mille pages d'inscriptions hiéroglyphiques, entièrement transcrites de sa main.

Ces instructions comportaient la recherche des monuments qui seraient, par leur beauté, leur intérêt scientifique et leur dimension, susceptibles d'être transportés à Paris. Depuis quelque temps se précisait l'idée que la France, fondatrice d'un *Institut d'Egypte*, et dont les soldats avaient gravé leurs noms sur les ruines de la lointaine Philé, se devait d'ériger à Paris un monument commémoratif de ces hauts faits. Rome, depuis longtemps, avait donné à l'Europe l'exemple du transfèrement d'obélisques égyptiens; elle n'avait pas eu d'imitateurs.

Champollion se déclarait, en principe, favorable au projet de transport d'un obélisque en France, et dans une lettre datée de Thèbes, à l'adresse de Drovetti, consul de France à Alexandrie, il manifestait sa préférence pour un des monolithes de Luxor, village construit sur l'emplacement de l'antique cité. « Si l'on doit voir, écrivait-il, un obélisque à Paris, que ce soit un de ceux de Luxor (2). »

Au mois de janvier suivant, la mission Champollion revint à Alexandrie où l'attendait la corvette l'*Astrolabe,* qui devait la rapatrier. Le consul Drovetti avait usé de son crédit auprès du vice-roi d'Egypte, Méhémet-Ali pacha, pour provoquer le don au roi Charles X de deux obélisques de Luxor. Cette initiative eut un plein succès, et les monolithes furent bientôt offerts par le prince turc au roi de France.

La question du transport des obélisques fut soumise au baron Rolland, inspecteur général du génie maritime.

(2) Archives historiques de la Marine. BB 1. 1020 III. Lettre du 1 juillet 1829.

Il reconnut que ce transport, devant être exécuté sur deux mers (la Méditerranée et l'Atlantique) et sur deux fleuves (le Nil et la Seine), aucun navire existant ne pouvait y être employé. En conséquence, il proposa au ministre la construction d'un bâtiment spécial, solution qui posait elle-même un difficile problème.

Les dimensions de ce navire devaient être telles que, chargé d'un obélisque pesant 230 tonnes, son tirant d'eau n'excédât pas deux mètres. Pour obtenir ce résultat, il fallait enfreindre les règles habituelles de l'architecture navale, et renoncer à maintenir le rapport normal de ses différentes proportions. De plus, comme on projetait de l'échouer sur la plage de Luxor pour le charger d'un fardeau encombrant par sa masse, son poids et sa forme oblongue, il fallait l'armer de cinq quilles pour le maintenir parfaitement droit, sans étais ni épontilles. De cette façon, la pression exercée par le chargement serait répartie sur un grand nombre de points et ne risquerait pas de disloquer la coque. De plus, il fallait par précaution consolider les murailles par des porques obliques et multiplier les liaisons longitudinales. Par ces moyens seulement, tout le système deviendrait solidaire.

D'après les plans, la surface de la carène ressemblait à un parallélipipède aux angles et aux arètes émoussés, et il était aisé de prévoir qu'un bâtiment ainsi profilé tiendrait fort mal la mer. Tel quel, cependant, le projet Rolland parut concilier au mieux possible les données contraires qui s'imposaient à son auteur. Il fut agréé après mûr examen, et la construction du *Luxor* fut commencée. Ce nom avait été donné d'avance par le baron d'Haussez, ministre de la Marine, au futur navire.

A leur débarquement de l'*Astrolabe*, Champollion et ses compagnons avaient pu voir ce singulier bâtiment s'élever sur sa cale, avec ses cinq quilles, sa carène plate, sa membrure en bois de sap et son placage de planches, substituées au cuivre pour en diminuer autant que possible le poids. Il fut bientôt lancé, gréé en trois mâts et armé. Champollion, qui s'était lié d'amitié avec l'officier commandant l'*Astrolabe*, le lieutenant de vaisseau

de Verninac Saint-Maur, obtint pour celui-ci la faveur d'être placé au commandement du *Luxor*.

Le célèbre savant ne devait pas assister à la réalisation de son projet. Il était mort prématurément lorsque, le 15 avril 1831, le *Luxor* partit de Toulon, avec un équipage de 120 hommes, marins et ouvriers, et un état-major comprenant huit officiers parmi lesquels se trouvaient un élève de 23 ans nommé Jaurès, deux chirurgiens, et l'ingénieur de la Marine Le Bas.

La traversée fut bonne, malgré une bourrasque de trois jours qui surprit le *Luxor* dans les parages de la Sicile, arrêta sa marche et démontra ses mauvaises qualités nautiques. Déjà, par une belle mer, le navire dérivait de trois quarts. Dans une mer agitée, son faible tirant d'eau le livrait à la discrétion des vagues, et il devenait impossible de le maintenir en direction. Cette expérience apprit au commandant qu'il ne pourrait pas, sans grand risque, hasarder une traversée nouvelle par ses propres moyens. Il prit, dès cet instant, la résolution de demander le secours d'un bateau à vapeur pour remorquer le *Luxor* à son voyage de retour.

Enfin, le vent redevint favorable. Sans autre incident, le navire parvint en vue du phare d'Alexandrie dans la nuit du 2 au 3 mai, et, le jour venu, il jeta l'ancre sous les murs du palais de Méhémet-Ali, qui dominait le port. Peu de temps après, il partit pour le delta.

A LUXOR

Dans le port de Rosette, sur le Nil, le *Luxor* fut immobilisé longtemps et dut attendre les hautes eaux pour repartir. Il forma donc un détachement de onze matelots commandés par l'élève Jaurès, et qui, réunis aux ouvriers de Le Bas, constituèrent avec ce dernier et le chirurgien en second Pons un personnel de trente-trois hommes chargés de précéder le navire à Thèbes. Munis de vivres, ils partirent pour le Caire, le 19 juin, après avoir chargé

le matériel sur des *agabas* (bateaux plats légers) conduits par des indigènes (3).

Le Bas, Jaurès et Pons prirent place à bord d'une *cange*, canot étroit, léger et rapide, marchant tantôt à la voile, tantôt à l'aviron. A l'arrière, s'élevait une maisonnette en bois divisée en deux pièces, l'une à l'usage de salon ou de salle à manger, l'autre servant de chambre à coucher.

Cette embarcation constituait un observatoire aussi commode qu'utile, du haut duquel les trois hommes allaient, tour à tour, surveiller le convoi des agabas et contempler les paysages du bas Nil.

Les terres environnantes leur parurent fertiles, mais perdues pour la culture par leur mauvaise apparence d'entretien. Le long de la plaine absolument plate, et aussi loin que portait le regard, ils apercevaient de chétives cabanes en boue séchée, couvertes de feuilles de palmier et réunies, de ci, de là, en hameaux. Partout une population déguenillée, craintive, misérable à force de privations, n'ayant pour lois, pour institutions sociales « que le caprice et le bâton de quelques Turcs, souvent plus brutes que la brute même », selon l'expression de Le Bas. Cette population exténuée par la faim, vieillie par les mauvais traitements, se pressait sur les bords du fleuve, implorant l'assistance des voyageurs, et donnait par ses lamentations, par la vue de ses enfants entièrement nus, une triste idée de l'administration du vice-roi. Le Turc était maître absolu, et tout indigène sujet à passer sous la courbache (cravache en peau d'hippopotame). Sous ce rapport, dit encore Le Bas, il y avait égalité parfaite dans tout le pays, soumis à un despotisme affreux et stupide.

Onze jours s'étaient écoulés depuis le départ de Rosette, quand on arriva au Caire. Partout, les sondages faits par Le Bas avaient indiqué six pieds d'eau et davantage, profondeur nécessaire au passage du *Luxor*. Aussi-

(3) Archives historiques de la Marine, BB 4, 1020, Lettre de Verninac du 21 juin 1831.

tôt à terre, l'ingénieur expédia à l'adresse de Verninac ce renseignement de bon augure.

Le 30 juin, après avoir visité les Pyramides de Gizeh, les trois commensaux de la cange rejoignirent, à six heures du soir, le bourg de Sakkara, où ils retrouvèrent leur domicile flottant. Le convoi fluvial les avait précédés de quinze lieues, ayant appareillé le matin, en présence des cawas du gouverneur, qui avaient pris place ensuite dans quatre bateaux.

Après avoir rencontré le gouverneur de la Haute Egypte, Schérif bey, en tournée d'inspection, qui se reposait au gîte de Mellaouï, on approcha de Thèbes. Mais à partir de Siout, le Nil devient plus tortueux, avec des courants plus rapides aux époques d'inondations, et le convoi dut s'inscrire dans de nombreux méandres. Cette pénible navigation se poursuivait cependant dans le calme, lorsque, une nuit, passant sous le mont d'Abbou-Fedda, la flottille fut assaillie par une tempête aussi violente qu'imprévue. La cange, prise dans un tourbillon, fut couchée sur le côté, et ses passagers auraient à coup sûr péri sans le voisinage des terres, où l'embarcation fut projetée.

Le 11 juillet, ce qu'on appelle le coude Gamouleh fut franchi à la cordelle, vers quatre heures du soir, et les restes titaniques de la fabuleuse cité apparurent de tous côtés aux voyageurs. Le soleil déclina avant qu'ils eussent rassasié leurs yeux de ce spectacle, rendu plus formidable encore par la lutte des lumières et des ombres. Bientôt, les rayons de plus en plus obliques du soleil dessinèrent, le long de la chaîne libyque et de la vallée des tombeaux, les ruines de Gournah, du Memnosium, les temples de Medinet-Aloui, ceux de Karnak, ses pylônes, son obélisque géant.

Le Bas cherchait du regard autre chose. Enfin, vers le Sud, il aperçut la colonnade de Luxor, avec son vaste pylône précédé de deux obélisques en granit, sur lesquels tournoyaient des nuées de colombes.

— Alors, dit-il plus tard, à l'aspect de ces deux monuments, tout s'effaça, tout disparut à mes yeux; pour la

première fois, la vue des ruines de Thèbes éveilla dans l'âme d'un voyageur d'autres idées que des souvenirs d'histoire, de grandeur et de décadence. Thèbes! ce n'est plus la ville aux cent portes où il y a des palais, des sphinx, des colosses. Ce n'est plus qu'un point qui renferme un seul objet : l'obélisque de droite, en entrant dans le Rhamséium.

Il y avait un mois tout juste que la flottille des Français avait quitté le port d'Alexandrie. Un à un, les agabas vinrent se ranger le long de la rive droite du Nil, près d'une plage de sable montant en pente douce jusqu'au village de Luxor. La cange, qui fermait la marche en serre-file, prit sa place au centre du mouillage.

Le Bas sauta à terre avec ses deux compagnons. Ils avaient été devancés au village par les marins et les ouvriers, pressés de voir et de toucher enfin ces monuments qui leur avaient valu de faire un si long trajet, au prix de tant d'efforts. Une partie des habitants de Karnak et de Luxor, attirés par l'apparition de bateaux aux couleurs françaises, étaient déjà là, couverts de haillons et criant misère. Enfin, calmés par quelques aumônes, ils demandèrent à l'interprète de Schérif bey, Ibrahim, que son maître avait adjoint à l'expédition, la raison de cet afflux d'étrangers.

La réponse d'Ibrahim les étonna prodigieusement, et ils jugèrent que l'idée saugrenue d'abattre un obélisque et de l'emporter était un faux prétexte, cachant d'autres intentions.

Le Bas, soucieux, s'était dirigé vers les monolithes, qui émergeaient d'un amas de ruines au milieu desquelles étaient bâties, sans ordre, les cahutes des habitants. Après avoir suivi une allée tortueuse, il arriva sur la place fermée d'un côté par le pylône précédé des deux obélisques. La base de tous ces monuments était engagée dans le sol factice, formé d'anciens décombres.

D'après l'avis de Champollion, le plus précieux des deux obélisques étant celui de droite, c'est lui qui devait être enlevé le premier. Un tailleur de pierre italien, nommé Mazacqui, que l'ingénieur avait embauché en partant,

examina ce monolithe en frappant à petits coups de masse sur la face orientale. Après avoir attentivement prêté l'oreille au bruit de son marteau, il s'écria, dans son patois :

— Moussu, la piétra elle est fêlée, mais je ne crois pas qu'elle soit routta (rompue). Lou son est sano; on pourra l'enlever pourvu qu'elle tombe piano, ben piano!

Navré, l'ingénieur rentra dans la cange sans avoir rien regardé, rien examiné, stupéfait d'apprendre l'existence de cette fissure dont aucun ouvrage sur l'Egypte ne faisait mention; et son découragement s'accrut à la pensée qu'on le soupçonnerait sans doute d'avoir dégradé le monument en le renversant, ou en le conduisant à bord.

Il reprit cependant courage et procéda méthodiquement. Il s'agissait d'abord de creuser le sol jusqu'à la base de l'obélisque et de préparer une cale d'échouage à quatre cents mètres de distance, du côté du Nil, dont les hautes eaux allaient monter jusque-là, on le savait d'avance. Cette cale devait, ensuite, être reliée au gisement des obélisques par une chaussée en pente douce. Le Bas surveilla le dégagement du monolithe de droite (dit aussi occidental), et l'élève Jaurès procéda aux levés préalables aux terrassements de la cale et de la chaussée.

L'obélisque, dégagé, apparut posé sur un piedestal de granit en mauvais état, et Le Bas vit, avec une vive satisfaction, que la fêlure était superficielle. Le socle mis à découvert, rendu friable par les sels minéraux dont il avait été attaqué sous le sol, portait à chaque angle la figure d'un singe cynocéphale, ayant sur la poitrine une légende à la gloire de Sésostris (4).

Le monolithe lui-même se présentait sous la forme d'une pyramide tronquée à bords parallèles, dont la petite base était surmontée d'un pyramidion aux arêtes altérées. La fêlure, qui avait tant inquiété l'ingénieur,

(4) Archives historiques de la Marine, BB 4, 1029. Lettre du frère aîné de Champollion, égyptologue distingué, au ministre de la Marine, en date du 12 décembre 1831.

sillonait deux des faces jusqu'au tiers environ de la hauteur.

Le Bas releva différentes dimensions du monolithe. Les voici, d'après ses notes :

Grande base : 2 m. 44×2 m. 42×2 m. 42×2 m. 42.
Petite base : 1 m. 50×1 m. 50×1 m. 58×1 m. 58.

Hauteur de la pyramide tronquée :	20 m. 90.
Hauteur du pyramidion altéré :	1 m. 94.
Hauteur totale :	22 m. 84.

De ces données, Le Bas déduisit le volume du monument, soit 85 mètres cubes, et son poids à la densité du granit de Sienne, qui est 2,70. Il obtint ainsi 229.500 kilogrammes.

Dès le 13 août, dans la journée, l'ingénieur Le Bas apprit, par des bateliers indigènes, l'arrivée d'un navire immense qu'ils comparaient, les uns à une mosquée flottante, les autres à un feddam de terre (mesure agraire). Il comprit que le *Luxor* approchait.

L'OBÉLISQUE ABATTU

Bientôt, le chantier de la cale d'échouage fut ouvert. Quatre jours suffirent pour pratiquer dans la grève, avec l'aide de travailleurs arabes, une excavation perpendiculaire au fleuve, bordée de poteaux, destinée au lit du navire, et dont l'axe, prolongé vers l'Est, passait par les deux obélisques et rencontrait d'abord, par conséquent, celui qu'on appelait l'obélisque occidental. Le fond de ce canal, d'abord à sec, était une pente d'un quarantième. Un chemin, continué sur la même inclinaison jusqu'au monolithe, devait rencontrer celui-ci à cinq mètres au-dessus de sa base. Par un simple mouvement de bascule, l'obélisque devait être couché, le moment venu, sur ce chemin, dans la direction du *Luxor*.

Mais l'axe de ce chemin projeté se heurtait à plusieurs monticules de décombres et de sable, qu'il s'agissait avant tout d'aplanir. Ce travail fut confié à l'élève Jaurès,

mis pour la circonstance à la tête de quatre cents *fellahs* (paysans) et d'un nombre suffisant de contremaîtres, pris parmi l'équipage.

En même temps, les charpentiers et forgerons du bord, dirigés par le maître-charpentier Hélie, commencèrent la construction du revêtement protecteur dont le monument avait besoin pour son déplacement. C'étaient des bordages de madriers ayant seize centimètres d'épaisseur, qui, une fois placés, devaient être retenus de distance en distance par des cadres horizontaux.

Enfin, il fallait prévoir une installation matérielle aussi commode que possible, pour assurer, pendant de longs mois, la nourriture, le logement et l'hygiène de tous les membres de l'expédition. Le Bas profita du délai que lui laissait l'arrivée du *Luxor*, pour dresser les plans d'aménagement d'un magasin à vivres, d'un arsenal avec poudrière, de logements pour les officiers et la troupe, d'un moulin à manège, d'un four, d'un hôpital, de jardins, d'un atelier de charpente et de menuiserie, d'une forge, et même d'une écurie pour le cheval utilisé à la mouture des grains.

Les choses en étaient là, le 14 août, quand, après une journée bien remplie, l'ingénieur Le Bas, l'élève Jaurès et le chirurgien Pons se retirèrent le soir dans leurs chambres. Ils étaient encore dans le premier sommeil, lorsqu'ils furent réveillés par le factionnaire de garde criant : « Qui vive? »

Des voix bien connues se firent entendre : celles du commandant du *Luxor* et de presque tous les officiers de son état-major. Immobilisés par la brusque tombée de la nuit, et brûlant d'atteindre le terme de leur voyage, ils avaient laissé le navire à l'ancre, à deux lieues en aval, et venaient reprendre contact avec leurs camarades, grâce à la complaisance du *nazir* (sous-gouverneur) de l'endroit, qui leur avait prêté sa cange. La joie de se revoir fut grande de part et d'autre. Après une causerie d'une heure, les officiers du *Luxor* demandèrent à être conduits auprès de l'obélisque, que la nuit noire les empêcha d'ailleurs de distinguer, mais qu'ils pal-

pèrent de la main; puis, ils regagnèrent leur poste à bord.

Dans la matinée du 15, le calme régna. C'est à deux heures seulement qu'un vent régulier s'éleva et permit au bateau de déployer ses voiles. Enfin, au coucher du soleil, il jeta l'ancre devant les obélisques, aux acclamations de toute la population du village et des chantiers.

Cette première partie du voyage avait fort éprouvé les marins, par les fatigues des halages sur ancres et des autres pénibles manœuvres nécessitées par la remontée du Nil, dans une chaleur suffocante. Aussi, un grand nombre d'hommes furent-ils atteints de violentes migraines, d'ophtalmie et de dysenterie, affections qui devaient s'aggraver et se multiplier pendant le séjour dans la Thébaïde. Hélas! ce n'était rien à côté du terrible fléau qui allait s'abattre sur l'expédition.

Trois jours après l'arrivée du *Luxor,* le 20 août, des bateliers remontant le Nil annoncèrent que le choléra-morbus indien avait fait son apparition dans la Basse-Egypte, ravageant Le Caire et Alexandrie.

Le 29 août, l'apparition sur le fleuve de canges remplies d'Européens ne laissa plus de doute sur la véracité de la nouvelle. Tous les gens possédant quelques ressources s'enfuyaient en remontant le Nil, et bientôt on apprit que le fléau gagnait la Haute-Egypte. Le mal avait fait des victimes parmi les fuyards, et dans la cange de l'agent consulaire de France deux personnes avaient succombé, dont le propre fils de cet agent.

Le 10 septembre, on apprit qu'à Quournah, village de la rive gauche, non loin de Luxor, un Turc réfugié de la veille venait de mourir du choléra. La maladie pénétra dans Luxor le lendemain, dans les chantiers le surlendemain, et dans l'équipage le jour suivant, 13 septembre 1831. La population du lieu, comptant de 700 à 800 âmes, perdit jusqu'à dix personnes par jour. Parmi les Français, quinze marins furent attaqués du fléau, mais les soins dévoués du chirurgien-major Angelin leur sauvèrent la vie.

Malgré tout, les préparatifs pour l'abatage de l'obé-

lisque avaient été menés à bien. Une chaussée rectiligne, partant de la proue du *Luxor* échoué, et maintenant isolé dans les sables par le retrait des eaux, montait en pente douce vers l'obélisque occidental et aboutissait, non pas à la base de ce monument, mais plus haut, au tiers environ de sa hauteur et à quelques mètres de distance, de sorte qu'en faisant basculer le monolithe vers l'ouest, il devait venir s'appuyer, sous une inclinaison de 20 degrés environ, au bord extrême de la chaussée dirigée vers lui.

Dans la pensée de Le Bas, il s'agissait d'abattre l'obélisque sur la chaussée, par deux rotations successives : la première, pour l'amener dans la position inclinée que nous venons de dire; la seconde, pour le coucher sur son lit de halage. L'exécution de ce projet, comparée aux faibles moyens dont disposait l'ingénieur, posait d'ardus problèmes de mécanique. Le Bas pensait les avoir résolus, mais ce n'est pas sans appréhension qu'il allait soumettre ses solutions théoriques à l'expérience des faits.

Les fuyards du choléra, en rentrant au Caire après l'épidémie, avaient parlé des travaux entrepris à Louxor. Bien des visiteurs, bateliers, touristes ou habitants de la Thébaïde, venus ensuite jusqu'aux chantiers, avaient par leurs récits excité la curiosité publique sur l'entreprise des Français. Par là s'explique le grand nombre d'étrangers qui se trouvèrent présents à point nommé, pour assister à ce spectacle unique : l'enlèvement d'une masse de granit pesant vingt-trois tonnes, haute de vingt-trois mètres, du lieu où elle se tenait immobile depuis trente-quatre siècles.

Les moyens mis en œuvre étaient simplement des palans, des moufles, des cordages et des cabestans. Ils réalisaient deux systèmes : l'appareil d'abatage et l'appareil de retenue.

L'appareil d'abatage, destiné à incliner le monolithe vers le rivage en tirant son sommet du haut en bas, était un simple câble mû par des cabestans.

L'appareil de retenue sollicitait le sommet de l'obélisque en sens inverse, et son action devait se faire sentir

au moment où la verticale du centre de gravité de la masse dépasserait l'axe de rotation. Sans cette précaution, le monument, entraîné par la force de la pesanteur, se serait certainement brisé. . .

Ces dispositions essentielles furent complétées par d'autres, secondaires mais utiles, telles que le placement d'une pièce de chêne creusée, sous l'arête ouest de l'obélisque, pour faire office de charnière pendant le premier mouvement de rotation. On prit soin aussi de polir et de suiffer la surface ouest de l'armature, sur laquelle devait reposer le monument abattu, pour faciliter son glissement vers le lieu de l'embarquement.

Enfin, le 31 octobre, par une chaleur de 33° à l'ombre, tout étant minutieusement préparé, l'ingénieur Le Bas donna le signal du mouvement. Le câble, tiré par trois cabestans armés chacun de soixante-quatre hommes, inclina l'obélisque et lui fit d'abord parcourir trente degrés de circonférence. Après un arrêt de deux minutes, et sous l'action modératrice de l'appareil de retenue manœuvré par huit hommes, le monument s'abaissa lentement et régulièrement jusqu'au bord de la chaussée sur laquelle il vint prendre appui, ne formant plus avec elle qu'un angle de vingt degrés. L'opération avait parfaitement réussi, en l'espace de vingt-cinq minutes.

A ce moment, de formidables hourras retentirent. C'étaient les nombreux Anglais présents, qui manifestaient ainsi leur admiration pour Le Bas. Ils arrivèrent en courant, et pendant une heure accablèrent de compliments les travailleurs et leurs chefs. Ils furent invités au banquet de réjouissance préparé au compte de l'*ordinaire*, et portèrent des toasts exprimant quelle haute idée ils concevaient du génie français. Cette cordialité franco-britannique persista jusqu'au départ du *Luxor*. On le vit bien quelques semaines plus tard; deux jeunes Anglais, imprudemment aventurés sans pilote, sur le Nil, virent chavirer leur barque et furent assez heureux pour gagner à la nage la rive, d'où ils se dirigèrent sur le camp. Ils furent reçus, soignés et hébergés par l'état-major, qui leur offrit l'hospitalité jusqu'à leur départ.

Il restait à coucher le monolithe sur son plan de halage, par un second mouvement de rotation. Autrement dit, il fallait le faire basculer encore, mais cette fois sur son point d'appui à l'extrémité de la chaussée, en élevant la base et en abaissant le sommet. Cette opération, moins délicate que la précédente, fut plus pénible et surtout beaucoup plus longue, puisqu'elle dura du 31 octobre au 15 novembre (5). Quand tout fut terminé, l'obélisque se trouva couché sur un tablier de charpente, suiffé comme lui, et posé horizontalement sur le sol.

Trois autres tabliers semblables, placés bout à bout, formaient un système mobile sur lequel l'obélisque fut halé à force de bras, au moyen de cabestans. Quand le tablier d'arrière devint libre, il fut transporté en avant, et le mouvement se continua de la sorte, pendant quinze heures par jour.

Ce fut encore l'élève Jaurès qui dirigea ce fastidieux travail. Les Arabes tournant aux cabestans s'entraînaient en scandant les innombrables strophes du *Chant des Captifs*, vieille complainte, connue dans tous les pays d'Orient pour être née dans les galères où ramaient, au temps jadis, les fidèles croyants faits prisonniers par les chrétiens :

> Où est notre patrie? Quand donc la reverrons-nous?
> Quand retournerons-nous dans le pays de nos pères?

Pendant un mois, Jaurès écouta mélancoliquement cette vieille chanson qui, bien longtemps, berça la douleur humaine. Enfin, le 19 décembre, le pyramidion se trouva en place devant la cale du *Luxor*.

Depuis quelque temps, ce navire avait subi une mutilation indispensable. Tout son avant, à trois mètres de la proue, était verticalement coupé d'un trait de scie qui laissait béante une ouverture, par laquelle le monument devait être introduit. La tranche ainsi séparée était soulevée, et maintenue en l'air par des palans.

Le gouverneur de la Haute-Egypte, Schérif bey, avait

(5) Archives historiques de la Marine. Lettre de Le Bas du 15 novembre 1831.

tenu à assister à l'embarquement de l'obélisque. Devant lui, en l'espace de deux heures, ce monument prit place sur les carlingues du *Luxor* (6).

VERS PARIS

Le *Luxor* ne put repartir que le 5 août 1832, après la hausse des eaux du Nil, mais il fut retenu dans le delta, par la difficulté de franchir les bancs de sable qui encombrent l'embouchure du fleuve. C'est seulement le 1er avril 1833 qu'il quitta le port d'Alexandrie, où un bateau à vapeur, le *Sphinx*, était venu pour le remorquer.

On marcha d'abord à la moyenne de quatre milles à l'heure, mais, dans la nuit du 2 au 3, une brise d'ouest s'éleva, qui devint avec le jour un vent violent. A midi, le *Luxor* avait été plusieurs fois couvert par les vagues, et le *Sphinx*, malgré ses efforts, n'avançait plus. Afin d'éviter une consommation inutile de charbon, on « laissa arriver » sur Rhodes, mais ce fut bien autre chose. Le *Luxor* se mit à rouler si fort qu'à chaque mouvement il se couchait dans l'eau jusqu'au bastingage, menaçant de couler sous les yeux épouvantés des gens du *Sphinx*. Le seul moyen de parer à cette menace fut de déployer toutes les voiles, après quoi le navire, mieux appuyé, roula moins; mais ce fut au risque nouveau de perdre sa mâture, ce qui eût provoqué un naufrage certain. Deux jours passèrent encore, et on put enfin jeter l'ancre en rade de Rhodes, le 6 avril au soir.

Le gouverneur turc de l'île accueillit cordialement les Français, mais les navires ne passèrent qu'une nuit en rade. Sur l'ordre de Verninac, ils allèrent s'abriter dans la baie fermée de Marmara, sur la côte d'Asie, toute proche, où ils restèrent jusqu'au 13. Les ancres furent levées le 14, et le voyage continua par le canal de Rhodes, vers l'Archipel où l'on trouva une mer agitée. D'ailleurs, la provision de charbon s'épuisait et il devenait urgent de la renouveler. Pour cette raison, autant que

(6) Archives historiques de la Marine, lettre de Verninac, du 25 décembre 1831.

pour éviter le gros temps, on se réfugia à Milo; mais on n'y trouva pas de combustible. Même déception attendait le convoi à Navarin et à Zante où on toucha terre. Il fallut, pour trouver du charbon, aller jusqu'à Corfou, où les navires mouillèrent le 23.

Les îles Ioniennes, dont Corfou est la principale, constituaient alors un état fédératif sous le protectorat de l'Angleterre représentée par son haut commissaire, lord Nugent. Si le *Sphinx* avait été réduit à s'approvisionner de charbon dans le commerce, il eût éprouvé de grandes difficultés, les dépôts de combustibles étant rares à cette époque où la navigation à vapeur était à ses débuts; mais lord Nugent, avec la plus grande obligeance, mit à sa disposition le dépôt local de la marine britannique. Le capitaine Sarlat, qui commandait le *Sphinx*, put ainsi se ravitailler.

L'acceuil du gouvernement ionien, de lord Nugent, des Corfiotes et des officiers anglais présents, fut des plus flatteurs. On vint en foule visiter le *Luxor*, et, comme à Rhodes, les compliments ne manquèrent ni aux officiers ni à l'équipage.

On partit le 2 mai, par temps douteux. La houle, d'abord très forte, déclina insensiblement, jusqu'à disparaître en vue du cap Spartivento. L'Etna apparut le 4. On entra le 5 dans le détroit de Messine, pour en sortir le soir par un brouillard épais qui masqua les îles Lipari, dont la présence fut révélée seulement par les éruptions du Stromboli, éclairant les ténèbres de dix en dix minutes. En cet endroit, les abondants souvenirs classiques dont était meublée la mémoire du commandant lui fournirent cette image : « Une courte prière, écrivit-il, et quelques libations de champagne, nous rendirent favorable le dieu qui tient les vents renfermés dans les flancs caverneux de cette île! » En effet, le dieu permit au convoi de doubler rapidement le cap Corse, et de mouiller en rade de Toulon dans la nuit du 10 au 11 mai 1833.

Il y avait deux ans et vingt-cinq jours que le *Luxor* avait quitté le quai militaire de ce port. Après une quarantaine sévère, pendant laquelle les bâtiments furent

examinés et reconnus exempts d'avaries graves, le convoi poursuivit sa route vers Paris, le 22 juin, via Gibraltar, Cherbourg et Rouen. Cette nouvelle traversée devait durer six mois, dont trois mois d'escale à Rouen, dans l'attente d'une crue suffisante de la Seine.

Le 23 décembre 1833, à une heure de l'après-midi, par un temps maussade et pluvieux, des badauds étaient massés à Paris, sur le pont de la Concorde et le quai d'Orsay, pour voir passer un cortège d'apparat. Comme tous les ans, le roi Louis-Philippe allait se rendre à cheval au Palais Bourbon, pour y déclarer ouverte la session de 1834, devant la Chambre des pairs et la Chambre des députés réunies en *séance royale*. Le public attendait avec impatience l'arrivée du roi, fixée à deux heures, quand une nouvelle, colportée de bouche en bouche, circula tout-à-coup :

— L'obélisque de Luxor est à Paris!

Ce fut une ruée vers les parapets, par-dessus lesquels on aperçut une espèce de gros chaland qui s'amarrait en aval du pont de la Concorde, auprès d'une rampe descendant en cet endroit vers la berge. L'aspect dénudé de ce navire, démâté pour pouvoir passer sous les ponts, son équipage vêtu de cabans cirés en cette saison pluvieuse, causèrent une certaine déception, et la plupart des curieux s'en retournèrent.

Le capitaine de Verninac, apprenant que Sa Majesté allait passer non loin de là, fit disposer son personnel dans l'ordre voulu pour rendre les honneurs, mais lorsqu'il sut que le cortège royal passerait trop loin du *Luxor* pour l'apercevoir, il fit rentrer son monde pour ne plus s'occuper que de son installation.

Un officier fut détaché pour annoncer au ministère de la Marine l'heureuse arrivée du navire et de son chargement, cependant que Verninac, ses premières dispositions prises, mesurait avec la satisfaction du devoir accompli le nombre et l'étendue des difficultés vaincues depuis sa prise de commandement.

L'érection de l'obélisque de Luxor eut lieu le 25 octobre 1836, à partir de onze heures et demie. Le temps

était couvert, mais point humide. Deux cent mille spectateurs couvraient la place de la Concorde et les voies environnantes.

Un piédestal de granit breton avait été préparé pour recevoir le monolithe. On commença par y placer, dans une cavité faite exprès, un coffret de cèdre contenant des pièces d'or et d'argent, plus deux médailles à l'effigie de Louis-Philippe et portant cette inscription :

Sous le règne de Louis-Philippe Ier
Roi des Français
M. de Gasparin étant ministre de l'Intérieur
L'OBÉLISQUE DE LUXOR
a été élevé sur son piédestal
le 25 octobre 1836
par les soins de M. Apollinaire Le Bas,
ingénieur de la Marine.

Le dispositif de levage, simple et léger, ressemblait à celui qui avait servi à Louxor pour l'abatage, avec dix mâts, ou bigues, supportant des palans de traction et des chaînes de retenue. Mais, cette fois, le nombre des cabestans était de dix.

Les palans de levage étaient servis par trois cents artilleurs. Les chaînes de retenue étaient confiées à des marins attachés au service personnel du roi, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Rolland.

L'artillerie virait aux cabestans au son du clairon, depuis trente minutes, quand le roi et la reine, suivis de leur famille, parurent au balcon du ministère de la Marine, décoré d'avance à leur intention. Des vivats les saluèrent, mais le travail ne fut pas interrompu et l'obélisque continua son ascension régulière, jusqu'à trente-huit degrés de sa base de départ.

A ce moment, l'ingénieur, qui surveillait le mouvement du haut du socle où il était debout, sentit avec étonnement une légère trépidation sous ses pieds. Il commanda un temps d'arrêt, pour examiner toutes les parties du piédestal. C'était prudent, car si le point d'appui avait cédé, le monolithe, le chevalet, la moitié du

piédestal et des bigues eussent été lancés violemment du côté de la Madeleine sous la poussée du système, écrasant des centaines de personnes, à commencer par Le Bas.

— Rien n'a bougé, annonça un inspecteur des travaux publics, nommé Lepage. Vous pouvez continuer!

L'obélisque reprit son mouvement ascendant, jusqu'au moment où l'on vit se tendre les chaînes de retenue. Alors, il s'approcha peu à peu de la verticale, et s'immobilisa délicatement sur son nouveau socle.

Des applaudissements unanimes et prolongés retentirent, qui redoublèrent à la vue des charpentiers grimpant le long du monument, pour l'orner de drapeaux tricolores et de lauriers; mais l'enthousiasme fut à son comble, quand le roi se leva de son siège pour saluer les trois couleurs.

Il était trois heures du soir. A ce moment, Le Bas traversait la foule et rejoignait Louis-Philippe, qui l'avait fait appeler pour le féliciter de sa belle réussite, et l'inviter à son dîner du soir, aux Tuileries. L'ingénieur avait été fait officier de la Légion d'honneur l'année précédente, mais les faveurs royales n'allaient pas s'arrêter là, car il devait être nommé ingénieur de première classe, conservateur du musée de la Marine, et membre du Conseil de l'Amirauté.

Les chantiers de l'obélisque, qui relevaient d'une « agence de travaux » créée spécialement pour l'érection du monument, furent occupés pendant plusieurs mois encore, car il fallut démolir les remblais de cheminement, abattre les charpentes, et attendre la baisse des eaux de 1837 pour enlever la cale d'échouage du *Luxor*. Soit dit en passant, ce navire avait été cédé par la Marine aux Travaux Publics, et son équipage l'avait quitté depuis trois ans, après avoir reçu du roi des récompenses méritées.

Le 16 décembre 1836, un incendie se déclara dans l'enclos de l'obélisque et attaqua la charpente qui surmontait encore le pyramidion; il fut éteint par des ouvriers, dont plusieurs eurent leurs effets brûlés. Après cet incident, survenant à la suite de plusieurs autres, il parut pru-

dent d'assurer dans les chantiers une surveillance continue, et, comme d'habitude en pareil cas, on pria le maréchal Moncey, duc de Conegliano, gouverneur des Invalides, de désigner à cet effet l'un de ses subordonnés. Son choix se porta sur un vétéran des guerres de l'Empire, nommé Gauthier.

Le 15 mai 1837, cet homme fut attaché, avec un salaire de trois francs par jour, à l'agence des travaux, en qualité de « gardien de jour et de nuit ». Il logea sur la place même, dans une maisonnette, jusqu'au 1er août suivant, date de la suppression de l'agence.

Ce survivant des armées du grand Empereur réintégra sa chambrée, paré aux yeux de ses camarades d'une gloire nouvelle et durable, mais qui finit par tourner à la légende. Unique titulaire d'une fonction paradoxale, d'ailleurs de courte durée, l'invalide Gauthier, avec le temps, devint cet être à peu près mythique aujourd'hui, dont on ne parle plus que pour en révoquer en doute l'existence, comme on parle du serpent de mer ou du dragon fabuleux de la Toison d'Or : le Concierge de l'Obélisque.

GEORGES BENOIT-GUYOD.

A PROPOS D'UN CENTENAIRE

MOUSSORGSKY
LE MUSICIEN DE LA VIE

—

Le monde musical va célébrer le centenaire de la naissance de Modeste Petrovitch Moussorgsky, né le 9 ou le 16 mars 1839, en pleine province russe, à Karevo, dans la propriété de son père. Les registres de l'église où, Modeste fut baptisé portent : « né le 9 mars, baptisé le 13. »

La famille de Moussorgky est d'origine princière et représente une des branches des princes de Smolensk qui s'appauvrit plus tard et perdra ses qualités nobiliaires.

C'est dans la propriété de son père que Modeste passe les dix premières années de sa vie et aussi les plus heureuses. Sa mère, Ivanovna Tchiri ova, à en croire les confidences de l'enfant, est une sainte. Son père, gentilhomme campagnard est un ancien employé du Sénat. Propriétaire terrien aisé, il aime passionnément la musique. Le petit Modeste a trois frères aînés dont deux meurent en bas-âge. Philarète, né en 1836, sera quelquefois son compagnon de jeux et, plus tard, son ami. Il y a aussi autour de l'enfant une excellente nourrice, il conservera un souvenir attendri de sa « nianiouchska », chambre d'enfants. Voilà la douce atmosphère de famille où fut couvé le génie naissant. Modeste en éprouvera l'effet pendant toute sa vie. C'est un homme supérieurement bien élevé, plein de tact et de réserve, un homme « tout à fait rare », dit un de ses biographes et compatriotes, Vla-

dimir Fedorov, « bon, droit, noble, une personnalité idéale, un de ces êtres qu'on ne rencontre presque jamais ici-bas. »

Il s'élève dans la paix des immenses plaines à peine onduleuses, des lentes rivières au cours égal, dans la monotonie des champs de lin ou de neige, variés quelquefois par des forêts, des lacs, des marais ou des tourbières. Il court dans les champs avec les paysans de son père, il aime ce contact immédiat avec le peuple et marque, dès cette tendre enfance, une prédilection pour tout ce qui représente l'élément populaire. A un moment si différent encore de la Russie actuelle, il voit dans le moujik un homme. Il se familiarise, sous l'influence de sa nourrice, avec les contes populaires. Et cette familiarité continue, avec l'essence même de la vie, donne la première impulsion à ses improvisations musicales au piano, avant même qu'on lui ait appris les règles pianistiques élémentaires.

A 7 ans, Modeste joue des œuvres de Liszt. A 9 ans, il paraît en public avec un concerto de Field. Mais ce ne sont là que prouesses d'enfant. Sa famille ne les prend pas au sens sérieux d'une vocation ou d'une carrière possible.

A dix ans, il rentre au lycée allemand de Saint-Pétersbourg : Pierre-et-Paul. Il se signale très vite par des exploits musicaux. A douze ans, dans un salon aristocratique, un jour de congé, il joue si joliment un rondo de Herz qu'il gagne la bienveillance de son professeur A. Guerké, soliste de sa Majesté. De telles preuves de précocité musicale ne suffisent pas à cette époque pondérée pour que l'on songe à faire de lui un musicien professionnel.

Après des études sans histoires à Pierre-et-Paul, on le met à l'Institut de Komarov, Ecole de préparation militaire. En 1852, il est admis à l'Ecole des Porte-Enseigne de la Garde. L'exemple de la plupart de ses aïeux, les goûts de son milieu, la peur des vicissitudes d'une carrière artistique prévalent pour le moment.

Ce n'est qu'irrégulièrement, et grâce à l'amabilité de

Guerké qu'il peut, durant les quatre ans de son stage à l'école militaire, travailler quelquefois son piano. En 1852, il compose pour ses condisciples une polka. Son père, surpris par le talent de son fils, la fait imprimer et éditer. C'est une des plus douces joies que Modeste enregistrera dans sa carrière. Cependant à la mort de son père, en 1853, il semble borner son ambition à entretenir un talent de dilettante.

En 1856 il est promu officier dans un régiment d'infanterie de la garde. Il a belle prestance, tout en conservant quelque chose de gamin dans toute sa personne. Il est extrêmement élégant, possède des manières d'une incomparable aristocratie. « Pieds menus, cheveux frisés, mains d'un modelé parfait », écrit de lui Borodine. Epris de culture française, il se plaît à émailler sa conversation de locutions françaises. Sa courtoisie et sa distinction lui attirent les bonnes grâces féminines. Dès qu'il est annoncé dans un salon, les jolies héritières s'émeuvent, ce sont elles qui lui font la cour. Modeste sourit, mais son cœur ne vibre pas devant la multitude. Il se met au piano avec de coquets mouvements de mains, avec une douceur et une gentillesse incomparables.

Il joue des fragments de la *Traviata* et du *Trouvère*. Il a le mal de l'époque, férue d'italianisme.

Il se passionne aussi pour l'Histoire et il étudie la Philosophie germanique. Il se lie d'amitié avec son confesseur, le catéchiste de l'Ecole de Porte-Enseigne, le R. Père Kroupski, et pénètre, grâce à lui, l'essence même de l'ancienne musique d'église : grecque, catholique et luthérienne.

Grand admirateur de Victor Hugo, il écrit, inspiré par le poète français, un opéra : *Han d'Islande,* dont il ne résulte rien.

L'hiver 1856, il est introduit dans le cercle de A. S. Dargomouyjski. C'est une date importante de sa vie. En 1859, il quittera l'armée pour se consacrer entièrement à la musique. Borodine, encore admirateur fervent de Mendelssohn, demande à Moussorgsky de jouer avec lui, à quatre mains, la symphonie en *la mineur*. Moussor-

gsky fait une légère grimace, mais il accepte, à condition d'être dispensé de l'andante qui, dit-il, n'a rien de symphonique et n'est qu'un lied transcrit pour orchestre. Puis il parle avec enthousiasme des symphonies de Schumann que Borodine ignore encore, et lui joue, pour l'initier à cette muique, quelques passages de la Symphonie en *mi bémol majeur.*

Arrivé au développement, il s'arrête et dit : « Ici commence la mathématique musicale. » Puis il joue à Borodine son propre *Scherzo*. Arrivé au trio, il murmure : « Ça, c'est oriental. » Borodine est ébloui par ces éléments musicaux, nouveaux pour lui, mais il ne les appréciera que plus tard. Moussorgsky, malgré son jeune âge et une carrière qui jusqu'ici l'a tenu éloigné de sa vocation, a déjà goûté à toutes sortes de nouveautés musicales dont Borodine n'a pas encore la moindre idée.

Au courant de 1857, toujours chez Dargomouyjski, Modeste fait la connaissance de Cui, puis de Balakirev, dont il devient l'élève. C'est avec lui qu'il étudiera l'histoire de l'évolution des formes musicales, sur des exemples, grâce à une analyse approfondie et systématique de toutes les œuvres les plus saillantes des compositeurs européens.

On reproche à Balakirev de n'avoir pas enseigné à son élève l'harmonie, le contrepoint, d'avoir tué en lui, de prime abord, le goût pour toute étude quelque peu sérieuse. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup que d'avoir fait connaître toutes les symphonies de Beethoven, Schumann, Schubert, des œuvres de Glinka, Bach, Haendel, Haydn, Mozart, Berlioz, Liszt? Balakirev a introduit son élève au centre même d'une vie musicale rénovatrice.

Cette excitation dans l'enseignement était indispensable pour que s'épanouît une personnalité géniale, mais incertaine encore, instable et surtout paresseuse. « Ma paresse russe dort toujours d'un œil ou de l'autre, car tout russe, quel qu'il soit, ressemble aux cochers de fiacre de Saint-Pétersbourg qui s'endorment avec une volupté particulière quand ils ont chargé un client », écrit Modeste.

Pris dans le tourbillon musical, soutenu de toute part, Moussorgsky ne peut pas sacrifier son avenir d'artiste à la carrière militaire. Il ne peut plus renoncer aux leçons de Balakirev, à ses conversations, à ses soirées musicales, aux réunions chez Dargomouyski, chez Stassov. Son prestige grandit. Il va faire partie de la jeune bande d'artistes rénovateurs de la musique russe fondée par Glinka et affermie par Balakirev, avec Cui, Borodine et Rimski-Korsakov.

Les témoignages de l'activité de Modeste sont nombreux dans le domaine musical durant la période d'incertitudes et de luttes de conscience qui précède le moment où il donne sa démission d'officier. De ce temps datent des Essais, une pièce pour piano : *Souvenir d'enfance*, des mélodies, deux Scherzi, des ébauches pour une musique de scène : *Œdipe-Roi*.

Maintenant, plein d'espoir dans son étoile, il est heureux de vivre. Il renonce sans mélancolie aux yeux doux, aux regards prometteurs des demoiselles de salon. Il passe le printemps et une partie de l'été de 1859 à Glebovo, chez son ami l'officier Chilovski, amateur d'art et écrivain à ses heures. La femme de son ami chante avec goût. Il est tout à sa musique, car ses hôtes possèdent un très beau chœur de voix choisies, accompagnées d'un orchestre remarquable.

Moscou est peu éloigné de Glabovo; Modeste va y puiser des sources de joie et d'émotion artistique. Il écrit :

Moscou m'a transporté dans un autre monde, le monde du passé (un monde bien sale extérieurement, je l'avoue) qui exerce sur moi un irrésistible attrait. J'étais cosmopolite, voilà qu'une renaissance spirituelle se fait en moi : tout ce qui est russe me devient cher. Je crois que je commence à aimer la Russie.

Cette joie ne dure pas. Moussorgsky est malade. Nous ne saurons jamais les véritables causes des crises nerveuses qui le menacent. Est-ce cet état maladif qui l'éloigne des joies du cœur et de toute passion amoureuse? Peu d'hommes ont laissé une histoire personnelle si peu

féconde au point de vue sentimental. Lui, qui adorait la vie, qui l'étudia avec passion et l'exprima avec fièvre dans toute son œuvre, ne la perpétua par aucune union. Mais il dédia plusieurs de ses œuvres à Nadiejda Petrovna Opotchinina pendant une période de sa vie : *l'Impromptu Passionné* (andantino amoroso); puis d'autres compositions se suivent avec la même dédicace et marquent les différentes phases de son intimité avec cette femme, la seule qu'il aima réellement peut-être. Elle lui inspira : *Nous nous sommes quittés,* en 1863, *la Nuit,* en 1864, où il commence à pressentir Debussy, auquel il ressemblera par certains points de sa technique musicale. Pour Nadiejda, en 1866, il met en musique le *Désir* de Heine. Il lui dédie son premier essai de caricature musicale : *Le Classique. Sans Soleil* ne lui est dédié que tacitement, par ses allusions musicales et son texte. C'est par une plainte déchirante, presque inavouée, que l'*Epitaphe,* en 1874, clôture cette liste d'épanchements d'une amitié à l'ombre de laquelle sont nés cependant *Boris Godounov* et la *Chambre d'enfants.* Dix ans à peine pendant lesquels la douceur, l'angoisse, le tourment du cœur, ont comblé ou agité tour à tour l'artiste. Dix ans à peine. Mais dans la vie courte de Modeste, cela a suffit pour marquer profondément son œuvre, tout en privant la chronique des détails indiscrets auxquels elle aime s'abreuver dès qu'il s'agit d'un être au-dessus de la mêlée. Modeste était atteint par un mal mystérieux; il le savait et demeura seul. Dans *Sans Soleil,* mieux que dans le reste de son œuvre, on sent ce cri de détresse poussé dans une solitude que commandait sans doute la raison, mais qui n'en était pas moins terrible. Avec quel désespoir tout son être dut se tendre vers celle qui lui faisait entrevoir une vie de soutien et de tendresse! Moussorgsky n'a pas assez vécu pour voir les feuilles d'automne tomber autour de sa vie, mais, avec un bruit d'illusions sèches et de regrets, elle durent voltiger au-dessus de sa pauvre tête. Sa voix ne se plaignit qu'en musique. C'est si ridicule, aux yeux des profanes, un homme qui se plaint! « Sois sage, ma douleur, et tiens-toi plus tranquille! », fut la devise que Modeste

pratiqua jusqu'à 42 ans. Alors, il pencha sa tête douloureuse sur une épaule, mais c'était celle de la mort.

Je me suis trouvé, il y a deux ans, écrit-il déjà le 19 octobre 1859, en proie à une horrible maladie qui m'attaque soudain avec une violence extraordinaire. C'était du mysticisme mêlé à des pensées cyniques sur la Divinité; ce mal empira. Je souffrais extrêmement. Je devins sensible à un degré excessif, même morbide... L'esprit tua la chair.

Est-ce l'explication de la vie chaste et douloureusement solitaire de Moussorgsky? Il écrit encore :

Il faut que je recoure à toutes sortes de contre-poisons. Les causes de ma surexcitation nerveuse sont la jeunesse, une faculté d'enthousiasme excessive, le désir puissant, invincible d'un savoir aussi étendu que possible, une critique intérieure destructive et un idéalisme poussé jusqu'au point de vouloir incarner mes rêves dans les actes et les phénomènes de la réalité. A cette heure de mes vingt ans, je vois que le côté physique de ma personnalité n'est pas assez formé pour faire équilibre à une si forte croissance de l'esprit. Des distractions, de la gymnastique et des bains froids me sauveront.

Il suit un traitement hydrothérapique aux sources de Tikhivine, se repose à la campagne, et croit, en février 1860, s'éveiller d'un sombre rêve à une vie nouvelle, mais en été renaissent les crises et les luttes qui ne cesseront qu'avec la vie.

L'année 1861 lui apporte les premières menaces d'une gêne matérielle qui finira, à la veille de sa mort, par le laisser à la merci de ses bienfaiteurs bénévoles.

Il vit tantôt chez sa mère, tantôt chez son frère. Nerveux et préoccupé, il travaille, mais la musique ne suffit pas à assurer son existence matérielle. En 1863, il est obligé de prendre un emploi. Reçu au département du génie civil, et bien que changeant plusieurs fois de ministère pendant quinze ans, il n'avance guère ni en grade ni en rémunération. Il traduit en russe des causes célèbres de France et d'Allemagne.

Ne voulant plus importuner son frère et obligé de rester à Saint-Pétersbourg, il s'installe en « commune ». C'était la mode russe de l'époque. Avec cinq autres jeunes gens de bonne famille comme lui, pauvres aussi et désirant, comme lui, vivre une vie intellectuelle. C'est dans ce milieu fraternel et actif que Moussorgsky entreprend la première de ses grandes œuvres, un opéra sur un livret qu'il tire lui-même de la *Salammbô*, de Flaubert.

C'est là qu'il écrit les premières mélodies vraiment originales: le *Mendiant*, la *Nuit*, la *Prière* qui est un adieu suprême à sa mère, morte le 1er février 1865; la *Berceuse du laboureur* et les *Souvenirs d'enfance* inachevés qui lui sont dédiés *in memoriam*.

L'année 1866 est décisive dans sa vie musicale. La période de tâtonnements est bientôt terminée. Il donne encore une insignifiante *Mignonne*, mais il compose ses plus belles mélodies, reprend des œuvres de jeunesse qu'il recompose entièrement : *Nuit sur le Mont Chauve*, *Nuit de la Saint-Jean*.

Cependant son état de santé s'aggrave, son frère l'oblige à revenir à son foyer où, reposé, il se remet à ses compositions aux heures laissées libres par son emploi civil. C'est un soir de 1868 que naît l'idée de *Boris Godounov*. Le professeur V. V. Nikolskii la lui suggère. En moins de deux ans l'œuvre est prête à être présentée au comité de lecture des théâtres impériaux. Ce comité se compose de deux Tchèques, d'un Italien et d'un Russe. Ils refusent la partition. Ils ne lui trouvent que des défauts. Il y manque un rôle de femme. Moussorgsky écarte l'amour de son œuvre. Les chœurs y sont trop nombreux, la partie instrumentale est injouable. Pressé par ses amis, il reprend sa musique. Pour la rendre acceptable aux yeux d'un comité qui ne demande que ballets et duos d'amour, il y introduit l'acte polonais avec un rôle féminin assez important (Marina), un duo d'amour et un divertissement. Il ajoute un acte supplémentaire, le dernier, celui de la révolte paysanne, de l'entrée triomphale du faux Dimitri, des prophéties de l'innocent. Cette version est terminée au printemps 1872. En février 1873, l'intendant Koudra-

tiev fait monter, pour une représentation à son bénéfice, avec un succès immense, trois scènes de *Boris*. Un an après, le 27 janvier 1874, l'opéra entier est donné grâce à l'audace, à l'abnégation inouïe d'une des chanteuses, Y. F. Platonova. Emerveillée par la beauté de cette musique, elle force la main au comité et à la direction et impose l'œuvre. Enfin, une amitié de femme apporte quelque douceur dans le travail de Modeste! *Boris* est représenté vingt soirées durant. Il disparaît alors définitivement du répertoire pour être remplacé, en 1896, par la version de Rimski-Korsakov qui continue jusqu'à nos jours à usurper la place du vrai *Boris* de Moussorgsky. Ceux qui ont goûté à la musique intégrale de Moussorgsky ne peuvent pas pardonner à Rimski-Korsakov d'avoir, sous couleur de conscience amicale et confraternelle, trahi ou sapé l'œuvre géniale d'un autre.

Moussorgsky se donne ensuite tout entier à sa *Khovanchtchina*. Puis à sa fameuse *Chambre d'enfants* qui aurait dû, d'emblée, le rendre aussi célèbre que Schumann dès cette époque; les *Chants et danses de la mort*, qu'il compose en même temps que la *Ballade* et que les *Tableaux d'une Exposition* (1874), suite de pièces pour le piano en souvenir de son ami l'architecte V. A. Hartemann. Il s'inspire de plusieurs tableaux qu'il venait de voir à une Exposition rétrospective des œuvres de l'architecte. Ces pages sont suivies par la *Foire de Sorotchintsi* (1875-1880).

Un billet laconique, écrit par une main inhabile avec une orthographe étrange, nous révèle le nom de celle qui sera la dernière à donner un refuge, un gagne-pain à l'artiste. « Modeste, dit ce billet, est très malade. Il a eu une attaque. Il se trouve chez Daria Mikhaïlovna Léonova, près du pont Kokouchkine. »

Non seulement Daria accueille un artiste malade, mais trois ans après, elle lui procure son ultime joie artistique. Célèbre cantatrice, elle invite Modeste à faire une grande tournée à travers la Russie. C'est durant trois mois une véritable marche triomphale des deux grands artistes russes.

Ce voyage, écrit-il, me rénove et me rafraîchit. Je me sens plus jeune. La vie me pousse vers de nouveaux problèmes musicaux; elle réclame de moi une plus grande activité.

Il rapporte avec lui des projets. Il songe à une suite populaire sur des thèmes de toutes les régions de la Russie pour orchestre, avec harpe et piano. Il entrevoit un nouveau drame populaire, la *Pougatchiovahtchina*, d'après une Nouvelle de Pouchkine : *la Fille du Capitaine*, et des improvisations : *Une Tempête sur la mer noire*. Il a réuni de nombreuses mélodies, empruntées au folklore: chant des Cosaques du Don, chant du derviche, chant des vieux-croyants, mélodies juives, caucasiennes, persannes ou birmanes », qu'il emprunte, chemin faisant, aux divers braves pèlerins de ce monde ». Il rapporte aussi de petites pièces pour le piano : *Goursoïe, Capriccio,* ainsi que la *Chanson de la Puce.*

Cette tournée artistique le dégoûte plus que jamais de son service de bureaucrate. Après un dernier essai au Département du Contrôle, il quitte définitivement ses fonctions (16 janvier 1880).

Il tâchera de pourvoir à ses besoins matériels par sa musique uniquement. Léonova l'engage comme répétiteur à l'école de chant qu'elle fonde avec son aide artistique. Il se fera également accompagnateur de concert. Ses contemporains les plus divers sont unanimes pour vanter son talent d'accompagnateur.

Ses dernières vacances d'été il les passe chez Léonova, dans sa maison de campagne des environs de Saint-Pétersbourg. C'est de là qu'il écrit, à son ami le musicien Stassov, sa dernière lettre : « Je viens de terminer une scène pour la *Foire de Sotochintsi.* Mais il reste l'instrumentation. Si j'avais du temps, mon Dieu! »

Il n'en avait plus beaucoup. Le 9 février il apparaît pour la dernière fois comme accompagnateur au concert.

Le 11, raconte Leonova, il arriva chez moi dans un état de nervosité extrême. Il m'annonça qu'il ne savait plus où aller, qu'il allait être obligé de coucher dehors, qu'il n'avait plus aucun moyen d'existence. Ce soir même, après une réunion

musicale où il accompagnait une de ses élèves, il eut une attaque. Un médecin lui donna des soins et au moment de partir, Modeste était sur pied. Devant ma maison, il me demanda avec insistance la permission de rester chez moi, alléguant un état de nervosité et de peur. Il passa la nuit dans un fauteuil. Le lendemain matin, lorsque je descendis dans la salle à manger pour prendre le thé, il arriva lui aussi, il était très gai. Il me remercia en disant qu'il était très bien. En pononçant ces mots il se tourne à droite et tombe de toute sa hauteur. Il eut encore deux attaques jusqu'au soir. Le lendemain on le transporta en landau à l'hôpital.

Installé, par le soin de ses amis, dans un hôpital militaire, il se rétablit. Mais sa propre imprudence aidant, son état subitement empira. Ses mains et ses pieds se paralysèrent. Les deux derniers jours de sa vie ne furent qu'une agonie. La paralysie envahit les organes respiratoires, il étouffait, se plaignait du manque d'air. La lucidité d'esprit ne l'abandonna pas. Le dimanche 15 mars, il se sentit mieux, l'espoir se réveilla en lui. Joyeusement il racontait des anecdotes. Il voulut qu'on l'assît dans son fauteuil. La nuit du dimanche, il la passa ni bien, ni mal. Le lundi cinq heures du matin, il rendit le dernier soupir, pour ses 42 ans.

Il n'y avait auprès de lui que deux infirmiers. Ils racontent que deux fois de suite il poussa un grand soupir, un grand cri et, un quart d'heure après, tout était fini. La solitude d'amis, l'ambiance d'hôpital, donnèrent une impression sinistre à ces derniers instants du grand artiste. Sur une petite table, des journaux et cinq ou six livres, parmi lesquels le *Traité d'instrumentation*, de Berlioz. Moussorgsky mourut à la tâche, noblement, accompagné par son inaltérable conscience professionnelle.

« Accès de délirium tremens et paralysie du cœur), dira Rimski-Korsakov. « Néphrite chronique », assure le docteur Bertenson. Finalement, on croit savoir que c'est un érysipèle au pied qui fut la cause immédiate de sa mort.

Il s'était mis à boire. Fut-ce par chagrin, fut-ce par

désespoir? Rimski-Korsakov prétend que le succès de *Boris* causa la chute de Moussorgsky; il excita sa passion pour l'alcool. Nous nous refusons à tenir pour juste tout ce que dit Rimski-Korsakov, qui voulut reviser l'œuvre de Moussorgsky à son bénéfice personnel. Pourquoi réviser cette œuvre, même inégale, même incomplète?

Moussorgsky fut grand et demeure grand. Guidé par un merveilleux instinct, il trouva un but vivant à son art et il choisit celui qui n'a pas de limites, celui qui est le plus direct et le plus libre. Il envoya promener les fugues et les trois actes obligés. Il voulut que sa musique lui permît de saisir la vie dans toutes ses expressions ardentes et émouvantes. Moussorgsky est, par excellence, le musicien de la vie. La vie fut sa grande maîtresse, il l'aima passionnément, et elle vibra pour lui d'autant plus frémissante qu'elle dura peu.

Telle la musique de notre grand et simple Debussy, sa musique est dépouillée de tout cabotinage, de tout artifice déclamatoire, tellement elle est souple, à peine soulignée par quelques effets de pure peinture musicale. Cette musique se tient avant tout par le souffle de vérité, de sincérité, de vie en un mot, qui l'anime.

Moussorgsky a su trouver dans les tendances communes à son siècle sa propre personnalité, un rôle de réformateur et de précurseur qu'il n'a partagé avec aucun de ses maîtres ou de ses camarades. Ses moyens sont simples parce qu'infiniment humains avant tout. C'est cette particularité humaine de sa musique qui déconcerte, étonne et attire. Elle lui donne le droit d'affirmer que son œuvre reflète éperdument l'esprit vivant en lutte contre l'abstraction de la lettre morte. Moussorgsky l'a dit, il ne s'est fait artiste que pour parler aux hommes par le seul moyen qu'il sentait en lui : la Musique.

CHARLES-BARZEL.

LE CHEMIN DU RÊVE[1]

Après cela je vis une porte ouverte dans le ciel.
APOCALYPSE.

A thing of Beauty is a joy for ever.
J. KEATS.

Lorsque j'étais l'Enfant sauvage qui se tait,
Et, les yeux clos, médite au seuil de son Mystère,
Dans le fond de mon âme un Oracle chantait.

D'un limpide regard je mesurai la Terre,
Et, dédaigneusement, se levèrent mes yeux :
Alors je m'en allai dans la Nuit solitaire.

Et j'errais : quand soudain l'accord silencieux
Qui vibrait jusque-là dans ma seule pensée
Résonna comme un chant d'archange dans les Cieux.

Ce chant disait : « O toi dont l'âme est oppressée
Aux portes d'ici-bas par un pesant dégoût
Et qui chemines seul dans cette Nuit glacée,

A ceux-là dont jamais le vierge cœur n'absout
Les lâches courtisans de l'humaine Folie,
Ecoute : ma voix d'or, ma voix révèle tout!

Enfant, puisque ta joue à cet âge est pâlie,
C'est que, déjà, tu sens les aiguillons du Ciel;
Un Séraphin s'annonce en ta mélancolie.

(1) Ce poème inédit de Louis Le Cardonnel a été retrouvé par M. Georges Le Cardonnel dans les papiers de son frère. Le manuscrit portait en haut à droite la mention *Réservé*, rayée au crayon bleu et en haut à gauche le nombre 1295 inscrit au crayon bleu. Le manuscrit n'était pas signé. Il avait été envoyé par Louis Le Cardonnel qui habitait alors Valence au concours de poésie que l'*Echo de Paris* organisa en 1889. Ce fut Ephraïm Mikhaël qui obtint le prix avec son poème *Florimond*. Les deux épigraphes étaient les devises reproduites sur l'enveloppe qui contenait le nom du poète, comme c'est l'habitude dans les concours de ce genre.

Va donc, les bras tendus vers l'Immatériel
Et traite, avec mépris, d'éphémère mensonge
Tout ce vide nommé par les Hommes Réel!

Moi le Rêve aux yeux purs, moi l'angélique songe,
Je mènerai ton cœur aux sources de Beauté,
Pour que, désaltéré toujours, ton cœur s'y plonge.

Un consolant rayon de la grande Clarté
En toi resplendira si l'ombre t'environne;
Et tu marcheras, sûr de ton Eternité.

Ecoute, Conquérant futur, je la claironne
Ta victoire, et déjà tu l'entends retentir;
Je fais étinceler d'avance ta couronne.

Et quel trône je veux te faire pressentir! —
Allons vers la cité plus sainte que Solyme,
Plus grande que Memphis et plus riche que Tyr. » —

— Je regardai Celui de qui le chant sublime
Avait semé d'éclairs la nuit froide où j'allais,
Et qui jurait d'ouvrir l'étincelant abîme...

Comme un riche étendard au front d'un blanc palais,
Sur son visage, beau d'une idéale joie,
Dans l'ombre ses cheveux jetaient de clairs reflets.

Et mon cœur devinait la Cité qui flamboie;
Car, déchirant le voile épais du Firmament,
D'une main de victoire il désignait la Voie.

Ses yeux, vivants saphirs, purs immuablement,
En silence disaient les Belles Certitudes,
Et la Clarté première était son vêtement :

« *O l'Annonciateur des chères quiétudes,*
M'écriai-je, bel Ange aux radieux conseils,
Qui rends tous les fardeaux de la Terre moins rudes.

Par ce vaste chemin, poudroyant de soleils,
O guide, conduis-moi vers la Cité parfaite,
Que j'ai parfois sentie au fond de mes sommeils!

O Rêve bien-aimé, c'est toi le vrai prophète,
Et celui dont l'amour fidèlement te sert
Conserve dans son âme une tranquille fête.

Aux grands Vaincus, c'est toi qui tends le rameau vert;
En leurs accablements, c'est ta voix qui relève
Les Exilés, perdus dans un vivant désert.»

Et, suivant dans la Nuit les pas divins du Rêve,
Je traversai le flot des Constellations,
Et l'océan du Ciel me porta vers sa grève.

Là, haute se dressait la Sion des Sions
Aux dômes réjouis d'aurores éternelles,
Et j'avançai parmi des fulgurations.

Dans l'éblouissement qui brûlait mes prunelles,
Des poètes allaient, glorifiant l'Azur,
Par la vibration de leurs voix solennelles.

Ils chantaient, pour toujours vengés d'un Siècle dur;
La mort les avait faits possesseurs des Royaumes,
Que leur âme ici-bas voyait dans le Futur.

Le Ciel avait sur eux versé les divins baumes,
Et, près d'eux, Celles-là dont ils furent épris
Tressaillaient dans la gloire, au milieu des aromes.

Autrefois, sous la Haine, ils cheminaient, meurtris
Par toutes ces douleurs qui nous grandissent l'âme
Et nous font éclater en mémorables cris.

Loin des fronts abaissés que le Vulgaire acclame,
Ils cherchaient dans l'Etrange et dans l'Inexploré,
La Cime où déployer leur puissant oriflamme.

Ils vénéraient dans l'Art un mystère sacré,
Et l'on voyait passer — vivant mais symbolique —
En leurs poèmes d'or, l'Homme transfiguré.

L'Echo d'une suave et profonde musique
Autrefois écoutée aux rives de l'Ether,
En ces cœurs d'Exilés vibrait, mélancolique.

Je reconnais ta face, ô Réprouvé d'hier,
Auguste Créateur de hautes harmonies...
Et je criai ton nom, dans ma joie, ô Wagner!

Puis, lente, s'effaça la foule des Génies;
Je vis pâlir la ville, ainsi qu'un vain décor,
Et, seul, je retombai dans les Choses finies.

Mais, comme le reflet de son ancien trésor
Luit dans l'âme d'un roi que la défaite exile,
Dans mon cœur je trouvais de la Lumière encor!

Et je vivais bercé d'Espérance tranquille,
Car je savais qu'un jour la mort aux pâles doigts,
M'ouvrirait doucement la radieuse Ville.

Et la Voix angélique et bonne d'autrefois,
M'accompagnait toujours; quand, railleuse et de cuivre,
Retentit, dans la nuit terrestre, une autre voix :

Elle criait : « Songeur farouche qui vas, ivre
De tes illusions, par de vagues chemins,
Prends ta place à ton rang aux batailles de Vivre!

Bientôt s'écrouleraient tes projets surhumains,
De ses couronnes d'or l'avenir est avare;
Qu'un Laurier fabuleux ne tente plus tes mains.

Cesse d'être celui que notre jour effare,
Et qui, sous le bois sombre, à l'heure des hiboux
Ecoutant des appels dans les feuilles, s'égare.

Nous avons relégué bien loin les Cultes fous,
Et, comme des brouillards qu'un vent brutal emporte
Les paradis menteurs s'effacent devant nous! »

Celui qui me parlait ainsi d'une voix forte
N'avait pas sur le front de signe lumineux :
Et, dans mon cœur troublé, je crus la Beauté morte.

Car, maintenant, des cris montaient, vertigineux :
C'était le Monde, en proie à ses mille délires,
Et des Hommes passaient, les Ténèbres en eux.

Eperdus ils criaient : Non! à toutes les Lyres,
Et la rage de voir des fronts baignés de jour
Crispait leur face terne, en de cruels sourires.

Ils étendaient vers l'or des serres de vautour. —
Puis vinrent, d'une allure affreusement sereine,
Des Femmes qui marchaient dans le sang de l'Amour.

La Mort les envoyait pour peupler son Domaine,
Et les Epris jetaient follement sous leurs pas,
Tout l'auguste trésor de la noblesse humaine.

Des cœurs prédestinés, dans cette horreur d'En-Bas,
Célébraient l'Héroïsme et les Amours suaves :
Et l'âpre tourbillon ne les écoutait pas.

Les Voyants dédaignés et les prophètes graves
Appelaient sur cet Age au stupide déclin
La Foudre vengeresse et les ardentes laves.

Plus d'austères veilleurs près du Mystique Vin;
Les Temples désertés s'emplissaient d'ombres noires.
— Et le gémissement des pauvres était vain. —

« Ah! je ranimerai ce peuple avec ses Gloires,
Criai-je : il entendra son poète; et mes chants
Demeureront, bénis des humaines mémoires.

Oui, réveillant l'Amour au fond des cœurs méchants,
Je ressusciterai la foi des jeunes Mondes :
Et je reculerai l'heure des lourds couchants. » —

— Calme, je descendis dans les foules profondes
Afin d'y recueillir des perles d'Idéal,
Mais rien n'étincela dans ces mers infécondes.

Moi-même je connus l'attirance du Mal :
Un moment j'oubliai ma noblesse première
Et la sérénité du chemin sidéral.

Mais ceux-là qui sont nés pour vivre de Lumière
Relèvent, bientôt las de nos sentiers fangeux,
Vers l'éternel azur une tête plus fière.

Et je maudis la Vie, en ses féroces jeux,
En ses plaisirs sans joie, en ses vengeances dures.
Et j'étendis les mains vers les Espaces bleus.

Alors, divinement, tu mis tes lèvres pures
Sur mon front, obsédé de Regrets et d'Ennuis
O Rêve; et je sentis s'effacer mes blessures.

Et depuis, te restant plus fidèle, depuis
C'est toi seul, ô mon guide, ô Rêve que j'écoute
Sous le scintillement des glorieux Minuits.

Tu m'emportes, charmé, dans ta hautaine route,
J'adore, frémissant, ta merveilleuse Loi,
Et j'ai vu, sous ton pied, mourir mon dernier doute.

Dans ton vol entraîné je franchis sans effroi
Tout l'océan du Ciel aux splendides écumes,
Archange aux ailes d'aigle, et je plonge avec Toi

Dans l'immortelle aurore où s'embrasent les plumes.

LOUIS LE CARDONNEL.

LE DERNIER CONCLAVE

L'Italie vient de remporter un grand succès : la partie a été jouée avec une *maestria* à laquelle il convient de rendre hommage; les « *étrangers* » n'y ont vu que du feu : « au vrai, ils ont été éblouis ».

En face du danger commun, tous les Italiens ont fait bloc : il s'agissait d'empêcher non seulement qu'un *étranger* fût élu mais qu'un *étranger* recueillit un nombre important de suffrages, ce qui eût montré que le Sacré Collège comprenait le danger qu'est, pour l'Eglise, l'italianisation actuelle de son Gouvernement.

A Rome, on a vu le problème avec une netteté qui fait honneur au sens politique italien. C'était un fait que les cardinaux *étrangers* nourrissaient des sentiments peu favorables au fascisme : depuis la formation de l'axe Berlin-Rome, le duce n'est plus « l'homme providentiel » que Pie XI désigna à la reconnaissance du monde catholique. Un archevêque italien, nommé avec l'approbation de Mussolini en raison de son ardent dévouement au fascisme, n'avait donc aucune chance d'obtenir les suffrages des cardinaux étrangers, sans lesquels le pape ne pouvait être élu. Cela était si évident que tous ceux qui étaient au fait de la question annonçaient, depuis deux ans que Pie XI était considéré comme perdu, l'élection d'un membre de la Curie; et les mieux informés ajoutaient : d'un *romain*.

C'est en effet une erreur que les Italiens entretiennent avec soin, de dire que, *depuis des siècles, les Papes sont italiens : « Nous le voulons romain »*, avait crié le peuple lors de l'élection d'Urbain VI, et ce mot d'ordre fut, autant

que les événements le permirent, observé. L'élection du Vénitien qu'était Pie X, avait donc été une innovation qui manifesta l'italianisation de l'Eglise, — conséquence de la prise de Rome par les Piémontais, — au point que le nouveau Pape qui, déjà comme patriarche de Venise, en avait compris et dénoncé le danger, fit passer, au cours de son pontificat, la majorité aux cardinaux étrangers.

Lors de l'élection de Benoît XV, le Sacré Collège tint compte, dans une certaine mesure, de la volonté du pape défunt, car si le cardinal della Chiesa était né à Gênes, il était arrivé à Rome tout enfant, y avait été élevé et y avait fait toute sa carrière : pour tous, c'était un *Romain*.

Le Conclave qui élut le Cardinal Ratti sous l'influence du Cardinal Gaspari, perdit, au contraire, entièrement de vue le danger de l'italianisation de l'Eglise qu'avait si clairement dénoncé Pie X, et fit choix d'un Lombard.

On vient de revenir à un Romain, par crainte du fascisme. Les Italiens l'avaient bien prévu mais, en faisant écarter toute candidature étrangère, ils ont évité que l'attention ne fût attirée sur la nationalisation du Gouvernement de l'Eglise : avec un art suprême, ils ont même exploité l'antifascisme!

Le Cardinal Paccelli avait, en effet, à son désavantage d'avoir été le Secrétaire d'Etat du pape défunt; or, il est dans la tradition que les souverains Pontifes se suivent mais ne se ressemblent pas. Surtout après le règne de Pie X, cette loi ne pouvait manquer d'être observée. Certes, le Cardinal Paccelli ne pouvait être rendu responsable de la première partie du pontificat et ses partisans lui attribuaient même ce qu'on appelle déjà : *le renversement de la politique de Pie XI*. De plus, le secrétaire d'Etat manifesta très nettement, en plusieurs circonstances, à quel point il désapprouvait l'attitude du Pape : c'est ainsi qu'il parlait aux ecclésiastiques français, en termes très élogieux, du Cardinal Billot, son ancien maître; qu'à un parlementaire français qui lui exposait l'état de division des catholiques il répondait : *« Avec sa violence coutumière, le Pape est allé beaucoup trop loin. »* Et, à un ami italien qui s'était chargé de

lui exposer les mêmes doléances, il disait : « *Qu'y puis-je? Je ne trouverais même pas trois évêques français pour parler fermement au Pape.* » A plusieurs reprises aussi, les journaux annoncèrent que le Cardinal Paccelli avait demandé un archevêché afin de pouvoir s'adonner au ministère pastoral.

Tout cet ensemble de faits ne semblait pourtant pas suffisant aux partisans du Secrétaire d'Etat pour assurer son élection et, pendant les dernières journées, ils exploitèrent hardiment, d'accord avec le Comte Ciano, l'antifascisme des membres étrangers du Sacré Collège et le Cardinal Paccelli fut présenté comme étant l'objet de *l'exclusive* de Mussolini...

Pour croire que Pie XII vient d'être élu contre le gré du Duce, il faut être bien peu au courant de l'état politique de l'Eglise et oublier que le frère du nouveau Pape se vit décerner par le chef du fascisme, du haut de la tribune du Parlement, le 13 mai 1929, un brevet de civisme : remerciant le professeur Paccelli de la part qu'il avait prise, comme plénipotentiaire de Pie XI, au traité du Latran, le Duce dit qu'il avait « *montré une âme forte d'Italien* ».

Que, de part et d'autre, on ait convenu d'observer les distances, maintenant que *l'objectif* a été atteint par un effort commun, cela paraît certain mais, seul, le choix du futur secrétaire d'Etat nous fixera sur la portée du pacte ainsi conclu.

Pie XII suivra-t-il l'exemple de Pie X et prendra-t-il pour collaborateur un étranger, afin d'affirmer qu'il entend désitalianiser l'Eglise? Toute la question est là.

Elle est d'une telle importance que, quelques instants après l'élection pontificale, on annonçait déjà la nomination du Cardinal Maglione. Le nouveau Pape avait été nonce en Allemagne, il choisissait pour secrétaire d'Etat un ancien nonce à Paris. Cela pouvait prendre — et cela prit — dans le gros public : peu importait d'ailleurs que cela fût possible; ce qu'il fallait, c'était affirmer que le poste de Cardinal secrétaire d'Etat ne pouvait être occupé que par un Italien.

Bien entendu, le nouveau Pape ne s'est pas décidé sur l'heure et la nomination du Cardinal Maglione. paraît peu probable, sauf au cardinal Tisserand qui, voici deux ans, annonçait comme certaine l'élection au souverain pontificat de l'ancien nonce à Paris. Lors de son voyage à Lourdes, en qualité de Légat, le Cardinal Pacelli recut, de la bouche de M. Marin, les doléances des catholiques français sur l'attitude politique du Nonce et, à maintes reprises, il fut informé de l'indignation de notre clergé, victime de l'organisation policière de Mgr Maglione. Il est donc peu probable que Pie XII confie à ce dernier la charge de secrétaire d'Etat, surtout qu'à Rome: « *On ne peut oublier à quel point les nonces Cerretti et Maglione ont, par leurs imprudences, compromis le St-Siège* » : ce sont les propres expressions d'un haut prélat (1).

On se demande, non sans anxiété, surtout dans les milieux ecclésiastiques où l'action romaine s'exerce avec le plus de vigueur, de quoi sera fait le règne qui commence. Il est probable qu'il sera long car Pie XII entre seulement dans sa soixante-troisième année : on a pensé, à Rome, qu'il était préférable de ne pas courir trop fréquemment les périls d'un conclave. Quant au nouveau Pape, il offre avec son prédécesseur une dissemblance complète.

Le Cardinal Ratti était un provincial qui, dans le milieu restreint du clergé milanais, s'était imposé par son travail acharné et avait été nommé à l'Ambrosienne puis, sur la demande du Cardinal Ferrari, son archevêque, avec qui il était loin de vivre en bons rapports, à la Vaticane. Ce fut à Rome qu'il entra en relations suivies avec le Cardinal Gaspari et, grâce à ce dernier, il fut envoyé comme internonce en Pologne, bien que Benoît XV l'appréciât médiocrement. Une fois devenu pape, toujours de par la volonté du Cardinal Gaspari, il crut que les hommes et les événements se laisseraient manier aussi docilement

(1) Par les lignes qu'on vient de lire, les lecteurs ont compris que l'article était composé avant la nomination du cardinal Maglione. Nous ne nous sommes pas cru autorisés à modifier le texte de l'auteur. (N. D. L. R.)

que les livres et les manuscrits d'une bibliothèque. Cette ignorance totale des choses humaines, ainsi que le caractère absolu du pape, expliquent un règne au cours duquel l'Eglise a subi échec sur échec. Enfin Pie XI appliqua avec constance un principe que tous les théologiens rejettent : pour lui, l'assistance du St-Esprit n'était pas externe mais il jugeait que le Pape recevait directement l'inspiration divine : je le tiens d'un éminent théologien romain.

Pie XII, lui, est né, a grandi, a fait toute sa carrière à Rome. Elève du grand Cardinal Billot, il professe sur l'assistance du St-Esprit, comme sur le reste de la doctrine, les mêmes opinions que son maitre et a été formé au maniement des affaires à cette secrétairerie d'Etat dont les bureaux ont conservé les grandes traditions romaines. Tout se passera donc avec calme, sérénité : voire avec une certaine bonhomie. Comme le disait un ecclésiastique : « *chacun va pouvoir respirer et, dans toutes les nonciatures, on va faire assaut de prudence* ».

En attendant, chacun prend position : le gouvernement italien, satisfait de l'avantage qu'il vient de remporter, affecte de se tenir sur l'expectative; le Führer n'ayant pas, sur ce point comme sur presque tous, les mêmes intérêts que le Duce, a jugé préférable d'attaquer sous le prétexte que Pie XII est un *homme politique* et non un *homme religieux*. Quant aux autres chefs de Gouvernement, — surtout ceux qui sont les adversaires du Duce, — ils affectent de tenir pour certain que le nouveau Pontife a été élu malgré *l'exclusive* fasciste : nous venons de dire ce qu'il faut penser de cette affirmation.

Pie XII va donc connaître des heures difficiles mais, — si l'on peut dire, — il connaît à fond *son métier*, après quelques trente ans de pratique. Tout jeune prélat il s'était déjà attiré l'attention des ambassades. En été 1914, me trouvant à Rome, Mgr Güthlin m'en parla.

Ce prélat français était un personnage bien singulier. Alsacien, les Allemands l'avaient expulsé et le Gouvernement français l'avait nommé canoniste de l'ambassade près le Saint-Siège où il demeura trente ans. Ce géant

d'Alsace connaissait à merveille le milieu romain; alors que l'on *papotait* chez Mgr Duchesne, chez le Cardinal Mathieu ou chez Mgr Charles Mouret, chez lui on causait utilement. Quand je le vis, il revenait de féliciter le Cardinal della Chiesa qui avait reçu, le matin, le fameux *biglieto : « c'est le futur pape,* me dit Mgr Güthlin, *son élection s'imposera* » et, comme nous parlions des membres de la secrétairerie d'Etat, je lui demandais quels y étaient *les hommes d'avenir*. Avec son rire sonore et son regard malicieux, le supérieur de Saint-Louis-des-Français me répondait : « *Paccelli, c'est un malin, il arrivera.* »



« LA DAME AUX VIOLETTES »

A M. Georges Andrieux.

Une liste curieuse à dresser serait celle des morts vivants de notre époque. J'appelle ainsi ces illustres vieillards découronnés de leur gloire et qui achèvent de mourir on ne sait où, sans que leur nom, lorsque la postérité l'inscrit enfin sur ses tables, réveille en nous le moindre souvenir...

Le nom de Marc Fournier, l'écrivain qui traça ces lignes cruelles, eût pu s'ajouter à cette liste, si la postérité l'avait inscrit sur ses tables. Il ne suffit pas d'avoir été quelqu'un de son vivant, pour être quelque chose, fût-ce à l'état de vague souvenir, après sa mort. Le talent est un passe-port dont le nocher n'a cure. La postérité est ingrate, elle est injuste, parce qu'elle est sotte, niaise, vaine, ignorante et snob, tout aussi, tout autant que les contemporains. Chamfort l'a dit : ce n'est qu'un public, — un public qui succède à un autre. Ce public est lui-même composite : perdus dans la masse, dix personnes, au plus, se soucient, d'un siècle à l'autre, des petits-maîtres de la littérature. Marc Fournier eût pu compter parmi ceux du siècle dernier, où il ne fera figure que de bel esprit doublé d'un original. Découronné d'une gloire de théâtre, en carton-pâte, qui, huit ans durant, sous le Second Empire, fut éclatante, pauvre après avoir été riche, abandonné de tous après avoir eu un cortège de courtisans et de clients, dans la pension de famille de Saint-Mandé, où il achevait de mourir au milieu de l'indifférence presque générale, peut-être lui advint-il de refaire la réflexion amère qu'il avait faite en son jeune temps et dont il ne se souvenait plus.

L'abandon où nous laissons ainsi tant de renommées doit avoir

une cause, écrivait-il alors. Serait-ce qu'aujourd'hui on ne se soucie pas plus du passé que de l'avenir?

Peut-être. Mais à cette cause générale, une cause particulière était venue s'ajouter pour lui qui se voyait, vivant encore, enseveli dans l'oubli, c'est à lui-même, et à lui seul, qu'il devait s'en prendre. A un carrefour décisif de sa vie, il avait tourné le dos à la gloire, qu'il entrevoyait au bout d'un chemin ardu et rocailleux, pour suivre, à travers des sentiers fleuris, la fortune qui devait le trahir un jour... A vingt ans, quittant Genève où il était né en 1818, Marc Fournier était revenu au pays d'où ses ancêtres avaient émigré après l'édit de Nantes pour se réfugier en Suisse. Ayant cultivé ses dons naturels par d'innombrables lectures, son esprit critique et caustique fit tout de suite merveille. Une à une, il força les portes des salles de rédaction; des petits journaux, il passa aux grands. Sa jeunesse pleine d'ardeur inspira la sympathie. Elle avait donné des gages, elle donnait des promesses. L'avenir s'annonçait magnifique pour cet ambitieux de vingt-cinq ans au masque nerveux et tourmenté par la pensée et le désir : « la bouche était contractée, les yeux inquiets, la parole rapide de quelqu'un qui se sent quelque chose à dire ». Il y avait déjà en lui du Voltaire, du Heine et du Marc Fournier, a dit quelqu'un qui l'a connu à ses débuts. Léger, malicieux, tour à tour paresseux ou laborieux, inconstant, il était trop intelligent pour croire vraiment à quelque chose ou en quelqu'un. Ne se fiant à rien ni à personne, pas même à lui-même, il ne semblait capable de passion que par à-coups; tant que durait la flamme, le monde, que son reflet dorait, lui paraissait beau et il avait regret d'avoir jugé sévèrement les hommes et la vie; la flamme éteinte, tout charbonnait autour de lui, en lui, devant le gouffre que son œil sondait dans le noir, Marc Fournier se sentait pris de vertige et de nausée. Il se remettait au travail, ayant de la facilité, apte à toutes les besognes, basses ou nobles, de la littérature, s'essayant à tout, comme pour se prouver à lui-même sa virtuosité en toutes choses; il s'amusait à écrire tantôt une pièce ou un roman, tantôt une chronique, ou une page de réclame à la louange de l'éven-

tailliste Duvelleroy. On trouvait qu'il ne manquait pas d'aplomb, il en faut pour parvenir à Paris. Marc Fournier y joignait le talent; aussi Emile de Girardin l'avait-il chargé de rédiger au feuilleton de la *Presse,* « qui était le premier endroit littéraire de l'époque, des historiettes parisiennes hebdomadaires qui purent soutenir pendant quelques mois sans désavantage le voisinage des *courriers de Paris* du vicomte de Launay », lequel n'était autre, comme on sait, que Mme de Girardin. Il se lassa, et se délassa, en écrivant quelque petit roman pour la *Presse* ou l'*Artiste,* ou quelque étude critique, ou, en collaboration avec Jacquot, dit Eugène de Mirecourt, cette *Madame de Tencin,* drame en 5 actes, qui fut représentée à la Comédie-Française. 1848 survint. Marc Fournier combattit la Révolution à sa manière : il la fronda dans un petit journal satirique, le *Petit homme rouge,* et dans une pièce jouée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, *Les Libertins de Genève,* qui emballa Jules Janin.

Nous parlons aujourd'hui plus que jamais à notre dam et préjudice, de réforme et de réformateurs, écrivait J.-J.; nous tremblons tout haut et tout bas contre ces discours furieux, semblables à la gangrène sur un membre malade; nous déclarons une guerre active, acharnée à ces abominables architectes des paradoxes et des équivoques les plus condamnables; nous nous faisons gloire de courir sus à ces tyrans, à ces sophistes, à ces esprits déréglés, pleins d'excès, de désordres et d'agitations immenses : nous faisons bien, et c'est justice de prévoir autant qu'il est en nous les tragédies dont nous menace l'avenir. Mais cependant combien ces agitateurs misérables sont indignes, sous tous les rapports du talent, du courage, de la vertu, du génie, d'être comparés aux grands réformateurs, aux maîtres de la Réforme, à Luther, à Calvin, à ces esprits généreux et pleins d'audace, foudres éloquents qui ont tiré le monde de sa léthargie !... Dans son drame qui est très bien composé, avec beaucoup d'art, de talent et d'invention, M. Marc Fournier a traité Calvin avec une de ces haines généreuses que l'oppression soulèvera toujours dans une âme bien faite... M. Marc Fournier a agi en ceci non comme un catholique, mais comme un vrai Calviniste, et comme un Genevois qu'il est en effet, calviniste affranchi, Genevois réfugié, âme courageuse qui ose proclamer sa propre révolte contre des doctrines qui ont brûlé J.-J. Rousseau en effigie, J.-J. Rousseau citoyen de Genève, brûlé à Genève, lui et ses livres.

Le premier à applaudir aux tirades fut Victor Hugo.

On put croire un instant qu'un auteur de génie venait de surgir, écrit Monselet... Le malheur est qu'il s'arrêta dans cette voie et se contenta d'être un homme de talent.

Sans doute parce que le talent rapporte plus, et plus vite, que le génie. Marc Fournier qui était pressé de parvenir galvauda le sien en collaborant avec Adolphe d'Ennery. L'ambition lui poussa de devenir directeur de théâtre. Il guigna celui de la Porte-Saint-Martin. Arsène Houssaye, de qui il avait été le collaborateur à l'*Artiste*, le mena chez Morny, qui lui fit son cautionnement et lui donna la préférence sur douze concurrents, dont Bocage et les frères Cogniard. Le coup d'Etat ayant retardé l'ouverture du théâtre, les frais absorbèrent le capital dont disposait Marc Fournier. Quand, le 27 décembre 1851, le rideau se leva sur l'*Imagier d'Harlem*, il n'avait en caisse que 325 francs pour toute fortune. Les *Nuits de Seine, Richard III, Benvenuto Cellini, Les Chevaliers du Brouillard*, la remplirent. En 1853, il donna sa première féerie : *Les Sept Merveilles du Monde*. Il crut découvrir la huitième le jour qu'il rencontra une petite femme qui venait de Reims. Elle lui raconta son histoire, qui était pitoyable et extraordinaire. Il en crut ce qu'il voulut. Libertin de Genève transplanté à Paris, ce n'était pas pour rien que Marc Fournier avait écrit et fait jouer, en collaboration avec Théodore Barrière, une pièce tirée de Manon Lescaut, cette fille de marbre du XVIII[e] siècle. Il eût pu l'arrêter dès les premiers mots, en disant comme son des Grieux, — qui déjà ressemblait à Desgenais :

Vous voulez me raconter l'histoire de vos amours? A quoi bon? Je la connais, vous n'avez rien inventé; vos petits pieds n'ont pas tracé une route nouvelle. Vous suivez le sentier frayé par tant d'autres, et dans lequel tant d'autres marcheront après vous. Pour arriver plus vite au terme de votre course, vous avez jeté, n'est-ce pas, ce bagage incommode que la sotte vertu traîne après soi. Vous avez bien fait, Jeanne, bon voyage.

Mais il l'avait écoutée complaisamment, avec l'air du plus vif intérêt, parce qu'il la trouvait charmante, cette jeune

champenoise, et que pour plaire à la femme qui vous plaît, il est de bonne tactique de gagner sa confiance, en ayant l'air de croire à ce qu'elle dit. Celle-ci lui plaisait assez pour que Marc Fournier souhaitât la retenir près de lui, à l'abri des risques que ses sœurs courent dans les sentiers de petite vertu. Mais quand elle voulut pousser plus loin la comédie, peut-être lui dit-il comme Bressant à Rose Chéri, qui figurait Manon :

— Ah! je vous en prie, mettez-vous à votre aise; que vos sentiments ne fassent pas de toilette pour moi. Croyez-moi, ma jolie comédienne, faites votre métier quand vous serez sur la scène, et je crierai bravo et je battrai des mains. Mais nous sommes seuls, vous pouvez enlever la candeur de votre front et la pudeur de vos joues. Vous pouvez aussi ôter votre cœur et me montrer comment c'est fait.

Le cœur de Jeanne était fait comme celui de toutes les femmes, ses yeux n'étaient pareils à ceux d'aucune autre et donnaient à son joli visage un air de distinction languide, la profondeur de leur azur irisé trompait sur la profondeur des sentiments. Elle joua si bien la comédie, ailleurs que sur la scène, au Bois, aux premières de la Porte-Saint-Martin, que Marc Fournier lui cria bravo et battit des mains. Lui-même, malgré ses débuts littéraires brillants, il avait jusque-là mené une existence besogneuse. Quelques succès d'argent lui permirent de mener la grande vie. Paris capitulait devant son audace. Il se voyait sollicité, entouré. La tête commença à lui tourner. Jeanne devint pour lui une précieuse collaboratrice. Elle sut tenir sa maison, et transforma son intérieur de garçon, rue Vendôme, en une maison où se donnaient rendez-vous tous ceux qu'attiraient sa beauté, sa grâce et son charme. Elle régna à ses côtés, à la fois chez lui et à la Porte-Saint-Martin. La direction de cette scène qui avait pris, entre ses mains, de l'importance, n'était pas une sinécure. D'écrivain devenu homme d'action, Marc Fournier était très occupé. Sa maîtresse avait des loisirs, Paris est grand, et les femmes savent s'y perdre, — en se retrouvant toujours. Où qu'elle fût, chez qui que ce fût, quoi qu'elle eût fait dans la journée, Jeanne retrouvait

le soir son sourire, pour ensorceler ses invités, petits ou grands, humbles ou célèbres. D'une semaine à l'autre, on les voyait se presser plus nombreux autour de cette nouvelle Reine du pays du Tendre, ex-rinceuse de bouteilles à Reims, et ils lui faisaient une cour assidue. Rivalisant dans le madrigal, ils cherchaient à s'éclipser les uns les autres à force d'esprit précieux, visant par l'hyperbole à atteindre un but que d'aucuns, disait-on, avaient déjà atteint :

Ma chère Madame,

Ma *Cendrillon* entrera ce soir dans sa cheminée juste à l'heure où vos invités entreront dans votre salle à manger. L'excuse est-elle assez suffisante et me pardonnerez-vous une seconde fois? Mille amitiés.

THÉODORE BARRIÈRE.

Ne laissez pas, je vous en prie, votre loge trop longtemps vide.
(note de l'auteur).

Mais Lambert-Thiboust était, peut-être, ce soir-là rue Vendôme et faisait, en coulisse, les doux yeux à cette sœur de Marco la belle, qui prenait des airs penchés en écoutant quelque mélodie. Ses soirées comportaient parfois, en effet, de la musique.

Voici ma Basse, on dit aussi violoncelle, Chère Madame, lui écrivait Offenbach, je ne voudrais pas que tous les indiscrets qui viendront en foule vous voir aujourd'hui vous demandent ce que cette armoire fait chez vous et à quel usage elle est destinée. Je ne vous dis rien de tendre ce matin, Chère Madame, puisque je vous jouerai tout ce que vous voudrez de *tendre* ce soir sur ma Basse, au moins sur ce terrain-là je serai seul — est-ce une consolation? Je me mets à vos pieds.

Le père (putatif) des *Trois Mousquetaires* s'y mettait aussi, mais avec l'air vainqueur et quelque peu fat d'un à qui on n'a pas résisté :

Vous êtes une méchante et j'offre de parier avec vous-même que vous avez la meilleure mine du monde, les yeux un peu battus peut-être mais c'est encore une des beautés des jolies femmes d'avoir les yeux battus.

Tels qu'ils soient apportez-les moi bien vite avec un rayon de soleil dans chacun d'eux.

Heureux celui à qui ils portent un rayon d'amour.
A vos pieds,
Vendredi.

A. DUMAS.

L'ami Méry était par contre trop surmené pour penser à la bagatelle.

Madame,

Il est quatre heures du matin; je rentre de l'Opéra et d'une répétition générale et par une nuit froide, et surtout remarquable par l'absence de voitures publiques. Je trouve votre gracieux billet, et ne sachant pas l'heure de mon réveil, je me hâte de vous faire ces lignes pour vous exprimer encore mon plus vif regret car il me sera impossible de me rendre à votre aimable invitation. Je suis dans une quinzaine intolérable. Mes jours et mes nuits ne m'appartiennent pas, et tant que cet opéra n'aura pas vu le jour du lustre, je ne saurai quel nom donner à ma liberté d'action ou à mon esclavage. Il faut bien que mes devoirs soient impérieux pour que je me reconnaisse obligé à refuser le plaisir en acceptant la peine. Il est si doux et si facile d'aller rue Vendôme : il est si pénible de faire le métier que je fais. Entre les deux mon choix ne serait pas douteux, si je pouvais choisir.

J'aurais un volume de détails à vous écrire, mais ce serait trop long par une lettre et je suis agonisant de froid et de fatigue.

Votre toujours bien affectueusement dévoué,

MÉRY.

Pour se faire pardonner il lui donnait le manuscrit d'une cantate patriotique qui l'avait transportée. Cette improvisation, déclamée le 14 juin 1860 sur le théâtre de Marc Fournier, s'intitulait :

L'Aigle au sommet des Alpes

C'est le quatorze juin! pour nous, la gloire insère
Dans ces archives d'or le grand anniversaire
Marengo, dont le nom retentira toujours!
C'est le mois que la France illustre en Italie
Sous deux Napoléon! c'est le beau mois qui lie
Les grands exploits et les grands jours!
C'est le quatorze juin! — encore une victoire!
Mais aujourd'hui la Paix l'écrit dans notre histoire
et son vierge burin n'est pas rougi de sang :
. . . .

Nice et Savoie! aux pieds de nos Alpes altières
Nous les avons encor, ces deux sœurs, pour frontières
Sans agiter la haine, ou semer la terreur!
Deux conquêtes de plus, et que la Pais nous donne
Deux joyaux que la France ajoute à sa couronne,
Deux présents de notre Empereur!

. . . .

Nos soldats et les tiens sont tous de même taille,
Savoie! Ils se sont vus dans les jours de bataille
Sous les deux Empereurs, sous les mêmes drapeaux,
Ils savent tous qu'on peut unir deux belles gloires
Sous le noble laurier du travail des victoires
Et sous l'olivier du repos.

. . . .

Aussi notre Paris, grande artère du monde,
Si belliqueux toujours lorsque le canon gronde
Au vaste champ de mars envoie, à flots épais,
Son peuple, qui, joyeux, s'improvise une fête,
Pour applaudir en chœur une double conquête,
Une Victoire de la Paix.

. . . .

Et telle qu'après Dieu, Napoléon l'a faite,
La France pourra dire « oui, je suis satisfaite
J'ai toute ma famille, il me manquait deux sœurs,
Et pour rendre à ma fête une joie unanime,
Arrive après l'orage un spectateur sublime,
Le soleil des deux Empereurs!

Je certifie que ce poème a été écrit de 2 à 4 h. du matin, dans la nuit du 13 au 14 juin 1860, que la dernière strophe a été ajoutée p. 6-9; à ce moment-là, il pleuvait à verse.

L'auteur des *Nuits du Père Lachaise,* soit qu'il acceptât, ou qu'il déclinât l'invitation de la maîtresse de Marc Fournier, tournait ses billets en grand seigneur de lettres :

J'aurai l'honneur, la gloire et j'ajoute le plaisir, ce qui est aussi quelque chose, de me rendre demain à votre si bonne invitation.
Mes amitiés bien respectueuses,

LÉON GOZLAN.

Madame,

Je n'aurai pas le bonheur de dîner aujourd'hui chez vous : comme il y a des années sans printemps, j'aurai eu ma semaine sans mercredi. Le printemps, c'est vous, quoi qu'en dise Villemot.

Un courtisan dévoué de la duchesse de Vendôme,

LÉON GOZLAN.

Madame,

Obligé d'aller ce soir à une réunion où l'on veut bien croire ma présence indispensable, j'allais vous prier d'excuser aujourd'hui mon absence de vos salons, quand j'ai reçu votre impérieuse invitation. Le diable l'emportera : je demanderai seulement à Sa Majesté la permission de me retirer de son aimable enfer, un peu plus tôt que de coutume.

Je serais tout à vous, Madame, si je n'étais déjà tout à lui,

LÉON GOZLAN.

Arsène Houssaye seul pouvait trouver de telles fadeurs pour excuser son absence :

Château de Parisis sous Laon.

Je joue de malheur et ma mauvaise destinée me fait toujours partir quand vous me rappelez à cette table olympienne qui garde son archidéesse dans l'éternelle jeunesse de la beauté, du charme et de l'esprit avec le grain de sel conservateur de la raillerie parisienne.

J'irai vous embrasser, Madame, à mon retour,

ARSÈNE HOUSSAYE.

Ces billets, même celui du père Dumas, Jeanne eût pu les serrer dans son album comme des joyaux précieux. Il en était d'autres que la prudence lui commandait d'enfouir dans le plus profond de son secrétaire. Qu'eût-on pensé de ces lignes :

Oui, trois fois *oui* et avec le plaisir de quelqu'un qui retrouve ce qui lui semblait perdu.

Bonsoir affectueux,

MOCQUARD.

13 avril 1858.

M. Mocquard ayant l'âge du baron Hulot, et étant dans sa situation, on n'eût pas manqué d'imaginer qu'il s'était mis dans son cas. La vie d'une femme est toujours trouble. Sa chair est pétrie de secrets. Derrière l'ange, il y a la bête.

On ne savait pas grand chose des débuts de la maîtresse de Fournier. Ce que furent ses premières années à Paris, après sa fuite de Reims, nul ne l'a jamais su et jamais sans doute ne le saura. L'histoire de ses amours, dont Marc Fournier l'avait dispensée, elle la confia à Mocquart qui tira de cette confession romancée un roman en deux volumes : *Jessie*. On eût traduit par : *Jeanne,* si l'action, au lieu de se passer en France, ne se passait en Amérique et on eût reconnu sous ce portrait la duchesse de la rue Vendôme.

Sa taille svelte, élancée, flexible, élégante, réunissait par ses proportions harmonieuses la grâce et la dignité. C'était un de ces types dont la nature semble avare. Son front couronné d'une chevelure d'ébène était large et saillant. Ses yeux noirs exprimant tour à tour une sorte de langueur et de fierté, avaient en même temps et le charme qui attire et la sévérité qui arrête. Sa voix, pleine et accentuée faisait résonner ces vibrations sympathiques qui vont d'abord jusqu'à l'âme et y laissent d'ineffaçables impressions. Sa parole nette et incisive révélait bien vite qu'il n'existait d'incertitude ni dans sa pensée ni dans sa volonté.

Tout en elle, enfin, annonçait un de ces êtres à part auxquels la destinée ne manque jamais de réserver l'extraordinaire.

On le lui avait si souvent répété qu'elle avait fini par en être convaincue. Voulant avoir le cœur net, elle alla consulter une diseuse de bonne aventure, et garda précieusement le relevé de cette consultation « faite au commencement d'avril 1861 » :

Un homme blond vers 40 ans — l'air d'un coq braque — s'en méfier.

— Une sorte de rupture — une lettre l'expliquera. — Ne pas quitter un malade — base — envoi or ou argent. — Découverte dans la famille.

Ennui de famille — 2 voyages — un petit aux eaux, en revenir gaie ou calme. — Un autre voyage dans le Nord qui aura une bonne et grande influence. — Un prince souverain. — La fortune doit venir du Nord.

Deux enfants, une fille et un garçon. — Don magnifique fait à la fille.

Mariée 7 ou 11 ans. — Nom honorable. — Se méfier d'une femme de 40 ans, doucereuse. — Une puissante famille contre soi — pièges.

Belle position. — Diamants portés chez un bijoutier et changés en strass.

A cause d'un domestique la garde dans la maison — se méfier du 7 et du 17 de chaque mois. — Jour et lendemains de la pleine lune très bons — mercredi mauvais. — Arrivée inattendue d'un homme brun. — Parlé je crois d'héritage.

Suivre ses pressentiments.

Plus de calme.

Pour que la prophétie se réalisât, la Providence dépêcha à Jeanne Emile de Girardin. Qu'il eût été son amant, cela ne faisait point de doute. Il l'était peut-être encore, de temps à autre, quand la fantaisie lui en prenait. Les affaires se concilient fort bien avec le plaisir. M. de Girardin y pensait au reste, lors même qu'il se trouvât dans le plus simple appareil, en des rencontres et des endroits où un galant homme se doit, autant que possible, tout entier à sa belle. Mais M. de Girardin eût mis la volupté elle-même en actions. Homme influent et ténébreux, il était dans le secret de toutes les arrière-boutiques, celles de la politique, de la Bourse, du journal, du théâtre, de la galanterie. Sa reconnaissance, dans les affaires dites de cœur, se manifestait par des cadeaux plutôt menus, mais sa façon de donner n'était pas celle de tout le monde. Il payait en conseils, qu'on se trouvait bien d'avoir suivis. La dame aux yeux gris put tout d'abord se méprendre sur les sentiments du grand Emile à son endroit, et les confondre avec ceux du commun. Elle lui avait volontiers accordé ce qui, à elle, ne lui coûtait rien, sinon des déceptions d'un certain ordre sensuel, sur lesquelles elle était blasée. Mais bien que M. de Girardin n'eût point abattu son jeu sur la courtepointe de son lit, avant qu'elle l'eût défait, elle fut asez maline pour y lire l'intérêt qu'il dissimulait et qui n'était pas celui que sa personne physique lui inspirait. S'il l'avait élue entre mille et trois, elle, la fille « naturelle » d'une épincetteuse rémoise, c'est qu'elle lui avait paru ambitieuse, point sotte, habile à s'adapter aux hommes comme aux circonstances, apte, enfin, à jouer un rôle difficile et utile. La « chère douce » eut bientôt la sensation d'être manœuvrée et de se faire en quelque sorte la complice de M. de Girardin. Il lui soufflait certains moyens de parve-

nir qui ressemblaient assez à ceux d'une maquerelle, — et justement, derrière son dos, il y en avait une qu'elle connaissait bien, puisque c'était elle qui lui avait fait connaître cet homme diabolique. M. de Girardin avait des vues sur elle, qui se sentait un peu sous son regard et entre ses mains dans l'état de transe où on disait que Henri Delaage, l'ami des esprits et des chroniqueurs, plongeait celles qui se soumettaient à ses passes magnétiques. De loin, comme de près, M. de Girardin veillait sur elle, surveillait ses paroles et ses actions, prompt à la remettre dans le droit chemin, d'où sa nature la détournait sans cesse. Il s'était constitué son directeur de conscience, et, par-dessus la tête abondamment cornue de Marc Fournier, qui trimait pour elle, jour et nuit, afin de lui gagner son luxe, ils correspondaient, intriguaient, complotaient ensemble. M. de Girardin qui était habile, et qui, pour ce cas particulier, avait été à bonne école, achevait sa conquête en la flattant subtilement, insinuant les conseils qu'il lui donnait en d'habiles flatteries sur la beauté de sa personne physique et morale, à quoi les femmes ne sont jamais insensibles. De Biarritz, le mardi 17 septembre 1862 il lui écrivait :

Je vous aime inexprimablement et cependant, ma bien aimante, je trouve que je ne vous aime pas encore assez. Je sens le pédant. Vous, vous exhalez la femme par tout ce que vous faites, par tout ce que vous dites, par tout ce que vous écrivez. Vous êtes adorable. Je vous défends de m'appeler désormais « le cher Grand », je ne mérite pas ce nom. Vous seule méritez d'être appelée « la chère Grande ». Il ne vous manquerait rien si vous aviez une fortune à la hauteur de vos sentiments. Que ne puis-je vous la donner, et dire : « ne dépendez plus que de vous, pas même de moi. Soyez pleinement ce que vous êtes, régnez. Reine n'ayez pas d'indignes ministres. »

N'agissez plus qu'en prenant conseil de vous seule, ma chère Grande, et vous agirez sûrement. Votre habileté ne doit pas être celle des autres femmes. Isolez-vous, c'est en vous isolant que vous serez entourée; c'est en vous conduisant comme vous vous êtes conduite vendredi 10, que vous atteindrez à la séduction que je vous souhaite et que je vous promets. Continuez de tirer d'embarras le joaillier aux mains duquel, mon beau diamant, vous devez un peu de votre éclat. Etre utiles sied bien aux femmes; cela leur est

bon; cela les grandit, cela les fortifie, cela les développe, cela leur donne la mesure de ce qu'elles valent, de ce qu'elles peuvent, de ce qu'elles pourraient! Les femmes ne savent pas assez ce qu'elles peuvent. Si elles le savaient!

C'était s'offrir à tenir ce rôle de souffleur et presque promettre qu'on n'aurait pas à se repentir d'avoir placé en lui sa confiance et son avenir. Cet homme délié et flegmatique, réaliste en diable, à qui la vie avait enlevé tous scrupules et les hommes et les femmes ses illusions, qui ne se passionnait plus que pour des intrigues souterraines, par goût naturel et par dépit d'une ambition déçue, prit entre ses mains les destinées de « Jeanne » comme l'abbé Carlos Herrera celles de Rubempré. Vautrin se réincarnait en du Tillet. Et Marc Fournier, que faisait-il dans tout cela? De brillantes affaires. Il avait la veine, jaune et dorée, de ceux à qui leurs femmes font des traits. Que sa maîtresse l'eût trompé avec à peu près tous ses soi-disant amis, il eût fallu qu'il fût vraiment aveugle pour ne s'en être pas aperçu. Mais peut-être l'était-il volontairement, y trouvant son compte. Quoi qu'il en fût, ce n'était pas sans ironie que « Mané », parlant, dans son *Courrier de Paris* de l'*Indépendance belge,* des « intimités d'élection qui remplacent la famille dans plus d'un logis, et qui peuvent la remplacer dans ses devoirs, sans jamais pour cela acquitter ses droits », réhabilitait les inspiratrices de la main gauche, en exaltant leur dévouement et leurs vertus :

Epouse ou amie, écrivait-il, la compagne fidèle de nos jours, que son titre soit régulier ou non, se reflète de même dans nos œuvres. L'unique différence, c'est que la famille doit seule hériter. La loi ne reconnaît que ce qui est légal. Mais penchons-nous, autant qu'une pareille investigation est compatible avec les convenances qu'il faut observer, et regardons chez le voisin par la fenêtre ou à travers les toits comme le *Diable boiteux.* Partout et toujours est une femme qui plane au dessus de l'instrument de travail du travailleur. C'est ce qu'exprime admirablement un panneau que je ne sais quel artiste a peint dans la nouvelle et très somptueuse chambre à coucher de M. Marc Fournier, le Directeur de la Porte Saint-Martin, qui s'est fait arranger dans son théâtre un appartement de haut style. On y voit l'ange de l'écrivain, c'est-à-

dire une femme jeune, belle et bienveillante. A ses pieds, et comme sous sa garde, semble dormir dans le vase qui la contient la liqueur noire où se baignent les plumes.

Voilà un amant vraiment pas gênant, et qui poussait la complaisance jusqu'à prévenir qu'il faisait chambre à part, qu'il n'était jamais, quand il ne le fallait pas, rue Vendôme, qu'il ne se reconnaissait aucun droit sur sa maîtresse, qu'il laissait libre de disposer de sa personne, qu'enfin chez lui il était plutôt chez elle, un invité comme les autres, comme M. de Girardin, par exemple, qui, à cet égard, n'ayant rien à lui envier, eût été le dernier à lui jeter la pierre. Le grand Emile se trouvait dans la même posture que lui. Il usait de *leur* maîtresse commune, moins pour son plaisir que pour faire avancer ses affaires. Avec la complicité d'Esther Guimond, son « ancienne », il l'avait présentée au Prince Napoléon et à cette occasion lui avait recommandé la conduite à tenir :

Enghien, le 18 juillet.

Une lettre que je reçois ce matin m'oblige de rester à Enghien. Je ne pourrai aller à Paris que demain vendredi. Je serai près de vous à 2 heures .Nous reprendrons notre conférence finie à la fois trop tôt et trop tard hier soir. J'y ai beaucoup réfléchi. Le plus sage parti à suivre est de ne rien changer au *fait accompli.* Eviter pendant quelques mois au moins d'appeler l'attention sur soi. Ne plus se montrer aussi souvent au Bois de Boulogne, au concert Musard. Point de luxe de voiture. Des toilettes simples. Un appartement convenable rue Royale, rue St-Florentin... que vous y receviez cet hiver en vous donnant la peine de bien recevoir, qu'on soit chez vous, non chez lui, que ce soit une difficulté de s'y faire admettre... Produire l'effet par la simplicité... fût-elle grande, qu'elle n'approche jamais de celle d'un couvent.

Les femmes se divisent en trois catégories :

La femme mariée;

La femme associée;

La femme salariée.

Soyez la femme associée! Evitez tout ce qui pourrait vous faire ressembler à la femme salariée! Il y a une place à prendre, prenez-la. Elle vous appartient par la noblesse du cœur et la distinction de l'esprit. Vous m'aurez près de vous. On m'interrompt et j'ai à peine le temps de finir ma lettre. — A demain et à toujours.

Pour l'aider dans cette tâche, aussi pour lui éviter de penser à certains plaisirs auxquels, malgré tout, elle était trop portée, il avait choisi des écrivains renommés dont la présence en son salon devait rehausser son prestige. M. Sainte-Beuve, qui s'était épris platoniquement de Jeanne, lâcha volontiers ses bouquins et ses feuilletons pour les fauteuils et la table de la rue Vendôme.

ce 15 septembre 1862.

Votre ami S. B. est un bien faible philosophe qui, je m'en aperçois, n'est pas du tout stoïcien. Il lui est à peu près impossible de dire non, chère Madame, quand vous dites oui. Vous n'êtes pas une vaniteuse, mais vous êtes un petit peu flatteuse et surtout très enchanteresse. Voilà le mot.

A mercredi donc. Avec mille hommages et affectueux compliments.

SAINTE-BEUVE.

A lundi, chère Madame! Je sais trop bien que les plaisirs sont rares, et il y a même un temps où il n'y a plus du tout de plaisir! Ce sont les regrets alors qui, lorsqu'ils ne sont pas trop amers, se changent en plaisirs. J'ai avec cela une lourde charge de manouvrier littéraire, voilà mes excuses.

Mais j'oublierai tout cela lundi.

Je mets à vos pieds mes hommages reconnaissants.

SAINTE-BEUVE.

J'ai vu combien vous avez été la bonté même, Notre Dame des Grâces!

M. Sainte-Beuve rencontra rue Vendôme Flaubert qui venait là de temps à autre et qui, de son trou normand, écrivait à la maîtresse du prince Napoléon, de Marc Fournier, de M. de Girardin, etc., des lettres dans lesquelles il se battait éperdument les flancs pour atteindre à l'enthousiasme :

Croisset, près Rouen, dimanche soir.

Que devenez-vous chère et belle amie! Voilà trois semaines que je ne vous ai vu (*sic*) — et je m'ennuie de vous comme s'il y avait trois siècles. Contez-moi un peu ce que vous faites, ce que vous lisez etc. — Et le sieur Erlinger? S'est-on encore mis à la fenêtre pour le contempler s'en allant?... Avez-vous eu bien froid? Ici il fait un temps atroce. Je m'ennuie à crever car je ne travaille guère et ma maison est pleine d'ouvriers — et de peintres, entr'autres,

lesquels m'empoisonnent. C'est une faiblesse, mais ça me gêne. J'ai lu, hier matin un bien beau discours, qui m'a ému et enthousiasmé. C'est haut et bon, crâne et vrai, élégant et sensé. Vous devez être bien fière et bien heureuse. Avouez-le, voyons.

Pensez-vous à moi, quelquefois? Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, écrivez-moi. Vous savez que je vous aime. Donc soyez bonne pour votre esclave indigne, qui vous baise sur les deux joues et vous serre les deux mains très tendrement en se disant

your devoted friend.

G^{ve} FLAUBERT.

Croisset, samedi soir.

Ma chère amie,

J'ai reçu ce matin sous enveloppe une brochure que j'avais lue — avec moins de développements, il est vrai. Je l'ai relue, — et ma seconde impression a été plus forte que la première. Je trouve la chose hors ligne de toute façon. Bref, comme disait mon professeur de rhétorique, c'est *un morceau*, bien que ça ne sente guère la rhétorique, dieu merci.

Je vous en dirais plus long (et même trop long) si je ne craignais que mes paroles, dans votre bonne amitié pour moi, ne fussent rapportées. Car on n'a pas envers certaines personnes toute la liberté possible. Je ne sais quoi, une fausse honte vous retient. On a peur que la vérité ne ressemble à une flagornerie, la justice à de l'intrigue et l'enthousiasme à de la bassesse.

N'importe! voilà deux crânes discours, deux protestations splendides, deux grands actes, — et nous ne sommes pas au bout, espérons-le.

Je suis très fier de ce qu'un pareil homme me serre la main quand il me rencontre. Mais ce qui m'a flatté et presque attendri c'est le souvenir! Avoir pensé à moi, de loin, est une amabilité charmante.

Ce qui serait aimable aussi ce serait de m'écrire un peu, beaucoup, très longuement pour me donner des nouvelles de cette chère petite Jane que je baise sur les deux joues et que j'embrasse à pleins bras.

Avec des ardeurs folles — telles qu'en a toujours à ses côtés et de loin,

son vieil ami

G^{ve} FLAUBERT.

Elle montrait ces épîtres à son cher Seigneur dans l'espoir de le flatter...

En 1865, la « chère douce » fit la connaissance de l'honorable François Bravay. Le brave Ernest Daudet lui présenta ce nabab, que ses infortunes électorales avaient rendu populaire. C'était un fin renard que les « poules » eussent pris, s'il ne les achetait, tant pour son compte personnel que pour celui du pacha d'Egypte. M. Bravay cherchait, sous son air bonasse, à tirer parti de tout, de la politique comme du commerce. On ne sait au juste ce qu'il trouva dans le salon de la rue Vendôme. Peut-être une passade. Il fit avec la l' « archidéesse » un petit voyage dans le Midi et lui offrit l'hospitalité dans son « château » de Belle-Eau. Vu le caractère de Jeanne, on peut conclure qu'il ne s'ennuya pas trop. Quelque affaire urgente l'appelant à Paris, il y revint seul et alla, entre deux courses, faire une petite visite rue du Montparnasse. M. Sainte-Beuve, qui l'avait déjà rencontré rue Vendôme, parut enchanté de le revoir, et ce Tartuffe de ruelle, qui était un fin matois, pensant plaire à sa dame, à qui l'heureux François, malgré sa laideur, pouvait plaire, à cause de ses millions, lui manda, le 22 mai 1865 :

C'est lundi, je mets ma carte à votre porte. M. Bravay, qui est vraiment un homme charmant, est venu ce matin me donner de vos nouvelles : il vous a trouvée mieux, reprenant la couleur des roses. Vous êtes allée au château de Grignan; ne vous fatiguez pas trop, c'est mon rabachage éternel. Refaites-vous. Revenez avec un léger coup de soleil. Aimez-nous toujours un peu. — Le Vésuve de Corse a causé ici bien des étonnements. Mais j'oublie qu'il ne faut pas vous parler politique : c'est de la fièvre encore, fi! donc. Je vous remercie, vous baise les mains et vous supplie de nous être toujours aussi gentille, *gentile donna!* vous êtes au pays de Laure et de Pétrarque.

SAINTE-BEUVE.

Tout sceptique qu'il fût, M. Renan ne se fût pas permis de ces lâchetés; aussi bien, venant de rentrer d'Egypte, il se fût souvenu de tout le mal qu'il avait entendu dire, là-bas, du personnage, qui, bien que valide et blanchi par Me Nogent Saint-Laurent au Corps législatif, n'était pas un homme recommandable. Sans doute fut-il surpris de le rencontrer rue Vendôme, et s'il lui donna la main ce dut être avec une visible répugnance. Mais il était devenu trop séculier pour ne

pas garder pour lui, quelque fâché qu'il fût d'avoir à les faire, les réflexions que lui inspira cette présence indésirable. Tout en convenant avec lui-même que les femmes ont, elles aussi, leur libre-arbitre, il déplora qu'elles fissent jouir de leurs charmes de louches publicains, fussent-ils laids comme des magots. Ce n'était point par jalousie, n'étant point beau lui-même, mais l'homme, aussi bien que la femme, se sent assez disposé à l'indulgence, voire à la complaisance, pour ce qui est de ses avantages physiques, lors même qu'il ne cherche pas à en tirer parti, et, à l'extrême rigueur, M. Renan eût qualifié sa propre laideur de spirituelle. Celle de l'honorable M. Bravay ne l'était pas, toute sa lourde et épaisse personne sentait la roture et l'ancien commis de MM. Vial et Cie, de Bercy, transparaissait sous l'habit noir du parvenu millionnaire. Cependant M. Renan dut reconnaître qu'il y avait quelque chose de plus répugnant que le profil kalmouk du député du Gard, quand il eut vu, rue Vendôme, Son Excellence Khalil Bey. Ce Turc d'Egypte, passé du service du vice-roi à celui du sultan, était petit, boulot, gauche dans son habit franc, mais très cérémonieux. De tout petits yeux, qu'on eût dits percés avec une vrille, animaient sa physionomie. Comme il était très myope, il portait des lunettes. M. Renan avait sur les Musulmans en général et les Turcs en particulier une opinion défavorable puisée dans les ouvrages des auteurs qui en ont écrit, tant anciens que modernes, et que son récent pèlerinage avait encore aggravée. Il fut poli, tout juste, à l'égard de l'hôte de sa belle amie. Par contre, M. Sainte-Beuve, qui, décidément, manquait de caractère, surtout quand il s'agissait de faire la cour à une dame, ne faisait point tant de manières pour trouver charmants et spirituels tous ceux que celle aux yeux gris avait ses raisons, qu'il devinait sans se permettre de les juger, de trouver tels. Il ne portait ni envie ni jalousie à MM. Bravay et Khalil, car eût-il à sa disposition leurs millions, qui l'eussent rendu séduisant lui-même, qu'il n'eût pu faire avancer ses affaires galantes, se trouvant naturellement déficient d'une certaine manière et incapable de profiter d'une aubaine. Il lui fallait se contenter de la vue des jolies femmes, et pour jouir de cet innocent plaisir, écouter leur verbiage et s'efforcer d'y trou-

ver de l'agrément. N'ayant jamais pérégriné qu'à travers les livres, si le Levantin lui avait paru une espèce de Turcaret, le Turc lui fit l'effet de quelque personnage échappé des contes d'Hamilton ou des *Bijoux indiscrets,* ou de quelque vizir des *Mille et une nuits* traduites par Galland, Khalil bey, parlant, au reste, correctement la langue de ce drogman, au double sens du mot, infidèle. S'étant lié avec lui, il servit de chaperon au couple dans ses sorties :

ce samedi [16 décembre 1865]

Chère et aimable amie,

J'ai été souffrant hier et obligé de vous quitter plus brusquement que je n'aurais voulu à mon grand regret.

Le P. Khalil bey venait de m'inviter avec vous pour samedi : c'est *samedi en huit* si j'ai bien compris, le 23 décembre. Vous me direz lundi son n° avenue Montaigne, je pense.

Vous étiez hier d'une beauté rehaussée et superbe, vous avez, je le vois, plus d'une sorte de beauté : c'est à volonté selon les jours et les caprices : j'aime les deux. J'aime même la troisième, quand vous êtes en robe de chambre, cheveux à peine noués, non souffrante, rien qu'avec un peu de langueur.

Je mets à vos pieds mes tendres hommages.

SAINTE-BEUVE.

Que M. Sainte-Beuve fût entre eux ou non, la « chère douce » affichait trop son Egyptien pour qu'on ne jasât pas sur leur intimité. Que ce fût à tort ou à raison, M. de Girardin s'en alarma, Jeanne, en même temps qu'elle se compromettait aussi étourdiment, compromettant ses propres plans. Il lui écrivit :

Enghien. Seine-et-Oise, jeudi 27 juin.

Le mercredi est mon jour de loge à l'Opéra; j'avais compté sur lui pour aller passer ma soirée à Paris, prendre un autre chemin que celui de la rue Lepelletier et choisir d'autres arbres que les miens pour être les confidents de ma pensée; ce n'est pas l'incertitude du temps qui m'en a empêché... il m'est parvenu des dîneurs que je n'attendais pas et qui m'ont retenu. A propos de dîner, il paraît décidément qu'il était écrit tout au long et deux fois au moins dans le Koran que le dîner chez l'Osmanli n'aurait pas lieu, car le sultan s'est à point laissé mourir et Esther m'informe qu'elle est souffrante, même très souffrante. Si j'eusse été brouillé avec Mahomet cette visible intervention de sa part m'eût réconcilié avec lui.

Je ne doute plus qu'il ne soit le prophète d'Allah! Ce dîner eût été une faute... Répétez donc avec moi Allah est Allah et Mahomet est son prophète. A la lourdeur de cette plaisanterie vous devineriez tout de suite, mon amie, que je suis triste. Comment ne le serais-je vous aimant si sincèrement et vous appréciant si justement! Des mots douloureux prononcés précisément à l'occasion de ce dîner musulman ont fait rentrer dans ma pensée des inquiétudes que j'en avais un instant écartées. Je ne m'inquiétais pour vous que de l'avenir, je ne m'inquiétais pas assez... Encore si je ne m'étais pas mis sur les épaules tout le poids, et même au delà, qu'elles peuvent porter! Et vous me défendez les regrets! Comment puis-je faire pour n'être pas assiégé par eux, surtout quand je pense à l'existence que j'aurais pu vous arranger à part, tout à fait à part! L'exception doit rester dans l'exception. La faute, si vous en sortez, ne sera pas à vous, mais à votre levier qui aura fléchi ou qui se sera brisé dans vos mains... Douée comme vous l'avez été, vous étiez faite pour une autre situation que celle à laquelle vous avez renoncé en fuyant Rheims et que celle où je vous vois courir au grand trot de vos deux chevaux alezans dans les allées du Bois de Boulogne, ne sachant, moi, si le mieux est de vous arrêter ou de vous encourager. Vous étiez née pour une situation intermédiaire, pour une situation nouvelle que je pressens; votre seul tort sera d'être née trop tôt. Sous ce titre : Jeanne, la belle étude sociale qu'on ferait à propos de vous en vous dépeignant fidèlement telle que vous êtes et en décrivant la société telle qu'elle est, avec ses exclusions, ses transactions, ses contradictions... Ah! si George Sand vous connaissait... Vous qui n'avez aucune vulgarité, comment échapperez-vous à la vulgarité du sort? Vous n'y eussiez pas échappé en entrant au couvent il y a deux ans. Votre vrai nom n'est pas celui que vous portez : votre vrai nom, c'est Problème. Dois-je vous envoyer ou ne pas vous envoyer ces quatre pages écrites à cinq heures du matin? Je n'en sais rien. Vous blesseront-elles ou vous seront-elles la preuve que vous êtes étroitement mariée à ma pensée? Je n'en sais rien encore, mais ce que je sais, c'est que je vous aime d'un sentiment dont vous pouvez être fière... A tantôt.

Il la sermonna, la chapitra, et comme *Il* boudait, il lui souffla la lettre à écrire :

Est-il vrai que vous soyez sur le point de nous revenir, mon cher Seigneur? On me le dit du moins et j'en conçois une si grande joie qu'elle m'en semble prématurée.

Déjà je me suis réjouie ainsi il y a trois semaines et vous n'êtes pas venu.

Vous nous oubliez là-bas, cher grand Philosophe, et pour ma part je ne vous le rends pas.

J'ai su qu'une lettre aimable et fort belle avait été adressée par vous à M. Rouher. Un autre ministre, qui eut l'honneur d'être de vos amis, m'a dit avoir exprimé dernièrement à Saint-Cloud son opinion sur ce que vous seul pouviez présider l'Exposition. Cet avis est général. On semble croire que vous la reprendrez. Vos plus fiers amis disent que vous ne le voudrez pas, mon bien cher Prince. C'est là un sujet de conversation, et en ce moment c'est précieux. Il n'y a même plus de choléra! Mais on dit qu'il est aux bords de votre lac — cela ne laisse pas que de me tourmenter et d'aviver s'il se peut mon désir de vous revoir ici. Vous irez à Compiègne, dit-on [...]

Mais sa disgrâce devint complète. Elle en prit allègrement son parti ayant, depuis quelque temps déjà, remplacé Son Altesse impériale et ladre par le fils prodigue d'une Excellence qui s'était, naïvement, enamouré d'elle, fort à propos, Khalil Bey ayant dû rentrer à Constantinople sans un para en poche. De là-bas, il lui écrivit :

Constantinople, le 8 janvier 1867.

Ma chérie,

Vous êtes réellement la femme adorable que j'ai toujours connue. Vous ne m'en voulez pas de mon silence, parce que vous connaissez toute l'étendue de mon amitié et vous vous dites très bien que si je ne vous écris pas souvent et longuement, c'est que je dois avoir un empêchement. De plus vous me gratifiez de la plus gentille lettre que l'on puisse rêver. Eh bien! je le répète, vous êtes adorable!

Le fait est que je suis heureux d'avoir la tête bien tenue, car s'il lui prenait fantaisie de me démanger, je ne sais pas où je trouverai le temps de me gratter. Il est positif que si vous voyiez comme je travaille et ce que je fais vous seriez enchantée de moi. Je n'aurais jamais cru qu'un espèce de petit crevé, ou plutôt de gros crevé comme je l'étais, pût jamais reprendre aussi vite l'habitude du travail et des affaires. Et dire qu'il y a des gens qui commettent des infamies pour être riches. Par exemple, le travail est plus abrutissant que le Baccarat, car, après une journée remplie par les mille espèces d'affaires qui me passent par les mains, j'ai le cerveau tellement appesanti que je ne suis plus bon à rien qu'à des choses

tout à fait passives et il me semble acquérir très vite cette belle indépendance dont Girardin se vante si souvent.

Je prends comme un bon signe le silence complet que vous gardez, dans votre lettre, sur votre santé. Comme vous ne doutez pas de tout l'intérêt que j'y attache, je crois que si vous ne m'en parlez pas, c'est que rien ne vous y fait penser, ce qui est le bien-être ordinaire du corps.

Je ne manquerai pas de prêter tout mon appui à votre ami Mario Uchard, mais il me semble que son affaire est en si bonne voie qu'il n'en a pas besoin. Quand son canon viendra, il sera essayé et si l'essai réussit on lui donnera la préférence qu'il demande, ainsi que le ministre de la guerre le lui a fait promettre.

Vous me faites entrevoir une lettre de Tissot qu'j'aurais été très hureux de recevoir, mais que je n'ai pas reçue. Où ai-je lu qu'on allait l'envoyer en Egypte! Est-ce vrai?

Je suis content que M. de Lavalette ait choisi Saint-Féréol comme son chef de cabinet. Le connaissez-vous?

Rappelez-moi au souvenir de Sainte-Beuve et de Girardin. Salut et fraternité au sans culotte et moi tout entier à vos pieds.

KHALIL.

Trois ans plus tard la guerre éclatait et le fils de l'Excellence tombait héroïquement sur le champ de bataille. Comme il lui avait légué une part importante de sa fortune, Jeanne feignit la plus grande douleur et parut inconsolable.

Je comprends votre affliction, mais vous avez dû être fière de sa mort héroïque, lui écrivit à cette occasion M. de Girardin. Elle ne m'a pas surpris. Cette âme blessée n'était pas une âme vulgaire. Dites que vous êtes profondément triste, mais ne dites pas que vous n'avez plus d'avenir...

Sept mois après, la « chère douce » épousait un brave homme de gentilhomme et notait froidement sur ses feuillets toutes les démarches qu'il lui fallut faire pour cela.

En arrivant de Villenoy-Meaux hier 28 août, train de 9 h. 25, retard d'une heure, j'ai été avec ma belle-sœur, qui venait de le voir, chez M. l'abbé Lucciardi, secrétaire du Nonce Mgr Chigi, 102 rue St-Dominique St-Germain. Il était midi — il déjeunait, me reçut quand même et me demanda si je voulais aller seule ou avec lui chez Mgr Ingami, prélat romain de passage à Paris, 95 rue de Sèvres, chez les Lazaristes pour lui faire ma demande de me marier avec M. Victor-Edouard de L... et le remercier de son consentement

connu d'avance grâce à l'intervention de M. l'abbé Lucciardi. Je répondis que je préférais être présentée par l'abbé. Rendez-vous fut pris pour une heure dans la chapelle des Lazaristes. Je rentre en hâte chez moi, rue de l'Arcade, donner quelques ordres et repartir avec ma belle-sœur. Nous trouvâmes l'abbé à la porte. Nous fîmes notre visite à Mgr Ingami qui promit bien gracieusement tout ce qu'on souhaitait, exprimant seulement le désir d'avoir pour le cas où le mariage *serait attaqué* un mot écrit par M. le curé de Villenoy qui apportait les délégations ce même jour à 2 h. à la Nonciature. En sortant nous allâmes ensemble chez les Dames de la retraite, 15, rue du Regard, l'abbé et moi — il me présenta à la R. Mère Dambrun qui devait nous procurer ou sa chapelle pour le mariage ou une autre. On fit demander le Père Lescœur, oratorien, pour me confesser, et l'abbé devant venir me reprendre après la visite du curé de Villenoy je restai chez ces dames causant avec la Mère Dambrun bonne au possible! Puis j'allai prier dans la chapelle attendant le Père Lescœur; au bout d'une heure je rentrai, la Mère, — Mme de Beaupré vint m'y voir — nous causâmes — connaissant mieux le monde peut-être, ou plus douteuse de lui, elle me fit entrevoir le danger que je courais... celui même auquel elles s'exposaient en prêtant leur chapelle — Pourquoi ne fait-il pas plus courageusement ce mariage, me dit-elle? Je l'excusai par des raisons matérielles qui l'arrêtent. Elle n'était pas convaincue, mais me serra la main en promettant de m'aider. Le P. Lescœur arriva, me parla de mon mariage et me dit que, très occupé en ce moment, il me priait d'aller à la chapelle de l'Oratoire le lendemain — aujourd'hui à 9 h. du matin. Ce fut entendu. Enfin à 4 heures revint M. l'abbé Lucciardi seul, le curé de Villenoy était venu, avait donné ses délégations verbalement devant l'abbé Lucciardi et Mgr Capri, 1er secrétaire du Nonce, plus les dispenses de Mgr l'Evêque de Meaux obtenues pendant la semaine de retraite qui avait précédé. Nous étions donc en règle. En sortant de chez ces Dames nous allâmes rue Cassette, 15, choisir un calice de 600 francs pour M. le Curé de Villenoy — on gravera seulement dessus : souvenir de reconnaissance...

Jeudi 30 août 1871, à 9 h. 1/2 du matin dans une chapelle particulière apartenant aux Dames des Bonnes Œuvres, et située 39, rue N.-D. des Champs à Paris, fut consacré mon mariage avec M. Victor-Edgard de L... C'est Mgr de Ingami, Prélat romain, demeurant en passage à Paris chez les Pères Lazaristes, 95, rue de Sèvres, qui a dit la messe, assisté de M. l'abbé Lucciardi, secrétaire de Mgr Chigi, Nonce apostolique à Paris. Nous avions pour témoins M. le Comte Alexis de la N..., demeurant 4, avenue Friedland à

Paris, M. J. Cressonnois, demeurant 41 boulevard des Batignolles... Ma belle-sœur Mme Elisa D... assistait au mariage. Les délégations nous ont été données par M. Fulgence Petithomme, curé de Villenoy, près Meaux... C'est aussi [lui] qui obtint pendant la retraite les dispenses de bans de Mgr Allou, évêque de Meaux...

Comtesse pour de bon, la dame aux violettes écrivit de Meaux le 27 septembre 1871 à Mgr Chigi une lettre de remerciement qui se terminait par ces mots :

Veuillez, je vous en prie Mgr, garder mon souvenir dans un tout petit coin de votre pensée, afin que en tout temps, en tout lieu, je puisse arriver jusqu'à vous pour vous redire toujours et ma reconnaissance et mon respectueux dévouement.

Elle signait :

M. A. D.....
Par la grâce de Dieu, et par votre bonté
épouse de L.....

Elle ne le fut pas longtemps. Un an plus tard, elle faisait casser son mariage à la cour de Rome. Elle s'était moquée de Dieu comme elle s'était moquée des hommes. Elle avait joué la comédie pour avoir le droit de porter un titre. Les prétendants ne lui manquaient pas, mais elle les préférait illégitimes, pourvu qu'ils fussent riches, comme le nommé Finch qui lui écrivait :

Je suis de retour à Paris, chère Madame et amie. Je ne vous ai pas écrit, mais j'ai souvent pensé à vous et à vos yeux qui sont des violettes pensantes. Maintenant je veux vous voir. Vous avez sans doute toujours le jeudi et c'est après-demain que j'irai au Parc. Je n'ai pas le temps de faire une course inutile, étant tombé dans (ou sous) le travail d'une émission de 600.000 obligations. Je baise vos longues mains qui ont souvent conduit dans les miennes le fluide de votre charme aimé.

En janvier 1879, Marc Fournier et Khalil Bey décédèrent à quelques jours d'intervalle, l'un à Saint-Mandé, l'autre à Constantinople. Tous deux ayant été, à des titres différents, des personnalités bien parisiennes, la chronique fit jouer ses grandes orgues en leur honneur. La dame aux violettes eut pour chacun d'eux une pensée. Ils avaient eu une place dans

sa vie, sinon dans son cœur. Fermée au sentiment, sauf pour la parade, c'est à son propre passé que s'adressaient ses regrets. Elle avait vingt ans de moins. Autour de la figure de Marc Fournier ses souvenirs se cristallisèrent. Ce chapitre de sa vie avait été un roman pour lui, un livre de comptes pour elle, où les profits étaient considérables et les pertes nulles, — à son point de vue, du moins, qui n'était pas celui de Girardin. Elle revit la rue Vendôme, se retrouva dans son salon, groupant autour de sa table les mêmes convives qu'aujourd'hui, empressés à lui plaire et à lui complaire, lui tressant des couronnes et tissant avec leurs hommages cette réputation de belle femme et de femme d'esprit qui lui survivrait quand elle ne serait plus, la flattant de leurs plumes et de leurs propos comme Amaury Duval, avec sa peinture mignarde et bien léchée, ses traits. Elle sourit au rappel de ses trahisons, entrevit le visage de ceux avec qui elle avait trompé le défunt. Elle ne lui savait point gré d'avoir raté sa vie pour faire la sienne; sans lui elle n'eût été qu'une fille de marbre, et l'une de celles qui ne laissent point de nom dans la mémoire des hommes. C'était le beau temps, à tout prendre, on cherchait à lui faire jouer un rôle qu'elle récitait et mimait sans chercher à comprendre, mais d'instinct elle jouait bien la comédie, et comme femme et comme comédienne, les murmures d'admiration et les hommages comblaient sa vanité. Ces années brillantes, traçant le portrait après décès de Marc Fournier, Monselet les évoquait dans sa chronique, mais tant d'événements s'étaient succédé depuis, qu'une actualité chassant l'autre, les souvenirs s'emboîtaient mal, et qu'un peu de brouille dans les dates et les faits était excusable. La véritable fortune de Marc Fournier

ne date guère que de la reprise de certaines féeries fameuses et particulièrement de la *Biche au Bois*, disait-il. A ce jeu-là, qui devait lui coûter si cher, Marc Fournier gagna le renom de premier metteur en scène de Paris. L'Etat étonné pensa un instant à lui confier la direction de l'Opéra... Pendant quelque temps [il] subit l'enivrement de sa nouvelle position. Il remplaça l'air d'assurance qui lui était naturel par un air d'impertinence qui lui fut beaucoup reproché. Il donna des fêtes fastueuses, bruyantes dont ques-unes furent présidées par une beauté du temps

Mme Jeanne de T... Marc Fournier crut dès lors à la pérennité de son étoile. Ce train dura une douzaine d'années environ. Puis l'heure arriva où la *Biche au Bois* n'eut plus d'action sur le public. Les marchands d'argent guettaient Marc Fournier. Ils en firent leur victime. Il se débattit longtemps entre leur mains. Le désastre fut complet. Marc Fournier demeura étourdi pour longtemps. Lorsqu'il revint à sa plume pour vivre, il s'aperçut qu'il était oublié comme écrivain. Il dut accepter ou rechercher des collaborateurs pour ses nouveaux romans...

Entre temps, il avait changé d'opinion sur la politique, d'impérialiste devenu vaguement démocrate. Son opinion sur les hommes n'avait point varié, ni sur lui-même. Il s'était trop méprisé, pour pouvoir se mépriser davantage. Son pessimisme natif reprit le dessus, la mauvaise fortune le laissa à peu près insensible. Il avait attendu le pire de l'espèce humaine en général et de l'engeance parisienne en particulier, la défection de ceux sur qui il eût pu, il eût dû compter, ne l'ulcéra pas outre mesure. Il subit sans broncher les coups du sort. Il avait joué sa dernière carte et perdu tout ce qu'il avait gagné. Il n'avait plus d'atouts entre les mains, ni l'envie de recommencer sa carrière. Il n'avait plus l'élan de la jeunesse. Il était un homme fini, pour qui un seul problème se posait désormais, celui du lendemain. Le souci de gagner sa vie domina tous les autres. Après avoir mariné quelque temps dans l'amertume, il reprit goût à la vie; une grande et belle dame le réconcilia avec elle, Mme Manoel de Grandfort, et il fut mortifié de convenir qu'*elles* ne sont pas toutes comme la dame aux violettes. L'ayant connu aux derniers jours de son apogée et retrouvé quand tous et toutes l'eurent abandonné, Mme de Grandfort lui avait donné le réconfort de son amitié.

Je le retrouvais dans un appartement bourgeois meublé, avec des murs nus, des meubles recouverts de housses blanches, il était déjà malade, je le trouvais pâli, écrivait-elle dans le *Figaro*. Il quitta la rue de Bondy pour le 145 du boulevard Voltaire. Son séjour y fut de peu de durée, et il se fit à cette époque dans sa vie un changement, j'allais écrire un déchirement, qui l'envoya en plein hiver dans un pavillon humide et froid du Parc des Princes. Il y passa des heures douloureuses, il n'était habitué ni au silence, ni à la solitude, cet homme à l'imagination éclatante

qui avait jeté sur la scène les merveilles de la *Biche au Bois*, de la *Dame de Montsoreau*, *de Benvenuto Cellini*. Il vivait là, tristement, malade, fatigué, dégoûté; il ne recevait guère de joie que d'un rayon de soleil qui, de temps à autre, dans l'après-midi, venait éclairer sa chambre. Puis les mauvais temps arrivèrent, si âpres, si froids, que, cédant, aux sollicitations de ses rares amis, il quitta le parc des Princes pour une pension d'Auteuil, [...] puis pour Saint-Mandé, dans une maison de convalescence, chez Mme Brière de Boismont [...] Il s'y plut tout de suite. La maison est vaste, les jardins ombragés font partie du parc. On lui donna une belle chambre qu'il arrangea aussitôt avec ce goût exquis qu'il apportait entre toute chose. Il retrouva autour de lui le mouvement et la vie. Là encore des femmes passaient et repassaient devant lui; elles le soignaient et le dorlotaient avec des mains délicates. On le comblait de prévenances, on le gâtait comme un enfant; il était le Dieu de cette maison comme il l'était autrefois de son théâtre de la Porte Saint-Martin. Les décors étaient changés, mais l'atmosphère était la même. Jamais, disait-il, il n'avait été si heureux; les souvenirs brûlants s'étaient attiédis, les plaies cicatrisées, les soucis d'argent amoindris. Cet homme qui avait dévoré des centaines de mille francs se réjouissait d'avoir son pain assuré et un abri que rien ne pouvait lui enlever. « Les splendeurs de mon couchant sont telles, m'écrivait-il, que je les prends pour une aurore ».

Le corps vieilli, l'esprit, chez Marc Fournier, était resté jeune. Son plus grand plaisir était de correspondre avec Mme de Grandfort; il se confiait à cette bonne et charmante amie, et lui contait

ses peits ennuis, ses projets de voyage ou d'arrangement et les mille petits incidents de sa vie journalière, avec une plume alerte et jeune qu'il n'eut peut-être pas à vingt ans.

Sa plume de l'*Artiste*, — au bout de laquelle il y avait du Voltaire, le Voltaire de *Candide*, du Heine et du Marc Fournier — du Marc Fournier de derrière les fagots, — d'avant la gloire parisienne, cette monnaie de singe contre laquelle il avait échangé le meilleur de lui-même, son talent. Il se trouvait faire, un peu malgré lui, un peu sciemment, du pastiche de ce Marc Fournier-là, comme pour oublier l'autre, celui qui avait été meurtri. Au plus profond de lui, avec cette pudeur que connaissent bien les cyniques, il gardait son chagrin et la douleur de ces plaies qui ne sont jamais cicatrisées

et qui, par les jours de spleen, comme celles de la chair par temps d'orage, se réveillent et font mal. L'amour, auquel il n'avait pas cru tant qu'il avait été heureux, avait rendu sa sensibilité au libertin. Il sentit venir le moment où, pour toujours, il en serait délivré. Deux nuits de suite, l'asthme l'avait cloué sur son fauteuil. Il ne respirait que « juste ce qu'il faut pour ne pas mourir ». Entre les accalmies, peut-être sa pensée s'était-elle reportée vers la rue Vendôme et la Porte-Saint-Martin, qui avaient été, sous l'Empire, les deux pôles de sa vie fiévreuse. Il revit les soirs de la *Biche au Bois* et les nuits où Jeanne lui faisait croire, à lui aussi, sous ses dehors de femme du monde, qu'elle n'était pas une « biche ». Il se raccrochait à la vie, mâchonnant ses souvenirs. Une nouvelle année commençait de s'égrener dans le sablier.

Quel vilain jour de l'an!... écrivait-il à Mme de Grandfort. La nuit qui vient sera la cinquième que j'aurais passée sans dormir et la plupart du temps hors de mon lit, ouvrant et fermant la bouche comme une carpe sur le sable. Je ne crois pas qu'il existe un supplice plus atroce que celui-là. On a parlé de la souffrance de l'homme qui se noie. Eh bien! ne cherchez pas plus loin, ni ailleurs, vous connaissez mon affaire. Bref, c'est l'asthme qui est venu s'ajouter à l'emphysème. Maintenant, j'étouffe dans l'immobilité, quant au plus petit mouvement, n'y pensez plus [...] Je prenais pour l'approche des hirondelles l'arrivée pure et simple du noir suppôt de la mort chargé spécialement d'étrangler les vieillards. Comme ça se rassemblait! Mes forces sont à bout, mes yeux voient double, ma main tremble. Je n'ose vous dire adieu, je vous dis au revoir. Seulement, ça ne dépend plus que de vous...

Deux jours après, à 9 heures du matin, il n'eut même plus cette sensation, qui avait été tant de fois une fausse alerte, que tout allait s'arrêter. Tout s'arrêta. Marc Fournier n'était plus rien. Peut-être avait-il espéré qu'en apprenant sa mort, Jeanne viendrait se glisser parmi le petit cortège qui le porterait en terre. Elle ne se dérangea pas, et ce fut celle à qui il l'avait préférée, qu'il lui avait sacrifiée dans l'égoïsme de sa sensualité, Delphine Baron, l'épouse dont il s'était séparé, qui, lui pardonnant ses offenses, cet après-midi 9 janvier, le suivit jusqu'au cimetière où la tombe déjà creusée attendait son cercueil. La dame aux violettes garda les yeux secs,

même de loin. Le départ de celui de qui elle avait partagé la vie, au temps de sa prospérité, qu'elle avait lâché quand il fut devenu pauvre, la laissa indifférente. S'il était mort célèbre, elle l'eût revendiqué. Mais il était mort dans l'obscurité comme dans la misère. Cela ne lui faisait pas honneur d'avoir été sa maîtresse. « Marc Fournier? Connais pas! » se fût-elle empressée de répondre si quelque gaffeur lui eût annoncé la mort de son amant, tout comme les lecteurs indifférents qui, au dire d'Albert Wolff, s'étaient écriés en lisant, dans ce même *Figaro,* le récit de son agonie fait par Mme de Grandfort. Deux jours après l'hommage ému qu'elle avait rendu à sa mémoire, ce petit juif prussien de qui la plume serve, comme la voix, était d'un castrat, et qui, plutôt qu'un loup, était une hyène, vomit l'injure sur ce disparu que Paris, qu'il avait conquis, avait à son tour vaincu :

Quelques années après sa chute foudroyante, l'homme s'éteint péniblement dans une modeste pension, épiloguait l'Isaïe de Tortoni, et en lisant le récit de cette agonie le lecteur indifférent se demande :

— Marc Fournier? Connais pas!

Les anciens [...] ont dû conserver la mémoire de ce personnage bizarre, qui tout étranger qu'il fût par sa naissance (1) [...] devint un des plus curieux des types parisiens que j'ai connus. Il appartenait à cette espèce particulière de bohèmes de haute volée, qui ne prospèrent que sur le pavé de Paris, qui marchent de l'avant avec une entière insouciance du lendemain, que personne ne s'étonne de trouver un beau matin au sommet, et que nul s'est surpris de voir, par une vilaine soirée, tomber dans les abîmes. Celui-ci était sorti du journalisme à une époque où il suffisait de publier quelques nouvelles à la main dans un petit journal, pour jouir d'une notoriété que vingt années de travail donnent maintenant à peine à ceux qui sont venus après eux. D'auteur dramatique qu'il fut à ses heures (?), il était devenu directeur de ce beau théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il y a remplacé Frédéric Lemaître par une baleine, Dorval par un machiniste, Bocage par un aigle et les poètes dramatiques par des peintres en décor [...] Il fallait surprendre, étonner, fasciner Paris : tel était le but de ce bohème, le reste lui importait peu. Marc Fournier devint, en effet, pendant un certain

(1) Qu'un juif prussien comme ce Wolff ait pu écrire cela, c'est d'un joli culot!

temps, le roi de Paris [...] Quoiqu'il fût naturalisé Parisien par son long séjour en France et par ses travaux dans la presse, Marc Fournier avait conservé une certaine raideur qui trahissait l'origine étrangère; il ne sut pas apporter dans sa nouvelle situation la grâce et l'amabilité naturelle du Parisien; il ne fut qu'un parvenu avec tous les défauts de l'espèce : l'infatuation de sa personne, l'adulation de soi-même et cette supériorité dédaigneuse qui froisse les moins heureux et fait des ennemis [...] Là-bas même, à Saint-Mandé, dans la maison où il est mort, Marc Fournier était quelqu'un. Avec un peu d'illusion, en voyant qu'on le traitait avec déférence, il pouvait encore se croire dans son cabinet directorial. Dans cette pension bourgeoise, Marc Fournier avait retrouvé sa petite cour : il rayonnait sur le groupe de malades et d'écœurés. Cela a dû lui faire quelque bien, car le désir de dominer ceux qui nous entourent, quel que soit le milieu où l'on se trouve placé est la dernière énergie qui survit dans l'âme des vaincus de la vie...

Pour que cet hébreu notoirement vénal se fût permis de piétiner aussi rageusement, et lâchement, le cadavre de celui-là, il fallait bien décidément qu'il eût à effacer, avec le sale venin de sa plume, la trace de quelque camouflet sur sa face d'eunuque blafard, ou de quelque coup de pied allongé à son foireux derrière, joignant son ressentiment à celui de l'ex-maîtresse du pauvre Marc Fournier. Le goujat, du reste, laissait voir maladroitement la source enfiellée où il avait puisé les éléments de son ignoble diatribe :

A ce rayonnement sur le tout-Paris particulier des boulevards et du Bois, à la majesté dont il s'entourait au théâtre, Marc Fournier ajouta encore le prestige d'un salon littéraire, présidé par une des plus jolies femmes du temps et qui, aujourd'hui encore, est debout avec son intelligence supérieure. Grâce à elle, les sommités littéraires et artistiques firent cortège au directeur du *Pied de Mouton* et de la *Biche au Bois*, de fastueuse mémoire. En se voyant entouré des plus fins lettrés de son temps, Marc Fournier pouvait supposer qu'on le considérait comme un des plus fermes soutiens de la littérature contemporaine. N'avait-il pas autour de lui toutes les séductions et toutes les ivresses pour se bercer de plus en plus des illusions qui devaient s'écrouler fatalement un jour devant la réalité? Paris, la France et l'étranger admiraient le prodigieux metteur en scène, dont les journaux vantaient, avec raison, le goût exquis, tout le monde qui grouille autour d'un puissant du jour se courbait dans la poussière et dans le salon de la rue Vendôme, les

plus belles intelligences du temps formaient, autour de ce fanatiste, une cour dont un prince aurait pu tirer quelque gloire. On était jaloux d'être admis, dans ce salon, et on se vantait d'une invitation dominicale chez Marc Fournier tout comme si quelque grand souverain vous eût fait l'honneur de vous admettre à sa table. Marc Fournier, aveuglé par son succès, prenait pour lui toutes ces adulations, qui en somme passaient par l'ami, pour aller à la maîtresse de maison.

C'était elle qui inspirait l'exécution posthume de son amant, qui l'avait faite ce qu'elle était. Mme de Grandfort eut honte pour elle, — et pour ce gros M. de Villemessant qui avait accueilli la prose du Loup — de s'être montrée si peu généreuse. La vie a de ces imprévus. Quelques jours plus tard, Jeanne apprenait par les journaux la mort d'un autre de ses amants, Khalil Bey. Elle ne le pleura pas davantage, mais son souvenir lui fut moins pénible : l'Egyptien n'avait fait que passer dans sa vie; les millions hérités de Khalil Chérif Pacha, son père, dissipés, il avait pris d'elle, en galant homme, un congé qu'elle n'eût pas manqué de lui signifier. Elle le revit rue Vendôme, elle se revit avec lui dans sa loge, aux premières, et dans son lit, dans son appartement du boulevard, où la *Brune et la Blonde* se remettaient de leurs fatigues amoureuses, non loin de cette *Origine du monde* dont toute femme porte sur elle l'exemplaire, d'où découlent, si souvent, pour l'autre sexe, les maux et les misères qu'Ernest Feydeau avait naguère décrits dans la *Vie Parisienne*, en pensant très certainement à l'infortuné Khalil qui en était accablé :

Il y a un mois à peine je rencontrais à Tortoni un ami commun, fraîchement débarqué de Constantinople, écrivait le Wolff de Villemessant dans le *Figaro* du 19 janvier 1879. Je lui demandais des nouvelles de Khalil; elles étaient effroyables. Ce n'était plus qu'un corps sans volonté, au regard éteint et terne, rebuté dans ses moments tranquilles, terrible dans ses accès de fureur, à ce point que plus d'une fois, il avait fallu le revêtir de la camisole de force. C'est ainsi qu'il est mort [...] non pas d'excès, mais de la folie du désespoir qui s'est appesanti sur son cerveau le jour où il a vu s'évanouir définitivement les hallucinations de ses millions. Ceux qui y survivent peuvent se vanter d'avoir le cerveau plus solide que le commun des mortels.

Ce n'était point la perte de sa fortune qui avait dérangé les facultés de Khalil, mais bien la maladie qu'il disait avoir contractée en Russie, ce qu'ayant entendu Mlle Colombier refusa la main gauche qu'il lui offrait, tenant que les avantages qui eussent pu en dériver pour elle n'eussent pas compensé les risques d'un retour offensif de ce mal que les hommes et les femmes se communiquent, dans l'échange de leurs épidermes, partout et non seulement à Naples ou en France, où le soignait le docteur Ricord. Lié par la reconnaissance, ayant reçu de lui quelques louis qu'il avait dû perdre sous le rateau des croupiers, Albert Wolff « romançait » le cas clinique de ce bey qui avait tenu une si grande place dans l'histoire « boulevardière », et lui qui avait, dix jours auparavant, condamné Marc Fournier, donnait, dans un article de deux colonnes, l'absolution à ce mort si intelligent, si laborieux, si ambitieux. La dame aux violettes eût été assez portée à souscrire à ce jugement flatteur, si les confrères de ce loup allemand, devenu, après avoir repassé la frontière, qu'il avait passée prudemment en 1870, un agneau bêlant et chauvin, ne l'avaient infirmé par des considérations désobligeantes qui ne la flattaient pas de lui avoir servi d'odalisque :

C'était un homme assez ordinaire qui, sauf de petits yeux ronds tout petits, tout petits, n'avait rien de particulier, écrivait Jules Noriac. Assez spirituel pour un Turc, pas assez pour un parisien; assez fin pour un bourgeois, pas assez pour un diplomate; il n'était réellement propre qu'à être millionnaire. Il mit, d'ailleurs, beaucoup de bonne grâce à manger sa fortune et surtout à s'entourer. Théophile Gautier lui apprit ce que c'était que l'Orient. Jusque-là il n'avait pas paru s'en douter. Henry de Pène lui faisait des mots qui étaient charmants et que tous les chroniqueurs viennent de répéter de bonne foi. M. J.-J. Weiss lui prêtait des théories politiques et sociales qui émerveillaient les hommes d'Etat surpris de trouver tant de fond chez ce léger Osmanli. Khalil Bey aimait les arts : il lisait et achetait des tableaux, mais son auteur préféré était Ernest Feydeau, l'auteur de *Fanny*, son peintre de prédilection était Courbet. Quand ce nabab arriva dans la capitale du monde civilisé, une légende cocasse l'avait précédé. On racontait que le bey était si prodigieusement myope que le marchand d'esclaves qui alimentait son harem avait fait une fortune énorme, en lui vendant plusieurs

fois des sultanes réformées. Cette légende fit naître dans le monde galant les espérances les plus illégitimes...

La dame aux violettes dut ressentir vivement ce dernier trait, d'autant plus vivement qu'il confirmait un article de Montjoyeux, dans le *Gaulois* d'Arthur Meyer :

Son luxe de femmes, dont on a fait quelque bruit, se réduisait comme sa passion pour les œuvres d'art à des achats plus ou moins nombreux, plus ou moins choisis, écrivait ce chroniqueur. Prince des Mille et une nuits parisiennes, lui? Allons donc! Est-ce qu'on s'improvise grand seigneur français du matin au soir!

Cette même année, elle faillit perdre aussi M. de Girardin. Le grand Emile n'était guère brillant. La vie, les affaires, la maladie l'avaient usé. L'Auvergne lui refit pour deux ans encore une santé. Il écrivit à sa bonne amie :

Chalet-Talbot
Royat (Puy-de-Dôme).

Mercredi 16 juillet.

Quoique ce ne soit pas un temps de juillet, il paraît, ma chère douce, que nous avons ici un temps incomparablement plus beau qu'à Paris, qu'à Trouville et même qu'à la Bourboule!

« Une poussée »? C'est un retour offensif de la maladie alors que le médecin croit l'avoir vaincue. Malgré les 15 bains que j'ai pris et les 30 verres d'eau de St-Mart que j'ai bus, je suis au même point d'*incertitude* future qu'à mon départ de Paris. Or, c'était l'incertitude que je suis venu combattre et que j'espérais dissiper. Décidément on ne guérit rien physiquement.

J'ai reçu ce matin en même temps que votre lettre si affectueusement pénétrante, un billet de J. (1) qui m'annonce qu'il tâchera de s'échapper, mercredi soir — écrit ce soir — pour venir causer avec moi. Je fais préparer sa chambre pour demain matin... Il vient donc sans vous! Vous ne viendrez donc pas!... Entre votre lettre et la sienne, il y a contradiction. Si vous veniez j'eusse reçu un télégramme afin de vous assurer un nid pas trop haut perché. Vous me nommez Philippart! Mais le voilà qui remonte en selle plus habilement et plus heureusement que l'infortunée victime des Zoulous.

(1) Joly, financier, et amant, à cette date, de la dame aux violettes.

Si le mois d'août prend enfin la revanche sur mai, juin et juillet, quelles bonnes soirées j'irais passer au Parc des Princes! Vous ne médirez plus de la « Machance ».

Les plus tendres partout.

G.

M. de Girardin mourut en paix, rassuré sur l'avenir de sa « chère douce ». Elle avait profité de ses leçons et de ses conseils. Quoi qu'il pût advenir désormais, la malice des hommes et des choses ne prévaudrait pas contre elle.

AURIANT.

SAINT BONAVENTURE

—

M. E. Gilson nous avait révélé la philosophie du docteur séraphique. Grâces soient rendues au Père Jean de Dieu, des frères mineurs capucins. Il a entrepris une traduction nouvelle des *œuvres spirituelles* de saint Bonaventure, fondée sur l'édition critique du collège Saint-Bonaventure, de Quaracchi (10 vol., Florence, 1882-1902). Quatre volumes ont paru (Librairie Saint-François), et il en reste autant en préparation. Les anciennes traductions, celle de l'abbé Alix (2 vol., 1853), celle de l'abbé Berthaumier (6 vol., 1855), outre qu'elles reposaient sur des textes inexacts, sont devenues introuvables.

Saint Bonaventure est un grand écrivain, à la fois poète et prédicateur, lyrique et dialectique, tellement érudit que les ondes de citations bibliques ou patristiques, surtout saint Augustin, saint Anselme, saint Bernard, grossissent à tout instant le flot impétueux ou suave de son éloquence.

Le premier volume est intitulé : *Les Trois Voies de la vie spirituelle* (en latin, *de triplici via*, alias *incendium amoris*). Il fut probablement écrit après 1259, vers le même temps que l'*Itinéraire de l'âme à Dieu*. Il fut très populaire et très lu au moyen âge, et ne fut pas sans influence sur l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, C'est un résumé, une somme de théologie ascétique et mystique, composée par un maître pour ses disciples. L'objet est « de grandir l'âme en charité, de l'exciter à l'amour de Dieu d'une façon intense et continue » (II, 5).

Le chemin de la perfection chrétienne, car toute science porte la marque de la Très Sainte Trinité, implique trois

voies parallèles et superposées qui forment une hiérarchie, selon les idées de saint Bonaventure sur la hiérarchisation de l'âme et du monde.

1° La voie purgative ou l'âme se purifie de tout péché, se détache de tout ce qui n'est pas Dieu et conquiert la paix intérieure, signe de progrès spirituel. La voie purgative s'ouvre dans les remords de la conscience et s'achève dans l'amour et la joie.

2° La voie illuminative où l'âme comprend qu'elle est faite pour vivre de la vie du Christ. Par l'Incarnation, la Passion et l'Eucharistie, Dieu a fait de son fils notre frère, notre ami, notre rançon, notre nourriture quotidienne.

3° La voie unitive où se réalise d'une manière personnelle et vécue, par la grâce sanctifiante et les dons du Saint-Esprit, l'union intime de l'âme et de Dieu dans l'amour. Elle conduit à la parfaite charité, à l'amour de complaisance qui consiste à voir Dieu seul se plaire en Lui-même, à ne chercher à plaire qu'à Dieu seul et à désirer que tous partagent ce sentiment. Cet amour de complaisance crucifie le monde à l'homme et l'homme au monde, pour le bien de l'homme et du monde.

Chacune de ces trois voies implique trois moyens : l'oraison ou prière, la méditation ou réflexion spirituelle, la contemplation ou regard fixé sur Dieu.

Dans l'oraison, l'âme regrette ses péchés, implore miséricorde, rend à Dieu un hommage d'adoration.

Dans la méditation, l'âme s'attache à trouver les moyens de se renoncer et de se fortifier pour le bien.

Dans la contemplation, l'âme est saisie par la pensée de son imperfection en face de la grandeur, de la beauté, de la bonté de Dieu. Son acte essentiel est une intuition amoureuse de la bonté de Dieu. La contemplation est active ou passive selon que le regard vers Dieu vient de l'âme aidée par la grâce ou d'une action spéciale de Dieu.

Le second volume comprend trois opuscules groupés sous le titre général : *La Vie parfaite :*

1° Du gouvernement de l'âme, de *regimine animae;*

2° De la vie parfaite, de *perfectione vitae.*

3° Soliloque sur les quatre exercices spirituels, *soliloquium de quatuor mentalibus exercitiis*.

Le gouvernement de l'âme fut probablement écrit en 1269 pour Blanche, fille de saint Louis, épouse de Ferdinand, prince héritier d'Espagne. Il énonce les trois mouvements de l'âme dans son ascension vers Dieu, déjà expliqués dans *l'itinéraire de l'âme à Dieu :* sortir de soi, rentrer en soi, s'élever au-dessus de soi. On y trouve cette définition de la piété :

La piété n'est pas seulement d'assister chaque jour à la messe, mais de soulager les misères corporelles d'autrui et d'aider à son salut par la prière, les bonnes exhortations, le bon exemple.

L'opuscule de la *Vie parfaite*, écrit vers 1259, est adressé à une mère abbesse, probablement la bienheureuse Isabelle de France, sœur de saint Louis, fondatrice de l'abbaye de Longchamp.

La perfection chrétienne implique sept vertus :

1° La vraie connaissance de soi-même, obtenue par le fréquent examen de conscience;

Voyez ce que vous êtes par votre faute, ce que vous auriez dû être par votre application, ce que vous pouvez encore devenir par la grâce de Dieu.

2° La vraie humilité obtenue en ajoutant à l'examen de conscience la considération de Dieu et le souvenir de Jésus-Christ. L'humilité doit être intérieure et extérieure, ni envieuse ni impatiente.

3° La pauvreté en souvenir de l'amour et de l'exemple de Notre-Seigneur.

« Le chrétien fervent doit suivre nu le Christ nu. » La règle franciscaine a pour idéal l'indigence prêchée et pratiquée par le Fils de Dieu. Heureux les pauvres en esprit... Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres.

4° Le silence et la discrétion en paroles. Trop parler devient souvent l'occasion d'injustices envers Dieu et en-

vers le prochain; se taire conserve la paix du cœur et la paix entre les hommes.

...Voulez-vous entendre, ô servante de Dieu, voulez-vous savoir quels maux naissent de la langue quand elle n'est pas surveillée avec soin? Ecoutez, je vais vous le dire. De la langue sortent le blasphème, le murmure, l'apologie du péché, le parjure, le mensonge, la médisance, la flatterie, la malédiction, les outrages, les disputes, la moquerie, les mauvais conseils, les bruits méchants, la jactance, la révélation des secrets, les menaces indiscrètes, les promesses inconsidérées, le bavardage et les bouffonneries déplacées. En vérité, c'est une grande confusion pour le sexe féminin et un profond déshonneur pour les vierges consacrées de ne pas refréner et discipliner leur langue, puisque de si grands maux sont commis par la démangeaison de parler. Oui, j'ose l'affirmer, il se vante à tort de posséder la vertu en son cœur, le religieux qui ruine la règle du silence par l'agitation de son bavardage... Quelle fut la discrétion en paroles de la Bienheureuse Vierge Marie, nous le voyons avec évidence en parcourant le saint Evangile où nous la trouvons parlant peu et avec peu de personnes...

5° L'application à la prière, la prière étant un retour de l'âme vers Dieu. Le chrétien qui ne prie pas porte une âme morte dans un corps vivant. La prière doit être humble, adorante, reconnaissante.

6° Le souvenir de l'Incarnation et de la Passion de Notre-Seigneur :

...Qu'est-ce qui pourrait inciter plus fortement l'homme à aimer Dieu que cette immense bonté par laquelle le Fils du Dieu Très-Haut, sans aucun mérite de notre part, bien plus, malgré la foule de nos démérites, a sacrifié sa vie pour nous? Tout cela est d'une si grande générosité que rien ne saurait être imaginé de plus miséricordieux, de plus bienveillant, de plus digne d'amour. Cette générosité se montre d'autant plus grande que le Très-Haut a embrassé et voulu subir pour nous de plus grandes et plus abjectes souffrances...

7° Enfin, vertu qui couronne et résume toutes les autres, la charité :

Telle est la valeur de la charité que seule entre les vertus elle est appelée la Vertu. Celui qui la possède est riche, opulent et bienheureux; celui qui ne l'a pas est pauvre, misérable et malheureux.

Le soliloque sur les quatre exercices spirituels, probablement écrit vers 1257, d'inspiration semblable à celle de *l'itinéraire de l'âme à Dieu* (1259), est un dialogue entre l'homme intérieur et l'âme. L'homme intérieur est l'homme éclairé des lumières de la grâce et uniquement désireux du bien surnaturel; l'âme qui interroge est une âme ordinaire qui désire mollement le bien et tombe souvent dans le péché.

L'objet de ces exercices est intérieur ou extérieur, inférieur ou supérieur :

...L'âme doit tourner le regard de sa contemplation d'abord *vers elle-même,* afin d'y voir ce que la nature a formé, ce que le péché a déformé, ce que la grâce a réformé; puis vers les *êtres extérieurs,* afin de voir toute l'instabilité de l'opulence du monde, le caractère changeant de l'excellence du monde, la pauvreté de la magnificence du monde; ensuite vers les *êtres inférieurs* pour reconnaître l'inévitable nécessité de la mort de l'homme, la formidable sévérité du jugement final et l'intolérable châtiment des peines de l'Enfer; enfin vers les *réalités supérieures,* pour comprendre et goûter le prix inestimable des joies célestes, leurs ineffables délices et leur éternité sans fin...

Le Soliloque est un des ouvrages les plus éloquents et les plus pénétrants de saint Bonaventure, rempli de méditations lyriques, d'ardentes prières, de sublimes visions et évocations des joies célestes, d'une exquise dévotion à la Sainte Vierge.

Le troisième volume réunit sous le titre : *le Christ Jésus,* divers opuscules et traités de dévotion à Notre-Seigneur.

La lettre, adressée à un frère mineur, sur *l'Imitation du Christ,* (*Epistola de Imitatione Christi*), est une des

sources où puisa Thomas a-Kempis. Elle développe ce thème de saint Jean et de saint Paul : que le chrétien doit modeler sa vie sur celle du Christ, *configurari Christo.*

Les cinq fêtes de l'Enfant Jésus, De quinque festivitatibus pueri Jesu, — l'Annonciation, la Nativité, la Circoncision, l'Adoration des mages, la Présentation au Temple, — portent sur un thème semblable. C'est, de tous ces opuscules, le plus frais, le plus poétique. Saint Bonaventure y a des trouvailles exquises. Ainsi l'Annonciation doit nous inciter à faire naître Jésus en notre cœur et au cœur de notre prochain

L'Arbre de Vie (*lignum vitae*), très lu au moyen âge et qui exerça une grande influence sur les sculpteurs, enlumineurs et peintres, est un poème, une suite de méditations, analogues aux mystères du Rosaire et au chemin de la Croix, sur les travaux, les douleurs et l'amour de Jésus crucifié. L'allégorie et le symbole s'y donnent libre carrière. La première page en indique la méthode :

Je me suis appliqué à ramasser, dans la forêt du saint Evangile, ce bouquet de myrrhe où sont décrites en détail la vie, la passion et la glorification de Jésus-Christ. Pour aider la mémoire, je l'ai composé de peu de mots, bien disposés et qui se répondent; je l'ai composé aussi de mots simples, communs, sans recherche, afin d'éviter toute curiosité mauvaise, d'encourager la dévotion et d'accroître la piété de la foi.

Et parce que l'imagination vient en aide à l'intelligence, le peu que j'ai retenu de beaucoup de choses, je l'ai disposé et mis en ordre sur un arbre symbolique. Sur les branches du bas, l'origine et la vie de notre Sauveur; sur celles du milieu sa passion; sur les plus hautes sa glorification sont décrites...

Au même genre allégorique et symbolique appartient la *vigne mystique* (*vitis mystica*) ou *lamentation du frère Bonaventure sur la Passion du Seigneur*. Ainsi la taille de la vigne signifie la pauvreté de Jésus, les sept feuilles de la vigne les sept paroles du Christ sur la croix, la fleur de la vigne le sang de Jésus. Le symbole de la *vigne*

mystique, du *pressoir mystique*, était fréquent dans la littérature et l'art du moyen âge N'était le ton moins massif et plus suave, on pourrait dire que cet ouvrage de saint Bonaventure est *claudélien* par la chaude éloquence, l'entrelacs des images et des motifs, l'érudition scripturaire. Voici une des méditations sur le sang de Jésus, « la rose de la sanglante Passion » :

...Considère la rose de la sanglante Passion. Comme elle rougit pour montrer l'ardeur de la charité! Souffrance et charité luttent ensemble: celle-ci pour devenir plus éclatante, celle-là pour devenir plus rouge. Mais d'admirable façon la souffrance rougeoie par l'ardeur de la charité, car, si Jésus n'aimait pas, il ne souffrirait pas; et l'ardeur d'une immense et incomparable charité se manifeste dans la Passion et dans sa rougeur. De même que la rose se ferme à la fraîcheur de la nuit, puis, lorsque la chaleur du soleil reparaît, s'épanouit tout entière et témoigne de sa riante ardeur par l'éclat de ses feuille largement ouvertes, de même le très bon Jésus, cette délicieuse fleur du ciel, qui demeura longtemps close par le péché du premier homme comme par la froideur de la nuit, né donnait pas alors la plénitude de sa grâce aux pécheurs. Mais lorsque vint la plénitude des temps, brûlante des rayons d'une ardente charité, cette fleur fut ouverte dans toutes les parties de son corps et l'éclat de la rose de charité rejaillit sur la rougeur du sang répandu.

Le genre allégorique et symbolique florit encore dans le *de sanctissimo corpore Christi* (le très saint Corps du *Christ*) qui analyse les diverses images bibliques préfigurant l'Eucharistie, nourriture, trésor et lumière de l'âme chrétienne.

Le quatrième volume, intitulé : *La perfection morale d'après l'Evangile,* est fait d'ouvrages plus directement relatifs à l'Ordre franciscain

L'Apologie des pauvres (*apologia pauperum*), écrite vers 1269, est une réponse à Guillaume de Saint-Amour, professeur à l'université de Paris, qui, dans les *périls des derniers temps* (1255) avait accusé les Frères Mineurs

d'exalter la paresse, la mendicité, la servilité. Saint Bonaventure commence par rappeler le principe fondamental de saint François :

La règle de la vie des Frères Mineurs est celle-ci : à savoir d'observer le Saint Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vivant en obéissance, sans volonté propre et en chasteté.

Il montre que ce principe implique mortification corporelle, édification du prochain, culte de Dieu :

La mortification corporelle est faite de sévérité dans l'habit, la nourriture et le silence, jointe à l'austérité des travaux et des veilles. L'édification du prochain tient à ce qu'on lui propose des exemples de vertu, l'enseignement de l'Ecriture, les remèdes qu'apportent les Sacrements, le secours d'une direction, l'exercice de la justice et les bienfaits de la miséricorde. Le culte de Dieu se manifeste par la fréquence respectueuse et attentive de la récitation des psaumes, hymnes et cantiques spirituels, et par la fréquence des actes d'adoration, des messes et des autres pieuses oraisons.

Il montre qu'une vie frugale, parsemée de jeûnes, détourne des vices charnels, accroît l'intelligence de la vérité chrétienne, assure la constance dans la vertu, donne la force de surmonter l'adversité C'est pourquoi la pauvreté volontaire est plus proche de l'Evangile, plus parfaite, que le bien-être séculier; c'est pourquoi les hommes apostoliques renoncent à la propriété personnelle et aux ressources personnelles pour vivre en communauté, à la volonté personnelle pour obéir à une règle et à des supérieurs.

L'opuscule *De la perfection évangélique, De perfectione evangelica*, complète l'apologie des pauvres; il exalte l'humilité et la virginité, mais aussi trace un tableau extrêmement compréhensif de la vie conjugale et de ses devoirs. L'humilité nous rend justes envers nous-mêmes et agréables à Dieu. La pureté conjugale est naturelle, morale, sacramentelle. La virginité chrétienne, « l'eunuque qui se rend tel pour le royaume des cieux », est d'un ordre spirituel supérieur. « La virginité, conclut Saint Bonaventure, est une perpétuelle méditation de l'incorruption dans une chair corruptible. » Mais il ne

lui attribue pas une telle valeur qu'elle remplace tout. Avec beaucoup de finesse, il remarque : « Une vierge peut être impie et une femme mariée une sainte femme. »

Enfin le volume se clôt par un petit traité sous forme de sermon, où saint Bonaventure dépeint, d'après les paraboles de l'Evangile, le royaume de Dieu, le royaume terrestre et céleste où le bien et le mal se trouvent mêlés (parabole du bon grain et de l'ivraie), puis sont récompensés. Il explique ce qu'est le mal, pourquoi il est permis, comment il est sanctionné. Problème toujours actuel, toujours agité, dont il apporte une solution apaisante pour l'esprit et le cœur.

PIERRE MESSIAEN.

QUELQUES PRÉCISIONS
AU SUJET DE
L'ACTEUR WILLIAM SHAKESPEARE

—

Les auteurs des biographies de William Shakespeare l'ont généralement représenté comme ils le concevaient d'après ses œuvres et ils lui ont attribué les qualités qu'il aurait dû avoir pour les écrire.

Des anecdotes racontées longtemps après sa mort, et suggérées par des souvenirs recueillis auprès de personnes qui ne les connaissaient elles-mêmes que par ouï-dire, ne doivent être accueillies que sous les plus expresses réserves.

Quant aux éloges, presque toujours excessifs, prodigués par les auteurs d'épitaphes il faut se garder de les prendre à la lettre. Un humoriste français, représentant un orateur prononçant au cimetière le panégyrique d'un collègue, met dans sa bouche cette boutade un peu cruelle, en réponse à un voisin qui lui fait remarquer qu'il exagère peut-être ses éloges : « Bah! cela n'a aucune importance : c'est probablement la dernière fois qu'on parle de lui! »

Ce n'est pas le cas pour Shakespeare : on en a peu parlé pendant sa vie, sauf dans son entourage immédiat, et on n'a rien dit devant son cercueil; ce n'est que longtemps après sa mort qu'on semble s'être aperçu qu'il méritait mieux que cela, et l'on a peut-être alors dépassé les bornes de la vérité et de la justice.

De plus, certains écrivains n'ont pas hésité à altérer les textes de biographes consciencieux, pour les faire ser-

vir à leurs théories personnelles : nous en donnons plus loin quelques exemples.

Si l'on ne retient que les renseignements authentiques et les assertions non tendancieuses et acceptées par tous, l'histoire de l'acteur William Shakespeare peut se résumer comme suit :

a) Il est né à Stratford-sur-Avon le 23 avril 1564. Son père, John Shagspere, au teint enluminé, était réputé pour son appréciation des boissons fermentées.

Il fréquenta *vraisemblablement* l'école de Stratford.

Il la quitta à l'âge de 15 ans pour être placé comme apprenti chez un boucher.

Il eut une jeunesse orageuse et peu édifiante : c'était un joyeux compère, aimable et spirituel, assidu aux tournois de bière alors fort en honneur, braconnier à l'occasion.

b) Il vécut maritalement, avant son mariage, à Temple Grafton, avec Anne Hathaway qu'il épousa le 27 novembre 1582 alors qu'elle avait 7 ans de plus que lui, et dont il eut deux filles et un fils, la première fille étant née six mois après le mariage : son nom est orthographié *Shakxpere* sur l'acte.

c) Il quitta Stratford pour Londres en 1586, pour échapper aux suites d'une contravention pour braconnage. Pour gagner sa vie, il occupa des emplois infimes avant d'être engagé comme acteur dans la troupe des Comédiens du Comte de Leicester, alors dirigée par son compatriote Burbage, et qui avait donné ses représentations au Théâtre des Blackfriars, avant de se transporter au Globe, construit en 1576.

d) Il est bon acteur, et il se fait apprécier dans la mise au point et l'adaptation de pièces anciennes. Puis il fait jouer, sous son nom, des pièces nouvelles qui ont beaucoup de succès.

e) Il revint en 1597 à Stratford où il avait acheté, l'année précédente, la maison bourgeoise de New Place, qui devint sa résidence normale et où il *aurait* ainsi écrit les pièces publiées ou jouées sous son nom après 1597.

f) Il va de temps à autre à Londres où il descend chez

un coiffeur nommé Montjoye, ainsi qu'il résulte des comptes rendus d'un procès qui eut lieu en 1612, et qui donnent de fâcheuses précisions sur les mœurs du milieu qu'il y fréquentait.

g) Il mourut le 23 avril 1616 à la suite d'un repas trop copieux donné en l'honneur de ses amis Ben Jonson et Drayton. A sa mort, on ne trouva chez lui *ni livre, ni plume ou crayon,* et son testament ne fait *aucune allusion* aux œuvres qui lui étaient attribuées et qui étaient jouées sous son nom à Londres et dans toute l'Angleterre. Ses gendres, le médecin John Hall et Thomas Quinney qui fut bailli de Stratford, ne semblent pas avoir manifesté leur étonnement en présence de cette omission incompréhensible.

h) A Stratford, Shakespeare faisait du commerce, prêtait de petites sommes d'argent, arrondissait sa propriété. Aucune mention n'est faite du temps qu'il consacrait aux pièces parues pendant son séjour dans sa ville natale.

Et cependant, le pasteur Ward prétend qu'« il s'était engagé à écrire *deux pièces par an* pour son ancienne troupe, ce pourquoi il recevait mille livres qu'il dépensait largement ». Ne serait-il pas possible de vérifier ce renseignement suspect que paraît contredire le § *g* ci-dessus?

Examinons maintenant quelques-unes des légendes imaginées longtemps après sa mort pour orner et corser une biographie qui eût été un peu sommaire si elle eût été réduite aux seuls renseignements authentiques résumés plus haut.

I

Nicholas Rowe, le premier biographe de Shakespeare, s'exprime ainsi au sujet des relations que ce dernier *aurait eues* avec Lord Southampton :

Voici un exemple si singulier de la munificence de ce *patron* de *Shakespeare,* que *je ne l'aurais pas rappelé si je n'avais eu l'assurance* qu'*il avait été raconté* par *Sir William d'Avenant,* qui était *probablement bien au courant* de ses

affaires : Lord Southampton donna à Shakespeare mille livres pour faire une acquisition qu'il avait en vue.

Rowe ajoute : « C'est un cadeau très important et qui a toujours été très rare. »

Il est évident que Rowe considère comme douteux ce cadeau dont la date n'est pas indiquée, pas plus que l'objet.

Rowe écrivit sa vie de Shakespeare en 1709, c'est-à-dire 93 ans après la mort de l'acteur.

Quant à Sir William d'Avenant, dont il invoque le témoignage, celui-ci n'avait que 11 ans quand Shakespeare mourut, et il est peu vraisemblable qu'il ait été *bien au courant* des affaires de Shakespeare dont il ne revendiqua la parenté illégitime que longtemps après.

On ignore pour quelle acquisition Shakespeare aurait eu besoin de 1.000 livres.

En 1597, il ne paya que 60 livres pour sa résidence de New Place.

En 1611, il acheta pour 140 livres une maison dans le quartier de Blackfriars, mais il n'en versa que 40, et le reste n'était pas payé 3 ans après sa mort.

En 1613, il souscrivit 100 livres pour la reconstruction du théâtre du Globe, qui avait été incendié.

Nous sommes loin de 1.000 livres.

Il paraît d'ailleurs *inadmissible* que Lord Southampton ait pu se permettre une pareille générosité :

Il n'en est pas fait mention dans les archives de sa famille, qui sont très explicites en ce qui concerne les dépenses; *on n'y trouve aucune allusion* à des relations intimes entre le Lord et Shakespeare, qu'il encouragea sans doute comme il le faisait pour de nombreux écrivains ou poètes qui lui dédiaient leurs ouvrages.

Il est à remarquer que Rowe déclara qu'*il n'a pu trouver aucun renseignement* sur les personnages avec lesquels Shakespeare aurait eu des relations d'amitié : faut-il donc renoncer à le considérer, contrairement à la légende, comme le commensal du comte d'Essex et de Lord Southampton?

Il aurait alors dû trouver ailleurs la documentation indispensable pour apprendre l'histoire et la géographie qu'il ignorait à son départ de Stratford, et surtout pour acquérir et se familiariser avec le vocabulaire de plus de 20.000 mots différents que comprennent les 36 chefs-d'œuvre du Folio de 1623, paru 7 ans après sa mort. Où?

II

Thomas Fuller est le premier qui, dans *Worthies of England,* 1643, ait parlé de la vivacité d'esprit de Shakespeare et de ses tournois d'éloquence avec Ben Jonson. D'après lui, William Shakespeare fréquentait les tavernes de Londres avec Marlowe, Ben Jonson, Thomas Nash..., autant pour y discourir que *pour y vider de nombreuses chopes :* nous sommes loin des milieux aristocratiques de Lord Southampton et du comte d'Essex.

Thomas Fuller assure que William Shakespeare n'aimait pas la débauche, et qu'il feignait d'être souffrant quand on l'invitait à y prendre part : sa fin prématurée (1) semble contredire cette assertion. Il est vrai que Thomas Fuller n'avait que 7 ans quand Shakespeare mourut : son témoignage ne doit donc pas être considéré comme indiscutable.

Faut-il rappeler à ce sujet que ce n'est qu'en 1762, soit 146 ans après la mort de Shakespeare, que le *British Magazine* fit allusion à une beuverie à la suite de laquelle le jeune Shakespeare, complètement ivre, passa la nuit sous un pommier sauvage? Le plus curieux, c'est que cet arbre, témoin d'un épisode peu flatteur de la vie de Shakespeare, devint un but de pèlerinages qui ne cessèrent qu'à sa mort.

Nous avons vu plus haut que la première fille de Shakespeare était née six mois seulement après le mariage. On est en droit d'en conclure que sa fiancée Anne Hathaway avait eu pour lui, étant jeune fille, des complaisances qui, même à cette époque, étaient considérées

(1) Voir paragraphe g.

comme illégitimes. Or, voici comment s'exprime un panégyriste de l'acteur :

Quand on lit Shakespeare, on voit que les femmes qui entourèrent son enfance *et sa jeunesse*, sa mère, sa sœur et *sa fiancée Anne,* étaient faites... pour l'amener à cette conception de la femme généreuse et courageuse... *ne transigeant jamais avec les questions d'honneur...*

Cet éloge mériterait sans doute d'être amendé en ce qui concerne la fiancée! Peut-être aussi Mrs d'Avenant ne considérait-elle pas les questions d'honneur sous le même angle que l'auteur de l'éloge précité : il est vrai que son mari et son fils ne semblent pas s'être scandalisés de ses relations avec l'aimable acteur qui était l'ami du premier et le parrain du second, lequel lui ressemblait, paraît-il, plus qu'il n'eût convenu.

III

On montre, à Stratford, une maison, New-Place, qui aurait été habitée par Shakespeare, et une autre maison, *The Birthplace,* où il serait né.

Or la maison New-Place, qui avait été achetée en 1597 à la famille Clopton, fut rachetée après la mort de Shakespeare par un autre Clopton qui la démolit, et qui en reconstruisit une nouvelle, *probablement* sur les mêmes fondations : c'est cette nouvelle maison qu'on fait visiter comme ayant été habitée par Shakespeare!

Quant à la *Birth Place,* elle doit sa célébrité à l'Américain Barnum, le directeur du cirque qui fut célèbre en Europe il y a une cinquantaine d'années. Barnum, qui était en tournée en Angleterre, eut l'idée d'acheter cette maison pour la transporter en Amérique, et l'exposer ou la revendre avec bénéfice. Le Gouvernement anglais s'opposa à l'opération, ce qui appela l'attention publique sur ce souvenir du célèbre acteur. Il n'est nullement certain que Shakespeare ait vu le jour dans cette maison qui n'était pas la seule possédée par son père, mais on y

montre néanmoins la chambre où il aurait fait entendre ses premiers vagissements!

Evidemment, la célébrité de William Shakespeare est aussi essentielle à la renommée et à la fortune de Stratford-sur-Avon que le prestige de Bernadette Soubirous pour Lourdes et de la petite Sœur Thérèse pour Lisieux, et l'on comprend que les compatriotes de l'acteur défendent sa mémoire qui est nécessaire à leur gloire et à leur fortune. Mais ce sont là des considérations qui doivent laisser indifférents les biographes impartiaux et consciencieux, et tous ceux qui n'ont d'autre but que d'établir pour la postérité une histoire vraie de leurs grands hommes et de leurs œuvres.

IV

Les archives du *London Public Records Office* contiennent les comptes rendus des séances d'un procès qui eut lieu en 1612 devant la *London Court of Requests*, et au cours desquelles on enregistra les dépositions d'un témoin qui déclara être William Shakespeare, gentilhomme de Stratford-sur-Avon, âgé de 47 ans environ : il s'agit donc bien de l'acteur.

Les procès-verbaux font connaître certains personnages peu recommandables que fréquentait Shakespeare, alors qu'il avait produit presque tous ses chefs-d'œuvre, et que ses biographes le présentent comme riche et honoré par la Cour et la noblesse.

Le plaignant était un apprenti coiffeur, Belot, qui était, comme son patron Christophe Montjoye, un des nombreux huguenots français qui avaient quitté leur patrie après la révocation de l'Edit de Nantes.

Ce Belot avait épousé Marie, la fille unique de son patron, et il prétendait qu'il n'avait contracté ce mariage qu'en raison des promesses qui lui avaient été faites au nom de son futur beau-père.

L'intermédiaire obligeant qui lui avait transmis ces promesses n'était autre que William Shakespeare, locataire ou pensionnaire du sieur Montjoye.

Shakespeare confirma les dires du plaignant, à savoir que Montjoye avait promis de donner, en mariage, à sa fille, 50 livres et divers objets.

Les dépositions des témoins révélèrent de tels faits d'immoralité du sieur Montjoye que la Cour décida d'en référer à la *French Church in London :* celle-ci se contenta de rayer ce personnage, qui ne se rendait pas aux convocations et continuait à mener une vie déréglée, malgré les exhortations à lui adressées.

William Shakespeare déclara qu'il connaissait bien le plaignant et son beau-père, et que ses relations avec eux duraient depuis environ 10 ans, soit depuis 1602 : l'année où parurent *Troilus et Cressida* et *Mesure pour Mesure,* 5 ans après *Roméo et Juliette.*

Et ses biographes le présentent à cette époque comme l'*alter ego* de Lord Southampton après avoir été le familier du comte d'Essex et le poète favori de la Reine Elisabeth !

La déposition de Shakespeare est signée : *Willm Shaxpr.*

Les documents *authentiques* que nous venons de citer ont été découverts en 1905 par un Américain, William Wallace, qui faisait des recherches dans les archives de l'époque élisabéthenne.

Voici comment ils sont déformés par un défenseur de Shakespeare qui les qualifie de « vieux grimoire de procédure et montre le poète prenant fait et cause pour un apprenti français du nom de Belot, qui avait rompu son contrat afin d'épouser clandestinement la fille de son patron, le perruquier Montjoye. Fidèle à son tempérament romanesque, Shakespeare se rangea du côté des amoureux et se porta garant du caractère du jeune mari ».

On peut expliquer comme suit l'installation de Shakespeare chez les Montjoye, qu'il aurait ainsi connus dès son arrivée à Londres, et qu'il continuait à fréquenter après 1597, quand il venait dans la capitale, ainsi qu'en font foi ses déclarations devant la *London Court of Requests.*

Deux huguenots français, Thomas Vautrollier et Christophe Montjoye vinrent s'installer à Londres après la révocation de l'Edit de Nantes, le premier comme imprimeur, le second comme perruquier. Ils avaient chacun une fille : Jacqueline Vautrollier et Marie Montjoye. Un compatriote de Shakespeare, Richard Fields, vint à Londres en 1579 et entra comme apprenti chez Vautrollier, dont il épousa la fille, Jacqueline, en 1588, et qu'il remplaça en 1590 quand son beau-père alla s'installer à Edimbourg.

Lorsque Shakespeare vint lui-même à Londres pour s'y créer une situation, il est vraisemblable qu'il alla visiter son compatriote Fields et que celui-ci lui indiqua la maison des Montjoye, où il pouvait s'installer économiquement.

On suppose que c'est à l'imprimerie Vautrollier que Shakespeare compléta son éducation en lisant les ouvrages qui y étaient édités, notamment : les *Métamorphoses d'Ovide* et les *Vies des Hommes Illustres* de *Plutarque.*

C'est Richard Fields qui édita *Vénus et Adonis* en 1593, sans nom d'auteur, puis *Le Rapt de Lucrèce,* en 1594, également sans nom d'auteur.

V

Les panégyristes de William Shakespeare l'ont également vanté comme acteur et comme auteur.

L'un d'eux n'a pas craint d'invoquer le témoignage de Rowe, auquel il fait dire que « la majestueuse et touchante figure du Roi de Danemark fut l'apogée de son art ».

Or voici comment s'exprime Rowe dont l'impartialité ne saurait être suspectée : « Le seul renseignement que j'aie pu obtenir est que *le plus grand succès* de *Shakespeare* comme acteur était *le rôle du Spectre* dans *Hamlet.* »

L'ironie est cruelle!

VI

Voici les noms de pièces comprises dans le Folio de 1623 et dont la première apparition aurait eu lieu aux dates suivantes :

1573. — *The midsummer night's dream;*
1576. — *Two Gentlemen of Verona;*
1577. — *The merchant of Venice;*
1578. — *Love Labour Lost;*
1579. — *All's well that ends well;*
— . — *Much ado about nothing.*

Il est évident que ces premières éditions ne peuvent en aucune façon être attribuées au jeune écolier de Stratford qui n'a pu que les retoucher et les adapter quand elles ont été jouées sous son nom, de 1591 à 1600.

VII

Il est indéniable que lorsque Shakespeare mourut, on ne trouva dans sa maison de New-Place ni papier, ni plume ou crayon, ni ouvrage imprimé ou manuscrit : on a cru pouvoir en déduire qu'il ne savait pas écrire.

Il ne reste de lui que les trois signatures de son testament, deux signatures de l'acte d'achat de la maison de Blackfriars, une signature de sa déposition devant la London Court of Requests.

Cette dernière signature est sur un pâté d'encre noire qui a probablement été fait par le témoin; mais elle est de la main du clerc qui a écrit les interrogatoires : c'est au moins ce qu'affirme sir E. Durning-Lawrence dans « *The Shakespeare Myth,* 1913 ».

Les deux signatures relatives à l'achat de la maison de Blackfriars ont été soigneusement examinées au British Museum par des experts qui ont été unanimes pour déclarer qu'on ne pouvait les considérer comme de réelles signatures : elles sont en effet tout à fait différentes et caractérisent, l'une un jeune homme et l'autre un homme âgé. Il paraît indéniable que l'une a été faite par le clerc du vendeur et l'autre par le clerc de l'acheteur.

Les trois signatures du testament ont été examinées à Somerset House : la conclusion est qu'elles ont été faites par le même clerc qui a écrit le testament et les noms des témoins.

Cette manière de procéder est d'ailleurs tout à fait régulière, et est en usage en Angleterre depuis l'année 1550.

Quant aux 150 vers du *Play of sir Thomas Moore,* dont le manuscrit a été retrouvé et que certains biographes attribuent *gratuitement* à Shakespeare, je crois que l'on peut être sceptique à cet égard, une affaire célèbre ayant montré qu'il était permis de se défier des experts en écriture, même les plus qualifiés.

VIII

Nous croyons devoir rappeler que les œuvres attribuées à Shakespeare ont été réunies dans le Folio publié en 1623, *sept ans* après sa mort.

Elles comprennent 36 pièces sur lesquelles :

Huit seulement sont à peu près conformes aux quartos publiés pendant la vie de Shakespeare, à savoir :

Much adoo about nothing,
Loves Labour Lost,
Mid Summer Nights Dream,
The Merchant of Venice,
The First part of King Henry the fourth,
The Second part of K. Henry the fourth,
Romeo and Juliet,
The Tragedie of Troylus and Cressida;

Six ont été considérablement retouchées et augmentées :

The Life and death of Richard the Second,
The Third part of King Henry the sixth,
The Life and Death of Richard the Third,
Titus Andronicus,
The Tragedy of Hamlet,
King Lear;

Cinq sont pratiquement des œuvres nouvelles :

The Merry Wives of Windsor,
The Taming of the Shrew,
The Life and Death of King John,
The Life of King Henry the Fifth,
The Second part of King Hen. the Sixth,

Treize n'avaient pas été imprimées auparavant ou diffèrent essentiellement de pièces enregistrées sous les mêmes titres :

The Tempest,
The First part of King Henry the Sixth,
The Two Gentlemen of Verona,
Measure for Measure,
As you like it,
All is well, that Ends well,
Twelfe-Night, or what you will,
The Winters Tale,
The Life and Death of Julius Cæsar,
The Tragedy of Macbeth,
Anthony and Cleopatra,
Cymbeline King of Britain;

Quatre n'avaient pas été imprimées et aucune référence n'avait encore été faite à leur sujet :

The Life of King Henry the Eighth,
The Tragedy of Coriolanus,
Timon of Athens,
Othello, the Moore of Venice.

Venus et Adonis et *Le Rapt de Lucrèce* ne sont pas dans le Folio de 1623.

Aucune pièce n'apparut sous le nom de William Shakespeare avant sa retraite à Stratford en 1597.

La première qui porte son nom est *Loves Labour Lost*, parue en 1598.

Il existerait un portrait de Shakespeare attribué à son camarade Burbage.

Si ce renseignement était vrai, il ne pouvait être ignoré de Hemmings et Condell : on ne comprend alors pas pour-

quoi ils ne l'ont pas fait reproduire en tête du Folio de 1623, et se sont contentés de l'étrange figure dessinée par Droeshout, qui n'est évidemment pas un portrait.

Une autre singularité de la vie de Shakespeare, c'est le fait qu'il ait cru devoir changer l'orthographe de son nom, sans en donner la raison, et sans qu'aucun de ses contemporains ou de ses biographes ait paru étonné de cette substitution.

CONCLUSIONS

Quand on a lu les nombreux volumes qui sont consacrés à William Shakespeare et à Francis Bacon, et parcouru les numéros si documentés des revues *Baconiana* de Grande-Bretagne ou d'Amérique, on ne peut s'empêcher d'être impressionné par la solidité apparente des arguments invoqués par les auteurs des ouvrages ou des articles pour justifier leur manière de voir.

N'ayant pas l'intention d'intervenir dans cette controverse, je suis peut-être bien placé pour apprécier impartialement une situation que l'ensemble des plaidoiries semble avoir obscurcie à plaisir, sans qu'une solution apparaisse qui puisse être acceptée par les écoles rivales.

Je ne crois pas qu'on puisse affirmer que Shakespeare ne savait pas écrire, simplement parce qu'il n'existerait aucun écrit qui soit certainement de sa main : il ne reste, paraît-il, aucun manuscrit de Molière, et pourtant personne ne le discute comme auteur de ses comédies; on pourrait citer des personnages célèbres de l'antiquité qui sont considérés comme de grands écrivains ou d'éloquents orateurs, et qui n'ont laissé aucune preuve authentique de leur talent.

Il paraît *vraisemblable* que Shakespeare ait fréquenté l'école de Stratford, bien qu'aucune liste d'élèves ne contienne son nom, et qu'il y ait appris à lire et à écrire. Il a *pu* aussi y acquérir des notions élémentaires de la langue anglaise, alors en gestation, et du latin qui y était enseigné et était la seule langue ayant en Angleterre une grammaire et une littérature.

Mais il est également certain qu'à son départ de Stratford, son bagage littéraire ne pouvait être que rudimentaire, et que son vocabulaire ne devait pas dépasser les quelques milliers de mots que connaissaient les instituteurs de l'époque d'Elisabeth.

On peut aussi admettre qu'après quelques années de séjour à Londres il ait pu, *s'il en a eu le désir et les moyens,* compléter son instruction primaire.

C'est ainsi que dans le milieu de comédiens où il vivait, il ait pu « revêtir de mots nouveaux d'anciennes pensées » et se faire apprécier pour « mettre au point de vieilles pèces et les adapter aux exigences de la censure ».

Mais on peut être sceptique quand il s'agit de pièces nouvelles dont le style est particulièrement raffiné, comme *Vénus et Adonis,* qui fut imprimée en 1593, et que Shakespeare aurait écrit peu après son départ de Stratford, alors que son instruction était très incomplète et ne devait pas dépasser le niveau de notre certificat d'études primaires.

On peut encore admettre que la collaboration de camarades instruits, avec lesquels il était en relations journalières, lui ait permis d'écrire des pièces portant sa marque personnelle et qu'il ait pu faire imprimer sous son seul nom.

Mais quand il s'est retiré à Stratford qui est devenu sa résidence normale, où il a été livré à lui-même et où l'on n'a trouvé aucune preuve d'une activité littéraire quelconque, on a continué à faire imprimer sous son nom des chefs-d'œuvre qui n'étaient pas de simples adaptations ou mises au point.

C'est surtout pour ces pièces qu'on a pu avoir des doutes sérieux quant à leur paternité.

Et ces doutes se sont changés en convictions quand on a vu apparaître, dix ans après sa mort, des pièces entièrement nouvelles que les éditeurs lui ont attribuées sans en indiquer la provenance.

Or, l'imprimeur du Folio a eu certainement les manuscrits des pièces nouvelles. De qui les tenait-il, et que sont-ils devenus?

Qui a fourni les fonds pour cette édition qui ne pouvait être considérée, à ce moment, comme pouvant être rémunératrice? Il serait étonnant que les archives de l'imprimerie n'aient conservé aucune trace du financement qui ne pouvait être assuré par les deux comédiens présentés comme les initiateurs de la publication. Lord Southampton était mort, et il ne semble pas que Lord Pembroke ait pu jouer le rôle de mécène pour des œuvres alors inconnues du public. Est-ce Francis Bacon qui serait intervenu par l'intermédiaire de son chapelain Rawley?

Autant de questions qui se posent naturellement, et auxquelles les partisans des diverses écoles ont le même intérêt à chercher des réponses : il semble qu'avec les moyens d'investigation dont on dispose, et avec le nombre et le zèle des chercheurs, il ne soit pas impossible d'éclaircir ce mystère.

D'autre part, il n'est pas étonnant que l'on ait cherché, parmi les contemporains de Shakespeare, quels étaient les personnages qui, par leur instruction générale, pouvaient avoir écrit les pièces discutées, et que leur situation politique ou sociale obligeait à garder l'anonymat.

C'est ainsi que M. Abel Lefranc a éloquemment plaidé la cause de Lord Stanley, sixième comte de Derby.

Une autre école a montré qu'Edouard de Vere, dix-septième comte d'Oxford, remplissait également les conditions pour revendiquer la paternité de ces chefs-d'œuvre. Mais on a dû s'incliner devant le fait que de Vere était mort en 1604, soit dix-neuf ans avant l'apparition du Folio.

Et il ne reste que Francis Bacon qui s'impose par ses connaissances générales, sa puissance de travail, sa facilité d'écrire, et dont la situation politique, sous Elisabeth et Jacques Ier, était incompatible avec la publication, sous son nom, des histoires et des comédies du Folio.

Le *Mercure de France* a publié sous le titre : *Un problème de cryptographie et d'histoire*, un document nou-

veau qui paraît de nature à aider les étudiants dans leurs recherches pour l'établissement de la vérité.

Il n'est pas hors de propos de profiter de cet article pour faire justice d'une légende soigneusement entretenue jusqu'à maintenant par les adversaires de Francis Bacon : je veux parler de la condamnation qu'il encourut en 1621 pour des malversations qui lui furent imputées, et contre lesquelles il ne réagit pas comme il aurait pu le faire, par dévouement à son souverain.

L'avocat anglais Dixon obtint en 1854 l'autorisation de consulter les Papiers d'Etat qui jusque-là avaient été tenus secrets. Il publia en 1861 le résultat de ses recherches, qu'on peut résumer comme suit en ce qui concerne le procès et la condamnation de Francis Bacon.

Le *Fee-System* qui avait existé de temps immémorial, quelque pernicieux et blâmable qu'il fût, était le seul moyen pour les juges d'être payés pour les fonctions qu'ils remplissaient. C'est ce que déclara loyalement *Asford* à la Chambre des Communes qui jugeait *Bacon* : tous les fonctionnaires, jusqu'à l'Archevêque et au Grand-Chancelier, étaient ainsi payés. Il était donc souverainement injuste de sacrifier *Francis Bacon* pour des abus possibles, mais inhérents à un système qui ne pouvait lui être imputé.

La réception de ces *dons volontaires* était absolument légale, au moins quand ils n'étaient pas faits au cours d'un litige pour influer sur la décision du Juge. *Dixon* démontre que, dans l'affaire *Mompesson* notamment, *Bacon* n'aurait pu agir autrement qu'il ne l'a fait sans déroger aux dispositions alors en vigueur.

Il est à remarquer que Francis Bacon n'ignorait pas les abus auxquels pouvait donner lieu le *Fee-System :* il l'a écrit dans *New Atlantis,* et il avait l'intention d'y remédier quand les circonstances le permettraient.

Contrairement à ce qui a été écrit, Francis Bacon n'avoua pas sa culpabilité *personnelle,* mais il reconnut que les lourdes charges qu'il avait assumées ne lui avaient pas permis de surveiller efficacement ses subordonnés dont les malversations étaient la cause de ses

ennuis : ses subordonnés reconnurent d'ailleurs leurs erreurs.

Comme il a été évident au cours du procès, Francis Bacon fut sacrifié par le faible et égoïste Jacques Ier pour sauver son favori Buckingham, sous la pression d'arrivistes sans scrupules qui désiraient sa place, et qui ne firent rien après sa chute pour réformer les pratiques qu'ils trouvaient condamnables auparavant.

Il fut d'ailleurs gracié aussitôt après.

Quant à son rôle, qu'on lui a reproché, dans le procès du comte d'Essex, alors que son devoir strict était, comme il l'a fait, de défendre la vie et le trône de sa souveraine, il semble qu'on doive plutôt le plaindre d'avoir été dans l'obligation de faire condamner un ami dont la cause était indéfendable.

Il publia l'édition latine de son ouvrage sur l'*Avancement des Sciences* en 1623, l'année même de l'apparition du Folio des œuvres de Shakespeare.

NOTE ANNEXE

Il est à remarquer que la cryptographie a été utilisée par certains savants, non comme par *Bacon* pour dissimuler des histoires qu'il eût été dangereux pour eux de publier en clair, mais pour authentiquer, avant de les faire conaître, la date de découvertes dont ils désiraient pouvoir revendiquer la paternité.

Ainsi *Galilée* (1564-1642) enregistrait ainsi une découverte concernant Saturne.

1. Smais momil mepoe talev mibvn envgt tavir as,

Dont la traduction est :

Altissimum planctam tergeminum observavi.

Deux u sont écrits v dans le cryptogramme.

Il notait comme suit une observation relative aux phases de Vénus :

2. haec immatura a me jam frustra leguntev O. Y.

Dont le déchiffrement est :

cynthiae figuras aemulatur mater amorum.

De même *Newton* (1642-1727), dans une lettre adressée à

Leibnitz le 24 octobre 1676, s'exprime ainsi au sujet d'une méthode de calcul qu'il venait de découvrir :

Comme je ne puis pousser plus loin l'application de cette méthode, j'en ai caché les bases dans l'anagramme suivant : 6a. cc. d. ae. 13 e. ff. 7i. 3l. 9n. 4o. 4q. rr. 4s. 9t. 12v. x.

Chaque coefficient numérique indique le nombre de fois que la lettre qui suit est répétée dans le texte clair que *Newton* avait tenu provisoirement secret.

Biot, qui n'était certainement pas cryptologue, déclare gravement que le déchiffrement de tels anagrammes ne présente aucune difficulté.

En réalité, il est généralement impossible de résoudre les problèmes de ce genre dès que le nombre des lettres dépasse une vingtaine : on peut en effet le plus souvent former plusieurs mots ou phrases également possibles entre lesquels on ne sait distinguer la solution exacte.

Voici d'ailleurs la phrase que Newton avait voulu dissimuler :

Data aequatione quot cum que fluentes quantitates involvente fluxiones invenire et vice versa.

Roger Bacon (1214-1294) a laissé des textes chiffrés dont je n'ai vu que des fragments. L'étude de ces fragments me fait supposer qu'il s'agit de latin ancien, chiffré par une substitution simple. Je ne sais pas où se trouvent les textes complets laissés par *Roger Bacon* : à priori je pense que le décryptement n'en présenterait pas de sérieuses difficultés.

GÉNÉRAL CARTIER
Cadre de Réserve.

SOUVENIRS
DE MADAME DE NICOLAÏ[1]

—

En 1804, la face du gouvernement changea encore et le Sénat fit du premier Consul un empereur que nous conservâmes jusqu'en 1814. C'est à dater de là que la France fut en guerre avec toutes les puissances, qu'elle fit d'immenses conquêtes et que l'esprit belliqueux de l'Empereur continua à se manifester jusqu'au moment où toutes les puissances se coalisèrent pour l'arrêter dans ses exploits et prévenir leur propre destruction. Donc, à dater de 1804 l'ordre se rétablit et sauf les circonstances qui appartiennent au domaine de la politique mais qui n'étaient pas exemptes de vexations particulières, on put jouir généralement d'une existence assez paisible. La nôtre se composait de notre long séjour à la campagne où beaucoup d'amis venaient nous visiter, dont les uns faisaient d'assez longs séjours à Osny, tandis que d'autres jeunes gens de notre famille ou amis de M. de Nicolay, tous employés dans des administrations diverses, car la révolution avait imposé à presque tous la nécessité de travailler, venaient le samedi soir passer gaiement leur dimanche à Osny et retournaient le lundi matin à leurs différents bureaux; il est à remarquer que toute cette génération crûe pendant la tourmente révolutionnaire fut utile et occupée et qu'on voyait rarement des jeunes gens oisifs, comme on en rencontre tant à présent. L'état militaire surtout en occupait beaucoup. Pendant le temps

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 978.

que nous passions à Paris, nous allions beaucoup dans le monde, quoique nous ne tinssions en rien au gouvernement alors, car mon père quoique général ne fut point employé par l'Empereur si ce n'est vers la fin de ses campagnes lorsqu'il eut besoin de faire bois de toutes flèches; mon oncle Alexandre fut le seul qui fut employé par lui dans l'administration. Il commença par la préfecture de Digne, d'où il alla à Coblentz, puis à Aix-la-Chapelle, où nous fûmes lui faire une visite de 3 ou 4 mois, en 1806 ou 1807 et où nous vîmes beaucoup de monde, car la grande armée fournissait bien des buveurs à ces eaux favorables aux blessures. Nous y vîmes cette année-là Mme de Canésy qui devint plus tard Mme de Caulaincourt et qui vit encore portant le titre de duchesse de Vicence. Mme de Rémusat, dame du palais de l'Impératrice, s'y trouvait avec elle. Il y avait alors la femme d'un receveur général qui faisait la pluie et le beau temps : elle s'appelait Mme Gay, connue depuis par ses poésies sous le nom de Sophie Gay; elle avait été, je crois, en premières noces Mme Liotier, avait deux filles de ce premier mariage dont l'une épousa un des élèves en administration de mon oncle Alexandre qui en avait plusieurs et qui étaient tous de notre connaissance; celui-là s'appelait M. O'donnel, connaissance de ma jeunesse car il était parent d'une de mes meilleures amies, Mme de Montguyon, avec laquelle je restai en grande intimité jusqu'à sa mort. M. et Mme de Montguyon étaient un excellent ménage qui furent de nos meilleurs amis. M. O'donnel, leur proche parent, était donc également lié avec nous; c'est ainsi qu'il devint un des élèves de mon oncle. Nos relations ne se sont jamais rompues quoique nous ne vécussions pas dans la même société et que nous ne fussions pas en identité complète de sentiments ni de manières de voir. Depuis quelques années surtout, je le voyais plus souvent; il était assez isolé n'ayant qu'un fils qui n'est pas marié; il venait passer quelque temps à Busagny, mais comme il a trois ans de plus que moi, la vieillesse et ses infirmités le clouent dans son troisième étage de Paris comme je le suis dans le salon de ma verdoyante

campagne. Cette Mme Gay avait beaucoup d'esprit, menait une vie assez excentrique, recevait chez elle beaucoup de monde. On jouissait dans ses salons d'une entière liberté; elle maniait bien les vers; les siens étaient presque toujours spirituels mais aussi très souvent méchants, ce qui fut même la cause que son mari perdit sa place. Il y avait comme chef d'une administration à Aix-la-Chapelle un M. Lerat qui avait une femme et une sœur qui n'était plus de la première jeunesse; la femme jeune encore nonobstant avait des prétentions à la figure, à l'élégance et à l'esprit, mais comme sous tous ces rapports elle n'était pas à la hauteur de Mme Gay, tout naturellement elle la jalousait et ne l'aimait point. A cette époque, M. Lerat maria sa sœur peu jeune et pas plus jolie à un de ses employés; à cette occasion Mme Gay fit une chanson en plusieurs couplets très spirituelle, très amusante mais assez cinglante; cela mit le comble à la fureur de la famille Lerat qui fit si bien qu'elle s'attacha à poursuivre la Recette Générale, qui donnait peut-être bien un peu prise à la censure, et qu'elle finit par lui faire perdre sa place, tandis que M. Lerat fut chargé de le remplacer provisoirement. Je connus là aussi Mme d'Alton, femme du Receveur général de Coblentz où mon oncle l'avait connue. C'était une femme d'esprit, sans prétention, de cœur honnête et de bons sentiments; je conservai avec elle d'excellentes relations jusqu'à sa mort qui fut prématurée; elle était fille de M. Ché, préfet de Strasbourg, mais on disait tout bas qu'il n'était que son père d'adoption; elle-même en était persuadée et se croyait fille naturelle du duc d'Orléans; je suppose que c'était du père de Louis-Philippe. De la préfecture d'Aix-la-Chapelle, mon oncle passa à celle de Turin où il resta jusqu'à l'entrée des étrangers en France. Comme je le disais plus haut, nous allions beaucoup dans le monde et, sans avoir aucun rapport avec le gouvernement, nous allions chez des gens qui le servaient, entre autres chez Mme de Sémonville que nous connaissions depuis fort longtemps. J'avais même été très liée avant mon mariage avec sa seconde fille qui épousa fort jeune le général

Joubert qui partit pour la guerre en sortant de l'église et fut tué. Il laissa une veuve qui n'avait point été femme; elle épousa quelque temps après le Maréchal Macdonal qui était veuf aussi et avait deux filles; il était beaucoup plus âgé qu'elle et quoiqu'elle fût bien portante en l'épousant, sa santé ne tarda pas à s'altéer après la naissance de son premier enfant qui fut Mme de Rochedragon. Cette pauvre jeune femme mourut de la poitrine ou de consomption, grosse de son second enfant. Il paraît que le sort du pauvre Maréchal de Macdonal était de tuer toutes ses femmes, car quelques années plus tard il épousa Mlle de Bourgoin qui avait trente ans, était dans l'âge de la force. Elle était d'une belle taille, d'une figure fort agréable avec toutes les apparences de la santé et mourut cependant aussi, comme les deux autres, après avoir donné le jour à un fils. Notre vie de famille s'écoulait ainsi fort tranquillement à ça près de quelques discussions politiques entre mon père et ma mère qui, grâce à l'influence de mes oncles, s'élevaient souvent jusqu'à l'aigreur et à un peu d'ennui de la part de mon mari, que son oisiveté fatiguait d'autant plus que, nos ressources pécuniaires étant beaucoup plus bornées que ne pouvait le faire croire la position de mes parents et mon titre de fille unique, il n'y avait pas trop moyen de faire quelques voyages ou de se livrer à quelques distractions qui eussent exigé des dépenses. Mon mari conçut donc l'idée d'essayer de devenir auditeur et de s'attacher à l'administration; je l'y engageai beaucoup, quoique son éducation se fût nécessairement ressentie de la tempête révolutionnaire. Il avait le jugement très sain, les vues droites et le cœur bien placé. Il n'avait pas fait d'études spéciales, mais il n'en fallait pas alors et on pouvait aborder presque toutes les carrières sans subir d'examen. Il fit donc des démarches pour arriver à ce but; je ne pourrais pas dire au juste dans quelle année ce fut, mais je sais que la charmante Impératrice Joséphine était encore sur le trône, car du moment où mon mari fut auditeur, je fus à la Cour, c'est-à-dire deux fois par an : au 1er janvier et dans quelque autre circonstance mémorable. Cela n'avait

rien changé à notre manière de vivre. Quand nous étions à Paris M. de Nicolay suivait tout naturellement le Conseil d'Etat; quand nous étions à la campagne, il allait aux séances deux fois par semaine, rapportant du travail à faire qu'il remportait à son premier voyage. J'allais, comme je l'ai dit, deux fois par an aux réceptions du soir; on était en rang; l'empereur passait devant vous, vous demandait votre nom; il ne s'est jamais rappelé le mien. Je prétendais pourtant qu'il aurait dû me reconnaître à mon habit de Cour qui a toujours été le même tout le temps que j'ai été aux Tuileries sous l'Empire. L'Impératrice le suivait à peu de distance; pour elle c'était différent; toujours de bonnes, d'aimables et spirituelles paroles; elle trouvait même le moyen de réparer les discours un peu brusques de son illustre époux. Je me rappelle avoir entendu cet illustre époux dire à Mme Renaud de Saint-Jean-d'Angely qui avait une réputation de beauté assez méritée, au moment où il s'arrêtait devant elle; « Mon Dieu, Mme Renaud, comme vous êtes laide ce soir ». La pauvre femme en fut toute interdite. Il passa outre et continua sa marche. L'Impératrice, qui venait après et qui avait entendu le propos, s'arrêta devant Mme Renaud et lui dit avec son charmant organe et son regard bienveillant : « Savez-vous, Mme Renaud, que je suis jalouse de vous? » A quoi la pauvre femme répond : « En vérité, Madame, il n'y a pas de quoi ». — « Si fait, si fait, reprit Joséphine, car l'Empereur ne dit jamais de choses dures qu'aux gens qu'il aime ».

Ce pauvre Empereur n'était-il pas bien heureux d'avoir un si charmant réparateur de ses torts? Il l'aimait, il l'appréciait et cependant par ambition il s'en sépara en lui déchirant le cœur. A quoi cela lui a-t-il servi?

J'ai omis de parler d'un événement qui se passa en 1804, qui eut un affreux retentissement et qui imprima sur le front de l'Empereur une tache que tous ses succès, ses triomphes et les choses utiles qu'il a réellement faites en administration n'ont pu laver, car comme le disait M. de Talleyrand avec son esprit sceptique, c'était pire qu'un crime puisque c'était une faute. Je veux parler de

l'arrestation, de l'emprisonnement, puis enfin de la mort du duc d'Enghien; ces trois faits se succédèrent avec une rapidité incroyable et eurent une funeste influence sur l'existence et la réputation politique d'un homme pour lequel j'eus beaucoup d'amitié et qui était bien innocent de tous les torts qu'on lui imputa. Je veux parler d'Armand de Caulincourt qui était alors aide de camp de l'Empereur; un ordre avait été donné à M. de Colbert également aide de camp de porter à M. Ché, préfet de Strasbourg, des papiers importants qu'il devait ouvrir et dans lesquels il trouverait la mission qu'il devait donner à l'aide de camp qui lui était envoyé et à d'autres personnes. M. de Colbert, tombé malade avant de recevoir cette mission, ne put la remplir et à son défaut ce fut M. de Caulincourt qui en fut chargé; il se rendit donc chez M. Ché, il dit à M. de Caulincourt qu'il devait aller arrêter un individu qui s'appelait je crois Dracke, agent subalterne de diplomatie s'occupant à ce qu'il paraît de sourdes menées qui donnaient de l'inquiétude et dont on voulait s'assurer; un autre ordre d'arrestation bien plus grave et qui eut des suites douloureuses était contenu dans les papiers envoyés à M. Ché; c'était celui qui concernait le duc d'Enghien, que le général Ordonner fut chargé d'exécuter et dont il s'acquitta avec toute la célérité qui lui était ordonnée, ce qui fait qu'il était arrivé à Paris avant même que M. de Caulincourt n'y fût revenu. Quand à son retour ce dernier apprit l'arrestation à laquelle avait donné lieu un ordre qui lui était inconnu mais qu'il avait porté à Strasbourg, il fut dans un désespoir d'autant plus grand qu'il avait été autrefois le compagnon des jeux et de la jeunesse du duc d'Enghien et qu'outre le chagrin que cette action lui causait par elle-même, il voyait tout le parti que la malveillance en pouvait tirer contre lui; il fut supplier l'Impératrice Joséphine, qui le connaissait et l'aimait depuis longtemps, d'employer tous les moyens de persuasion auprès de l'Empereur pour détourner le coup qui menaçait une tête si illustre et si innocente. Elle le fit avec tout le zèle que lui donnait son excellent cœur, son amitié pour Armand et la gloire de son époux qu'elle

voyait compromise, elle obtint enfin qu'il donnât un contre-ordre; mais au moment où l'on sonnait un domestique pour l'envoyer à Vincennes, la porte s'ouvrit et un courrier venant de cette funeste demeure venait annoncer que les ordres de l'Empereur étaient exécutés; il paraît que l'Empereur lui-même ne croyait pas à une pareille promptitude; on dit qu'il faut l'attribuer à Savary, duc de Rovigo, si dévoué à son maître qu'il assurait que si celui-ci lui donnait l'ordre de manger un de ses enfants il le ferait sans hésiter. Ce qui est certain, c'est que ce jugement inique, prononcé au milieu de la nuit, fut exécuté à l'heure même dans les fossés de Vincennes; qu'on attacha une lanterne sur la poitrine de ce malheureux prince afin que l'obscurité ne fît pas manquer le but; qu'on ne se donna pas seulement 24 heures de réflexion et qu'on exécuta cette œuvre d'iniquité avec plus de célérité qu'on n'en eût mis pour le plus grand criminel. Cette action si coupable empoisonna la vie de Caulincourt, car comme il l'avait prévu tous ses ennemis, et qui est-ce qui n'en a pas quand on est dans une haute position? l'accusèrent de cette odieuse arrestation; les malveillants, et le nombre en est grand, se joignirent à ses accusateurs et dès lors l'opinion fut généralement contre lui. Cependant, il était complètement innocent de ce dont on l'accusait; son seul tort, mais il est réel, est de n'avoir pas eu le courage de renoncer à sa position et de démentir par une retraite honorable des bruits si injurieux. Quoique ce fût un homme de la plus grande probité, de principes sévères et de beaucoup de loyauté, il était ambitieux et n'eut pas la force d'abandonner un avenir déjà brillant et qui devait le devenir beaucoup davantage. Son père était sénateur, heureux et fier de ce titre; sa sœur, qui avait été Mme de Mornay et qui était alors Mme d'Esterneau, était dame de la Mère de l'Empereur. M. d'Esterneau, son mari, était attaché à la même princesse, toutes ces existences-là eussent été sacrifiées avec la sienne. Il recula, il eut tort, mais dans ma conviction il n'en fut pas moins toujours un brave et galant homme pour lequel je n'ai jamais cessé d'avoir une sincère amitié. J'en reviens au moment

où j'ai dit que mon mari était auditeur; nos étés passés à la campagne, trois ou quatre mois passés à Paris complétaient l'emploi de notre année. Nos mois d'hiver étaient mondains, allant presque tous les soirs dans le monde, dans nos sociétés intimes surtout, mais aussi dans de grands bals, non seulement chez les Ministres mais aussi aux Tuileries. Je n'allais guère qu'aux bals masqués qui s'y donnaient; je ne pouvais ni ne voulais mettre autant d'argent à ma toilette qu'il en fallait pour assister aux bals parés; la dépense des femmes de ce monde-là était aussi considérable qu'elle l'est à présent dans toutes les classes de la société; mais les femmes honnêtes et de bon sens qui n'avaient pas de maris dont les gros traitements pussent aider aux frais de leur toilette s'abstenaient de ces extravagances, ce qu'elles ne font pas maintenant. Pour les bals masqués, un simple domino ou un petit habit de paysanne suisse ou napolitaine suffisait pour qu'on pût passer sa soirée d'une manière amusante, voir de beaux quadrilles; aussi y allais-je souvent; car outre les bals des Tuileries, il y en avait aussi chez M. de Mareschal, chez Cambacérès archi-chancelier, aux réceptions duquel j'allais comme femme d'auditeur deux ou trois fois par hiver; il nous faisait l'honneur de nous engager quelquefois à dîner. Sa réputation de gourmand était fort établie et n'était surpassée que par celle de son secrétaire, M. d'Aigrefeuil. Il donnait donc d'excellents dîners et avait le moyen de le faire sans y mettre beaucoup de son argent, ce qui lui plaisait, dit-on, n'aimant pas la dépense. De tous les départements de France et de toutes les villes connues, on lui envoyait, à titre d'offrande, tout ce que ces départements et ces villes fournissaient de rare et de bon. Il n'avait donc à acheter que les choses ordinaires de son dîner, tandis que les mets recherchés ne lui coûtaient rien. Aussi, les voyait-il mangés avec la plus grande satisfaction, mais il voyait avec moins de plaisir attaquer une volaille, un plat qui pouvait se conserver pour le dîner du lendemain et qu'on ne manquait pas de lui servir quand il était en petit comité. J'avais su cette faiblesse de son Altesse par un de ses

neveux qu'on appelait Olivier Lavollé, avec lequel nous étions très liés ainsi qu'avec sa femme qui était remarquablement jolie et qui à l'âge de dix-sept ans était Mlle de Monferrier. Fille bien née, mais sans fortune, elle avait épousé un nommé Bastarèche, banquier fort riche, mais véritable monstre par la figure et par sa conformation. Il n'était déjà plus très jeune; il était de Bayonne où il avait connu ma mère dans sa jeunesse; il l'appelait « ma payse » et venait souvent à la maison où il me causait une grande frayeur par sa laideur. Pour en revenir à M. Lavollé, il aidait l'archi-chancelier à faire les honneurs de sa maison et était toujours à table en face de lui. En me révélant la faiblesse de son oncle à l'égard des volailles, il m'avait défiée de jamais pouvoir en manger à aucun de ses dîners; j'avais relevé le gant et nous avions parié; au premier dîner je me rappelai la gageure; j'étais à la droite de cet excellent archi-chancelier qui m'offrait avec les instances les plus obligeantes toutes les excellentes choses qu'on passait aux convives; à quoi je répondais que j'étais au régime et ne pouvais manger que de la volaille; il y en avait une magnifique devant moi; le pauvre Cambacérès dit donc à son maître d'hôtel de me donner de la volaille, mais celui-ci qui était habitué aux usages de la maison n'en fit rien. Autres mets offerts par l'amphitryon, même réponse de ma part toujours pour la même raison et comme par le fait il ne voyait rien sur mon assiette depuis le commencement du dîner, il renouvela l'ordre de me donner de la volaille, d'un ton dont l'écuyer tranchant connaissait probablement la valeur, car un instant après on m'apportait la moitié de l'aile d'une superbe poularde. Je lançai un regard triomphant à M. Lavollé qui s'était aperçu de ce qui s'était passé; il me fit un signe qui voulait dire qu'il se reconnaissait vaincu et m'apporta deux jours après la plus jolie petite tabatière en nacre de perle doublée en vermeil, comme prix du pari; je la possède encore. J'allais aussi une ou deux fois par hiver aux réceptions de la princesse Borghèse et de la reine Hortense quand elle se trouvait à Paris; le temps s'écoulait ainsi; signalé par les nom-

breuses victoires de l'Empereur qui valurent tant de gloire à la France en lui coûtant tant d'argent, de sang et de larmes; les guerres se succédaient ou du moins elles ne cessaient pas; il fit de tous ses frères des souverains en détrônant les anciens par le succès de ses armes; il fit de ses généraux des ducs, des maréchaux, des gens puissamment riches; du reste, ils l'avaient bien mérité par leur dévouement et leur bravoure; mais ce fut alors en France deux sociétés d'éléments tout à fait différents : l'un composé d'une vieille et bonne noblesse qui avait des titres qu'elle ne portait pas, l'autre toute fraîche avec des dignités, des cordons et des titres qu'elle portait avec la plus grande satisfaction et auxquels elle s'habitua le plus facilement du monde. Ces deux sociétés, si elles ne se confondaient pas, n'étaient pas non plus trop agressives l'une envers l'autre; même, sur les derniers temps de l'Empire, il s'était opéré un peu de fusion. Je n'entrerai donc dans aucun détail sur ce qui se passa dans la politique intérieure et extérieure. J'étais trop jeune encore et trop peu expérimentée en ces sortes de matières, soit guerrières, soit diplomatiques, pour pouvoir porter un jugement. J'arrive donc à 1809, époque à laquelle la pauvre Impératrice Joséphine fut répudiée. Jusqu'à cette époque, la nécessité de cette démarche ne s'était pas fait sentir; la Reine de Hollande avait un fils que l'Empereur affectionnait tout particulièrement et qu'il avait déclaré vouloir adopter. Joséphine, grand'mère de cet enfant, le regardait comme son protecteur, l'aimait comme son sauveur, car il devait la préserver de la répudiation, l'empereur l'ayant choisi pour son successeur; malheureusement, ce pauvre enfant mourut du croup à La Haye et l'existence comme souveraine de la pauvre Joséphine fut menacée dès ce moment. Nous apprîmes, ma mère et moi, en déjeunant non seulement le triste sort de cette malheureuse femme, non seulement sa répudiation, mais encore que dès la veille, elle avait quitté les Tuileries et était à l'Elysée où elle devait rester jusqu'à ce qu'on eût statué sur son sort; notre premier soin fut de courir vers elle, car elle avait eu beaucoup d'amitié pour ma mère

dans le temps où leur position sociale était identique et beaucoup de bontés et d'égards pour nous depuis qu'elle avait conquis sa haute position; elle nous reçut avec autant d'affabilité que le lui permettait sa grande exaspération; elle parut touchée de la part sincère que nous prenions à sa disgrâce, mais je ne pus m'empêcher d'être un peu surprise du costume qu'elle avait adopté pour débuter dans cette nouvelle vie de retraite et d'abandon. Elle avait une robe montante de satin rose ornée de beaucoup de blondes, un casque de forme antique, également en satin rose et sur lequel flottaient de nombreux panaches blancs. Dans son émotion, elle arpentait à grands pas le salon, animée d'une agitation fébrile et disant beaucoup de choses qui ne rappelaient en rien la douceur, la fraîcheur et la gaîté de son costume. Cependant, il fallait se soumettre, elle le fit. Même, après ce premier moment d'irritation, ce fut de bonne grâce et favorisée par son esprit, par son charmant caractère et la bonté de son cœur. Elle parvint à se faire dans la retraite qui lui fut assignée une existence cent fois plus douce, plus élégante et plus gaie que ne l'eut jamais celle qui lui succéda. Je fus en position d'en juger souvent par moi-même, car accueillie avec bonté, même encouragée par Joséphine qui ne perdait aucune occasion d'augmenter sa clientèle et de donner si ce n'est de l'éclat, du moins de la gaîté et de l'agrément à cette cour secondaire, nous y dînions au moins deux ou trois fois par mois, pendant le temps que nous restions à Paris; j'avoue que je m'y amusai beaucoup. L'Impératrice était entourée, outre ses dames d'honneur et des officiers de sa maison, de jeunes filles de bonne maison, presque toutes de figures agréables; il y avait des talents distingués, de sorte qu'après le café, on écoutait une heure de très bonne musique après laquelle toutes ces jeunes filles se livraient à la danse, à la gaîté pendant que l'Impératrice jouait au billard où j'ai souvent eu l'honneur de faire sa partie; elle jouait bien quoique avec une houlette, mais j'étais plus forte qu'elle et la gagnais souvent, ce qui mettait en colère son chevalier d'honneur, M. de Beaumont, qui m'engageait tout bas à

la laisser gagner : à quoi je répondais qu'elle avait sous tous les rapports trop d'avantages sur moi pour que je ne me refusasse pas au moins celui-là. Elle s'apercevait quelquefois de ces discussions, disait que j'avais raison et que M. de Beaumont était un vilain flatteur, puis l'Impératrice jouait au wist jusqu'au moment où on servait le thé; à onze heures ou vers minuit tout le monde se séparait. Je me rappelle qu'un jour au moment où nous nous disposions à nous retirer, on nous apprit que, notre cocher étant gris, les chevaux l'avaient renversé comme il voulait faire avancer la voiture, que n'ayant plus rien qui les retînt, ils s'étaient sauvés et ne s'étaient arrêtés que parce que la voiture s'était accrochée à un des aqueducs de la machine de Marly. Il fallut du temps pour ramener tout ça à la Malmaison et notre cocher étant hors d'état de remonter sur le siège, M. de Nicolay en bas de soie, l'épée au côté et en chapeau à trois cornes, fut obligé de prendre sa place et nous remmena à Paris.

Je voyais là souvent Mme la princesse d'Arambert, qui était une demoiselle de la Pagerie, proche parente de l'Impératrice. On lui avait fait épouser le prince d'Arambert, qu'elle n'aimait pas du tout. Mais en revanche, elle avait pris dans les salons de la Malmaison beaucoup d'affection pour un jeune M. de Guitry, d'une figure agréable, d'une charmante tournure, qui lui faisait une cour assidue qui ne tarda pas à obtenir une parfaite réciprocité. Tout ce petit roman se filait au milieu d'une cour jeune et fort indulgente, car l'Impératrice l'était tout autant que les plus jeunes personnes. Je sais que ce roman se dénoua de la manière la plus honorable par le mariage des deux amants; mais je ne sais pas si ce fut la mort du duc d'Arambert qui permit cette union ou si ce fut la cassation par le pape de son premier mariage. Quoi qu'il en soit, ce fut un grand malheur pour la pauvre Mme de Guitry, car après avoir été si tendrement aimée et continuant elle-même à aimer avec la même ardeur, ce second mari devint d'une infidélité qui alla presque jusqu'à la cruauté envers une femme si éprise et si jalouse; il contracta une liaison coupable avec une fille naturelle du duc de Bour-

bon, Mme de Reuilly. Il ne fit rien pour dissimuler cet oubli de ses devoirs, affichant même cette fâcheuse liaison, torturant le cœur de sa femme qui finit par en mourir; après ça, il épousa l'objet de son nouvel amour quoiqu'il eût plusieurs enfants de sa première femme.

Je voyais aussi souvent, dans ces réunions de la Malmaison, ma cousine de Saint-Aignan; deux ou trois fois, je l'y vis venir accompagnée de M. d'Aurecourt qui lui servait d'écuyer pour ces visites un peu éloignées de Paris. Je ne lui dissimulai pas que je m'affligeais de la voir en société d'un homme que je ne pouvais souffrir et qui avait par devers lui une action qui donnait la plus mauvaise opinion de son caractère et de son cœur et à laquelle je croyais devoir un des plus vifs chagrins de ma jeunesse; c'est la mort d'une de mes meilleures amies dont j'ai parlé plus haut, cette intéressante Zulma de Beaumé. Voilà le fait. M. de Beaumé et M. d'Avrencourt étaient voisins de campagne en Picardie, du côté de Bapaume; ils avaient deux terres dont les parcs étaient limitrophes. M. d'Avrencourt était de plusieurs années plus jeune que M. de Beaumé; il émigra, ses biens furent confisqués et M. de Beaumé, resté en France, racheta la terre d'Avrencourt, pour la lui conserver. A son retour en France, il la lui rendit et leur liaison se trouva tout naturellement encore plus intime; tout le temps qu'ils passaient à la campagne, ils étaient l'un chez l'autre; il s'ensuivait nécessairement beaucoup de familiarité entre Zulma et M. d'Avrencourt; elle grandissait, touchait l'âge de se marier; elle prit une tendre affection pour ce voisin qui était toujours là et avec lequel on jouait la comédie, qui était spirituel quoique d'une rare laideur. Ce mariage convenait beaucoup à M. de Beaumé; il fixait sa fille près de lui et lui donnait un gendre qu'il aimait et qu'il estimait. Pendant deux hivers de suite, je le vis dans toutes les réunions, occupé de cette chère enfant. Dans les soirées que donnaient M. et Mme de Beaumé, il avait déjà l'attitude d'un gendre, en faisait les honneurs avec eux, ce qui n'étonnait personne, le mariage étant regardé comme prochain. Ce fut, je

crois, en 1805 ou 6, qu'étant retournée à Beaumé au commencement du printemps avec son père et y attendant M. d'Avrencourt qui devait les y rejoindre quelques semaines plus tard, en déjeunant avec son père, parcourant le journal, elle jeta un cri et perdit connaissance; son père effrayé appela du secours, ramassa le journal, le parcourut et ne tarda pas à reconnaître ce qui avait causé cette funeste impression. Le mariage de M. d'Avrencourt y était annoncé avec une demoiselle de la Pagerie, parente de l'Impératrice Joséphine. Cette personne était laide, peu distinguée mais à cette condition on rendait à M. d'Avrencourt 20.000 livres de rente en bois, à lui appartenant et qui étaient encore sous le séquestre. Le saisissement de ma pauvre amie était arrivé dans de certaines conditions de santé, qui devinrent d'autant plus fâcheuses que sa mère n'étant pas à la campagne avec elle, elle ne put lui demander ses conseils. Cet état de langueur fut promptement suivi d'un état plus aigu; elle tomba sérieusement malade. Je lui avais souvent écrit sans avoir de réponse. Je ne savais à quoi attribuer son long silence lorsqu'une lettre de sa mère, datée de Bapaume, m'apprit sa maladie, le danger qu'elle avait couru mais qui ne s'adoucit qu'à la condition de la laisser attaquée d'une maladie chronique qui se tourna bientôt en hydropisie; elle en mourut au bout de deux ans. Ses parents furent au désespoir car elle était bien la réunion de toutes les bonnes et aimables qualités et, sans être régulièrement jolie, était un parfait assemblage d'agréments et de grâces. On la fit enterrer à Beaumé; pour arriver à ce village, il fallait traverser celui d'Avrencourt; dans ces deux localités, elle était également adorée, y ayant exercé son inépuisable charité. Lorsque le convoi entra dans le village d'Avrencourt, le tonnerre tomba sur le château; un violent incendie se déclara, toutes les cloches du village sonnèrent pour appeler au secours, aucun des habitants ne s'y rendit; tous en pleurant suivaient le convoi de ma pauvre amie. On assure que le feu dévora une partie du château et qu'il s'arrêta de lui-même lorsque Zulma fut descendue dans sa dernière demeure. Il

n'est donc point étonnant que moi qui lui était si attachée, j'aie pris en détestation un homme qui lui avait fait tant de mal et qui avait été si faux et si ingrat envers cette famille. Du reste, ma pauvre amie n'avait conservé aucun amour pour lui. Le mépris que lui avait inspiré sa conduite l'en avait entièrement guérie.

A dater de la répudiation de l'Impératrice, l'existence de l'Empereur devint de plus en plus accidentée; il épousa Marie-Louise, princesse d'Autriche, dont il eut un fils qui, comme tous les prétendants que nous avons eus depuis la mort du roi Louis XVI ne monta pas sur le trône. Cette illustre alliance flatta peut-être beaucoup l'ambition de l'Empereur mais ne dut pas le satisfaire sous le rapport de l'agrément intérieur, car il fut loin de retrouver l'esprit et les grâces auxquels il était accoutumé. Je me rappelle d'avoir entendu raconter que l'Impératrice Marie-Louise qui ne parlait pas très correctement le français et n'en connaissait pas tous les mots disait souvent des choses très extraordinaires. Il paraît que peu après son mariage, il commença à être mécontent de son beau-père, qu'il en parlait assez cavalièrement à sa femme qui, en bonne fille, voulait le défendre, et que l'Empereur lui dit assez brusquement : « Bah! votre père n'est qu'une ganache », à quoi elle ne répondit rien parce qu'elle ne connaissait pas la valeur de ce mot. Elle raconta donc la chose à une des dames du palais, en qui elle avait le plus de confiance, lui demandant ce que voulait dire *ganache;* à quoi cette dame qui ne voulut pas faire de la peine à l'Impératrice lui répondit que cela signifiait un vieillard très respectable. Le lendemain, l'Archi-Chancelier vint faire une visite à Marie-Louise; ayant à l'entretenir de quelques affaires, mais craignant de l'ennuyer, il lui demanda s'il ne serait pas importun : « Oh! sûrement non, lui répondit l'Impératrice, car je vous trouve, Monsieur l'Archi-Chancelier, une véritable ganache. » Le pauvre Cambacérès fut très blessé de cette qualification; il allait se retirer tout à fait fâché quand la dame que Marie-Louise avait consultée lui raconta l'étymologie de ce mot. Ce mariage autrichien eut surtout un grand inconvénient : ce fut de brouiller

le Saint-Père avec l'Empereur qui, à cette occasion, fit éprouver de grandes vexations au pape, le retint prisonnier et mit un grand désaccord entre la Cour de Rome et celle des Tuileries.

A dater de ce moment, l'amour des conquêtes ne fit qu'augmenter chez l'Empereur; il fit la guerre à toutes les puissances; il eut recours à toutes ses ressources pour pouvoir suffire à toutes les obligations que lui suscitaient de pareilles conquêtes. Ce fut à peu près vers 1810 ou 11 que mon père fut rappelé au service; il fut d'abord envoyé en Allemagne, commanda à Wursbourg, ayant emmené pour son aide-de-camp notre cousin Antoine de Tessières qui avait été, ainsi que ses deux frères aînés Louis et Augustin, le premier employé comme sous-préfet dans l'administration, le second employé dans la Marine, où il devint Capitaine de Vaisseau. Il avait été fait prisonnier par les Anglais et retenu comme tant d'autres sur les Pontons dont il avait pu s'échapper. Ces trois jeunes gens, dis-je, avaient été recommandés par leur père à ma famille qui les surveillait et les faisait sortir dans les jours de congé. Antoine, le plus jeune, qui fut l'aide de camp de mon père, s'était engagé dans la légion d'Aramberg. Je ne me souviens plus trop comment il avait poursuivi sa carrière, ni quel était son grade lorsque mon père le prit pour aide-de-camp. Cette association fut un bonheur pour tous deux puisque mon père put l'aider de ses conseils, le protéger dans sa carrière militaire et qu'il trouva en lui, non seulement un brave et courageux aide-de-camp, mais un ami dévoué au cœur loyal et désintéressé; il poursuivit aussi loin qu'il le put son état militaire, fut capitaine commandant à la place de Paris, sous les ordres du général Darieul du temps de Louis-Philippe, eut des moments difficiles à passer et péniblement occupés au moment de la déchéance de ce roi usurpateur, fut ensuite envoyé à Rennes jusqu'au moment où il prit sa retraite pour s'établir à Paris et s'occuper de l'établissement de sa nombreuse famille; il y vit encore, ainsi que sa femme, plus jeune de dix ans que son mari qui n'est que de peu d'années mon cadet. La plus sin-

cère amitié a toujours régné entre nos deux familles. Arrivés à Wursbourg, mon père eut besoin d'un second aide-de-camp et comme il vivait assez retiré du monde, et ne connaissait plus pour ainsi dire personne dans l'armée qui s'était entièrement rajeunie depuis qu'il n'en faisait plus partie activement, il s'adressa au maréchal Berthier, prince de Neuchâtel et duc de Wagram (qui avait épousé une princesse Pie de Bavière) dont il avait été le camarade pendant la guerre d'Amérique et avec lequel il était assez en intimité pour avoir avec lui des relations familières et auquel il avait dit, lors d'une blessure grave qu'il avait reçue à l'assaut de la ville d'York dans la guerre d'Amérique où il avait été par partie de plaisir, car il n'était pas commandé pour cette expédition, où il avait eu les deux rotules cassées, en montant à l'assaut, étant tombé dans la tranchée où il fut secouru par Berthier auquel il remit son épée : « Tiens, Berthier, je te fais Connétable! » Depuis, ils avaient souvent ri ensemble de cette espèce de prédiction. Le prince lui envoya donc à Wursbourg un jeune officier qui s'appelait de Présolles, d'une jolie tournure et d'une figure agréable, qui servait déjà depuis longtemps et qui avait déjà la croix d'officier de la légion d'honneur; tandis que son général, mon pauvre père, n'était pas seulement chevalier; il écrivit à Berthier pour lui faire part de cette circonstance un peu anormale, et la croix de la Légion d'honneur lui fut envoyée courrier par courrier. M. de Présolles qui nous était alors entièrement étranger devint quelques années plus tard mon neveu en épousant une demoiselle de Barême, nièce de M. de Nicolay. Il resta peu de temps auprès de mon père qui lui-même fut plus tard envoyé de Wursbourg (où il était dans les meilleures relations avec le duc régnant qui devint plus tard grand-duc de Toscane) en Espagne où on lui donna le commandement de la ville de Santona, qu'il conserva à la France jusqu'au moment où elle changea de maître par la rentrée des Etrangers. Alors mon père remit à l'Espagne cette ville qui redevenait sa propriété. L'esprit de conquête entraînant toujours l'Empereur, il entreprit en

1812 la guerre la plus formidable qu'il eût encore faite. Elle était dirigée contre la Russie, vers laquelle il marcha avec une armée de quatre cent mille hommes, la plus belle et la mieux organisée qu'on pût voir. Ce fut une marche triomphale jusqu'à Moscou dont on se rendit maître, mais ce ne fut qu'un monceau de cendres, car les Russes l'avaient brûlé en l'abandonnant. Depuis son entrée en Russie où l'Empereur avait suivi son armée, il avait organisé une manière de pouvoir continuer la direction de son gouvernement; à Paris tous les quinze jours partait un auditeur du Conseil d'Etat qui lui portait un portefeuille où se trouvaient réunies toutes les affaires importantes qu'on avait à lui soumettre; une partie d'entre eux rapportaient les portefeuilles, d'autres étaient retenus à l'armée et étaient élevés au poste d'Intendant de quelques provinces. Ce fut ce qui arriva à M. de Nicolay, quand il fut désigné pour porter le portefeuille. Il fut à Saint-Leu où était la reine de Hollande lui demander ses commissions pour l'Empereur; je l'accompagnai dans cette visite, mon ancienne liaison avec la Reine Hortense m'en donnait le droit et j'en avais le désir. Il me souvient que dans le salon où elle nous reçut je fus arrêtée dans ma marche par deux jeunes enfants qui se roulaient sur le tapis; n'ayant pas prévu cet obstacle je fus presque au moment de marcher sur eux; un des deux était certainement l'Empereur actuel, car leur aîné n'existait déjà plus. Nous fîmes la même visite à l'Impératrice Joséphine, puis M. de Nicolay s'embarqua pour ce long voyage qui lui souriait assez et qui me causait bien du souci, quoique je ne me dissimulasse pas qu'il pouvait en résulter de grands avantages pour sa carrière politique. C'est ce qui arriva en effet; car peu après avoir rejoint le quartier général, il fut nommé intendant de Vilna, une des plus belles provinces conquises; mais cet avantage fut contrebalancé pour moi par bien des sujets d'inquiétude, même d'effroi; dans ces postes d'intendant, on courait des dangers. M. de Villefranche, jeune auditeur d'une grande espérance, fut tué d'un coup de canon et M. de Nicolay, quoiqu'il s'en soit heureusement tiré, fut exposé à des

dangers bien plus longs et bien plus multipliés puisqu'il eut à subir la retraite de Vilna, dont il sortit un des derniers et dont il serait même sorti le dernier, si M. Daru ne lui avait pas fait dire de ne pas attendre le dernier moment, où il aurait été exposé d'une manière bien grave; cette retraite fut le dénouement de ce funeste drame. L'Empereur qui ne pouvait se dissimuler que cette immense partie était perdue l'abandonna et revint à Paris avec M. de Caulincourt en disant : Sauve qui peut! On fit à cette époque une chanson, car les Français rient et chantent toujours, quelle que soit la gravité des événements. Cette chanson était hardie pour ce temps qui n'était pas celui d'une entière liberté et pourtant elle circula dans toutes les mains. Je me la rappelle et la voici :

Il était un petit homme
Qu'on appelait Legrand
En partant.
Vous allez savoir comme
Il fut nommé petit
A Paris.

Gai, gai mes amis,
Chantons le renom
Du grand Napoléon!
C'est le héros. C'est le héros
Des Petites-Maisons.

2e couplet.

En traversant l'Ukraine
Il crut voir Moscou
Le Pérou.
Mais ce grand Capitaine
N'y rencontra, morbleu!
Que du feu.
Gai, gai mes amis,
Chantons le renom, etc...

3e couplet.

Que faire en cette ville?
On voit chaque maison
En charbon.

Il n'est pas très facile
D'y passer son hiver
En plein air.
Gai, gai mes amis, etc.

4e couplet.

Il faut faire retraite,
Dit ce guerrier penaud.
Mais il faut
Mettre dans la gazette
Que nous faisons un grand
Mouvement.
Gai, gai mes amis, etc.

5e couplet

Il quitte son armée,
Sans pain, sans général,
C'est égal,
Sa troupe accoutumée
A manger du cheval
Pour régal.
Gai, gai mes amis, etc.

6e couplet.

Dans ce revers funeste,
Brave comme un César
De hasard,
Sans demander son reste
Napoléon le Grand
F..... le camp.

Gai, gai mes amis,
Chantons le renom
Du grand Napoléon!
C'est le héros. C'est le héros
Des Petites-Maisons.

Par suite de cette course accélérée, l'Empereur arriva à Paris, fit de suite connaître son retour et annonça qu'il recevrait aux Tuileries dès le lendemain. Je me rendis à cette réception avec ma pauvre amie Mme de Montguyon qui était d'un caractère naturellement timide. Quand l'Empereur passant sa revue vint à nous, il s'arrêta

en me demandant mon nom, car je précédais Mme de Montguyon. Je répondis Nicolay; il ajouta : « Que fait votre mari? » Je lui dis : « Sire, il est auditeur et était intendant de Vilna. » A ce nom un peu hardi, je l'avoue, car il rappelait des souvenirs funestes, la pauvre Mme de Montguyon me tira par derrière à coups redoublés par ma robe, ce qui signifiait que j'allais mettre notre doux maître en fureur; il n'en fut rien pourtant, car il me dit en me regardant : « Vilna, il y faisait chaud. — Non, Sire, repris-je, il y faisait froid et mon mari espère que votre Majesté s'en souviendra. » En effet, il s'en est souvenu, puisque, quelques mois après, M. de Nicolay fut nommé Préfet du département de la Doire en Piémont. Après m'avoir parlé, l'Empereur demanda à Mme de Montguyon son nom. Dans sa timidité et l'émotion que lui avait causée ma réponse, elle le prononça si mal que l'Empereur au lieu de Montguyon crut entendre Montholon, ce qui le mit dans une grande fureur. Cette Mme de Montholon était la femme du fils aîné de Mme de Sémonville, qui l'avait épousée quoiqu'elle fût déjà divorcée deux fois, la première d'un M. Bignon qu'elle abandonna pour suivre M. Roger, son second mari; il est vrai qu'elle avait été mariée au premier à l'âge de quinze ans et le pistolet sur la gorge; après quelques années de sa liaison avec M. Roger qui était un banquier riche et d'une agréable figure, il l'épousa car il en avait des enfants; sa conduite et sa tenue avaient été irréprochables tout le temps de leur liaison; il en fut encore ainsi pendant quelque temps, si bien que malgré ces antécédents équivoques elle rentra dans la société; on alla même chez elle et je la connus assez intimement parce qu'elle avait des relations de parenté avec Mme de Beaumé. Elle était très jolie et surtout remarquablement spirituelle, le sachant et ne faisant jamais le sacrifice d'un bon mot, même quand il devait déchirer ses meilleurs amis. Je suis pourtant convaincue que si elle avait toujours continué à mener la vie régulière qu'elle avait adoptée lors de son second mariage, si elle avait pu résister à cette soif de succès où sa tête avait, je crois bien, plus

de part que son cœur et n'eût pas donné dans toutes les excentricités de la galanterie, elle fût restée une femme honorée dans le monde malgré ses débuts. Mais à partir de son mariage avec M. de Montholon qui fut la suite d'assez longs désordres, elle fut perdue sous le rapport de la considération et il n'y avait plus moyen de conserver de relations avec elle. L'Empereur fut donc pris d'une grande fureur, croyant entendre le nom de Montholon, car il avait défendu qu'elle parût à la cour; il fut même au moment d'expulser ma pauvre amie; heureusement, il se contint, mais dès que la réception fut terminée, il fit appeler M. de Semonville et lui fit les plus sanglants reproches de ce que son fils eût permis à sa femme de paraître à la Cour qui lui était interdite; mais le grand Référendaire qui ne s'embarrassait pas facilement et qui d'ailleurs savait déjà de quoi il était question lui certifia qu'il n'en était rien et lui dit le nom de la personne à laquelle il avait été sur le point de faire un si grand affront dans son premier mouvement. J'ai frémi en pensant à la désagréable situation où nous nous serions trouvées s'il avait expulsé ma pauvre amie, car certes je ne l'aurais pas abandonnée et je crois même que j'eusse demandé à l'Empereur la raison d'une sévérité si peu méritée. Ce ne fut encore que plusieurs semaines après que mon mari revint à Paris. Nous étions tranquillisées sur son sort et savions une partie des dangers qu'il avait courus, mais nous ne les connûmes parfaitement que quand il nous les conta lui-même. Il avait eu le soin, pendant tout le temps de son absence, non seulement d'écrire exactement tant que la correspondance fut possible, de nous faire donner de ses nouvelles par les personnes qui l'avaient connu intimement pendant son séjour à Wilna et que leur position ou les événements ramenaient à Paris; c'est ainsi que nous vîmes souvent à la maison M. de Terme, officier distingué qui était remarquable par la petitesse de sa taille quoiqu'il fût dans les cent Suisses, mais qui l'était bien davantage encore par son esprit, son instruction et ses agréments personnels; il avait peu de fortune, était excellent fils, avait une

mère dont l'état de santé demandait les plus grands soins; ce fut ce qui le détermina à épouser Mlle Fouché, qui eut un million de dot, mais au reste il trouva dans cette jeune personne qui avait été mise dès son enfance au couvent et qu'on avait élevée dans l'ignorance complète de ses antécédents, une femme du plus grand mérite sous tous les rapports, d'une sincère piété et qui le rendit parfaitement heureux. Nous vîmes aussi plusieurs aides-de-camp du duc de Reggio, maréchal Oudinot; M. Boursetz dont la femme était extrêmement jolie et fille d'une personne que nous connaissions intimement, M. Delamarre et un autre dont le nom m'échappe quoique ce fût celui que nous vissions le plus habituellement. Il était excellent garçon, amusant, mais un peu toqué, je crois, l'avenir le prouva; il fut fait général peu après la campagne de Russie, épousa une femme très jolie dont il était fort amoureux. Il ne tarda pas à devenir jaloux jusqu'à la fureur d'un de ses aides-de-camp, obligea cette pauvre jeune femme à donner audit aide-de-camp un rendez-vous, se cachant dans un cabinet voisin pour observer cette entrevue; mais à peine le soi-disant séducteur fut-il entré que sans attendre aucune démonstration qui pût justifier ses soupçons, la rage le fit sortir de sa cachette, il insulta gravement ce jeune officier, un duel s'ensuivit; il blessa grièvement l'aide-de-camp et n'ayant acquis aucune conviction de la culpabilité de sa femme, il vécut avec elle comme par le passé, l'aimant avec ivresse par moments, et dans d'autres instants sentant renaître sa jalousie et la détestant. Ce fut dans une de ces funestes crises qu'il proposa à sa femme une promenade en phaëton, voiture légère, élevée et très versante, ayant le projet bien arrêté de la renverser dans cette promenade. C'est ce qu'il fit, dans l'endroit qu'il trouva le plus opportun pour exécuter cette affreuse détermination. La pauvre femme fut relevée sérieusement blessée; elle était grosse, une maladie grave se joignit à ces blessures et bientôt elle succomba ainsi que l'enfant qu'elle portait. Le désespoir du mari quoique tardif fut affreux, son cerveau déjà malade, se dérangea probablement tout à

fait, car peu de temps après la mort de sa femme, on le trouva mort dans son lit; il s'était entortillé dans ses couvertures et s'était tiré un coup de pistolet dans la bouche. Nous avions donc souvent des nouvelles de M. de Nicolay, même depuis qu'il effectuait lentement sa retraite; les personnes revenues avant lui nous en donnaient. Le soir où il arriva à Paris, nous étions, ma mère et moi, à la Comédie-Française où nous avions une loge; on vint nous y chercher; l'ayant rejoint avec empressement, nous le trouvâmes bien changé, mal vêtu, son nez et ses doigts qui avaient été gelés pelaient encore. Mais l'important, c'est qu'il se portait bien et que sa santé avait résisté à toutes les fatigues et à toutes les privations auxquelles il avait été soumis. Il est facile de comprendre le bonheur que nous éprouvâmes à nous trouver tous réunis après de pareilles épreuves.

Mars 1866.

MARIE DE NICOLAI.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Louis Pergaud : *Mélanges*, Mercure de France — Serge Evans : *Une amitié : Deubel et Pergaud* (*Notes et Souvenirs*), Revue Moderne des Arts et de la Vie. — Charles Baudelaire : *Journaux Intimes* avec Avertissement et Notes de Jacques Crépet, *Mercure de France*. — Baudelaire et *** : *Mystères galans du Théâtre de Paris*, avec une Introduction et des Notes de Jacques Crépet, Editions Gallimard.

Pergaud n'avait que trente-trois ans lorsqu'il disparut au cours d'une attaque dans la nuit du 7 au 8 avril 1915. Il avait connu bien des difficultés, son acharnement paysan en avait triomphé et presque aussitôt la guerre mit le mot *fin* à sa destinée! Sous le titre **Mélanges,** on a recueilli une gerbe d'écrits fort variés laissés par Pergaud : des contes rustiques, des histoires d'animaux, des pages consacrées au souvenir de son ami Deubel, des lettres écrites à sa femme au cours de la guerre et enfin quelques fragments de son carnet de guerre. Et tout cela forme un ensemble riche et émouvant.

En réponse à une enquête littéraire, Pergaud s'était ainsi défini :

Je me suis toujours obligé quant à moi à ne traduire que ce que j'ai senti, observé et pensé; je me vois d'ailleurs parfaitement incapable de faire autre chose, et j'imagine qu'il en est beaucoup dans mon cas.

L'œuvre de Pergaud est toujours très proche des sensations qu'il a directement vécues; c'est ce qui lui donne sa saveur et ses limites, le mot limites ne comportant d'ailleurs aucune intention péjorative. L'univers de Pergaud est fait de sensations drues, larges, vigoureuses, toutes gonflées des sucs de la terre; son œuvre, aérée et gaillarde, se dresse bien

d'aplomb comme un chêne trapu tout baigné des odeurs et des couleurs des saisons. La verve, la verdeur, la belle sève gauloise et populaire. Dire ce qu'il ne faut pas attendre de cette œuvre, ce qu'il ne faut même pas songer à lui demander, serait superflu. L'homme et l'œuvre adhèrent fortement l'un à l'autre; tout est franc comme le bon pain; rien de problématique, rien qui mette l'âme en malaise et en perplexité; nulle cachette, nul secret; une poignée de main pleine et sans réticence. La sympathie est vivement acquise à l'auteur et à ses livres. Inutile de dire que certains livres et certaines âmes attirent et irritent pour des raisons toutes différentes.

J'ai pris plaisir aux pages rustiques et animalières apportées par le présent livre. Elles sont dans la bonne veine de Pergaud. Il faut croire que Pergaud est resté hanté par l'histoire du Petit Chaperon rouge, car la rencontre du Loup et de l'enfant, il la refait à sa manière en une nouvelle délectable. Ou plutôt en deux nouvelles qui sont deux variantes l'une de l'autre, deux variantes à la Pergaud sur le vieux thème du conte qui enchante tous les bambins et toutes les âmes qui gardent une fleur de naïveté. Comparer ces deux nouvelles, le lecteur pourra se donner ce plaisir surtout s'il éprouve le besoin d'oublier un instant toutes les rauques histoires d'Espagne et d'Italie qui emplissent sans répit les journaux quotidiens.

On est vivement ému à lire la biographie de Deubel présentée par Pergaud lui-même. Les deux hommes sont unis dans nos mémoires. Ce fut une belle et grande amitié sous les auspices de la jeunesse ardente et de la vache enragée. Un signe tragique planait sur le noble poète et sur l'alerte conteur puisque l'un et l'autre devaient périr de mort violente. Dans cette biographie de Deubel, on reconnaît d'ailleurs à travers la palpitation émue les dons du conteur qui nous présente la vie de son ami sous forme d'un bouquet d'anecdotes vivement troussées et qui rencontrent tout naturellement la note gaillarde d'humour en dépit du frisson tragique de l'ensemble. Car il s'agit bien d'un artiste qui fut plus que tout autre et « dès son berceau, l'instrument maudit des méchancetés divines. » « J'expie dans la misère présente

quelque royauté antérieure », disait ce pauvre et grand Deubel. Qu'il nous soit permis de considérer sa courte biographie écrite par Pergaud comme son Oraison funèbre, qui ne cesse à travers l'évocation d'une vie de soulever le grand thème des âmes de choix prédestinées au malheur!

Comme moi, vous rêverez longuement à la lecture des lettres de guerre. Çà et là, il faut se dire que Pergaud songeait d'abord et avant tout à ne pas affliger sa femme. On sent qu'à l'occasion, sa bonne humeur et sa confiance sont choses un peu voulues. Mais que de petites scènes bien saisies à vif par un œil qui savait voir promptement et nettement! Que d'impressions vraiment authentiques, tantôt tragiques, tantôt cocasses! Que d'humbles détails enregistrés par ce réaliste et dont la portée n'est pas mince! « Plus tard, écrivait-il à sa femme, nous recommencerons notre douce existence de vieux époux déjà et d'amoureux fervents encore et toujours. » Cet humble et tendre souhait ne devait pas se réaliser!

On lit avec un cœur serré les passages où Pergaud, l'amoureux de la forêt et de ses silences emplis de vertiges et de la vie pullulante de toutes les bêtes qui grattent, qui sautent et qui volent, retrouve dans quelque coin suggestif ses plus chères sensations d'homme et d'artiste.

Ce matin, je me suis engagé un instant, dans les bois qui entourent le camp, pour écouter comme je le faisais les années d'avant, les geais se rassembler et piauler. Ah! les bonnes journées à Laudrelle où je retrouvais en arrivant la soupe chaude, un bon feu et ton sourire!

Un ramier m'a fait l'honneur de se poser sur un chêne au-dessus de ma tête. Il a regardé et écouté longuement, et puis, prrt! mon pantalon rouge qu'il a dû entrevoir à travers les branches ne lui a pas inspiré confiance, et il est parti avec un fracas épouvantable.

Et encore :

Ce jour de la Toussaint était adorable: les alouettes chantaient dans le soleil, les sansonnets piaillaient, la prairie était verte, jaune et grise, des perdrix réclamaient aux alentours. Qu'il aurait fait bon courir les champs, libre d'entraves, au lieu de rester terré comme un renard qui, de temps en temps, met le nez hors de son trou.

§

M. Serge Evans a connu Pergaud, il a connu Deubel et il fut le témoin de leur amitié. Il rapporte aujourd'hui ses souvenirs : **Une amitié : Deubel et Pergaud (Notes et souvenirs).** Il accuse vivement le contraste entre les deux physionomies; au sujet de Deubel, il nous dit :

Sa figure est toujours restée, pour moi, un peu mystérieuse. Il est fier, discret, fuyant, et peut-être sauvage par pudeur. Il me parut timide et il parlait peu.

Et voici la présentation de Pergaud :

Il était grand sec, osseux, le front large, les yeux noirs enfoncés sous les arcades sourcilières, les maxillaires saillants. Le nez proéminent, pointé vers les odeurs, semblait toujours humer quelque chose. Des rides précoces mettaient de la malice et parfois de l'amertume aux coins de la bouche. Sa tournure était d'un jeune paysan pensif bien charpenté. Quand il vous regardait attentivement, on eût dit qu'il vous flairait. C'était le moins mondain des hommes et il portait le plus souvent un large pantalon de gros velours à côtes resserré aux chevilles, ce qui lui donnait une allure de rapin.

Deubel était une nature plus subtile et plus raffinée et ce fut lui qui apprit l'art du vers à Pergaud.

La Muse de Deubel, nous dit M. Serge Evans, est une pâle infante en robe de brocart, celle de Pergaud une robuste paysanne au teint clair.

Le mieux trempé était évidemment Pergaud. Deubel ne croyait guère à sa réussite. « Je travaille avec le beau courage du découragement », avouait-il. Son rêve de poète ne faisait aucune concession aux goûts communs. Il aimait le vers ramassé, dense et diamantin qui donnait à lui seul ce que « la vulgaire prose s'épuiserait en vain à traduire en vingt mots ». Il répugnait à l'anecdote et au développement et rêvait « d'un art hautain, splendide, à la fois gracieux et puissant ».

M. Serge Evans considère le *Roman de Miraut, chien de chasse,* comme le chef-d'œuvre de Pergaud et il souligne de jolie manière les noms inventés par Pergaud pour la gent animale et qui sont tous d'heureuses trouvailles. Un témoignage savoureux et précieux.

§

Quel labeur fervent et minutieux consacre à Baudelaire M. Jacques Crépet! Il donne une nouvelle édition des **Journaux intimes** suivie d'une profusion de Notes et qui est une belle œuvre d'érudition, non seulement consciencieuse et éclairée, mais passionnée. M. Jacques Crépet s'est acharné à l'examen des notes laissées par Baudelaire et à rectifier le classement qui en avait été fait par les précédents éditeurs. « En vérité, je n'exagérerais guère en disant que les *Journaux intimes* sont restés à peu près aussi inexplorés qu'une forêt thibétaine. Certes on les a jugés à l'envi, d'aucuns allant jusqu'à les comparer aux *Pensées* de Pascal, d'autres n'y voyant qu'un fatras de paradoxes destinés à scandaliser le bourgeois. Mais personne ne les a étudiés par le détail, n'en a inventorié le dedans, n'a effectué le départ des matériaux qui s'y mêlent... » M. Jacques Crépet a voulu permettre au lecteur « une distinction entre les éléments légitimes des recueils et leurs éléments parasites », il a voulu rectifier des erreurs de classement et dater de plus exacte façon certaines séries de notes. Travail dont on voit immédiatement l'utilité et la portée. Aux *Journaux intimes* il a joint un *Carnet* publié à cent exemplaires en 1911 et dont il croit pouvoir inférer que « si Baudelaire détesta si fort la femme, ce fut, au moins sur la fin de sa vie, parce qu'il aimait trop les filles ».

Se fondant enfin sur le fait que Baudelaire est tout autre chose qu'un génie spontané, il s'est efforcé de trouver des sources aux pensées de Baudelaire réunies dans les *Journaux intimes*. Beaucoup de rapprochements curieux, ingénieux et suggestifs, je me hâte de le dire. Mais parfois — et il en va toujours ainsi en face des recherches de « sources » ou de prétendues « sources », — le lecteur résiste et doute. « Les nations, dit Baudelaire, n'ont de grands hommes que malgré elles, — comme les familles. » C'est fort juste. Cette pensée, Baudelaire la marque de son amertume et la resserre vigoureusement, mais en son fond, elle est une constatation qui touche au lieu commun et qui vient en toute époque à l'esprit de bien des gens. Repérer des pensées analogues dans les *Pensées* de Pascal, dans les *Opuscules humoristiques* de Jon.

Swift, dans le *Don Quixotte* de Heine, dans la *Vie de Jésus* de Renan, fort bien; mais il m'apparaît que l'esprit de Baudelaire n'avait pas besoin d'être stimulé par une pensée étrangère pour énoncer une constatation de ce genre, d'ailleurs si conforme au tour de son esprit. Et cela n'enlève rien aux évidents mérites du beau travail accompli par M. Jacques Crépet.

Un baudelairien aussi fervent que M. Jacques Crépet, doublé d'un esprit chercheur et infatigable dans l'investigation, mérite d'accomplir des découvertes piquantes. Il publie un ouvrage dont le titre intrigue immédiatement : *Baudelaire et *** :* **Mystères galans des théâtres de Paris!** Il fallait avoir un flair de détective littéraire pour être tombé en éveil devant un simple billet de Baudelaire daté du 4 mars 1844 et qui a fait dire à M. Jacques Crépet : il doit y avoir quelque chose là-dessous! De fil en aiguille, M. Jacques Crépet en est arrivé à penser que Baudelaire avait collaboré à un ouvrage anecdotique et satirique annoncé par la *Bibliographie de France* le 2 mars 1844. Ouvrage devenu introuvable et dans lequel M. Crépet repéra immédiatement des expressions vraiment baudelairiennes, des tours baudelairiens et quelque chose de l'atmosphère baudelairienne. M. Crépet ne va pas jusqu'à attribuer l'ouvrage entier à Baudelaire. « Si sa marque, dit-il, se discerne fréquemment dans ce petit livre, c'est seulement par endroits. » Prudence et discernement qui font honneur à M. Crépet. La phrase baudelairienne, je la sens physiquement, je n'ai pas besoin de l'analyser pour la reconnaître, elle me donne un choc charnel et tout spécial qui me la révèle tout aussitôt. Son allure hautaine et désinvolte, son accent impérieux et plein, ses cassures d'ironie à froid, ses coulées d'impertinence et de mépris surplombant, tout cela, mes nerfs le sentent avant mon esprit même. Après une classification aux allures doctes et rosses des divers types d'actrices qui me met la puce à l'oreille, je lis : « Nous avions oublié un type, devenu aujourd'hui trop commun; cet oubli était inexcusable, vu la mélancolie et la banalité de la chose; nous voulons dire l'actrice mariée. Mais la conscience de notre sujet nous l'impose, nous ne reculerons pas devant l'horreur qu'il nous inspire.

Comme nous voyons peu de différence entre le vice et le vice, qu'il coûte cher ou peu, nous ne ferons pas de distinction ou de fausse aristocratie; nous rendrons honneur à chacun et à chacune, et nous parlerons de Bobino comme de la Comédie-Française, de l'Opéra et des Funambules. » Voilà qui est baudelairien cent pour cent! Je pourrais vous en donner maintes raisons. Mais remarquez simplement cette attitude de Baudelaire en face de son sujet : il est fasciné par l'*horreur* qu'il lui inspire! Et cette horreur de sujet placée comme par hasard dans son aspect apparemment respectable et convenablement bourgeois : l'actrice mariée! Et ces quelques mots : « vu la mélancolie et la banalité de la chose »! Et ce ton très grave et qu'allège une intérieure et impalpable ironie! Et cet arrière-fond philosophique transparaissant à propos de choses qu'on pourrait taxer de frivoles!

Voyez aussi cette manière d'accuser avec un ton docte et persifleur un progrès mal discerné de notre civilisation moderne :

La civilisation parisienne qu'on croyait parvenue à son apogée vient de se signaler par un nouveau progrès; elle avait déjà ses escrocs en gants jaunes, au langage et aux manières de bonne compagnie; elle avait ses flibustiers de bourse, de salons, affublés de titres nobiliaires, chamarrés de décorations indigènes et exotiques; mais on ne connaissait pas encore le voleur délicat, le voleur aux scrupules.

Autre exemple :

Une femme aimable est une femme qui sait dissimuler, au profit d'un amour honnête et passionné, les vilains côtés de la femme; nous voulons dire les bas sales, les émanations de la robe de nuit et tout ce qui fait la vie secrète de tout être femelle comme mâle qui marche ou rampe sur la terre. La femme aimable est la femme qui sait poser, jaser, causer, s'idéaliser et se mélodramatiser.

N'insistons pas. Il serait bien étrange qu'il n'y ait pas du Baudelaire là-dessous! Louons le zèle chercheur de M. Jacques Crépet. Sa récente découverte ne me semble pas vaine s'il est vrai que tous les baudelairiens sont curieux comme lui d'arriver « à la connaissance du Baudelaire d'avant Baudelaire ».

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Jean Pourtal de Ladevèze : *Perspective de Songes*, « se vend au Divan ». — A.-P. Garnier : *Amitié du Vallon*, « chez Garnier ». — Marc Chesneau : *Sortilèges de la Paix Chantante*, Albert Messein. — Fabien Frachat : *Naissances*, « les Presses du Hibou ». — Philéas Lebesgue : *Le Miracle de la Vie*, « Petite Collection la Primevère ». — Philéas Lebesgue : *Arc-en-Ciel*, R. Biet, calligraphe.

Le Secret des Heures Mortes, Sur les Balcons du Ciel, à présent **Perspective de Songes,** belle suite de volumes de vers où, de l'un à l'autre, la sûreté du métier s'affirme, où s'approfondit, sans rien perdre de son naturel et de sa simplicité, la profondeur de la pensée. Cette marche, non point vers la perfection, qui n'est un idéal que parce qu'il est impossible au poète d'y atteindre, mais vers un dépouillement de soi-même avec plus de maîtrise et selon un choix de mieux en mieux éprouvé, se décèle dans l'art de Jean Pourtal de Ladevèze depuis ses débuts et monte sans cesse.

Ce qui est remarquable, c'est que l'appareil extérieur, visible, de la difficulté surmontée échappe à l'examen, et que, par conséquent, la mise en œuvre des poèmes résume une série longue, consciente, de méditation réfléchie. Chez ce beau poète, rien n'apparaît jamais qui soit forcé ou qui éclate, pour ainsi dire, par une chance de hasard. Partout la diction est appropriée aux nécessités de l'esprit et de la matière; elle en est inséparable et n'en saurait être distinguée. Néanmoins, à mesure que l'on progresse dans cette *Allée sans Fin*, qui donne son titre à la troisième partie du tome récent, sans rien abandonner de l'immatériel de ses songes, les perspectives s'enrichissent d'un apport d'images concrètes et échappent à l'imprécis qui fut, peut-être, un peu trop sensible au début. Témoin, par exemple, cette impression mélancolique, vague, où joue si finement l'air d'une matinée printanière sur un paysage méridional :

Au ciel poudroie un or léger
Et, caressante, la lumière
Court sur la verdure première;
Il neige des fleurs au verger.

Mais tu sais, triste Passager,
Que le soleil dans l'air n'éclaire

Qu'une vaine et vile poussière
Et tu n'oses t'interroger.

Oui, devant la beauté des choses
Et la jeunesse de ces roses,
Ne peux-tu songer qu'à la mort?

Déjà Vêpres; bientôt Matines.
Sur la mer reviennent au port,
Lentement, les voiles latines.

Ce sonnet, justement dédié à Paul Valéry, évoque un paysage et lève des pensées proches du *Cimetière marin*, et, plus frêle sans doute, mais non moins significatif, dans l'ambiance du site suffisamment défini, il suscite la grave et éternelle songerie sur la destinée dernière de l'homme, dont nul ne résoudra jamais l'énigme. Voici, d'un ton nettement dissemblable, un morceau parfait où le paysage, semblerait-il, devrait absorber tout à fait l'indéfini des spéculations perpétuelles dont la persistance tourmente l'esprit du poète. Il n'en est rien, et, sauf au plus un vers, dans ce petit tableau, où le « métaphysique » transparaît presque directement, c'est dans la précision même du détail que se prolonge et s'insinue l'âme, pour ainsi parler, ou l'angoisse qui en est l'atmosphère automnale :

Soyeuse pluie, ô pluie égale qui chantonne
Et glisse sur les toits et les feuilles d'automne,
O pluie, insaisissable et bruissant rideau,
Gouttes vives à choir criblant les miroirs d'eau,
Quels secrets de la mer, toi qui de si loin tombes,
Et des étoiles quand tu pleures sur les tombes,
Veux-tu nous confier que n'ignorent les morts?
Voici la nuit. O berceuse, tu nous endors;
La braise croule dans la haute cheminée.
Il pleut dans l'ombre sur la route abandonnée.

Une telle délicatesse d'impression s'étale, se retrouve tout au long de *l'Allée est sans fin*, plus parfaite, ou fluide, flottante ou consistante qu'aux poèmes, déjà si prenants et enveloppants des deux parties sur quoi s'ouvre le recueil, mais j'ai eu l'occasion de les examiner et d'en rendre compte lorsque parurent successivement *A l'Amitié des Jours Anciens*

et *D'un Mirage Secret.* Ce qui s'apprêtait alors et dès les débuts du poète a eu lieu, que présagerons-nous du carrefour de fête où se dirige, grâce à lui, et où aboutira pour bifurquer vers de nouvelles perspectives de songes cette allée longtemps suivie, dont il dit, il est vrai, que *l'Allée est sans fin?*

Amitié du Vallon, chaque été, A. P. Garnier s'y retrempe, et boit en la source l'eau fervente ou fraîche des souvenirs. Les souvenirs sont ses songes; le vallon borne son horizon, où parfois néanmoins des voix divines chantent, où dansent parfois, le soir, sur l'herbe molle, des fées, aussi bien que, toute pudique et ne se sachant pas surprise, et « d'un geste blanc voilant sa nudité », s'y entrevoit furtive

La jeune fille en fleur aux sources de l'été.

Mais l'essentiel des poèmes se compose de tableaux d'intérieur normand, intimes et familiers, ou de la peinture précise des champs retrouvés, des chaumes, des « peistis », des breuils, de la pelouse silencieuse et des charmilles qui ont été le séjour adorable d'une enfance, et dont « l'amitié » accueille avec ferveur les retours à la belle saison du poète adolescent, puis viril, avec ses rêveries fidèles et son amour qui ne varie point. Tout est fête calme et bienfaisante en cet heureux vallon : les sources y abondent, les oiseaux gazouillent dans la lumière, les soirs s'y alanguissent sous une brume douce et silencieuse, tout y respire un paisible bonheur, dans le rappel des heures d'insouciance et de jeunesse, dans la félicité d'un foyer uni, dans la pureté d'une existence sans heurts et sans détours. Non, à coup sûr, qu'il n'y ait pas des heures de tristesse, et des souvenirs douloureux s'éveillent aussi dans ces loisirs agrestes :

O souvenir, ô soir d'automne et de mystère,
J'évoque un front de ciel par delà les tombeaux
Et la douleur de l'homme; et, dans ces lieux, si beaux
De feuillages pensifs et de splendeurs voilées,
C'est son âme d'enfant que j'unis aux vallées,
Et c'est sa voix de sœur que j'écoute, fervent,
Chanter avec la source ou pleurer dans le vent.

Mais une telle note est rare parmi ces poèmes d'intimité fervente, où chantent de page en page avec la bonté des choses familières

Le sanglot de la source et la rumeur du pré.

De livre en livre A.-P. Garnier se montre égal à lui-même; si l'horizon ne s'élargit guère autour de lui, il en dégage du moins, avec une attentive tendresse, le sens éternel et la beauté durable.

« Je suis le semeur de chansons », s'exclame, souriant et allègre, Marc Chesneau, qui réunit, en un volume, **Sortilèges de la Paix Chantante,** à de récents poèmes écrits à l'étranger et, en particulier, en Scandinavie, de nombreuses compositions que lui a inspirées son amour de la musique, de la chanson populaire, des vieilles coutumes et des vieux costumes de la province — le folklore. Et des fantaisies délicieuses s'échappent de ses lèvres, il a raison de saluer l'exemple que lui a donné Tristan Klingsor, bien que je perçoive chez lui une alacrité jusqu'à ce jour sans mélange; il n'a pas les dessous de tristesse et de regret qu'ont les plus récents poèmes de son grand aîné. Klingsor les avait-il à l'âge de Marc Chesneau? Beaucoup moins, à coup sûr, que depuis la guerre...

Midi brûle l'encens des roses
dans les jardins hantés d'abeilles...

Je m'imagine Marc Chesneau, abeille en ce jardin pimpant et éclatant de roses, où il sera, je le souhaite comme il le souhaite lui-même, tout le long de son existence,

............le cueilleur de lumière
qui dans la foule et ses labeurs
veut forcer son âme première
par la seule grâce des fleurs.

Je ne veux voir dans les quelques poèmes réunis sous le tire **Naissances,** par Fabien Frachat, que des essais de débutant. Beaucoup d'incertitude, des faiblesses, en dépit d'une application louable et d'une évidente recherche; surtout un choix de rythmes qui conviennent peu à l'expression de l'idée; ce sont œuvres d'école d'où, avec beaucoup d'étude et d'assiduité, il est à souhaiter que tire naissance, quelque jour proche, un poète authentique; il semble qu'il y ait, obscurément encore, en Fabien Frachat toute l'ardeur, la volonté, la conviction qui l'y porteront.

D'un certain nombre de poèmes alertes, de longs poèmes : *Ys la Ribaude, la Merveilleuse Pitié, la Mort d'Orphée*, de chansons mélancoliques ou fraîches se compose ce recueil que Philéas Lebesgue appelle **Le Miracle de la Vie.** Quel fécond et divers poète est donc notre cher Philéas Lebesgue! A peine avions-nous reçu ce recueil qu'un autre nous était adressé, non moins abondant, non moins intéressant : **Arc-en-Ciel; In Memoriam.** Ce recueil présente ce caractère particulier d'avoir été « calligraphié » par René Biet, calligraphe musical à la Chapelle-aux-Pots (Oise), au lieu d'être typographié. J'avoue n'être guère satisfait de ce procédé dont l'ornementation vaine embarrasse la lecture, et il m'a fallu déployer beaucoup de patience pour en venir à bout. Je souhaite que, quelque jour, ces poèmes et, en particulier *Liseurs d'Abîme, In Memoriam*, nous soient présentés sous une forme plus accessible; ils le méritent bien, ces soixante-deux septains désolés qu'inspire une virile et noble méditation de la mort.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Guy Mazeline : *L'amour de soi-même*, Gallimard. — Jean-Paul Sartre : *Le Mur*, Gallimard. — Luc Durtain : *L'Etape nécessaire*, Flammarion. — O.-P. Gilbert : *Bauduin des Mines*, Gallimard. — Charles Oulmont : *Les Virginales*, Librairie des Champs-Elysées. — Marius Richard : *Jeanne qui s'en alla*, Corréa. — Gaston Guiraud : *P'tite gueule*, Fasquelle.

Que M. Guy Mazeline ait ou non voulu accuser par là toute la violence et la soudaineté de la crise qui bouleverse l'héroïne de son nouveau roman, **L'Amour de soi-même,** c'est en une soirée que se passent la plupart des événements qui en font la matière. Il observe singulièrement, en effet, ce roman, la règle des trois unités classiques, et son épilogue pourrait commencer, sans arbitraire, à la page 186, non à la page 213, où nous le voyons figurer... Eveline Brucard n'a vécu que par vanité, pour son corps. Un héritage inespéré l'a faite riche, et c'est aux plaisirs du sport, à ceux des sens (par hygiène) qu'elle consacre son temps. Nul sentimentalisme chez elle, nulle douceur, non plus; encore moins le goût de l'abnégation. Dans son amoralité, l'égoïste va jusqu'à utiliser les services de son frère cadet, un gamin, pour la commodité de ses

amours, de sa liaison, en particulier, avec un homme marié, aussi beau garçon qu'elle est belle fille, mais infiniment moins intelligent qu'elle, et odieusement fat. Il y a en Eveline, cependant, une force inemployée qui proteste, à son insu, contre la platitude de sa vie trop bien réglée; et avant même que le destin ne se présente à elle sous la figure d'un rustre, aux yeux ardents, qu'elle voit prier à l'église, il lui faut faire un éclat par quoi elle consomme sa rupture avec le passé. Elle insulte son amant dans le refuge où ils se retrouvent régulièrement, non loin de la villa de ses parents (nous sommes à la campagne, à proximité de Paris), et le marque par dérision d'un tison, comme une bête au fer rouge, dans un accès de dépit, de honte d'elle-même... L'illusion l'égare, un moment. Celui dont les puissances affectives de son âme ont besoin, pour se connaître telles, sera-ce ce trop joli, trop séduisant garçon qu'elle a sauvé de la noyade, et qui lui présente, dans un miroir chimérique, comme un reflet affadi — efféminé — d'elle-même? Non; mais l'homme, précisément, qu'elle aura le plus dédaigné, qui se sera rendu criminel pour assurer son bonheur, et qui, en échange d'un dévouement absolu, lui imposera le sacrifice de sa fortune... Cette fois encore, elle se fût trouvée acculée à une passion qui l'eût dévorée elle-même, sans le geste désespéré de son adorateur... Sera-t-elle, enfin, sauvée? Sans doute; par une humilité de tous les instants, qui deviendra sa substance même, vulgarisée, et au terme de laquelle on peut croire qu'elle trouvera Dieu... Ce résumé donne très imparfaitement l'idée — je m'en rends compte — de la richesse du roman de M. Mazeline, qui n'est pas seulement d'inspiration morale ou philosophique, qui a toutes les qualités d'un roman de mœurs par le type de femme qu'il campe carrément dans le siècle, au milieu de bourgeois dont la veulerie favorise son épanouissement. Une observation aiguë, sans être satirique, s'accorde, ici, chose rare, avec l'entretien d'un mystère, non artificiellement suscité (on pourrait s'y méprendre), mais qui semble l'émanation des événements, et plus encore, des secrètes pensées, des sentiments inconnus d'eux-mêmes, des personnages. L'auteur du « Roman des Jobourg » a prouvé, avec *L'Amour de soi-même,* qu'il était capable de renouvellement. On peut attendre

beaucoup de lui, après cette œuvre émouvante et forte.

M. Jean-Paul Sartre, romancier-philosophe, ou philosophe-romancier, établit une distinction, ainsi qu'on l'a pu voir dans *La Nausée,* son premier ouvrage, entre *exister* et *être.* En bref, exister, selon lui, c'est s'abandonner au « vœu de vivre » comme disait feu René Ghil; être, c'est accuser notre personnalité par la conscience que nous prenons d'un instant significatif, entre tous ceux qui marquent notre heure dans le temps, notre place dans l'espace. Regarder en face l'existence, autrement dit cesser de s'abandonner au courant qui emporte l'espèce pour s'y mirer, comme Narcisse, voilà la dissonance salvatrice. Mais bien peu sont capables de la provoquer. Lors même que l'occasion s'offre à eux d'en jouir, ils la laissent leur échapper. Témoin les cinq personnages des cinq nouvelles qui composent le recueil que M. Sartre appelle **Le Mur** du titre même de la première d'entre elles. Pablo, un anarchiste que les nationaux vont fusiller (l'action se passe en Espagne, à l'époque de la récente guerre civile), voudrait bien mourir stoïquement, avec une lucidité suffisante pour voir comment s'effectue « le passage ». Mais la peur physique, la peur bête, animale, est plus forte que sa volonté. Il semble (c'est une interprétation) qu'il perde à ce point la tête que le sentiment de *la grâce* qui lui est donnée lui échappe... Sauvé miraculeusement, en effet, en dépit d'un entêtement héroïque dont il nie l'efficacité, qui lui semble vain en son état de misère physiologique, il n'a d'autre réflexe que d'éclater de rire. — Eve, dont le mari est fou, voudrait partager sa folie. Mais l'univers de ce malheureux lui demeure fermé par le mensonge. Est-ce le mensonge même qui la fait désespérément s'obstiner, se promettre de tuer le malade dès qu'il sombrera dans le gâtisme?... — Lulu, au contraire, qui souhaiterait de fuir un mari impuissant, revient à lui, après un inutile essai d'évasion, par dégoût d'un amant trop viril, parce que son enlisement lui plaît, malgré qu'elle en ait... — Cet autre, que sa faiblesse fait rêver d'un exploit digne de celui d'Erostrate, l'incendiaire du temple d'Ephèse, échoue piteusement dans sa tentative. — Ce dernier, enfin, sera-t-il *le chef* que son père, un industriel, voudrait qu'il fût? Pas par ses propres moyens, en tout cas, s'il devient « li-

gueur », après avoir été le jouet d'un membre de la secte anandryne... Evidemment, M. Sartre a trop bien choisi ses « sujets » pour que sa démonstration soit probante. Pablo, à part (mais c'est un esprit partisan, un matérialiste invétéré), tous les personnages de ses récits se révèlent tarés. Eve paraît dominée par une sensualité tyrannique, à coup sûr morbide. Lulu est une aboulique, affectée d'une déficience organique qui ne lui permet de prendre son plaisir que seule; l'imitateur d'Erostrate révèle un complexe d'infériorité; c'est un schizoïde érotomane; Lucien est un velléitaire. Nous sommes en pleine pathologie mentale. Mais peu importe, à tout prendre, puisqu'il ne s'agit pas d'un roman tendant à nous donner une idée de la vie moyenne, mais de cas, bien caractérisés. Qu'il y ait un pessimisme angoissé à l'origine du talent de l'auteur de *La Nausée,* cela me paraît l'évidence même. Mais comme ce pessimisme n'est pas livresque, comme il projette sur le monde une couleur, ou plutôt un clair-obscur sinistre, qui émane directement de la sensibilité de son auteur, il convient de laisser de côté les considérations d'ordre extra-littéraire pour le juger. L'art est-il, par essence, sain ou malsain? La question ne se pose pas. Lors même qu'il y ait *excès* dans un sens, ici, on admirera, en toute objectivité, l'invention inépuisable de M. Sartre dans l'horrible. On est frappé, notamment, par son obsession des choses sexuelles, obsession inséparable de l'esprit contempteur; et l'on frissonne de le voir patauger dans ce qu'il y a de plus trouble, de plus répugnant aussi, avec une aisance déconcertante... Rien peut-être de plus terrifiant que le monologue de Pablo, dans la trivialité de son réalisme. Quelles images Lulu projette, entre veille et sommeil, sur l'écran de sa pensée! Aucun psychanalyste ne tirerait, du sujet le plus docile, l'équivalent de ce qu'elle extrait ainsi solitairement d'elle-même... Mais il y a un satirique chez M. Sartre (comme chez son parrain, Schopenhauer), sa nouvelle *L'enfance d'un chef* en témoigne surtout. On y voit défiler dans un raccourci trop bref, à mon gré, tous les ridicules et toutes les erreurs de ces derniers temps — au désir près de la jeunesse de réagir contre l'impuissance démocratique. L'auteur de *La Nausée,* de *La Peur* est une personnalité. Ce sera une des caractéristiques de notre époque d'avoir

produit tant d'excentriques de grand talent, d'*excessifs*, pour reprendre le mot que j'employais tout à l'heure — et qui vont de M. Georges Bernanos à M. Ferdinand Céline...

Pour faire le point après un périple littéraire fort aventuré, M. Luc Durtain réédite son livre de début, **L'étape nécessaire,** et, dans la préface, se loue, à bon droit, qu'il ait alors fait quelque peu scandale. C'est le sacre des novateurs. Depuis, surréalisme, Einstein, plus ou moins bien entendu, tout ce dont la guerre et l'après-guerre nous ont violemment accouchés, et les livres postérieurs de M. Luc Durtain lui-même, nous ont accoutumés à ces « franges » extrêmes du connaissable et du sensible que nous nous imaginons pousser plus avant quand nous déplaçons seulement le point de vue d'où les considérer. Ni elles ni nous ne sommes beaucoup extensibles. Connaître, comme vivre, n'est au fond que se mouvoir — et probablement dans une cage close. Innover ou renouveler ne serait donc qu'apprendre une attitude qui colore *autrement* les barreaux de la cage, ou déforme leur ligne; et y réussir, la seule grande façon de servir l'esprit... Je demande pardon de pareille digression métaphysique. Elle montre l'importance de ces essais de débutant, et qu'avec lui, dès lors, on ne traînait pas dans le facile ou le banal. Ils sont — ces essais — naturellement gauches; ils tâtonnent avec méticulosité et préciosité vers la re-découverte de l'univers; ils tâchent d'oublier tout l'acquis livresque; un récit (*Aux gorges du Tarn*), très influencé de dandysme barrésien, avertit que le roman sera l'outil préféré du chercheur pour ses explorations et explications à venir. Et notre époque, en effet, n'en goûte plus volontiers aucun autre; il lui correspond le plus intimement, le plus confortablement; renseignée, d'autre part (moins paresse que hâte) par la radio, le cinéma, les manchettes voyantes de presse, elle ne réfléchit, ne fournit d'effort d'analyse ou de synthèse que dans et par le roman. A nous aussi ce petit volume raboteux, provocant, chargé d'agacements et de promesses, peut aider à faire le point.

Il ne faut point parler de *Germinal* à propos de **Bauduin des Mines,** par M. O.-P. Gilbert : ce livre y ressemble comme la bataille de Verdun à celle de Roncevaux. Celle-ci, imagerie à grosses couleurs, halos, auréoles; l'autre, mécanisation

dure et savante. Si *Bauduin des Mines* comporte *aussi* une grève (très sobrement exposée), elle fait détail, querelle épisodique dans un conflit plus féroce — et, pour l'auteur, il faut l'avouer, clou de raccroc où nouer sa péripétie finale et sa conclusion. La lutte inexpiable est entre deux formes de capitalisme, deux bourgeoisies, celle, semble-t-il, en déclin, qui possédait avarement; celle, plus en accord, semble-t-il aussi, avec la pente des événements, qui trouvera assez de satisfactions morales et matérielles en se bornant à diriger d'immenses collectivisations... Bauduin, le dernier et non le moins entier d'une lignée de patrons, fiers de l'ancienne formule, s'entêtera jusqu'à l'extrême limite. A cette irréductibilité, vous reconnaissez le héros. D'autant que, mal secondé, il n'a à ses côtés que des grotesques, à part une fille exquise mais qui a perdu la foi de la tribu. Il faut de ces caboches de fer aux causes perdues; par elles s'insère dans la cause triomphante assez de passé pour assurer un minimum de continuité aux cheminements de l'humanité... Cette histoire, très différente de celles qu'il nous avait d'abord contées, l'auteur y déploie même marche directe, même précision, même insouci du fignolage; il est aussi dépouillé, et « empoigneur »; aussi « sport » dirait-on en argot du jour. Son livre paraît au début de l'année; les livres à paraître ces mois-ci devront être d'une belle force pour le primer.

C'est une sorte de poème en prose, en l'honneur des vieilles filles, et des vieilles filles danoises, pour préciser, qu'a écrit M. Charles Oulmont sous ce titre, **Les Virginales.** Un vieux château sert de couvent laïc à douze demoiselles, y compris leur directrice (j'allais écrire leur prieure)... Sous les rides ou les craquelures des visages s'épanouissent des âmes en fleurs, comme celles des gamines de Marcel Proust... Mais un jour, une femme, qui fut malheureuse en amour, vient chercher asile parmi les douze. Ce n'est pas de jeu. On n'apporte point ici, en effet, un cœur désabusé. Je laisse de côté les péripéties romanesques qui accidentent le délicat récit de M. Oulmont. Esprit sérieux et tendre, l'auteur de *Le Verger, Le Temple, La Cellule,* s'est moins soucié d'amuser le lecteur que de le faire réfléchir, méditer ou rêver. Le charme de *Les Virginales* est dans le sentiment « courtois » de son inspi-

ration. On imagine l'existence d'un refuge pareil à celui du château de Rosenlund, au temps des cours d'amour.

M. Marius Richard est un écrivain distingué, original. Il le prouve une fois de plus avec **Jeanne qui s'en alla.** Ce roman renouvelle, en effet, le type de l'intellectuel inquiet, inquiet parce qu'intellectuel. Où prendre une méthode de volonté, un procédé de trempe, pour les gens vivant de l'esprit et tournant à tous vents? Nietzsche, Barrès, d'autres « animateurs » — avant Charles Maurras, Georges Duhamel, Jules Romains, François Mauriac, etc. — ont doté, sans les fortifier durablement, quand ils ne les intoxiquaient pas, de pauvres nerfs irritables. Ceux que leur chance ou leur hérédité doua de caractère en trouvent la contre-partie dans une rigidité qui leur ferme nombre d'aspects de la vie; antinomie peut-être irréductible... En contraste, une vigoureuse nature de femme. Au cours de l'idylle, qui se trame entre eux, et où ils pourraient, devraient se trouver complémentaires, foisonnent les jolis détails, qu'apprécieront, savoureront surtout les professionnels. Une sorte de pudeur, due à la sensibilité même de l'auteur, achève de rendre aristocratique ce roman si frémissant et si digne de sympathie cependant.

Dans **P'tite gueule,** par M. Gaston Guiraud, un natif du Paris populaire conte, sans le moindre apprêt, ses souvenirs d'enfance, son service militaire où, naturellement, il ne put se tenir de « rouspéter » à son dam, sa vie, ensuite d'ouvrier syndiqué et de militant. C'était avant la guerre (de 1914-18) : les faubourgs gouaillaient autant qu'ils revendiquaient; le socialisme français gardait quelque bonhomie proudhonienne. Depuis, Moscou, avec son dogmatisme raide, son dressage caporalesque et ses « combines » chargées de basse astuce orientale, a noirci tout cela; le lecteur se méfie. En outre, on se saurait attribuer de portée littéraire, même indirecte, à un ouvrage qui n'y prétend en rien. On n'en peut recommander que la parfaite sincérité et l'intérêt documentaire.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Mariage de Figaro, cinq actes de Beaumarchais, à la Comédie-Française.

Ce que je trouve admirable dans l'administration de M. Bourdet, c'est qu'aucune de ses manifestations ne peut laisser indifférent. Au contraire, chaque fois qu'il s'en présente une, elle détermine dans le public comme dans la critique une sorte d'effervescence où se reconnaît la vitalité retrouvée par l'institution aux destins de laquelle préside cet habile homme de théâtre. On ne saurait plus dire que ce qui se passe à la Comédie-Française tombe dans l'indifférence ni qu'on s'y assoupit. Il s'en faut. Il n'est point jusqu'aux erreurs que l'on y commet — car on en commet — qui ne soient de telle nature qu'elles soulèvent des controverses animées.

La Comédie-Française vient de la sorte de montrer, sous la responsabilité de Charles Dullin, dans le courant de février, un **Mariage de Figaro** le plus contestable du monde. Cela n'a-t-il pas rendu à cette admirable comédie une actualité beaucoup plus frémissante que n'eût fait une représentation normale qui, avec la troupe dont dispose actuellement l'illustre maison, ne pouvait être égale à ce qu'on y a jadis applaudi?

Au cours de cette représentation on nous a présenté un Chérubin absurde. Si l'on nous en avait montré un autre qui fût possible et traditionnel, nous ne nous sentirions pas invités comme nous le sommes à examiner le cas Chérubin. Le Chérubin 1939 nous a choqués, non point dans nos habitudes, mais dans notre sensibilité. Le personnage qu'a créé Beaumarchais est la seule invention poétique qu'ait faite, dans toute sa carrière, cet auteur le moins rêveur qui soit et le moins pourvu de préoccupations extra-réalistes. D'où lui est venu cet adolescent inquiet et ardent, de quel fonds de souvenirs ou de quelle observation prochaine? Des biographes attentifs et minutieusement informés prétendent le savoir. Pourquoi lui a-t-il attribué l'âge de treize ans en lui mettant dans l'âme et sur les lèvres les propos d'un garçon

de seize à dix-huit ans, je ne le sais pas davantage, mais c'est de ce désaccord que provient le caractère irréel du personnage, c'est ce qui lui donne son mystère, et c'est peut-être parce qu'il voulait lui conférer ce mystère que Beaumarchais, qui était l'homme le plus malin du monde, fit cette savante dissonance, sinon cette adroite fausse note.

Chérubin peut s'habiller des vêtements de Suzanne, qui peut changer de robe avec la Comtesse. Ces trois personnages doivent être donc de la même taille. Il a la *petite voix douce et grêle* de l'enfant qui n'a pas encore mué, cependant qu'il ressent le trouble, les inquiétudes et les exaltations du garçon qui s'est déjà métamorphosé. Voilà ce qui souligne le mieux le porte-à-faux du personnage. Beaumarchais a pensé un petit garçon et réalisé un adolescent. Mais il savait bien comment il résoudrait cette contradiction, car il songeait au compromis du travesti. Il n'y songeait pas seulement, il le voulait : il y comptait. Il savait quel effet pouvait exercer sur ses contemporains le spectacle de deux femmes en posture câline, sinon caressante, comme sont l'un près de l'autre Chérubin agenouillé près de la Comtesse, tandis que Suzanne lui relève les manches, lui ouvre la chemise et lui met un bonnet sur les cheveux. Qu'y avait-il là de tendrement équivoque, qui pouvait séduire les spectateurs et les spectatrices de 1784, c'est où nous n'insisterons pas. Cela se laissait regarder à l'abri d'une convention. Chérubin, *mon page*, comme dit Beaumarchais, ne prétend pas nous offrir un portrait réaliste. C'est une allusion, une chimère, un symbole, et c'est à cause de cela qu'il évoque plus de choses qu'il n'en contient. C'est par là qu'il se résout en poésie. Suzanne, Figaro, le Comte et la Comtesse sont dessinés d'un trait précis qui les limite exactement à ce qu'ils sont. Ils ne laissent rien au caprice vagabond de la rêverie. Le seul Chérubin, par l'effet de la discordance qui est en lui, s'évade dans une songerie nuageuse : il est poétique, il est musical, et Mozart y a bien pris garde. Sa grâce particulière tient à ce qu'il est ambigu, et il semble adroit de le souligner par l'ambiguïté du travesti.

Il est assez singulier de voir que le goût du travesti semble diminuer. Je me souviens d'un temps, vers la fin du XIXe siècle, où sa vogue fut considérable. Rien ne paraissait plus sédui-

sant aux metteurs en scène de pièces à grand spectacle — que ce fussent des revues ou des opéras — qu'une troupe de jolies filles qui, à la faveur d'un déguisement masculin, exposaient ce que leurs charmes avaient de plus féminin. Ces travestis-là n'avaient rien d'ambigu, ils servaient avec candeur le plaisir des hommes. La réapparition du danseur dans les grands ensembles a changé tout cela. Je crois qu'elle se produisit il y a une trentaine d'années à l'occasion des ballets russes, et depuis lors on vit se substituer aux travestis des jeunes hommes, qui firent je l'imagine le plus grand plaisir aux dames — non moins qu'à tout ce qui flotte entre les messieurs et les dames, si je puis m'exprimer ainsi.

Chérubin n'appartient à aucune de ces deux catégories. Ce n'est pas entre les sexes qu'il demeure incertain, c'est entre les âges, entre les attributs physiques de l'âge. Il faut qu'il ait la petite voix grêle de l'enfance, mais cependant qu'il soit de taille à justifier la jalousie qu'il provoque. Il est à l'instant de la vie où les femmes ont besoin de se persuader qu'il est encore *un morveux sans conséquence*, mais elles n'en sont plus absolument sûres. Elles ne consentent plus à l'embrasser ni à se laisser embrasser par lui, comme on fait volontiers quand il s'agit d'un petit garçon. Peu importe que Beaumarchais lui ait attribué treize ans : c'est un être dont la vie sexuelle vient de commencer ou va commencer. Dès lors on fausse cruellement l'esprit de la pièce en opposant à Almaviva, en mettant entre Suzanne et sa maîtresse un enfant, charmant en vérité, mais si enfant encore que l'on verrait, que le Comte lui-même pourrait voir sans alarme la Comtesse l'aider à faire pipi.

Qu'est-ce donc en vérité que l'art du comédien, cet art d'imitation s'il est impossible à une femme, en certaines circonstances, de se faire passer pour un homme, comme à un homme de se faire passer pour une femme. On croit toujours qu'on joue la comédie pour les quelques centaines de personnes qui vivent dans l'intimité du théâtre, qui connaissent le passé des acteurs, leur nom et leurs états de service. C'est une erreur. Il faut que Chérubin soit interprété par une femme dont un étranger de passage au théâtre et qui ne connaîtrait rien de ses troublants mystères pourrait dire :

« Le jeune homme qui jouait Chérubin était charmant en vérité. »

Et je n'insiste pas sur le fait que Mozart a écrit le rôle de Chérubin pour une voix de femme : cela devrait suffire à trancher la question quand on discute au sujet du sexe que doit avoir l'interprète de ce rôle unique.

PIERRE LIÈVRE.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — Abondante production, en réalité assez satisfaisante dans l'ensemble, qui permettra aux amateurs de choisir selon leur goût. Je signalerai surtout les films de qualité véritable, qui méritent d'être appréciés.

Anges aux figures sales, à l'Apollo, nous a surtout rendu James Gagney, toujours si amusant, qui, accompagné de son camarade Pat O'Brien, exeellent lui aussi, joue cette fois-ci un brave homme. Si vous aimez Fernandel, *Raphael le Tatoué,* au Max-Linder, vous ravira, bien que tout cela soit vraiment un peu gros. A voir encore : *Le Gladiateur* au Helder, où l'on retrouve Joé Brown dans un rôle où il est à l'aise; *L'Esclave blanche,* au Marivaux, que Viviane Romance anime de son talent; *Le récif de corail,* à Auber-Palace, qui permet à Jean Gabin et à Michèle Morgan de reconstituer leurs duos désormais célèbres, et enfin, *Le roi des gueux,* au Paramount, que Ronald Colman incarne avec son admirable physique et son jeu précis et profond, mais que je préférerai toujours dans une action contemporaine. Et maintenant glissons sur *Noix de coco* au Marignan, tiré du vaudeville de Marcel Achard, mais avec moins de bonheur; *Marojo,* au Rex, suite de documentaires déjà bien usés; *Accord final,* au Colisée, comédie qui n'est point désagréable, mais que l'on a écrasée sous une insolente publicité.

Tout cela montre que l'activité s'est retrouvée dans nos studios, et l'effort vient peut-être à son heure, car je voudrais noter que, depuis un ou deux mois, je vois dans les établissements que je fréquente assidûment des places vides que ne justifie pas toujours la qualité des spectacles; je crois que ces bruits d'augmentation des tarifs de places, ces histoires de taxes augmentées ont momentanément ralenti

l'élan des spectateurs vers un plaisir qui était jusqu'ici celui qu'ils préféraient. Certes, un bon film fait encore recette, mais ce n'est certainement plus l'élan de jadis. Je pense qu'il faudra prendre beaucoup de précautions, dorénavant, pour ranimer chez le public cette préférence si marquée pour l'écran.

ANTOINE.

LE MOUVEMENT DES IDÉES

Procès de la passion. — Dans les pages liminaires qui ont servi d'introduction à cette chronique, je notais, en marge de l'activité, pourrait-on dire, officielle, de notre époque, le sourd travail d'une humanité naissante, réveillée de ses longues illusions, cherchant des raisons de vivre et s'efforçant de retrouver une foi, de retrouver la foi. Tâche surhumaine, presque insensée, si l'on mesure l'importance des ruines au milieu desquelles nous gisons. C'est un monde de vérités dispersées, à recueillir, à trier, à animer, pour en faire un organisme hiérarchique et vivant.

Il reste, à vrai dire, au milieu de ces poussières, une construction debout, immuable, solide, c'est le christianisme. Il a abrité l'Occident tout entier, et sa vérité reste intacte. Mais il souffre d'un grand malheur : il est désormais presque sans communications avec le dehors, comme une place assiégée. On y consomme le pain entre soi, et portes closes.

Pourquoi cette solitude, cet abîme entre le laïque et le chrétien? Qui les sépare? L'ignorance. Le premier n'a plus d'éducation religieuse; le second ne connaît presque rien du monde moderne, transformé, changeant, perpétuellement nouveau, et désormais plus étranger pour sa pensée qu'un pays de mission. Le clergé n'a pas encore appris à aborder l'Européen cultivé d'aujourd'hui comme il aborde le Chinois ou le Soudanais, en parlant sa langue et en partant de notions communes. Pendant longtemps, il a semblé fournir des administrateurs et des politiques plutôt que des apôtres, laissant la société infidèle aller son train et s'enfoncer dans les ténèbres.

Un effort d'adaptation du christianisme aux besoins de l'âme moderne, d'une part; et, d'autre part, des tentatives

souvent désordonnées de la conscience profane pour aller au devant de la foi, pour se dégager elle-même, par le simple exercice de la raison et par la révolte du cœur, des sophismes de l'âge matérialiste : voilà, je crois, le signe, maintenant évident, d'une grande renaissance spiritualiste.

Après certains essais très suggestifs, dont j'ai rendu compte dans ces colonnes, et qui affirment cette volonté de traiter les problèmes actuels en fonction du problème religieux, j'éprouve beaucoup de joie à annoncer le livre de M. Denis de Rougemont : *l'Amour et l'Occident* (1), qui est un dialogue saisissant entre la foi chrétienne et la vie moderne. Œuvre d'un esprit, si j'ose dire, panoramique, qui embrasse par son information et par sa hauteur un vaste horizon; œuvre aussi d'un véritable écrivain, précis, souvent puissant et soutenu par une ardente conviction, je serais surpris qu'elle n'exerçât pas un très grand attrait et une profonde influence.

A l'encontre des spécialistes dont j'ai parlé, qui cultivent leurs plantes chétives dans de petits pots, soigneusement abrités des courants d'air, les grands esprits synthétiques, comme c'est ici le cas, ne s'intéressent qu'aux vérités de plein vent; aussi ne manquent-ils pas de faire sentir, sous l'ordonnance des faits, leur étonnante variété, et les multiples relations qui les rendent inséparables les uns des autres, dans leur réalité comme dans leur explication. On peut dire du livre de M. Denis de Rougemont qu'il est à la fois merveilleusement rassurant par la simplicité de ses vues, et singulièrement excitant par les prolongements qu'elles nous découvrent et par les champs d'exploration qu'elles jalonnent.

Je cite ici, sans insister, quelques-uns des problèmes que cet ouvrage situe et contribue à éclaircir :

La définition générale du mythe. — Les origines et la signification du mythe de Tristan. — L'envahissement et la nocivité des mythes déchus. — Le conflit de la chevalerie courtoise et du droit féodal. — Les rapports des troubadours avec l'hérésie albigeoise. — L'apparentement des celtes, des grecs, des provençaux. — Le rôle religieux des celtes. — Le symbolisme instinctif des hommes du Moyen âge. — Les

(1) Edit. Plon (Collection Présences).

rapports entre la passion et le mysticisme. — L'utilisation du vocabulaire courtois par les mystiques orthodoxes. — La métaphore. — L'évolution de l'amour-passion à travers la littérature, et notamment l'étude à ce point de vue, fort originale, de Corneille, Racine, Rousseau, du sadisme, du donjuanisme. — Le parallélisme entre les formes de l'art de la guerre et celles de l'art de l'amour. — L'amour-passion et la crise actuelle du mariage. — La passion et la politique, etc...

Des recherches si diverses, d'ailleurs parfaitement liées au sujet, et comportant chacune des réflexions lumineuses, parfois décisives, voilà qui montre assez l'exceptionnelle richesse de cet ouvrage.

Toutefois, le centre du livre, c'est l'étude et le procès de l'amour-passion, véritable religion nouvelle, puissante hérésie qui, depuis le XII[e] siècle, suivant l'auteur, définit la conscience occidentale et s'oppose à la doctrine orthodoxe chrétienne.

L'analyse et la critique sont conduites ici magistralement. L'impression qu'on en garde est très forte. M. Denis de Rougemont parviendra-t-il à convaincre la généralité de ses lecteurs? Je ne sais. C'est un livre désobligeant, dit-il, puisqu'il heurte les plus chères illusions du public. Je ne crois pas, d'autre part, qu'on puisse, à l'heure actuelle, établir la synthèse totale et définitive dont nous avons besoin, pour cette raison que nous n'avons entre nous presque plus de notions ni presque plus de vocabulaire communs et que nous ne parvenons, presque toujours, à nous comprendre qu'à demi.

Il est, je le répète, peu d'esprits aussi clairs, peu d'arts aussi sûrs, que ceux de M. Denis de Rougemont. Pourtant, la sévérité de son verdict rencontre en moi, je l'avoue, une certaine résistance, dont la nature intime, après tout, n'est peut-être pas sans parenté avec la poésie des midinettes. M. Denis de Rougemont, en condamnant une forme de la passion, semble condamner toute passion. Or, j'ai pensé, et j'ai écrit, que la passion, sans être génératrice de toutes les vertus comme le croient certains romantiques, est tout de même indispensable à la vraie foi. Privée d'elle, la religion

tombe dans le formalisme, le fidèle tourne au pharisien ou au tiède, que hait le Seigneur. C'est l'avis, je crois, de saint Augustin. M. Denis de Rougemont le pense aussi, peut-être. mais ne le dit pas, et voilà la porte ouverte au malentendu.

L'amour-passion, inconnu ou méprisé de l'Antiquité et de l'Orient, devient pour l'Occident un culte, vers le XIIe siècle. Enigme, dont M. Denis de Rougemont trouve la clef dans les relations de la littérature courtoise des troubadours et des romans bretons avec l'hérésie des Cathares, dont elle n'est que l'expression allégorique et voilée.

Tristan et Yseult ne s'aiment pas. Victimes d'une sorte de narcissisme, ils adorent en eux le désir, qu'ils entretiennent et, sachant que la possession et l'assouvissement mettraient un terme à cette brûlure délicieuse qui fait toute leur volupté, ils retardent leur guérison par des résistances et des refus renouvelés (le vœu de chasteté courtoise, par exemple) et finalement s'obligent à appeler l'obstacle suprême, la mort, vers laquelle, sans le savoir, ils avaient toujours soupiré.

Que cette conception de la vie soit une erreur et une faute, une sorte d'intoxication spirituelle, j'y consens très volontiers. En elle, je fais pourtant la part d'un élément noble et que le christianisme aussi a fait sien. Et c'est la passion. La foi chrétienne n'est-elle pas, en effet, une aspiration enthousiaste vers quelque chose qui est hors du fini, inaccessible ici-bas, transcendant à toute créature, le vœu, je ne dis pas d'une fusion, mais d'une union avec Dieu, considéré comme le centre de tout amour et de toute intelligence? Platon, de même que les troubadours et les romanciers bretons, ont cherché l'idéal à travers et au delà des formes mortelles. Tous les mystiques en sont là. M. Denis de Rougement ne le nie pas; mais il en paraît un peu gêné.

La thèse même de la femme inspiratrice, instrument du salut ou de la damnation, que les romantiques et à leur suite des esprits profonds comme Victor-Emile Michelet, par exemple (*Le Secret de la Chevalerie* (2), ou Jacques Trêve (*La Lumière et le Feu* (3), ont reprise avec plus ou moins

(2) Ed. Ch. Bosse.
(3) Ed. Radot.

de pénétration, n'a rien de spécialement hérétique : on la trouve chez Pétrarque et Dante, et elle est au fond du culte de la Vierge.

Ajouterais-je encore que le mariage chrétien, auquel M. Denis de Rougemont donne très justement pour assises la fidélité et l'acceptation, ne se conçoit pas non plus sans le sacrifice et la charité, c'est-à-dire sans la passion?

M. Denis de Rougement me répondra, j'imagine, que je l'entraîne insidieusement en dehors du sujet qu'il avait choisi. Il aura raison. Le sort d'un livre comme le sien est de donner au lecteur la tentation de penser par lui-même. Mes réflexions, en marge de son œuvre magistrale, ne prétendent rien enlever de sa solidité. Elles invitent seulement à un déplacement de point de vue capable de suggérer des synthèses nouvelles.

Outre les découvertes de détail, que je n'ai pas toutes signalées et qui ouvrent de larges perspectives à la méditation, ce livre soutient avec force de grandes vérités salutaires. Il montre le danger mortel d'une mystique pervertie, qui se trompe d'objet en s'arrêtant à la créature, et qui, loin d'être un affranchissement, est une servitude et une démission. Il fait parfaitement sentir le drame de l'âme moderne, esclave du plaisir immédiat, et qui se tourmente, s'épuise et se désespère à la poursuite de sensations toujours fuyantes, d'apparences toujours évanouies.

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

C.-C. Furnas : *Le Siècle à venir;* traduit de l'anglais par O.-M. Petitjean; l'Avenir de la Science, Gallimard. — H. J. Muller : *Hors de la nuit,* vues d'un biologiste sur l'avenir; traduit de l'anglais et préfacé par Jean Rostand; Gallimard.

Voici deux livres qui ont eu un grand succès en Amérique; depuis que Jean Rostand les a rendus accessibles au public français, on en parle beaucoup dans les milieux intellectuels parisiens. De la fantaisie, de l'humour, des boutades, des paradoxes, des anticipations hardies... cela plaît à une première lecture; à une deuxième (car on relit ces ouvrages), on trouve pas mal de choses à critiquer.

Ici même, en janvier dernier, je signalais qu'on n'enregistre plus en Physiologie, depuis quelques années, de découvertes sensationnelles; même on n'en prévoit pas d'ici assez longtemps. Cela serait une conséquence de la recherche d'un rendement maximum en Science. D'après Furnas, auteur du **Siècle à venir,** il en serait de même pour la production industrielle.

Presque tout a été découvert; ...nous ne faisons maintenant qu'un travail de mise au point; ...nous ne faisons que remplir des vides ici et là et perfectionner ceci et cela.

Après « la grande vague des inventions » du XIXe siècle, malgré le nombre toujours croissant des personnes occupées à des travaux de recherche, « le sommet dans la découverte est dépassé ». A ce sujet, l'auteur ne dissimule pas son pessimisme.

Il a cependant intitulé un chapitre : « Nous surpassons la nature. » Chose curieuse, il n'y montre guère que les échecs des chimistes contemporains.

Les résines synthétiques ne firent aucun progrès réel jusqu'à ce qu'une nouvelle génération de chair à canons eût poussé en Europe et qu'une phase nouvelle de l'ancienne dispute fût sur le point d'éclater, ...nous n'avons jamais fabriqué une véritable soie artificielle... Les laques modernes peuvent être appliquées rapidement, mais elles ne sont pas parfaites. On n'a encore trouvé aucun revêtement imperméable au soleil, au vent et à la pluie, qui n'ait besoin de temps en temps d'être poli ou remis à neuf... Il y a encore fort à faire dans le domaine des aromes, étroitement lié à celui des parfums... Personne n'est encore parvenu à fabriquer du véritable caoutchouc synthétique... Dans nos projets d'avenir, nous imaginons du verre incassable, des vêtements toujours neufs, et des couvertures qu'aucune mite ne pourra abîmer. Beaucoup de nos souhaits les plus modestes ne sont pas encore réalisés.

Mais on ne conçoit aucune limite au nombre de composés que nous pourrons fabriquer quand nous deviendrons de meilleurs chimistes. Malheureusement, jusqu'ici les chimistes n'ont pas été à la hauteur de la tâche qui leur est dévolue. Furnas n'épargne même pas notre grand Berthelot, qui a eu certes le mérite de se rendre compte que « le problème de la nourriture est un problème chimique », mais qui a eu le

tort de ne pas soupçonner l'importance dans l'alimentation des infiniment petits chimiques; « heureusement pour lui, il mourut en 1907, avant l'avènement des vitamines ». Pour la synthèse et l'utilisation des aliments, les plantes et les animaux ne sont guère à citer comme exemples. Les plantes utilisent au maximum 2 % de l'énergie rayonnante qui tombe sur elles. Les veaux utilisent 1/12e de la nourriture qu'ils mangent, et les bœufs les plus forts 1/30e seulement. Quand le public achète du lait, dans le but de garder de bonnes dents, il paie 11 dollars 92 une substance, le phosphate de chaux, qui vaut dans le commerce 8 cents. « Ces exemples de mauvais rendement devraient stimuler la verve créatrice de l'ingénieur. »

Quelle sera la vie au siècle à venir?

La vie future se distinguera de la vie actuelle, non par un cumul d'objets matériels, mais par l'acquisition d'une chose plus importante — le loisir... La balance de la vie américaine ne penchera plus du côté du travail, mais du plaisir.

Je me rappelle cette phrase de Georges Duhamel dans *Scènes de la vie future :* « Il est temps, il est grand temps que l'Amérique produise des paresseux, je veux dire des rêveurs, qui la sauveront d'elle-même. » Je retrouve une pensée analogue dans le chapitre X de *Cécile parmi nous :* « Considération sur le travail intellectuel » : « Nous n'oserons jamais expliquer aux travailleurs manuels que perdre du temps cela fait partie de notre tâche à nous autres [hommes de science]. »

Les partisans du rendement maximum ont protesté. Dans un livre, d'ailleurs remarquable, de Georges Friedmann, *la Crise du Progrès*, l'opinion de Duhamel, inspirée paraît-il de Bergson, est discutée.

Or, voici qu'un savant américain, Furnas, rêve lui aussi d'une société future où les « loisirs » occuperont une grande place. Les activités sportives, les voyages se répandront de plus en plus. « Tout le monde est mordu du désir de vagabonder de temps à autre. » Les amateurs de Science deviendront de plus en plus nombreux, et la Science, affranchie des dogmatismes officiels, se rénovera, évoluera dans des

voies nouvelles. On constatera aussi de nouvelles éclosions d'artistes, de littérateurs...

§

H. J. Muller, dans **Hors de la nuit,** déplore que la littérature ne s'affranchisse pas davantage des « préoccupations traditionnelles ». Le temps est proche où le véritable homme de lettres ne pourra rester à l'écart de la pensée et de la connaissance de son époque :

La pauvreté effrayante des concepts chez la moyenne des hommes de lettres contemporains, leur cécité devant l'univers qui les entoure, ne sont que l'expression du manque d'éducation.

Appréciation bien sévère.

Le professeur Muller, dit J. Rostand, s'est fait universellement connaître en biologie par les travaux sur l'hérédité et sur la mutation expérimentale. C'est lui qui a montré qu'en traitant la mouche du vinaigre par les rayons X on fait apparaître dans sa descendance des individus à caractères anormaux, dont on peut tirer autant de races nouvelles. Découverte de haute conséquence puisqu'elle donnait le moyen, non seulement de modifier le patrimoine héréditaire des êtres vivants, mais encore d'approfondir la constitution intime des éléments qui le constituent, les gènes.

Ce savant illustre, spécialiste de la Génétique, s'élève vivement contre les spécialistes, et critique « la façon dénaturée, déshumanisée » qu'ils adoptent pour enseigner les sujets les plus fondamentaux. Selon lui, tout est à réformer dans l'enseignement et l'organisation sociale.

Pour l'instant, il y a lieu d'être très pessimiste. Le taux des suicides n'a cessé de monter depuis la révolution industrielle, en sorte qu'il est maintenant de dix à vingt fois plus élevé qu'il ne l'était au XVIII[e] siècle.

Si c'est là tout ce que nous réserve l'évolution sociale, il n'y a vraiment aucune raison pour que nous la souhaitions, et pour que nous désirions même la persistance de l'espèce humaine.

Actuellement, dans toute population, les mutations qui donnent naissance à des « déficiences » ou à des caractères « pathologiques » sont beaucoup plus nombreuses que les mutations « favorables ». Tant qu'il en sera de même, la déchéance biologique sera inévitable.

Etant donné que l'intelligence intrinsèque de l'homme n'est pas plus grande aujourd'hui qu'à l'âge de pierre (rappelons que c'était l'opinion de Remy de Gourmont), il ne faudrait pas un bien grand déclin de ses aptitudes mentales pour les ramener en deçà du point critique qu'elles doivent nécessairement dépasser pour que la tradition se conserve sous sa forme avantageuse.

Les eugénistes ont proposé la stérilisation de tous les débiles mentaux. Mais ce serait là, d'après Muller, une mesure inefficace. On évalue à 300.000 le nombre de ces débiles aux Etats-Unis; il faudrait complètement stériliser, pendant huit générations, tous les débiles mentaux pour réduire leur nombre de moitié, et prolonger cette stérilisation sur une douzaine encore de générations, soit vingt en tout, pour en réduire le nombre à 75.000 Cela tient à ce que les gènes pour la débilité mentale, qu'on suppose récessifs, existent, non pas seulement dans les 300.000 individus qui sont actuellement débiles mentaux, mais aussi dans plus de 10 millions d'individus, apparemment normaux, de la population actuelle des Etats-Unis.

L'humanité va-t-elle assister calmement à sa ruine? D'après Muller, pour qu'il y ait progrès biologique, une reconstruction sociale est nécessaire.

Jusqu'ici, il y avait un véritable fossé entre ceux qui travaillent et ceux qui jouissent, et, seules, les occupations des privilégiés — chasser, juger, accorder des grâces — étaient rendues intéressantes et confortables. Quand celui qui travaille sera aussi celui qui gouverne, tout cela changera nécessairement... Si nul progrès sensible n'a été encore accompli, la faute en est à la seule inertie sociale, et, de surcroît, au fait que la femme a été jusqu'ici plus asservie que l'homme.

Affranchir la femme, voilà qui s'impose. Beaucoup de médecins, dit Muller, tiennent les souffrances de la mère pour obligatoires et même les considèrent sadiquement comme souhaitables; il faudrait « amender notre attitude envers la grossesse ». Il est possible qu'on parvienne à obtenir le développement de l'ovule humain en dehors de l'organisme, ou tout au moins dans la matrice d'une autre femelle. Mais il ne serait pas digne d'un savant aussi éminent que Muller d'insister sur une idée déjà exploitée par un

romancier, par un de ces littérateurs qu'il méprise. La grande idée de ce généticien est de réaliser pendant de longues années des cultures de spermatozoïdes provenant d'hommes de « génie », et qu'on mettrait à la disposition des femmes soucieuses d'engendrer des « surhommes ». La « disjonction de la fonction reproductrice et de la vie amoureuse de l'individu » aurait pour conséquence de libérer la femme du mâle.

Dans une collectivité éclairée, dénuée des tabous superstitieux et de l'esclavage sexuel, combien de femmes seraient avides et fières de porter dans leurs flancs et d'élever un fils de Lénine ou de Darwin.

Autour de moi, dans un milieu que je considère comme dégagé des préjugés bourgeois, beaucoup de femmes ont vivement protesté : il ne leur plairait nullement d'incuber des germes étrangers, fût-ce de Lénine! A ces protestations, on peut joindre des objections sérieuses, d'ordre biologique. 1° Pour cultiver des spermatozoïdes, il faudrait partir des spermatogonies ou « cellules mères » des spermatozoïdes (car ceux-ci sont des éléments achevés et incapables de se multiplier en culture), opérer par conséquent des prélèvements dans la glande sexuelle; les « hommes de génie » se laisseraient-ils faire? Et comme d'ailleurs le génie est souvent une manifestation tardive, on aurait le risque d'intervenir trop tard et de recueillir des cellules déjà atteintes quelque peu de sénilité. 2° Muller propose de n'utiliser que les cultures ayant au moins vingt-cinq ans d'existence, afin qu'il n'y ait aucun doute sur le « génie » du reproducteur; or, dans ma chronique du 1er mars, je citais, d'après R. May, le fait suivant : une greffe de peau de Crapaud ne prend pas sur Grenouille; mais, cette peau, après vingt-cinq jours de culture *in vitro*, perd ses caractères spécifiques, et alors la greffe réussit. Qui nous dit qu'après vingt-cinq ans de culture les cellules sexuelles d'un Lénine seraient toujours porteuses du caractère « génial » ? 3° On sait que les enfants des grands hommes ont été plus d'une fois des faibles d'esprit; peut-on affirmer que les spermatozoïdes des hommes de génie sont exempts des gènes de la débilité mentale?

De telles objections, et d'autres, ne sont évidemment pas venues à la pensée du grand généticien américain, car il continue :

Tout cela n'est pas un vain rêve. Non seulement tout cela peut se faire, mais je tiens pour certain que cela se fera.

Ailleurs, parlant de l' « évasion extra-terrestre », Muller se montre aussi affirmatif et déclare que « la réussite semble probable au cours même de ce siècle ». Certes, j'ai beaucoup de sympathie pour les anticipateurs, les audacieux, mais je pense que, dans le cas présent, il ne serait pas difficile de trouver des « littérateurs » doués d'un esprit scientifique, rationaliste, plus sûr que celui du distingué généticien américain.

GEORGES BOHN.

PRÉHISTOIRE

Raoul Montandon : *Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques, époques préhistorique, protohistorique et gallo-romaine; France*, t. V; Genève et Lyon, Georg; Paris, Leroux, gr. in-8°, XXXIII-436 p.

Raoul Montandon doit être bien content d'avoir enfin terminé cette **Bibliographie palethnologique et archéologique** française dont l'arrangement et la rédaction lui ont demandé plus de vingt ans. Car le tome I parut en 1917 et était le résultat d'au moins cinq ans de recherches. Il faut avoir eu affaire aux collections des publications de nos sociétés savantes de province et aux périodiques provinciaux éphémères dont on ne connaît le plus souvent que l'imprimeur, pour se rendre compte de la patience tenace que Raoul Montandon a dû avoir pour achever un répertoire qui comprend 2.500 p. à 2 col., 33.500 références bibliographiques, 8.000 noms d'auteurs, des index géographiques, des cartes... La période considérée va des débuts de la préhistoire jusqu'aux invasions germaniques et parfois encroche sur la période culturelle dite mérovingienne. Qu'un Genevois ait réussi à lui seul, sans équipe de secrétaires, un tel travail, qui aurait dû être fait en France, doit nous servir d'exemple et d'avertissement. N'y a-t-il donc plus de sang paysan, chez nous? Car seul le sang paysan donne la ténacité nécessaire. Ou bien est-elle utilisée dans d'autres directions?

Ce tome V et dernier est consacré au Béarn, au comté de Foix, à la Guyenne et à la Gascogne, au Languedoc et au Roussillon. Le classement des références bibliographiques est établi par ordre alphabétique des noms d'auteurs et pour chaque nom d'auteur, par date de publication, ce qui est bien. Car certains bibliographes préfèrent un classement secondaire par ordre alphabétique des titres, ce qui empêche de distinguer quels ont été les progrès de l'auteur et les rectifications qu'il a pu apporter à ses opinions au cours de la vie.

Parmi les départements représentés dans ce volume, il y en a qui ont une importance particulière dans la préhistoire française; chacun sera heureux de trouver enfin réunis les travaux relatifs à la Dordogne, qui occupe à elle seule 20 p., plus 6 p. de supplément; et aux départements pyrénéens. Une carte montre la superposition des limites départementales actuelles à celles des tribus de la période gauloise et gallo-romaine.

Au début du volume on trouvera des tableaux et des cartes statistiques destinés, dans la pensée de l'auteur, à montrer le degré d'intensité des publications par départements et par auteurs; dont 66 forment le « peloton de tête ». La carte 6, par exemple, est consacrée à un auteur « non régional », Camille Jullian; dans chaque département est marqué le nombre de ses publications le concernant. D'autres cartes illustrent avec des chiffres et des hachures les proportions du même genre pour d'autres auteurs « mixtes » et « régionaux ». La carte 1 résume le tout par des hachures et des quadrillés, pour montrer aussi ces mêmes rapports numériques nationalement.

A première vue, ces représentations graphiques semblent avoir une valeur vraiment scientifique et permettre des conclusions sérieuses sur l'état de l'exploration de la France et sur le rôle joué dans le progrès de la préhistoire et de la protohistoire par les auteurs non-régionaux, mixtes et régionaux qui forment le « peloton de tête ». Mais, n'en déplaise à Raoul Montandon, c'est une illusion.

Brièvement, les problèmes sont les suivants : le nombre des travaux d'un homme correspond-il à la valeur réelle de cet homme comme savant? Par le procédé de présentation

bibliographique et cartographique de Raoul Montandon, peut-on arriver à déterminer cette valeur? Par quel procédé pourrait-on y arriver?

Ou encore : quelle doit être l'attitude du bibliographe à l'égard des auteurs et des travaux qu'il s'est donné pour but de répertorier? Problème posé il y a quelques mois au Congrès des Bibliographes d'Oxford et où j'ai pris nettement position.

Si le bibliographe n'est pas « de la partie », il ne peut pas discerner quels sont les bons travaux; quand et où un auteur s'est trompé; quels sont les écrits originaux, et quels sont les vols et les démarquages; enfin, si l'auteur a ou non republié plusieurs fois un même travail, soit dans divers périodiques, soit dans un ou plusieurs recueils, signés de lui ou non. M. Montandon n'est pas à proprement parler un préhistorien; mais il a fait des recherches personnelles dans le canton de Genève et régions savoyardes voisines; à la suite de quoi, il a publié un bel ouvrage, paru en 1922, et dont j'ai fait ici même l'éloge. Comme en outre il possède à fond ce qu'on appelle la *bibliotechnique,* c'est-à-dire le procédé des indications exactes et complètes de chaque titre (périodique; pages; format; date; éditeur, etc.), nous le classerons parmi les « mixtes ».

A l'autre bout de la série, faisant face au bibliographe pur, il y a le savant pur, pour qui la technique bibliographique n'existe pas en soi, comme but particulier, mais seulement comme un adjuvant, une sorte de béquille dont il ne saurait se passer, mais qui suffit, même grossièrement taillée. Autrefois les savants, croyant que chacun savait de quoi il s'agissait, n'indiquaient les ouvrages utilisés que sommairement; je veux dire au XIXᵉ siècle; car au XVIIIᵉ (témoins Lafitau, Dom Martin, l'abbé Thiers, etc.) l'usage était d'indiquer les pages citées avec la même exactitude que les versets de la Bible, et sans confondre les quatre Evangélistes. Depuis quelques années, il y a de nouveau du progrès, un retour aux bonnes traditions si l'on veut; et ceci non seulement dans les bibliographies, mais aussi dans l'arrangement des fiches et des fichiers des bibliothèques publiques.

Ceci dit, et trop brièvement, on se heurte au fait suivant :

il y a des auteurs qui sont incapables de construire un livre; ou qui ne s'adonnent qu'à des recherches de détail; ou qui publient sous plusieurs titres un même travail; ou qui donnent ce même travail à plusieurs revues. Le bibliographe pur enregistre tous ces titres également; et « ça fait nombre ». Dans ces conditions, Montandon en donne beaucoup de cas, un auteur aura à son actif 60 ou 80 titres, alors qu'un vrai savant n'arrivera qu'avec un seul, ou fort peu. L'admirable *Manuel d'archéologie préhistorique* de Déchelette ne compte que pour un, tout en utilisant plus de deux mille travaux de détail. Aussi Déchelette n'est-il pas même « placé » dans le « peloton » des 66 auteurs de tête. Mais on y trouve des chercheurs de province dont le rôle dans l'histoire de la science a été secondaire, comme Francis Pérot, du Bourbonnais, avec 88 titres, dont 54 pour l'Allier. Le grand savant Piette est représenté par 59 titres, dont les trois quarts au moins, sinon même le tout, sont de premier ordre, alors que le prolifique docteur Baudouin apparaît avec 237 titres pour un petit morceau de la Vendée. Le plus drôle est que le gagnant de la course, Héron de Villefosse, avec 461 titres, n'était pas un préhistorien, n'a pas laissé grand chose d'important dans notre spécialité, mais était un excellent archéologue classique...

Naturellement j'ai surtout choisi des morts; des vivants, comme Passemard, Octobon, Breuil, Grenier (qui continue avec maîtrise le manuel de Déchelette) et d'autres, on doit s'attendre à voir monter leur cote; à ce jeu, avec des communications de vingt lignes chacun, bien des outsiders se trouveront en mesure, à la fin des fins, de se classer dans un bon rang au poteau.

Que si on étudie les cartes de Raoul Montandon, on arrive à des résultats tout aussi curieux. La carte 3 montre par des chiffres le nombre des travaux par départements. Je reprends la Dordogne, comme de juste, puisque c'est un nid de trésors préhistoriques : 732 travaux. Seulement, voici que l'Aisne, qui pour la préhistoire française est de faible importance, en montre 913. Chacun sait que les départements bretons occupent eux aussi une place de choix dans la préhistoire française : Finistère, 469; Morbihan, 592; Côtes-du-Nord, 411;

Loire-Inférieure, 454; Ille-et-Vilaine, 172. Prenons maintenant des départements du Centre dont l'importance préhistorique est bien moindre, mais non pas nulle évidemment : Allier, 417; Nièvre, 300; Saône-et-Loire, 797; Yonne, 551; Côte-d'Or, 1.292. Honneur aux Chevaliers du Tastevin, car c'est à la Côte-d'Or que revient la palme.

Que signifient ces chiffres? Qu'il y a plus de documents préhistoriques en Côte-d'Or qu'en Dordogne et dans le Morbihan? Non. Qu'il y a plus de savants, disons d'auteurs, qui se sont occupés de préhistoire en Bourgogne qu'en Bretagne ou dans le Périgord? Non. Que le vin étant meilleur et la cuisine admirable dans cette province, les explorateurs s'y rendent plus volontiers que dans l'âpre Bretagne ou le triste Périgord? Non. Que les Bourguignons ont la plume plus facile, ou savent mieux se faire valoir, que les Bretons et les Périgourdins? Non.

Alors, comment interpréter ces différences numériques vraiment ahurissantes? Je vais vous le dire, mais en confidence. Raoul Montandon a bloqué, comme on dit, le paléolithique, le néolithique, le Bronze, le premier Age du Fer, le deuxième Age du Fer et dans celui-ci la période gallo-romaine. Or Saône-et-Loire et Côte-d'Or, Aisne et Oise (814 numéros) et quelques autres départements à chiffres élevés ont possédé des centres importants de colonisation romaine, des cités, des lieux de marché, des voies pierrées en grand nombre, et excité la curiosité, officiellement bien vue, des chercheurs locaux, alors que la préhistoire jusqu'au Fer était honnie et parfois l'est encore. Rien ne donne autant matière à de petites communications que les vestiges gallo-romains; le patriotisme général et de clocher s'en mêle; et les imprimeurs du pays travaillent. Tout le monde est content. Mais si des 1.292 numéros de la Côte-d'Or vous ôtez tout le gallo-romain, ou même, cruellement, l'Age du Bronze, vous voyez ce beau département maigrir à vue d'œil et la palme passer à la Dordogne, aux Pyrénées et à la Bretagne. Et c'est dans ce domaine aussi, gallo-romain, que triomphe Héron de Villefosse; sinon il courrait loin derrière Piette, Capitan et d'autres parmi les morts, et les deux Mortillet, dont aucun n'est inscrit dans les fameux 66.

Que si on appliquait le système de Raoul Montandon aux folkloristes, Seigneur, où placeriez-vous les bons?

A. VAN GENNEP.

ESOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Sri Aurobindo : *La Mère* et *Lumières sur le Yoga*, traduits de l'anglais par La Mère (Paris, Adrien Maisonneuve éditeur).

On peut soutenir sans paradoxe que la grandeur d'une philosophie est caractérisée par la lenteur qu'elle met à pénétrer parmi les hommes. Les grandes lumières de la pensée, qu'elles soient religieuses ou philosophiques, n'ont jamais été fulgurantes. L'âme humaine semble rebelle à recevoir la vérité dans laquelle elle se plongera un peu plus tard. La sagesse de Lao Tseu est encore énigmatique pour l'Occident. Le nom de Çankaracharia, le réformateur de la pensée hindoue, n'est connu en France que de quelques spécialistes. Plotin lui-même, après tant de siècles, n'a pas encore agi sur la vie des intelligences et son mysticisme demeure incompris. Il ne faut donc pas s'étonner si Sri Aurobindo, le plus grand philosophe de l'Inde moderne, est encore totalement inconnu parmi nous et si son œuvre, immense et nouvelle, ne fait que commencer à être traduite en français.

Il n'y a aucune exagération à rapprocher le nom de Sri Aurobindo des plus grands noms de la philosophie orientale et même mondiale. C'est seulement notre ignorance qu'il faut accuser. Sri Aurobindo aura plus tard une place à part dans l'histoire de la philosophie, car il s'apparente aux anciens grands « Rishis » de l'Inde. Il réalise dans sa vie l'idéal transcendant de l'union avec le divin. C'est cette union, ou plutôt sa méthode propre d'union, qu'il enseigne à travers ses divers ouvrages.

Sri Aurobindo est le type de l'homme complet, c'est-à-dire qu'il a passé par toutes les phases de l'activité humaine pour arriver jusqu'à la plus haute, la phase mystique. Il a commencé par pénétrer la culture occidentale et par se l'assimiler, sans que cependant on puisse en retrouver une trace visible dans ses œuvres. Il ne s'est pas laissé prendre au mirage trompeur de notre science et à son affirmation autoritaire de posséder seule la vérité. Le premier élan de son esprit — ce qui est une loi naturelle des grands esprits — le poussa

vers la poésie. Il n'est pas de vrai grand penseur qui n'ait commencé par être poète.

Après les années de savoir, après avoir emmagasiné les matériaux spirituels de l'Inde; il se tourna vers l'action. Il collabora au réveil de l'idéal national de l'Inde, il fut un novateur, un libérateur politique, un grand patriote.

Il est à remarquer qu'en Occident, les hommes éminents suivent une voie contraire. Ce n'est qu'après avoir réalisé le plein de leurs possibilités intellectuelles qu'ils se consacrent à l'action. Les Orientaux ont une courbe plus normale. Ils consacrent les années de jeunesse à l'activité et ce n'est que lorsque l'esprit a acquis toute sa maturité qu'il se recueille pour s'élever par le puissant levier de la solitude.

Les conceptions politiques de Sri Aurobindo n'avaient aucun point commun avec celles que nous pourrions imaginer. Son idéal paraîtrait lettre morte à nos démagogues et à nos sociologues. En travaillant pour l'Inde, comme l'a dit Romain Rolland, il ne perdait pas de vue l'unité de l'humanité. L'Angleterre en fut effrayée et le poursuivit. Il fit un an de prison préventive.

La perte de la liberté est pour l'homme d'action la plus terrible catastrophe puisqu'elle supprime sa raison d'être. Mais pour Sri Aurobindo, ce devait être le commencement d'une activité créatrice plus féconde, qui allait s'exercer sur un plan supérieur. Ce fut un homme nouveau qui sortit de la prison d'Alipour, un homme qui était passé par une nouvelle naissance.

Retiré d'abord à Chandernagor, puis à Pondichéry, il allait réaliser les grandes œuvres qu'il avait entrevues dans la solitude. Ce sont : *La synthèse du Yoga, La vie divine,* et surtout le *Commentaire de la Bhagavad Gita.*

Ce ne sont pas ces livres capitaux qui sont aujourd'hui offerts au public. Hélas! les éditeurs hésitent à publier des œuvres philosophiques de longue haleine, qui importent pourtant au développement de l'intelligence. Peut-être se souviennent-ils que les 3 volumes des *Ennéades* de Plotin, parus en 1857, furent vendus en solde cinquante ans plus tard. Mais ils devraient se souvenir aussi que cette même édition fait prime aujourd'hui et qu'on a été obligé de retraduire les

Ennéales. Il faut souhaiter que M. Jean Herbert, qui rend de si grands services à la philosophie de l'Inde, puisse bientôt donner en français les ouvrages capitaux de Sri Aurobindo.

Mais déjà, avec **La mère** et **Lumières sur le Yoga,** on peut avoir une idée de l'enseignement de Sri Aurobindo « qui part de celui des anciens âges de l'Inde affirmant que derrière les apparences de l'univers il y a la réalité d'un être et d'une conscience, le Soi de toutes choses, unique et éternel. Tous les êtres sont unis dans ce soi, cet Esprit unique, mais sont divisés par un certain séparatisme de conscience, une ignorance dans le mental, la vie et le corps de leur vrai soi et de leur réalité. Il est possible, par une certaine discipline psychologique, d'écarter ce voile de conscience séparative et de devenir conscient du vrai Soi, de la Divinité qui est au dedans de nous et de tout (1). »

Résumer la philosophie de Sri Aurobindo est une tâche impossible dans un bref article. « La libération de l'âme individuelle est donc le fait capital, la fin essentielle de l'action divine, la nécessité première et centrale et comme le pivot autour duquel tout s'organise », est-il dit dans *La vie divine.* Peut-être peut-on dire que toute l'œuvre de Sri Aurobindo est une méthode de libération de l'âme humaine. Ainsi l'auteur des commentaires de la Gita prend sa place dans la longue lignée des penseurs et des sages de l'Inde qui à travers les âges ont guidé les hommes vers le « Salut ».

La traduction de *La mère* et de *Lumières sur le Yoga* a l'avantage d'être écrite avec une rare perfection, ce qui est bien exceptionnel pour les livres philosophiques et pour tous les livres en général. Cette traduction est due à la personnalité qu'on appelle la Mère et qui préside au destin de l'Ashram de Pondichéry, la communauté où sont groupés autour de Sri Aurobindo ses nombreux disciples. Elle y est la personnification symbolique de la Mère divine, celle dont les quatre pouvoirs sont expliqués dans le livre qui vient de paraître, pouvoirs de la nature, pouvoirs si vastes que « l'esprit humain, enfermé dans la prison de sa demi-obscurité », ne peut les saisir entièrement.

MAURICE MAGRE.

(1) *L'enseignement et l'Ashram de Sri Aurobindo.*

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : d'une conférence du docteur Thierry de Martel sur « le chirurgien... et les autres ». — *La Revue de Prométhée :* « L'Art poétique » de M. Eugène Malaniouk, jeune poète de l'Ukraine. — *La Revue universelle :* Aristide Briand jeune avocat à Nantes. — *Les Cahiers aurevilliens :* une note de J.-K. Huysmans sur l'enterrement de Barbey d'Aurevilly. — Naissance : *Le sol clair.* — Mémento.

Nous avons, dans cette vieille maison du *Mercure,* des motifs particuliers d'admiration pour l'œuvre de M. le docteur Thierry de Martel en son art et de haute estime pour sa personne. Un groupement dont je ne sais que le nom : *Rive gauche,* l'a convié à faire une conférence. Il a choisi pour sujet : « Le chirurgien... et les autres ». Le texte de cette conférence, publié par **La Revue hebdomadaire** (11 février), est un des plus riches en nourriture intellectuelle et l'un des plus élégants qu'on puisse lire. On aime qu'un homme de cette distinction et de ce mérite exceptionnels ait, tout au début de sa causerie, déclaré à son auditoire :

J'essaie d'exposer devant vous... un sujet compact s'il en fut : « Le chirurgien et les autres. »

Ce sujet est immense parce que je me fais du chirurgien, et surtout du chirurgien futur, une idée « impériale » et qu'après avoir mis « les autres » en face de lui, j'ai devant moi l'humanité entière.

Mon orgueil, qui est un orgueil corporatif, va vous paraître affreux. Mais l'orgueil n'est pas un vilain défaut. Il comporte de la maigreur et de l'indépendance. Il n'a rien à faire avec la vanité, qui est ventrue, intrigante et servile; et si je ne suis qu'orgueilleux, vous me pardonnerez certainement.

Cet orgueil-là est une vertu. Il permet à M. de Martel de dire vraiment de haut ce qui peut le mieux attirer à la chirurgie la jeunesse studieuse. C'est à elle qu'il s'adressait surtout :

Quelques-uns exaltent parfois son habileté manuelle, mais très peu se doutent que sur le plan de la science et de la recherche, le chirurgien doit devenir l'égal du médecin. Infime est le nombre de ceux qui savent combien étendu est son champ d'investigation, et que le chirurgien, voyant les organes vivre sous ses yeux, peut observer des phénomènes qui échappent au médecin. N'a-t-il pas en outre la joie de servir et de secourir ses semblables plus que ne le fait aucun homme au monde?

Je vais choisir quelques-unes des affirmations typiques de M. le docteur de Martel :

...le chirurgien dont je vous parle connaît si bien son anatomie que vous êtes réellement transparent à ses yeux et qu'il est capable de feuilleter votre corps comme vous feuilletez un livre familier. C'est là probablement ce qu'il y a de plus difficile à acquérir dans son métier. Beaucoup de chirurgiens, surtout à l'étranger, ne connaissent vraiment bien qu'un très petit nombre d'organes, ceux sur lesquels ils opèrent tous les jours. Sortis de là, ils sont complètement perdus. La guerre illustra ce que je dis ici d'une façon parfois tragique; et c'est cette ignorance de l'anatomie qui incite tant d'opérateurs à se spécialiser.

Le chirurgien doit enfin connaître parfaitement l'homme et la femme à l'état normal, c'est-à-dire avoir promené ses mains, ses yeux et ses oreilles sur une quantité de corps normaux, si bien que, s'il est vraiment doué, la moindre voussure, la plus petite résistance, la plus légère défense musculaire, un frottement insolite, un craquement inexpliqué, choqueront sa sensibilité comme une fausse note choque l'oreille d'un musicien, comme un bruit anormal choque un bon mécanicien.

Ce n'est pas tout; il doit savoir les maladies de chaque grand système, les avoir toutes observées et en connaître l'évolution. Il doit être aussi médecin que n'importe quel médecin, mais avec un esprit de synthèse qui épargne à sa mémoire un trop gros effort.

Contre la dichotomie et pour l'indépendance absolue du chirurgien, M. de Martel déclare :

...le chirurgien doit être seul à supporter les responsabilités de ses décisions; et quand un malade se confie à lui, ou lui est confié par les médecins, il ne doit pas accepter le diagnostic de ceux-ci sans le discuter; et il doit, sans se laisser influencer par personne, poser lui-même le diagnostic et les indications opératoires. Certains médecins ne sont pas de cet avis, et n'admettent pas que le chirurgien ait la prétention d'être autre chose qu'un instrument entre leurs mains. Aussi le vrai chirurgien, digne de ce nom, ne voit-il guère que des malades qui viennent à lui directement, ou qui lui sont adressés par des médecins qui sont ses collaborateurs habituels, hommes éclairés qui, à force de songer aux mêmes questions que lui, ont souvent sur le même cas la même opinion.

Sur la philosophie de son admirable profession, M. de Martel a exprimé nombre d'idées neuves. A des milliardaires amé-

ricains qui le conviaient à prononcer quelques mots dans leur club il apprit :

...le médecin est encore plus riche que vous, puisqu'il peut rendre aux malades des services que vous ne pouvez leur conférer que par son intermédiaire.

Et le prestigieux opérateur d'expliquer :

...le chirurgien est par tempérament un artisan et un manuel; et je pense que c'est peut-être pour cela qu'il est, sur le plan de la pensée, de la réflexion, de l'observation et de la recherche, un être favorisé.

Car je reste convaincu que souvent, à l'encontre de ce qui est admis le plus généralement, ce n'est pas notre esprit qui mobilise nos doigts, mais nos doigts, leurs mouvements automatiques et presque inconscients qui donnent le branle à notre esprit. *Il est quantité de choses que nos mains comprennent avant notre cerveau;* et ceux qui manipulent en réfléchissant trouvent plus que ceux qui réfléchissent sans manipuler.

Je conseille vivement à ceux que la question intéresse de lire l'admirable *Discours aux chirurgiens* de Paul Valéry, où il dit : « J'irai jusqu'à dire qu'une relation réciproque des plus importantes doit exister entre notre pensée et cette merveilleuse association de propriétés toujours présentes que notre main nous annexe. L'esclave enrichit son maître et ne se borne pas à lui obéir. »

Se servir de ses mains, dessiner au tableau noir, faire des schémas, monter des appareils, bricoler pendant des heures sur le même sujet, en pensant toujours à la même chose, c'est ainsi qu'on finit un jour par comprendre et expliquer ce que l'on avait seulement senti.

Peu d'hommes ont inclus un sens aussi vaste en aussi peu de mots que ceux-ci :

...s'oublier soi-même, condition essentielle de bonheur.

Il enseigne :

Pour ne jamais faire mal, le chirurgien ne doit jamais être pressé.

Sa main doit être si légère qu'on ne la sente pas.

A tout instant il faut qu'il pense à cette légèreté nécessaire, qu'il l'entretienne, qu'il « l'entraîne ».

Quand il soulève un objet, il doit veiller à ne pas le serrer que juste ce qu'il faut pour l'empêcher de glisser.

Vous reconnaîtrez le chirurgien affecté de ce souci à ce que de temps en temps il laisse échapper quelque chose de ses doigts.

Une ou deux fois par an, chez lui, il casse un verre à table et sa réputation de maladresse est ainsi solidement établie dans sa famille.

J'aime ce trait où scintille un souvenir de la manière de conter qui fut celle de la chère Gyp. Je la retrouve aussi, et avec bonheur, dans ce portrait du patient pauvre, par le grand chirurgien :

Il est si agréable à soigner, le pauvre bougre! Il nous laisse faire; il nous écoute; il ne nous propose pas une consultation! Il nous laisse l'examiner tant que nous voulons. Il ne nous dit généralement pas avec quoi il veut être anesthésié. Il a lui-même souvent un métier, ce qui lui permet de comprendre bien des choses; et il sait comme c'est difficile de bien faire et comme l'imprévu vient souvent déranger tous nos espoirs. Une fois opéré, il se laisse soigner. Je lui sais gré de ce que, docile et silencieux, il ne nous fait pas perdre notre temps. Quand il est guéri, il est souvent très reconnaissant et porte rarement des jugements sur les chirurgiens qu'il ne connaît pas. C'est d'ailleurs lui le mieux soigné.

§

La Revue de Prométhée (1er février) « consacrée aux problèmes nationalitaires de l'Est européen, de l'Asie centrale et septentrionale » publie le poème ci-après de M. Eugène Malaniouk qui « appartient à la nouvelle génération » de l'Ukraine. L'adaptation française est de M. Alexandre Toursky, un des espoirs de notre poésie :

L'Art poétique

Vous n'êtes pas le feu des névroses lyriques,
poèmes, ni les yeux stériles de la muse...
Votre âge, bricoleurs de strophes, s'abolit
sous le fracas des mesures cosmiques.

Emergé de l'abysse où, déments,
se tordent les instincts primitifs,
Un ordre constructif seulement
nous permettra l'empire.

Incohérente extase de pythie?
Verbiage d'enfant prodige? Compétition de cirque?

Non! Mais bien cette algèbre sans phrases,
qu'infonde la lumière invisible de Roentgen.

Génie, ô source du verbe!
Ne sera jamais poète l'homme qui perd sa vie
à discourir sur le bien et le mal.
Poète : celui qui porte en soi moteur et turbine!

Ingénieur des foules.
Chef des groupes électrogènes.
Annonciateur des temps à venir,
dont le clairon fera lever le jour sur la ténèbre.

Homme qui, de l'enfer des villes de charbon
aux artères battues par la haute fréquence,
jettera l'arche du poème vers la rive, là-bas,
de notre inaccostable éternité.

Sous le ciel de simoun et de trombe,
par la puissance des formules extrêmes,
lui, le chimiste sans fatigue du langage,
érige la durée dans sa forme.

Ainsi la main revêt-elle une trempe d'acier,
laissant jaillir le vers sous la rime,
comme une flèche, inexorable dans sa route,
qu'arracherait un arc à cette ligne de la page.

§

Aux dernières années du magnifique, du généreux et grand XIXe siècle, quand nous étions jeunes, anarchistes, wagnériens, disciples de Mallarmé, fervents de Rodin avant sa gloire, épris de Lautréamont, de Laforgue, de Rimbaud, quand nous récitions aux étoiles du Verlaine, du Victor Hugo, du Villon et du Racine, quand nous ne connaissions pas encore Henri de Régnier ni Gustave Kahn, dont *Tel qu'en songe* et *Les Palais nomades* nous émerveillaient de leur musique grave et de leurs scintillements — au petit et courageux journal du cher Camille de Sainte-Croix : *La Révolution,* je fis la connaissance d'un grand garçon brun à binocle de fer, qui donnait là de vivants articles contre les tripoteurs du moment. Il signait de son nom : Henry Leyret. Depuis, il est devenu un journaliste politique de valeur. Ses « Lettres d'un Provin-

cial » au *Temps* étaient d'un maître. **La Revue Universelle** (1er mars), organe royaliste, le présente à ses lecteurs comme « un de ces républicains qui ont gardé le sens national ». Ce signalement, qui paraît ici une excuse déguisée de l'éditeur, convient à quarante millions de Français environ.

M. Henry Leyret donne à la revue un « Aristide Briand » qui plaira moins aux amis de « la sirène » du Palais-Bourbon qu'aux amis de la vérité, encore qu'une note de l'auteur déclare que l'homme d'Etat a laissé « une fortune évaluée à plus de quinze millions (or) ». On a beau « épargner, thésauriser silencieusement » — ainsi s'exprime notre confrère — il s'agit là d'un bas de laine à la mesure de l'Ogre du *Petit Poucet* et rempli à craquer. Le plus habile homme saurait-il se constituer un tel magot par des moyens honnêtes, dans le silence ou dans le bruit?

Où le mémorialiste prête la parole au président Briand, on retrouve l'accent de celui-ci et son sentimentalisme de midinette. Pressé par Jaurès de refuser sa collaboration à Sarrien qui lui offrait un portefeuille, il finit, « excédé », par répondre : « M....! » au grand orateur. Et il devint ministre pour la première fois dans ce cabinet, en 1906, comme Clemenceau qui n'avait pas encore participé directement au gouvernement. Ce n'est point là, je m'empresse de le déclarer, une réplique de midinette, même si l'on admet que la plus sentimentale puisse céder à une puissante indignation. Mais, je croyais entendre Briand se raconter, à la lecture de cette page où M. Leyret lui prête la parole :

Au cours de ce dîner, qui fut d'une cordiale intimité, comme l'un de nous le louait de ses succès oratoires au Parlement, il [Briand] eut une petite moue méprisante : « Ce n'est rien, cela, mes amis. Ce dont je suis le plus fier, c'est un succès de prétoire tout à fait imprévu, en Bretagne. » Et il nous fit le récit suivant :

« C'est le hasard qui me servit, car je n'avais pas beaucoup de clients, je vous assure! Un jour que j'étais venu à la Cour d'Assises, sans cause d'ailleurs, le président me fit appeler quelques instants avant l'audience. Il me pria d'accepter la défense de trois accusés qui allaient être jugés dans trois affaires différentes. Or, l'une concernait un assassinat! Je me récriai avec déférence que j'ignorais totalement les dossiers, que, l'heure de l'audience approchant, je n'avais pas le temps de les étudier. Le président insista. Il me fit

valoir que j'étais le seul avocat présent, et, au surplus, qu'il me demandait ce service simplement pour la forme, des condamnations étant certaines dans les trois affaires... Je dus m'incliner! J'allai donc m'asseoir au banc de la défense, où l'huissier audiencier me passa les dossiers. Je ne les ouvris même pas! Par contre, j'écoutais attentivement les interrogatoires des accusés et les dépositions des témoins. Si attentivement que j'en arrivai à déconcerter le ministère public par ma discussion. Puis, prenant la parole à mon tour, je passionnai le jury et je le convainquis : trois acquittements! Le président faisait une tête! Moins cependant que le procureur, qui, lui, comptait bien enlever une condamnation à mort... Ça, oui! C'était un vrai succès. C'est celui dont je resterai toujours, je vous le répète, le plus fier, quoi qu'il m'arrive. »

§

Les Cahiers aurevilliens (décembre) reproduisent, d'après le *Bulletin des Bibliophiles* du 2 mai 1923, une note de J.-K. Huysmans écrite « le soir même des funérailles » de Barbey d'Aurevilly et qui résume les impressions de l'auteur d'*A rebours* à cette cérémonie. Le papier est intéressant pour les fidèles à ces deux grandes mémoires :

A cet enterrement que conduit Coppée, peu de monde, Richepin, Cladel, Bloy, Valabrègue, Duvonchel, d'Artois, Vanor, Haag, Chedau, Raffaelli, Geffroy, moi, Arsat, Landry, son père, Mélandi, Girard, Peladan de Larmandie, Duraugel, Robin, Hayem Maret, frère d'Uzanne, Valadon, Buet.

Au cimetière : avec ascenseur inscrit — Péladan plus blême, et avec un coussin de cheveux — en béret — paletot à pèlerine — Cravate de tulle noir — Hier venu — Bloy foutu à la porte — Velours violet — Hier soir — Cercueil à même par terre, des violettes en croix dessus — plus de matelas — le vêtement rouge sur le sommier — la chatte qui flaire — des assiettes de phénol — Des prêtres sont venus avec le brave franciscain, prier, suivant le désir de M. d'A. qui voulait beaucoup de prêtres autour de son cercueil.

Une seule bougie dans la chambre — On craint des malheurs avec les gaz — Le corps s'est ouvert lors de la mise en bière. — Elle, elle a bu le dernier souffle — vu dans la nuit, vautrée sur les pieds.

Il y avait trois jours, dit-elle, tombée à genoux — empêche qu'on appelle, on le couvre — fuyait du sang — on le lui cache — enfin

se remet un peu, se recouche — c'était un ruissellement — Elle cherche à se persuader qu'il est mort d'accidents — on attend toujours l'arrivée redoutée de la Bouglon.

Chambre de Landry ouverte — une bougie — nous causons là l'oreille aux aguets du corridor.

Ce Péladan, de l'albumine dans un paquet de poils.

§

NAISSANCE :

Le Sol clair (15 février) doit la vie à M. André Gressier. D'Attichy (Oise), le « directeur-fondateur » de ces nouveaux « cahiers de poésie, de littérature et d'art », les dirige « vers le Beau, vers le Vrai, vers le Bon ». Ils sont « probablement bimestriels » et « créés pour être mensuels ». Ils chantent « un sol clair, où vivre et palper l'insouciance », ce qui est un peu chercher la difficulté. Condamner « l'insignifiance des vers amorphes qui n'ont ni sens ni cœur », c'est d'un bon esprit; mais il vaudrait mieux, au prochain aliéna, n'avoir pas écrit que « la science culbute les derniers retranchements du néant ».

M. André Gressier se place sous l'égide de M. Philéas Lebesgue — un maître authentique — et rédige à lui seul sa revue. Elle ne perdra pas, pensons-nous, à ce que l'appel de son fondateur-directeur-rédacteur soit entendu : « jeunes poètes, autour du *Sol clair*, groupez-vous. »

§

MÉMENTO. — *La Nouvelle Revue française* (1er mars) : « Le Pape Pie XI », par M. Paul Claudel. — « Songe d'Eleuthère » de M. J. Benda. — « Le château du Diable », pièce inédite de Victor Hugo. L'auteur avait 10 ans d'âge. Cela ne justifie en rien la publication. — M. Paul Léautaud qui reprend la « chronique dramatique » consacre celle-ci (la seconde) à deux pièces de théâtre et à d'aventureux jugements sur quelques savants : Freud, Pawloff, Jean Perrin, Langevin, Joliot-Curie, feu Charles Nicolle. Il raille aussi un anonyme « qui passe ses journées à examiner au microscope la molécule du bismuth ». S'il se trompe en cela, il a cent fois raison de protester contre la collaboration des metteurs en scène avec les auteurs défunts dont ils trahissent les œuvres :

Tous ces comédiens qui arrangent à leur façon les chefs-d'œuvre de notre théâtre dépassent vraiment la mesure.

Crapouillot (mars) traite cette fois de l'« Académie française », par la plume de M. Henri Bellamy. La fameuse « compagnie » est représentée là par des images, des anecdotes, des citations sans danger pour elle : le ridicule conserve les vieilles institutions au lieu de les tuer. Et l'on aura beau imprimer sous un portrait : « Paul Hervieu chez le photographe », il existera toujours une critique pour louer les académiciens vivants, quel que soit leur mérite. L'oubli et la gloire font justice de ces complaisances. Que M. Bellamy n'a-t-il cité dans ce *Crapouillot* l'admirable description des obsèques de Loisillon, secrétaire perpétuel de l'Académie française, et « rien, le dessous de rien », comme le prise Alphonse Daudet dans son immortel roman : L'Immortel.

Revue des Deux Mondes (1er mars) : M. Emile Dard : « Le dernier ami de Talleyrand » (Royer-Collard). — « Pie XI », par M. Georges Goyau. — Lettres inédites de Mme de Staël à son mari. — Début de « Dans les nues », roman de Mrs Margaret Kennedy.

Les Volontaires (mars) : M. Ph. Lamour: « Lettre aux Anglais ». — « Jean Sans Terre a le mal de terre », poème de M. Ivan Goll. — « L'Ethiopie invaincue » par M. Roland Malraux.

Rob (10 février) : « La guerre future vue de l'Allemagne », analyse d'un article de M. Ernst Samhaber paru dans la *Deutsche Rundschau.*

L'Allemagne contemporaine (20 février) : « E. E. Noth et le comte Coudenhove-Kalergi », par M. Robert Pitrou.

Le Bulletin des Lettres (25 février) : M. L. Guichard : « Une aventure de Pierre Loti » où se trouve une lettre inédite qui prouve le goût de la mystification chez Loti quand il n'était encore qu'un adolescent.

Matines (février) : Poèmes de Mmes M. de Sormiou et S. Spezzafumo et de MM. M. F. Ducaud-Bourget et G.-A. Gamby.

Les amis de Charles-Louis Philippe (n° 3) : Inauguration du Musée-bibliothèque de Cérilly. — Deux beaux articles de MM. Ch. Poirson et L. Lanoizelée sur le romancier.

Cahiers du Sud (février) : « Trois poèmes inachevés », de M. Paul Eluard. Voici le second :

On dit mes jambes font les routes
Puis on ne bouge plus
Non la terre n'est à personne

De M. L. Estève : « Le moi, selon Proust, Valéry et A. Gide ». — Poèmes de MM. Jean Tortel et René Laporte. — « Le problème poétique » par M. H. Feuchère.

Le Lunain (février) : M. Louis de Gonzague-Frick publie : « Epreuve » et « Linéaments connotatifs ».

Revue de Paris (1er mars) : « Charles Maurras », par M. André Rousseaux. — « Barbey d'Aurevilly » par M. J. de la Varende. — « La tragédie espagnole », par M. Roland de Marès.

Points et Contrepoints (février) : numéro spécial justement consacré à M. Vincent Muselli, un des meilleurs poètes de France.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES HEBDOMADAIRES

Le Canard enchaîné : Enfin, M. André Salmon va avoir la permission de prendre Madrid. — *Candide* : l'Espagne aux Espagnols. — Au sud-ouest rien de nouveau. — *Gringoire* : deux échos. — *Je Suis partout* : Quand un marquis rencontre un autre marquis. — *Marianne* : Une grande enquête. — *Les Nouvelles Littéraires* : L'odyssée des chefs-d'œuvre espagnols. — *Le Temps Présent* : France-Allemagne. — *Vendémiaire* : Pour le livre accessible à tous.

Dans son numéro du 1er mars, le **Canard enchaîné** communique une nouvelle sensationnelle : Enfin, M. André Salmon va avoir la permission de prendre Madrid.

M. André Salmon, le 9 novembre 1936, téléphonait à son journal, depuis le quartier général de Franco :

« J'attends d'heure en heure la permission de dire que Madrid est pris. »

Puis, las d'attendre, M. André Salmon rentre en France.

Mais, voici que, depuis quelques jours, il se trouve de nouveau à Burgos. Cette fois, espère-t-il, la permission de prendre Madrid ne saurait tarder à lui parvenir.

Soyons justes : il l'aura bien méritée.

Candide du 22 février a un attachant article du général Duval : *l'Espagne aux Espagnols*. C'est difficile à couper et cependant trop long pour notre rubrique. Que faire? D'abord conseiller *très vivement* de le lire dans *Candide* et tenter, avec des excuses, d'en extraire quelques vues « détachables ». Par exemple :

La question espagnole vue par les Français

Pour beaucoup de Français, et, malheureusement, pour un grand nombre de ceux qui inspirent notre gouvernement, les Espagnols sont simplement victimes d'une horrible rébellion militaire, qui n'a d'autre but que de leur ravir la liberté. Les chefs rebelles ont obtenu le concours d'une importante fraction de l'armée italienne, en aliénant l'indépendance de leur pays. Les troupes italiennes constituent le principal élément de la force militaire nationaliste qui leur doit la victoire. Quant aux désordres, meurtres, incendies

commis par le « Frente popular », il n'en faut pas parler, parce que les hommes de Franco ont fait autant ou pire. D'où il résulte que la solution de la question espagnole porterait sur deux points : renvoi des Italiens dans leur pays et réconciliation des Espagnols dans un égal oubli du passé. Ce ne serait pas plus difficile!

. . . .

Il m'est souvent arrivé d'interroger des Espagnols sur l'origine de la guerre. Se sont-ils croisés pour ou contre le fascisme? L'Espagnol, toujours courtois, ne répond pas et sourit. Le fascisme, qu'est-ce que cela veut dire? Le communisme même, qu'est-ce que cela veut dire? Il n'y a pas de fascistes en Espagne; il n'y a pas davantage de communistes. Il y a des phalangistes et il y a des syndicalistes. Et les phalangistes, nous le verrons, ne condamnent pas le syndicalisme. Ce dont personne ne veut, c'est du bolchevisme, précisément parce qu'il n'est pas Espagnol; et on veut guérir l'Espagne des atteintes de cette mauvaise lèpre.

Quant à une rébellion militaire, personne n'en a jamais fait grief à l'armée, ni à ses chefs. On attendait au contraire, en juillet 1936, que ce mouvement se produisît, et non sans impatience. Le désordre à Madrid et dans beaucoup de villes était devenu tel que chacun craignait pour sa vie. Le gouvernement était impuissant et laissait tout faire. Bien mieux, il n'avait d'égards que pour les extrémistes, qui étaient les maîtres de la rue. « Si l'on voulait mettre le feu à quelques églises on trouvait toutes facilités, a écrit Mendizabal, qui n'est cependant pas suspect de partialité envers les nationalistes; généralement, les ordres reçus par les agents de l'autorité découlaient du principe de non-intervention. Mais si quelques personnes montaient par précaution la garde d'une église, afin d'empêcher qu'elle fût incendiée, elles étaient arrêtées par la police à titre de dangereux transgresseurs de la loi sur les réunions publiques ». Quand un gouvernement en est là, il est naturel que chacun se préoccupe de sa propre sûreté. Un officier espagnol me dit un jour : « J'ai rejoint mes camarades pour sauver ma vie et celle des miens. »

Dans le même numéro, sous le titre général : *Au Sud-Ouest, rien de nouveau,* des échos sur la colonisation du sud de la France par les éléments anarcho-républicains de grand chemin (soyons polis) espagnols :

Sous le couvert de son hospitalité généreuse, la France est aujourd'hui la proie d'une véritable invasion.

Chaque jour, on arrête dans les grandes villes, et surtout à Paris, quelques évadés des camps de concentration.

A Marseille, dont la municipalité socialo-communiste a fait une terre d'élection de la canaille, les mauvais sujets de M. Negrin se sont déjà signalés par des agressions à main armée, par un crime crapuleux sur la personne d'un cabaretier du Pont-de-Vivaux.

A l'hôpital de Chaumont, trois miliciens menacent leurs infirmiers, parce qu'il y a un crucifix accroché au mur de leur chambre.

A Cherbourg, deux cents réfugiés, que l'on dirige vers Saint-Vaast et Barneville, traversent la ville le poing levé en chantant *L'Internationale*.

A Rouen, dans un centre d'hébergement, et à Mont-Saint-Aignan, les menus ne plaisent pas aux camarades catalans. Ils réclament du chocolat pour leur petit déjeuner. Comme on continue de leur servir du café au lait, ils outragent le personnel.

Voilà les gens que F. Léon Blum a le front d'appeler les « héros indignement traités par l'hospitalité française ».

Fort heureusement, cela n'est pas perdu.

Dans ces contacts forcés avec les voyous et les bandits du *Frente popular*, les populations françaises prennent une exacte mesure des événements.

Ces quelques semaines d'enseignement par l'exemple auront plus fait, pour détacher les Français des gens et des doctrines de Moscou, que des années de propagande contre-révolutionnaire.

Le diable porte pierre...

De Bourg-Madame a Perpignan

Rien ne peut donner une idée du gâchis qui règne en ces lieux.

Les inspections se succèdent, ministres, généraux, députés, mais rien n'est organisé, tout va de mal en pis.

A Bourg-Madame, le chaos est indescriptible.

De nombreux troupeaux sont arrivés et n'ont rien trouvé à brouter dans les champs, dont beaucoup sont enneigés. Il y eut une véritable hécatombe de bétail.

Les êtres humains ne sont pas mieux partagés. Un grand nombre n'ont pas trouvé d'abri, les moyens de chauffage font déplorablement défaut, les stocks de vivres sont insuffisants.

Le secteur a heureusement le privilège d'être dirigé par un chef de premier ordre, le commandant Swilling.

A force d'ingéniosité, il est parvenu à suppléer, en partie, aux lamentables carences de l'administration.

Mais pourquoi M. Sarraut et M. Rucart n'ont-ils pas poussé leur visite jusqu'à Bourg-Madame?

Est-ce parce que, dans cette région, les municipalités sont nationales?

Dans **Gringoire** du 23 février, cet écho « insultant » comme il est de grande mode de dire, mais précis :

Le misérable Cot, naufrageur de l'aviation française, a eu l'audace de faire paraître un livre qui est l'apologie de son œuvre de ministre de l'Air.

En pareille matière, le mieux est de publier les textes. Voici, certaiement, l'aveu le plus cynique qu'ait signé, de sa propre main, un ministre de la Défense nationale :

J'ai choisi ma doctrine. Construire une aviation militaire égale à celle de l'Allemagne? C'était un rêve interdit à la France de 1936-1937. *Je n'ai pas voulu de doctrine appuyée sur des rêves ou des fantaisies* (p. 124).

Et celui-ci, moins supportable; j'entends : pour l'instant même; car nous en souffrons dès aujourd'hui, alors que nous ne mourrons que demain faute d'avions.

LES ASSASSINS DE MINORQUE SONT EN FRANCE.

En hâtant le débarquement des nationalistes, la révolte de la garnison de Mahon sauva la vie à deux mille prisonniers civils que les rouges s'apprêtaient à mettre à mort.

Le 19 juillet 1936, le général Godet ayant proclamé à Barcelone le mouvement libérateur, envoya le général Boch prendre possession de Minorque. Mais comme ce dernier, ayant voyagé à bord d'un sous-marin, allait débarquer à Mahon, il trouva la ville au pouvoir des marxistes. Un sergent d'infanterie s'était déjà, avec l'aide des cellules communistes, emparé des deux cents officiers en garnison dans l'île. Les malheureux furent, au cours de la semaine suivante, mis à mort, aux acclamations de la lie du peuple. Début d'une affreuse persécution qui, dirigée par le sanguinaire capitaine Bayo, allait coûter la vie à quinze cents des meilleurs citoyens minorquins.

Quand vint l'heure de l'évacuation de l'île par les marxistes, un navire de guerre anglais offrit un passage pour Marseille aux assassins de ces deux cents officiers et de ces quinze cents civils. Ils sont aujourd'hui en France.

Je suis partout (3 mars) s'ouvre sur une fantaisie délicieusement ironique de M. Pierre Gaxotte. Sa lecture repose de la lourde vanité et du pédantisme des héros qui veulent — modestement — diriger ou éclairer l'opinion publique française. Vraiment leurs vues personnelles (?), définitives, tranchantes, même si elles ne sont que mauvaise littérature,

exposées comme La Vérité, sans appel donc, dans tant de feuilles quotidiennes à qui la vie est devenue si difficile, ces vues, ces suppositions, ces conseils, ces ferments redoutables ne peuvent s'expliquer que si on n'ose pas dénoncer une action de parti, une action politico-publicitaire organisée en vue d'une fin. Trop de gens n'osent plus! Il faut tout de même oser dire qu'il pleut en France une pluie de fonds « inconnus » sur les *bons*, et que les caisses des grands distributeurs de publicité sont à sec pour les *mauvais*. C'est le meilleur moyen trouvé par de batailleuses têtes pour aider à mourir leurs ennemis, les indésirables, ceux qui ne sont pas conformistes. Et ce n'est pas facile à arrêter : les fonds inconnus n'ont pas d'odeur — jusqu'à ce jour.

Mais je deviens lourd et pédant. La parole est au souple et léger M. Gaxotte :

Quand un marquis rencontre un autre marquis

Le marquis de Canada-Hermosa était triste, car il doutait de sa propre existence. De temps à autre, il relisait le *Populaire* et les articles de M. Pierre Brossolette, mais il n'était pas encore bien convaincu.

— Tout est là, disait-il à mi-voix. Est-ce que j'existe?

Et comme il avait l'esprit philosophique, il posait la question sous sa forme générale :

— Est-ce qu'un homme qui écrit dans les journaux acquiert par cela même l'existence?

Ce problème le poursuivait sans relâche. Il lui ôtait le sommeil, l'appétit, il lui ôtait même la force corporelle. Il allait et venait dans les allées de son parc et dans les salons de son manoir, mais plus il allait, plus il perdait la confiance et la vie. Sa chair se dissolvait en ombre de chair; créature de sang et de muscles, il devenait peu à peu un objet de pensée, transparent et agile comme un fantôme, fantasque et irréel, comme un souffle d'air. Puis, comme il allait s'évanouir dans l'azur, il relisait le *Populaire* et il reprenait consistance. Alors la lumière ne le traversait plus comme une vitre.

— J'existe, disait-il, j'existe.

Et il commençait à exister.

Pourtant il avait un château, un parc et des ancêtres, dont les portraits ornent sa galerie, comme dans la scène d'*Hernani*. Hauts et puissants seigneurs descendus des siècles et soigneusement ran-

gés dans leurs cadres, le baron de Cracq, le comte d'Escarbagnas, le prince de Babylone... Il les salua d'un regard, et leur demanda :

— Et vous? avez-vous existé? Avez-vous existé, princesse captive à qui l'oiseau bleu, couleur de temps, portait chaque jour un baiser? Existiez-vous, prince charmant, lorsque vous réveillâtes la belle qui dormait? Existiez-vous, mère-grand, quand le loup vous mangea? Et si vous n'existiez pas, de quoi le loup a-t-il déjeuné ce jour-là? D'une illusion de grand'mère ou d'une illusion de galette? Existiez-vous, petit chaperon rouge? Et vous, monsieur l'ogre? Et vous, Till Eulenspiegel, existiez-vous le jour où vous avez mis le marché à sac, et renversé les éventaires des marchands?

« J'ai vu Blanche-Neige et les Sept Nains, photographiés par M. Walt Disney. J'ai vu, à l'opéra de Vienne, ce vieux diable d'Augustin dansant le ballet avec les filles d'Autriche quand les Turcs furent battus devant la ville. Si j'interroge les petits enfants à l'école, ils me parleront du Petit Poucet et de ses sept frères, mais ils ignorent M. Blum. Qui existe, le Petit Poucet ou M. Blum? Ont-ils la même existence? ou peut-on exister sans être? Etre plus? Etre moins? Peut-on durer dans la mémoire sans avoir possédé une seconde de vie? Qui a raison? M. Brossolette qui dit que j'existe, ou M. le directeur d'Inter-France (agence d'informations), qui assure que je n'existe pas?

Le marquis de Canada-Hermosa avait mal à la tête. Il n'était pas habitué à penser, et le maniement des idées générales lui donnait le vertige. Aussi suivait-il avec peine le fil de ses raisonnements. Sans doute, l'entêtement du *Populaire* lui inspirait quelque orgueil et quelque concupiscence. Il se faisait de la terre une idée charmante et simple. De la vie, il se promettait mille plaisirs; en fermant les yeux, il se voyait à Paris, Babylone moderne, entouré de danseuses légèrement vêtues, et faisant sauter les bouchons de champagne, tandis que M. Léon Blum, M. Pierre Brossolette et Mme Geneviève Tabouis levaient leurs coupes à sa santé. On le photographiait, et sa photographie paraissait en première page de *Paris-Soir*, entre le portrait de M. Hitler au micro, et celui de-la-dame-d'Hollywood-qui-se-nourrit-de-diamants-pilés. Il lui semblait accéder à un paradis enchanté.

Au détour d'un salon, il rencontra le marquis de Carabas.

— Bonjour, marquis, lui dit-il. Je n'oublie pas que nous sommes un peu cousins. Le duc avait, sauf erreur, épousé en secondes noces la grand'mère de ma femme. Il est vrai que cette grand'mère avait été mariée sept fois, et qu'elle a eu de chaque lit

entre dix et quatorze enfants. Les Carabas et les Canada n'en sont pas moins unis de nombreuses manières, et si Dieu nous prête vie, j'espère qu'Eléonore épousera votre neveu, ainsi que nos mères le désiraient. Mais, trêve de projet, marquis, vous êtes mon ami et mon parent. Répondez-moi franchement. Est-ce que j'existe?

— Marquis, vous êtes bien curieux. Je suis, vous le savez, historien et membre de nombreuses sociétés savantes. J'ai édité plusieurs textes très rares et d'une latinité difficile; j'ai blanchi dans la poussière des bibliothèques; l'Académie des inscriptions a couronné mon grand Corpus, et je suis présentement chargé de mission par le ministère de l'Instruction publique. Aussi ne compromettrai-je pas mon renom scientifique et tout un passé de scrupuleuse érudition par une réponse irréfléchie. Comme notre maître Fustel de Coulanges le recommandait à ses élèves, je vous dirai d'abord ; « Avez-vous un texte? »

— J'en ai plusieurs, répondit triomphalement le marquis de Canada-Hermosa.

— Voilà bien le malheur, mon cher marquis. Les vérités se fondent sur un texte unique. Comme l'a dit M. Seignobos, l'histoire véritable repose sur l'incendie et sur l'inondation. Un seul texte : c'est la tranquillité. Deux textes : c'est l'incertitude. Si l'eau et le feu ont laissé subsister des papiers innombrables, des monuments nombreux, comment voulez-vous que s'établisse une vérité de tout repos? L'esprit humain est trop faible pour dominer la contradiction. Entre des témoins de bonne foi, qui apportent, avec la même autorité, des certitudes qui s'annihilent, que faire?

— Cependant, dit l'autre marquis, la question est importante. De la réponse que vous ferez dépend ma vie et ma mort.

— Bagatelle, répondit le marquis de Carabas. Bagatelle! En quoi l'existence d'un marquis peut-elle troubler l'histoire qui a nié tant de papes et supprimé les premiers rois de Rome? Vous voudriez vivre alors que nous avons tué Romulus et que Numa lui-même, le sage Numa, n'existe que par la tolérance de M. Carcopino et par la bonté de M. Piganiol? Enfin, les hommes ont leurs vanités, dites-moi vos témoins.

— Pour moi, j'ai M. Brossolette.

— Certes, ce n'est pas rien. M. Brossolette est normalien et, je crois même, agrégé d'histoire. Son affirmation est de poids. Vous vivez, mon cher.

— Contre moi, j'ai le directeur d'Inter-France (organe d'informations), et plusieurs folliculaires de la presse de droite.

— Peuh! Peuh! A vue de nez, votre cause est bonne. Est-ce tout?

— Pas tout à fait, hélas! M. le directeur d'Inter-France prétend connaître l'auteur d'une des lettres que j'aurais écrites, et ce n'est pas moi.

— Bagatelle! Qui est ce directeur? Peut-il être cru sur parole? Peut-il prouver qu'il n'est pas lui-même le jouet d'un faussaire? Est-il dénué de passion politique? N'a-t-il pas intérêt à vous rayer du monde? A-t-il été formé aux bonnes méthodes? A-t-il édité un Corpus? Quels sont ses titres? Vous ne dites rien. J'ai compris. Le témoin doit être rejeté. Vous vivez, je l'ai dit.

Le marquis de Canada-Hermosa, installé dans la peau d'ûn humain, fit ce que font tous les humains à leur réveil : il se mit à lire les journaux. Des trains avaient déraillé; un cyclone ravageait les Philippines; la Bourse baissait d'une manière catastrophique; de petits rentiers réduits à la famine s'étaient suicidés; quatorze amoureux avaient assassiné leurs amoureuses; la guerre sévissait en Chine; en Espagne, on découvrait chaque jour de nouvelles victimes et de nouvelles dévastations; on convoquait des réservistes en Allemagne; la peste menaçait le Languedoc, et il n'était bruit que d'une guerre prochaine.

Le marquis avait le cœur sensible d'un nouveau-né. Il ne résista pas à l'émotion de la lecture. On l'enterra le soir même, et les lecteurs du *Populaire* firent déposer une couronne sur sa tombe.

Marianne (22 février) continue son enquête : « Dans l'intimité des grands intellectuels. » On comprendra qu'un collaborateur du *Mercure* tienne à en détacher ce qui concerne **M. Duhamel** :

Le reporter chargé d'interviewer l'académicien, si c'est un mercredi soir qu'il arrive devant la porte du petit hôtel de la rue de Liége, sa main hésitera avant de presser le bouton de la sonnerie. De ce très calme recoin, à l'extrémité d'une allée serrée entre les hauts immeubles de l'espèce de square privé où est le petit hôtel, s'élève un vacarme bien imprévu et tout à la fois harmonieux. Cependant le visiteur sonne et, l'huis ouvert, le voici tout juste séparé de cet étrange vacarme par la haute et mince porte d'un salon. Elle s'ouvre à son tour. Dans ce salon s'escriment trente-cinq musiciens, pas moins, en train d'exécuter ou de déchiffrer du Bach, du Haydn, du Beethoven, du Wagner, du Schumann ou du Frank.

Dans le petit salon, qui était jadis le cabinet de travail, la table de chêne où furent écrits maints romans, un fauteuil Louis XIII, sur la cheminée, un buste de Duhamel, par Apartis, jeune sculpteur grec. Enfin des rayons pleins de livres. A gauche de cette

petite pièce s'ouvrait, autrefois, un jardin d'hiver. Les verrières sont devenues des murs. C'est le cabinet de travail. Tout un panneau, rempli de livres. Sur un mur de côté, un Verlaine dormant, par Paterne Berrichon, que signa Verlaine quand il s'éveilla. Le fauteuil de l'écrivain, rustique, avec une peau de mouton au dossier. De ce fauteuil, Duhamel voit, à travers la grande fenêtre qui lui fait face, son jardin, assez vert, spacieux et doux pour que la rêverie s'y évade et les passants de la cogitation sereine fassent halte et se groupent sur les feuilles des petits massifs, avant de se fixer, au retour, sur la grande page blanche que l'auteur des *Pasquier* couvre de signes souples, larges et tranquilles.

Les Nouvelles Littéraires (25 février) donnent un article de notre confrère Bernard Champigneulle, chargé de la rubrique « Art » au *Mercure :* « La vérité sur l'odyssée des chefs-d'œuvre espagnols. » Voici ce qui concerne le transport des 1.845 caisses précieuses.

Le train des chefs-d'œuvre

Des trésors d'une somptuosité inouïe sont répartis dans vingt-deux longs wagons montés sur boggies. Les caisses ne seront pas ouvertes avant d'être arrivées à destination, mais on sait qu'elles contiennent entre autres, *quarante-trois Gréco, quarante-cinq Vélasquez, trente-six Titien, vingt-cinq Rubens, cent-quinze Goya.*

Le merveilleux convoi est accompagné d'un détachement de gardes mobiles, de six inspecteurs de la Sûreté Nationale et d'une équipe spéciale d'agents des Chemins de Fer chargés de vérifier en cours de route l'état des wagons. Pendant le trajet, des postes de gendarmes surveillent chaque station.

Avec M. Jaujard et M. Henraux ont pris place trois délégués du gouvernement espagnol qui sont MM. Pérès-Rubio, Giner et Adguara.

A Genève, le train est placé sous la garde des gendarmes suisses et les caisses sont transportées dans les salles du Palais de la Société des Nations.

Pas un accident, pas un incident, pas une erreur au cours de ces voyages et transbordements.

La convention de Figueras spécifiait que les œuvres d'art sont confiées à la garde du secrétaire général de la Société des Nations et qu'une fois la paix rétablie, elles seront rendues « au gouvernement de l'Espagne, pour rester le bien commun de la nation espagnole ». Quel que soit ce gouvernement, bien entendu.

Le groupe de personnalités dont nous venons de retracer le rôle — un rôle qui pourra compter dans l'histoire de l'art! — a maintenant terminé sa mission.

On voit ce que peuvent obtenir l'initiative, l'esprit de décision et l'effort intelligent de quelques hommes.

Le Temps Présent du 24 février est sous le signe France-Allemagne. Avec, notamment, les collaborateurs suivants : MM. Landsberg, philosophe allemand; Joseph Folliet, François Mauriac (son billet porte comme titre : Vues sur l'Allemagne). Ce numéro contient quatre parties, la troisième (décrivant les *principaux aspects de cette Allemagne nouvelle,* de cette grande Allemagne aux côtés de laquelle nous devons vivre) étant de beaucoup la plus longue. Page 5, l'important article du général de Pouygradin : L'armée allemande de 1930. Page 6 : Avez-vous lu *Mein Kampf?* par Emmanuel Mounier. Page 7 : Des naissances, par Ad. Landry, ancien ministre. Page 8 : Le docteur Schacht, par Henri Boissard. Page 9 : Le Reich et les Juifs, par Nordicus, dont voici la conclusion, pour partie :

Le plan de Hitler viserait plus loin. Il s'agirait, en déversant trois à quatre cent mille Juifs sur notre pays, d'y développer tout naturellement un antisémitisme violent, qui nous brouillerait avec l'Angleterre et les Etats-Unis, et ne nous laisserait d'autre solution que de subir une alliance allemande étroite. Il appartient aux patriotes français de déjouer ce stratagème. Nous avons également le droit de ne pas en devenir les victimes. Les Anglais ont su en l'occurrence combiner la dignité, le bon sens et l'intérêt, bien entendu. La solution africaine — Tanganyika, Rhodésie du Nord, voire Madagascar — est la bonne.

Vendémiaire (1er mars) : Les aboyeurs du bellicisme ont perdu leur honteuse partie, par Sapiens. — Les grandes enquêtes de *Vendémiaire : Pour le livre accessible à tous. Le livre inédit à bon marché est-il souhaitable, est-il possible?* par Gaston Picard. Article intéressant qui oublie de fixer, à mes yeux, les connaissances professionnelles indispensables qu'il faut posséder pour entreprendre ce que l'auteur souhaite, et pour réussir. La première réside dans une certaine culture personnelle de l'éditeur, grâce à quoi il peut se permettre de tenter, avec le minimum de risques, un gros tirage.

Car sans gros tirage, pas de prix de vente réduit. Mais il est évident que l'éditeur de livres à bon marché, comme ses confrères, peut se tromper. Alors, il augmente ses « bouillons » dans une proportion telle, celle de son tirage par rapport au tirage normal, qu'ils annulent bien plus vite que dans le système actuel le bénéfice des livres à succès. Et on arrive ainsi au paradoxe suivant : le livre d'un grand auteur, capable de supporter un gros tirage, *pourrait* être vendu bon marché. Celui de l'inconnu *doit* être vendu cher, comme toute publication s'adressant à un public restreint.

Je sais que M. Picard a été assez prudent pour ne pas fixer un prix. Et alors je me demande si celui de 15 francs ne doit pas être considéré aujourd'hui comme peu élevé? J'ai parlé de cela dans la maison qui m'a fait l'honneur de m'accepter parmi ses collaborateurs, et j'ai ainsi appris qu'une augmentation des ventes, continue depuis la fin de l'été dernier, ne pouvait s'expliquer aux connaisseurs que par le maintien de la presque totalité des titres du catalogue du *Mercure de France* au prix de 15 francs (qui « paie » peu; c'est vrai). Un prix plus élevé ne paraissait possible à mon interlocuteur que pour les ouvrages d'auteurs célèbres vivants, dont chaque nouveau livre est attendu par des dizaines de milliers de lecteurs, tant en France qu'à l'étranger. Il a ajouté : « Cette conviction raisonnée nous a fait accepter l'élévation du prix des livres d'un seul de nos grands auteurs et, jusqu'ici, la vente ne paraît pas avoir diminué. Pour les autres, qui vivra verra. »

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

Quand Flaubert prenait livraison de la Guimont... (*l'Intransigeant*, 2 mars). — Et ma dépêche? (*l'Œuvre*, 22 février). — Place aux géants! (*le Populaire*, 27 mars). — La Tour Eiffel a cinquante ans (*l'Œuvre*, 27 février). — Un Waterloo de l'amour (*le Temps*, 18 février). — Hommage à Pie XII (*le Figaro*, 4 mars). — Le trentenaire du Futurisme (*idem*, 18 février). — *Dieu reçoit n'importe qui* (*l'Intransigeant*, 18 février). — *Jeunes morts chéris des dieux* (*l'Indépendance*, 11 février). — L'horloge du crime (*le Journal*, 21 février). — La maison des Goncourt sera sauvée (*Paris-Soir*, 23 février). — Un déjeuner chez l'auteur de *la Gloire de Don Ramire* (*le Jour-Echo de Paris*, 2 mars).

Je m'engage, quand la salle de bains de la maison que je fais construire rue de Chateaubriand sera prête, à livrer ma personne avec tous mes charmes...

Ce billet est de la main de Flaubert... Pour quelle Louise Colet, pour quelle Bovary... Mais il faut qu'on se rassure. Si Flaubert tenait la plume, c'était pour l'auteur du billet, et l'auteur du billet s'appelait Esther Guimont. Esther Guimont, qui a signé. En procédant ainsi l'auteur de *Salammbô* arrachait — galamment — à une courtisane célèbre dans les annales du demi-monde sous le Second Empire, promesse de... mariage, — à titre temporaire. La suite du billet en atteste, qui précise que livraison sera faite d'un corps charmant

...au sieur Gustave Flaubert, qui en usera et abusera selon son bon plaisir.

Et Esther Guimont ajoutait :

Je l'ai juré.

Juré sur quoi, par le dieu d'Israël? Et la date suivait, à savoir le 23 mars 1859. Si ce n'est pas le plus grand anniversaire qu'il soit possible aux lettres françaises, hébraïques, etc. de revendiquer, c'est sans doute le plus piquant. On sait gré à M. Francis Ambrière d'avoir transcrit pour **l'Intransigeant** ce modèle de billet doux.

Elle était née on ne sait où [la chère Esther] dans un milieu plus que modeste en tout cas, car son langage, aux heures d'énervement, fleurait la caque et le hareng, — et elle savait à peine écrire. C'est M. Guizot qui fut à l'origine de ses succès et qui, la tirant de son atelier de couture, lui paya ses premiers meubles et son premier appartement.

Ses premières amours, enfin, et combien de personnalités, de l'honorable M. Guizot, prirent la suite : Hugo, Sainte-Beuve, Musset, Emile de Girardin, Nestor Roqueplan, plan-plan, ra-ta-plan, Esther Guimont lisait à lit ouvert. Et le prince Jérôme Bonaparte, homme du monde, jouait, qui sait, les cocus. De quoi enfin donner de la vanité à une femme. Au demeurant

elle tira vanité toute sa vie d'être pour quelque chose, sinon dans le type, du moins dans le dénouement de *la Dame aux Camélias.* Elle fréquentait l'auteur, Dumas fils, depuis le collège, étant une familière du foyer de Dumas père et révoltée de voir que celui-ci laissait son gamin en pension sans jamais aller le voir. Alors, se substituant au paternel défaillant, elle allait visiter le pauvre

gosse aux heures de parloir, le cajolait, et dans son sac il y avait toujours quelque gâterie pour le petit potache. Celui-ci, devenu grand, resta des amis de sa bienfaitrice.

Il y avait quelque temps qu'il n'était pas venu la voir quand il pénétra, un matin, dans la chambre de la demi-mondaine. Ce ne fut pas un lion du boulevard qu'il y rencontra, mais le médecin et une garde-malade : Esther Guimont était au plus fort, en effet, d'un accès de fièvre typhoïde. Dans son demi-délire, toute sa vie lui revenait pêle-mêle à l'esprit et aux lèvres.

— Hugo, je vous en prie... Sainte-Beuve, à quoi pensez-vous?... Musset, je n'aimerai jamais que toi... Jérôme, ô mon prince, ô mon seul amour... Eh! bien, Girardin, pour une surprise de la dernière heure!... Grouille-toi, Roqueplan, voilà M. Guizot... C'est juré, Flaubert, c'est juré, et me prenez-vous pour une honnête femme, que vous doutez de ma parole? Dumas fils, où est Dumas fils?...

Dumas fils était là, qui écoutait sa malade avec une attention soutenue. Une attention d'auteur dramatique.

— Ah! dit-il tout à coup avec ravissement, j'ai mon cinquième acte!

Et incontinent il s'assit à la table de chevet, où il commença d'écrire la fameuse scène d'agonie de Marguerite Gauthier...

§

Les dernières paroles qu'ait prononcées le jeune Raymond Peyssou, dix-sept ans, facteur télégraphiste à Toulouse, sont parmi les plus simples mais les plus émouvantes. Raymond Peyssou, dit **l'Œuvre**, avait été chargé de porter à domicile une dépêche, et il circulait à bicyclette, rue des Lois.

A l'angle de la rue du Collège-de-Foix, le malheureux heurta de la tête le brancard d'un chariot appartenant à M. Jean Meyssonnier. Le choc fut d'une telle violence, que le jeune télégraphiste eut la base du crâne fracturée.

Alors, le petit :

— Et ma dépêche?

Puis de mourir. On voudrait qu'une citation à titre posthume, une stèle, quelque chose enfin marquât cela.

Un cas assez curieux, mais qui n'émeut pas du tout, qui indignerait plutôt, c'est celui de ce bébé yougoslave, qui dès

ses dix-huit mois, recevait des mains paternelles sa première cigarette. Il a maintenant deux ans bien tirés, c'est la pipe au bec très certainement qu'entre deux bouillies il lutine sa nourrice. Encore n'a-t-il pas l'excuse, ce petit bonhomme, de mesurer un mètre cinquante. A cette taille atteint, relate **le Populaire,** qui le tient du *Daily Mail,* un garçonnet de trois ans, actuellement en observation à l'hôpital de Lenox Hill, à New-York.

L'enfant continue à grandir rapidement, et l'on n'ose prévoir où son développement s'arrêtera.

Sitôt après l'Exposition, sans doute, où pareil amour de grand gosse ne saurait manquer d'attirer les foules.

Voyez la Tour Eiffel. Elle vient d'atteindre cinquante ans. Mais a-t-elle dépassé trois cents mètres? La Tour n'a pas grandi, depuis 1889. Sinon en beauté : la T. S. F. lui prête voix, la fille, la grande fille de M. Bonickhausen, dit Eiffel, n'est plus muette. En outre, elle ne recueille plus l'invective. C'est que l'opinion en avait après elle, au début. Le bulletin de naissance suscita toute une offensive.

La première [protestation] fut celle de l'architecte Charles Garnier, rappelle, dans *l'Œuvre,* M. Alexandre Zévaès. Tout glorieux de son chef-d'œuvre, la construction de l'Opéra, redoutait-il une concurrence qui fît tort à sa célébrité?

Puis il y eut le manifeste d'un certain nombre d'écrivains et d'artistes : J.-K. Huysmans, Guy de Maupassant, Victorien Sardou, Gounod, Sully Prudhomme, Léon Bonnat, François Coppée, etc., s'élevaient avec indignation « contre l'érection, en plein cœur de notre capitale, de l'inutile et monstrueuse tour, que la malignité publique a déjà baptisée du nom de Tour de Babel ».

Car ces littérateurs, ces artistes,

ne sentaient pas ce qu'il y avait de nouveauté, d'originalité et de force dans la création géante. Ils ne pressentaient pas la poésie, l'esthétique essentiellement moderne, qui se dégage des constructions de fer et d'acier, du machinisme vertigineux et des hautes cheminées, des mines et des usines infernales et où Vulcain détrône Ariel.

A ce point que le bon Coppée, poète, voulut dire, en vers, son fait au monstre :

J'ai visité la Tour énorme,
Le mât de fer aux durs agrès,
Inachevé, confus, difforme;
Le monstre est hideux, vu de près...

Ce à quoi Jules Jouy répliqua, dans les colonnes du *Parti ouvrier :*

...c'est magnifique, ce phare
Dominant l'Océan Paris.
Poète, ce « mât » qui t'effare
Me charme — et c'est pourquoi je ris

Lorsqu'aux pieds du colosse rouge,
Minuscule, je vois le « tout
Petit épicier de Montrouge »
Faire pipi comme un toutou.

N'en déplaise à François Coppée,
Le « mât confus, inachevé »,
Dont sa Muse s'est occupée,
Est superbe, vu du pavé.

Et le livre d'or de la Tour montrait bientôt que le public, le « cochon de payant » de l'Exposition prenait le parti de Mlle Eiffel contre tous les Garnier, tous les Coppée du monde : c'était ne pas souscrire à l'opinion de Mgr Robert, évêque de Marseille. Mgr Robert faisait défense aux prêtres de son diocèse de se rendre à l'Exposition, où il voyait *le triomphe du sensualisme.* Il ne pensait pas plus spécialement à la Tour, il est vrai : il stigmatisait surtout *le scandale* des fontaines lumineuses et des feux de Bengale. Existe-t-il feux pourtant moins brûlants?

§

Les amants d'Esther — ô Jérôme Bonaparte! — brûlaient bien plus encore. Comme brûlait Napoléon pour la comtesse Auguste Caffarelli.

Les auteurs qui ont parlé de Napoléon et des femmes, note dans **le Temps** le comte Bergouen, n'ont généralement enregistré que des victoires amoureuses à son actif, et cependant en amour comme en guerre il a eu son Waterloo

(mais Napoléon prononçait : « Amour »)

si ignoré que celui-ci soit resté. L'empereur a rencontré au moins une vertueuse place forte qu'il n'a pu emporter, malgré un long siège, effectué selon toutes les règles, tantôt par un investissement aimable et discret, tantôt par des assauts brusqués et violents.

De quoi bouleverser la carte du Tendre. Bref,

toute la stratégie amoureuse de Napoléon s'est heurtée à la vertu souriante et aimable mais inflexible de la belle comtesse Auguste Caffarelli, née Julienne d'Hervilly.

Vraiment le Premier Consul s'y prenait mal, avec l'épouse de son aide de camp.

C'est ainsi qu'au moment de l'exécution du duc d'Enghien, Bonaparte trouva la jeune Mme Caffarelli dans le boudoir de sa femme, en train de s'affliger de cette mort. Il les rabroua vivement toutes les deux, ce qui révolta Mme Caffarelli. C'est à partir de ce moment que son admiration pour Bonaparte commença à faiblir.

Voilà bien ces dictateurs, ils ne sont pas si adroits. Au fait, nous avons un Pape, et la France n'a pas été la dernière à acclamer Pie XII. Il faut moins de temps pour reconnaître le Pape que pour reconnaître, par exemple, Franco.

« Et le parfum de la France m'accompagnera désormais partout »

disait le cardinal Pacelli, retour de Lisieux *via* Paris.

Et les déclarations que voici ne sont pas désagréables, oh! pas du tout, aux oreilles françaises :

« ...A ce message paternel, dit Pie XII au lendemain de son élection, nous voulons ajouter un vœu et une invitation pour la paix, pour cette paix, voulons-nous dire, que notre prédécesseur de pieuse mémoire conseilla avec tant d'insistance aux hommes et invoqua avec de si ardentes prières qu'il alla jusqu'à faire à Dieu l'offrande spontanée de sa vie afin de l'obtenir. Pour cette paix, don sublime de Dieu « qui dépasse tout sentiment », que tous les hommes de cœur ne peuvent pas ne pas désirer et qui est le fruit de la charité et de la justice »,

Et chez qui le cardinal allait-il chercher un enseignement? Chez un écrivain de chez nous, chez Bossuet, — quand ce n'était pas chez Jammes.

« ...dès les débuts de mon ministère, écrivait le futur chef de

l'Eglise en l'année 1935, l'Aigle de Meaux a fait mes délices et c'est à ses Ouvrages, inspirés de la doctrine des Pères de l'Eglise et surtout du Docteur de la grâce, que j'ai souvent demandé le secret d'enseigner la vérité divine aux âmes et leur fournir un sûr moyen de ne pas s'égarer dans l'affaire capitale du salut. »

Parmi tous les portraits qui ont été tracés du nouveau Pape, nous citerons celui-ci, pour tout ce que rappelle ce mot : Munich, et que nous empruntons aux souvenirs du marquis d'Ormesson, ambassadeur de France. Souvenirs que **le Figaro** a publiés :

En arrivant à Munich, au début de 1925, pour diriger la légation de France, ma première visite fut pour le nonce apostolique, qui occupait cette charge depuis le mois de juin 1917, Mgr Pacelli.

Quelle impression me fit notre doyen, je m'en souviens encore avec émotion et admiration. De très haute taille, d'une suprême distinction, une majesté imposante, Mgr Pacelli portait sur ses traits l'image de la noblesse et de l'intelligence. Le monde entier connaît aujourd'hui sa figure un peu longue, dont les yeux, à travers les lunettes, sont si profonds et si pénétrants. La sévérité première s'estompe dans le feu intérieur qui illumine le regard. La bouche est nette et semble faite pour donner à la parole à la fois l'autorité humaine et l'onction sacrée. Pour compléter le portrait de Mgr Pacelli, nonce à Munich, je relèverai qu'il était toujours admirablement habillé. La somptuosité de ses vêtements ecclésiastiques, la magnifique croix pectorale qui pendait sur la soierie de sa ceinture épiscopale, le superbe anneau qui ornait ses belles mains, tout donnait au nonce à Munich un air de grandeur si intense que ceux qui ne l'auraient pas connu n'auraient pu passer près de lui sans être impressionnés.

Et si l'on causait avec le représentant du Saint-Siège,

on était émerveillé par son érudition, sa sagesse et la hauteur de ses vues. Une rare culture, une finesse d'observation, une admirable élévation de pensée dominaient la conversation, tandis qu'une piété profonde et une impression de vie surnaturelle donnaient à l'âme de Mgr Pacelli une sérénité et une tendresse particulières. Dans la conversation, il pouvait s'exprimer avec une aisance aussi parfaite en italien, sa langue maternelle, qu'en français, l'idiome diplomatique, ou en allemand qu'il possédait à fond.

Autant de langues — et sans doute le nouveau Pape n'ignore-t-il pas non plus la langue de M. Chamberlain — qui se trouvent bien de se fondre dans un mot : *Pax*.

§

Qu'en dit Marinetti? Pie XII est bien gardé, que Dieu protège. En vain Marinetti, si la fantaisie lui prenait de se déclarer contre le Saint-Père, enfourcherait-il le monoplan le plus perfectionné, *le Monoplan du Pape :* ainsi s'appelle le « roman politique en vers libres » que le fondateur, naguère, sinon jadis, du Futurisme, avait publié. Marinetti écrivait :

C'est dans les vastes marécages du Vatican,
que je vais dénicher le grand Phoque verni
de couleur ivoirine et de lumière divine,
le pape!

Et s'adressant au Pape du moment :

Atmosphère empestée! C'est ton haleine,
ô vieux phoque asthmatique, car tu respires
à grand'peine hors de l'eau purulente!...
O Pape, geôlier de la terre,
rat monstrueux des égouts du cœur,
vieux cafard...,

Etc.

C'était en 1912; c'était à l'aurore du Futurisme, — que nous avons aimé pour tout ce qu'il respirait d'éclatante jeunesse — dont le manifeste avait paru dans *le Figaro* — nous rappelle M. Maurice Noël — du 2 février 1909. Le Futurisme avait trois ans, oui, lorsque Marinetti disait au Pape...

Il lui disait bien des choses. Mais...

Mais à quoi bon multiplier les images hideuses
et les définitions sinistres?
Phoque? Tu es un phoque, mais non savant
ni amusant!
Et tu ne saurais guère amuser un parterre
en jouant au ballon avec ta tiare constellée.
Un rat d'égout plutôt... Et je renonce
à mon intarrissable génie créateur.
Je préfère plagier enfin (ce qui me change)...
Je te recolle en plein visage
l'image universelle, mâchée et remâchée

(passéiste enfin)

par les orateurs anticléricaux :
Tu es pour eux le corbeau des corbeaux de la Terre,
ce cimetière roulant...

C'était le temps, aussi, où le Futurisme, qui avait du goût pour

l'odeur puissante de la guerre,

(et l'odeur des corps dans les barbelés?)

pour

la chanson folâtre du canon

(et le sanglot de ceux qui vont mourir, et les voix qui appellent?)
déclarait, à ce qu'il semble, par anticipation à la grande mêlée de 14, la guerre à l'Autriche (O Triplice! Ces ménages à trois, est-ce jamais sérieux?) Et voyez le fameux monoplan qui fait la vie dure aux sous-marins :

Ah! ah! Vous allez voir! J'ai vingt cartouches
bien bourrées, dont chacune
contient cent kilogrammes de mélinite.
Deux seules suffiraient à dépeupler bien vite
un grand lac poissonneux!...
J'ai pressé un bouton : la trappe s'est ouverte.
Elles tombent sur vous!

Sur eux, les hommes d'équipage. En vain, ceux-ci lâchent les plombs de secours :

Pas moyen de fermer le panneau
au ras de la coque sous-marine!...

Aussi, Marinetti :

Oh! l'amusante angoisse épouvantable!

La mort du prochain, ses grimaces, son affolement; son frisson, son sursaut d'agonie, détruire en s'amusant, « guerre hygiène du monde ». Pie XII n'est pas futuriste, c'est préférable : du moins pas comme ça; s'il l'est, c'est en apôtre d'une ère véritablement nouvelle, celle où le *Tuons-nous les uns les autres* l'aura enfin cédé à une réciproque, unanime application des premières recommandations du Christ.

§

C'est parce qu'il n'a pas voulu tuer, — ce dont il s'accuse, dans sa pureté, — que l'un des personnages d'un récent « jeu radiophonique », mis en ondes au Théâtre de la Rose des Vents, œuvre de M. Pierre Loiselet, se voit ouvrir les portes du Ciel. *Le Ciel est à tout le monde*, ce titre a remplacé un premier titre : *Dieu reçoit n'importe qui.* A ces mots d'aucuns se récrièrent. Et la chose est curieuse, sinon exceptionnelle, d'une œuvre qui scandalise sur son seul titre. L'auteur, dans **l'Intransigeant,** écrit :

Dieu reçoit n'importe qui... C'était joli. Cela me plaisait. Et je vous jure, mon petit bon Dieu, que ça n'était pas irrespectueux mais tendre. Pardonnez-leur de ne plus savoir que vous êtes tout indulgence, bonté, compréhension. Pardonnez-leur : ils n'ont pas eu le temps de faire votre connaissance, de vous aimer...

Le ciel est à tout le monde plaira bien davantage. Les premiers n'auront plus l'air d'être les derniers.

Sais-tu bien qu'aujourd'hui ton : « Tu ne tueras point... » paraîtrait agressif et provocatoire?... C'est te dire...

Aujourd'hui, il ne faut choquer personne, il faut plaire à tout le monde et à son Père. Ce n'est pas facile, tu sais. Même toi, tu ne plais plus à tout le monde.

Et pourtant... *Le ciel est à tout le monde.*

Sauf à ceux, bien entendu, qui ne le méritent pas et que tu balances. Mais ça n'est pas *n'importe qui!*

L'accent est plaisant, — accent « limpide, léger, sûr de lui-même, assuré, semble-t-il, de n'avoir de compte à rendre à personne », comme dit M. Charles Plisnier, dans **l'Indépendance,** du roman de M. Pierre Loiselet, *Monsieur Dondaine,* à propos duquel l'auteur de *Faux Passeports* évoque Voltaire. Cependant qu'il évoque, le roman de M. Armand Pierhal sous les yeux : *Jeunes Morts chéris des dieux,* le *Dominique* de Fromentin.

Les dieux, eux, reçoivent-ils n'importe qui? Dieu ici, ou dieux là, messieurs les criminels seront prudents de ne pas se présenter. Mais quelle foule! L'horloge du crime, invention nouvelle, ne suffit pas à sonner les mauvais coups :

Si l'on en croit cette « horloge du crime » telle qu'elle a été

établie par le chef des G. Men, informe **le Journal**, un vol aurait lieu aux Etats-Unis toutes les 40 secondes; un vol avec effraction toutes les 1 minute 15 secondes; un vol à main armée toutes les 9 minutes; un vol de voiture toutes les 2 minutes 15 secondes; un assassinat toutes les 39 minutes.

Rien qu'aux Etats-Unis, mais oui. Ah! vive notre monde des lettres, et des arts, où pour se chamailler parfois on n'a cure d'entonner la chanson des heures... sanglantes.

§

Il faut sauver la Maison des Goncourt, écrivait M. Jean Ajalbert dans **Paris-Soir.** Mais l'argent, où le trouver? Bientôt les oboles affluèrent :

Au soir même de l'article, un éditeur me téléphonait : « C'est juste que ceux à qui profite le « Goncourt » répondent à votre appel. Mille francs par Prix, par exemple. Ma maison l'a eu cinq fois, voilà cinq mille francs. » Le lendemain, et c'est pour moi la souscription la plus émouvante, celle d'un mort, de Louis Pergaud, pour qui un camarade de sa compagnie qui l'a vu tomber à la guerre, notre avoué, Me Raveton, me dit : « Voici mille francs. »

Ce ne seront pas les derniers. De même l'appel de M. Jean Ajalbert au porte-monnaie n'est pas sa dernière suggestion. Par exemple :

Dans le jardin devenu inutile, une salle pour conférences, causeries, avec bibliothèque des « Prix Goncourt » où les lauréats viendraient signer. La Maison des Goncourt *revivante* à chaque mort, où se ferait l'élection du remplaçant plus dignement qu'au restaurant, où l'on irait déjeuner après... Pas de plaisanterie! *Drouant for ever!* Il faut se faire une raison.

Et le prix? Toujours chez Drouant. Les Dix n'iraient pas tromper la place Gaillon avec Auteuil, tout juste au moment où le portrait d'un au moins des frères Goncourt a été placé dans le salon de chez Drouant, Sinon... Voit-on qu'il n'y ait plus que les Renaudot pour suivre la tradition! O doux plaisirs de la table et des lettres...

§

Le conseiller de l'ambassade d'Argentine, M. Enrique Lancan, faisait récemment à la Sorbonne une conférence sur son compatriote Léopoldo Lugones.

Et il a évoqué pour le plaisir de son auditoire, dit **le Jour-Echo de Paris,** le souvenir d'un déjeuner donné six mois avant la guerre de 1914, chez Enrique Larreta, ministre d'Argentine et auteur de *la Gloire de don Ramire,* et qui réunissait, autour de Lugones, Paul Adam, Jacques-Emile Blanche, Blasco Ibanez, Abel Bonnard, Gomez Carillo, Francisco Garcia Calderon, Eugène Montfort, Alfred Vallette, pour célébrer la fondation de *la Revue sud-américaine.*

(Un nom manque, celui de Remy de Gourmont, qui traduisit, pour les éditions du *Mercure, la Gloire de Don Ramire.* Mais Gourmont ne se déplaçait pas volontiers.)

Au dessert, Leopoldo Lugones se révéla un très habile poète français. Se levant, il récita une ballade qu'il venait d'écrire, *la Ballade de la bonne amitié.*

Et l'envoi se terminait par un :

Je bois...
A la France que nous aimons.

Tous les convives, alors, de se lever, et de choquer les coupes, en reprenant :

A la France que nous aimons.

Qui n'aime la France? Ceux qui la jalousent, ceux qui l'envient, ceux qui l'insultent, ceux qui lui crachent au visage, ceux qui voudraient la tuer comme on tue pour mieux posséder, — ceux qui l'aiment parce qu'ils l'aiment, l'amour comme la grâce fleurit bien plus qu'il ne s'explique. Et pourquoi pas un vaste, un infini banquet de paix, sous la présidence d'honneur de Pie XII, la France fille aînée, voire fille unique de l'Eglise, à son côté, toutes les coupes sacrées, toutes les coupes saintes de l'amour s'unissant dans un gentil babil, tout cristallin, de cloches, des agapes enfin à vider, avec les caves du Vatican, toutes les querelles?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra-Comique : Reprise du *Rêve.* — Opéra : « Place aux jeunes ».

Le 16 juin 1891, l'Opéra-Comique donnait la première représentation du *Rêve.* Le roman d'Emile Zola parut en octobre 1888. Quelques mois plus tôt, Frantz Jourdain avait

présenté **Alfred Bruneau** au romancier; le musicien souhaitait de composer un ouvrage lyrique d'après *La Faute de l'Abbé Mouret,* mais Massenet l'avait devancé. A vrai dire l'auteur d'*Hérodiade* ne se hâtait point, mais quand Zola, désireux de laisser à Bruneau ce que Massenet semblait si peu pressé d'accomplir, heureux de surcroît de faire plaisir à un jeune et de l'aider à ses débuts, fit redemander sa parole à Massenet, celui-ci répondit qu'il avait « déjà griffonné en marge de chaque page du livre les divers thèmes de la partition, qui, au surplus, était promise à l'éditeur Hartmann ». Pourtant cette partition, il ne l'écrivit jamais et ce fut bien Alfred Bruneau qui la composa — quinze ans après. Zola, pour dédommager Bruneau, lui dit : « J'écris un roman qui se prêtera mieux que l'*Abbé Mouret* à une adaptation lyrique et où vous trouverez une large part de mysticisme. Il sera terminé dans six mois. Dès aujourd'hui, il est à vous. Il aura un joli titre : *Le Rêve.* » Cette histoire est contée dans les Souvenirs d'Alfred Bruneau, *A l'ombre d'un grand cœur,* un livre attachant et qui offre à chaque page des raisons d'admirer, en effet, une amitié exemplaire où deux hommes, pendant toute leur vie, surent demeurer fraternellement unis.

Louis Gallet écrivit le livret du *Rêve.* Les répétitions allèrent assez vite, malgré la défection de Delaquerrière qui fut remplacé par Engel dans le rôle de Félicien. Les costumes « achetés aux Magasins du Louvre, conte Alfred Bruneau, étaient ultra-modernes et pareils à ceux que nous et nos femmes portions en 1891, ce qui provoqua quelques railleries inoffensives ». On a, pour la reprise, vêtu les femmes de costumes stylisés, robes à crinolines et chapeaux à brides, qui sont plutôt des années soixante que des années quatre-vingts. Quant aux hommes, ils portent des redingotes à grandes jupes et des chapeaux hauts, en tromblon, comme au temps du roi-citoyen. Et tout cela est très bien, car le moment vient où il est nécessaire de replacer les pièces de théâtre dans un cadre approprié à ces ouvrages, au style même dont ils portent la marque, sous peine d'anachronisme intolérable. Il n'y avait aucun inconvénient à donner au *Rêve* plus de recul. Les décors de M. Ernotte, la mise en scène de

M. Mercier, les costumes — disons-le tout de suite — sont fort réussis, sauf cependant l'espèce de blouse dont on affuble Félicien au deuxième acte. Félicien, verrier, au lieu d'une blouse de peintre revêt un sarrau de petit collégien. Mais ce n'est qu'un insignifiant détail. On ne le remarquerait point s'il ne faisait tache dans un ensemble.

La partition est restée d'une fraîcheur qui étonne. Décidément il n'y a, dans l'art, qu'un seul moyen de ne point vieillir, c'est d'être sincère, c'est d'être soi-même. Mais ceci demande à être expliqué : si je dis que le *Rêve* n'a point vieilli, je ne prétends pas affirmer que la partition d'Alfred Bruneau soit comme l'écriraient tel ou tel de nos jeunes musiciens aujourd'hui. Car, d'abord, cette œuvre est signée : elle porte la marque, et très forte, d'un tempérament. Elle a un style — en parfait accord avec le style de Zola, d'ailleurs, ce qui concourt à en renforcer la signification. Elle est ainsi loyalement de son temps, un temps qui n'est pas si loin de nous, mais qui est déjà loin d'aujourd'hui. Cependant elle n'est pas comme ces visages qui cachent les rides sous une couche de fard; des rides, d'abord, elle n'en a point, et si elle porte sa date, c'est comme un portrait, c'est par les détails, par un certain « faire ». Mais la force expressive de cette musique, son éloquence de bon aloi restent aussi convaincantes aujourd'hui qu'en 1891. Le rôle d'Angélique demeure baigné de cette même poésie d'innocence et de rêve, les « voix » qui parlent à la jeune fille trouvent toujours les mêmes accents qui nous émeuvent comme elle-même est émue, les pages où l'évêque exprime ses déchirements se tiennent pareillement sobres, pareillement justes. Et c'est cela qui donne au *Rêve* toute sa signification. En 1891 l'ouvrage d'Alfred Bruneau bousculait bien des idées reçues : il pouvait apparaître comme une tentative révolutionnaire. Ses audaces d'écriture, ses efforts pour s'évader des cadres étroits et des formes usées de l'ancien opéra, — ajoutons à cela les costumes qui, dix ans avant ceux de *Louise*, semblaient un défi aux vieilles traditions — tout concourait à provoquer les éreintements. Et ceux-ci ne manquèrent pas en effet. Mais dans le concert discordant des critiques, les louanges dominèrent. Et le *Rêve* s'imposa, non

seulement à Paris, mais, dans la même année, à Londres et à Bruxelles.

Or, la reprise que vient de faire l'Opéra-Comique a été simplement triomphale. Les acteurs ont largement contribué au succès, certes, mais c'est bien la musique, ne nous y trompons pas, que l'on a applaudie, c'est sa générosité, sa sincérité qui a gagné la partie — une partie peut-être plus difficile que la première, car le public, aujourd'hui désorienté, est souvent sans chaleur, sans passion. Et il a été pris.

Il faut d'abord dire tout le mérite de M. Eugène Bigot; mais on ne fait que se répéter en louant l'autorité et la science de ce parfait musicien. Son exemple prouve l'inanité des subtiles distinctions entre le bon chef d'orchestre de théâtre et le bon chef d'orchestre de concert; ici et là, une seule règle, et qui est de respecter scrupuleusement la pensée des compositeurs et de donner aux exécutants une âme unanime — l'âme même de l'ouvrage. M. Eugène Bigot y excelle.

Au premier rang de l'interprétation se détachent deux artistes : Mme Jeanne Rolland et M. Endrèze. Mme Jeanne Rolland est une de ces cantatrices dont les interprétations dépassent toujours l'idée excellente que, la connaissant, on s'en pouvait faire à l'avance. Elle joint l'intelligence la plus vive à la sensibilité la plus fine et ses moyens vocaux, sa technique sont de premier ordre. Sa grâce fragile convient à merveille au personnage d'Angélique et elle a obtenu un des succès les mieux mérités de sa carrière. M. Endrèze est, lui aussi, un artiste accompli, aussi bon musicien que comédien hors de pair. Et il possède une vertu rare : une noblesse d'attitudes jointe à une aisance, à une simplicité, qui lui permettent d'être aussi bien Metternich que Mgr de Hautecœur, avec autant de naturel et de vérité. Et sa voix est merveilleuse. Auprès d'eux, M. Arnoult, dans le rôle de Félicien, Mme Lecouvreur et M. Guénot dans ceux d'Hubertine et d'Hubert, complètent un ensemble très homogène. Les chœurs ont fait preuve d'excellentes qualités.

§

On a fait, à l'Opéra, une petite révolution. Ne s'est-on pas avisé — et grâces en soient rendues à ceux qui en eurent l'idée et à M. Rouché qui leur a permis de la réaliser, — de faire chanter *Faust* en donnant tous les rôles à la « jeune troupe », c'est-à-dire aux artistes sortis du Conservatoire depuis trois ou quatre ans? Révolution, disais-je, et excellente en tous points, si excellente même qu'il la faudrait étendre à d'autres ouvrages du répertoire. Tout le monde y gagnerait — des deux côtés de la rampe. Il ne s'agit pas du tout de déposséder des rôles dont ils sont titulaires des artistes éminents dont les mérites sont incontestables et incontestés, mais de stimuler les jeunes, de leur ôter cette idée qu'ils ne tiendront jamais les grands rôles de leur emploi, ou qu'ils n'y parviendront qu'à un âge fort avancé et quand leurs moyens vocaux et leurs qualités physiques seront déjà sur le déclin. Et il est rafraîchissant de voir et d'entendre des cantatrices qui ont l'âge de leur rôle...

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le centenaire de Cézanne. — Luc-Albert Moreau. — Picasso. — Gimmi. — Lestrille. — Jean Moreau. — Aujame. — Merkel. — César Domela. — Le premier Groupe de l'Art contemporain.

Le **Centenaire de Cézanne** est célébré par une exposition à la Galerie Rosemberg. Trente-cinq peintures seulement, mais soigneusement choisies et dont la réunion offre un intérêt considérable. Onze de ces œuvres n'avaient jamais été exposées en France. Les autres ne sont pas de celles qu'on a souvent l'occasion de voir — ni de celles qui sont très popularisées par l'image. Elles appartiennent à des collections privées françaises ou étrangères. Depuis 1867 — le peintre avait alors vingt-huit ans — jusqu'à la date de sa mort survenue en 1906, du *Portrait du Nègre Scipion* au *Portrait de Vallier*, ces toiles très représentatives sont les justes points de repère d'une production qui n'a pas fini de fasciner.

On a pu noter une fois de plus tout ce que la peinture contemporaine doit à Cézanne. Devant ces bouquets, ces paysages,

ces fleurs, ces portraits, cet arlequin, les noms de nos peintres les plus célèbres viennent à l'esprit.

Le visiteur est frappé aujourd'hui par l'éclat, la fraîcheur et le charme — cette sorte de joie colorée — et aussi la sagesse qui se dégagent de la peinture du maître d'Aix. Ce sont là justement les qualités que ses admirateurs même ne pouvaient reconnaître de son vivant à un peintre dont la gaucherie était légendaire. L'art de Cézanne passait pour rude, maladroit, austère et totalement dépourvu d'agrément. Sa peinture était peu accueillante et bourrue comme sa personne. Quelles transformations dans notre manière de voir! C'est le rayonnement intensément prolongé de son œuvre et de sa descendance qui a fini par nous imposer une vision nouvelle. Ses accords de tons jugés si brutaux sont devenus des harmonies d'une délicatesse rare; sa gaucherie opiniâtre, son âpreté de timide sont devenues des séductions. Le tourment de Cézanne aux prises avec son tableau nous apparaît à présent dans sa grandeur pathétique. Il est beau que le triomphe du Centenaire soit l'aboutissement d'un tel combat, de cette obstination, de cette confiante ténacité.

Les premières lithographies de **Luc-Albert Moreau** datent de 1924. Ce sont ces étonnantes images de boxeurs où le corps humain, saisi dans l'effort et dans une sorte d'exaspération musculaire, se trouve décrit avec une émouvante acuité. Ensuite, ce fut le *Tableau de l'Amour Vénal* qui plaça le peintre d'emblée parmi les grands artisans du noir et blanc. Puis ce furent les *Images cachées*, la *Physiologie de la Boxe* de Des Courières et Montherlant, la *Naissance du Jour* de Colette, puis ce *Chant funèbre pour les Morts de Verdun* dont nous ne nous lasserons pas de dire que c'est l'œuvre la plus juste, la plus dramatique, la plus haute que la guerre ait inspirée. Et enfin, les trente-sept lithographies des *Poètes maudits* de Verlaine. Une magnifique anthologie est exposée à la galerie Marcel Guiot. Nous pouvons mesurer la place importante que tient cet artiste dans notre temps.

« Jamais, depuis les beaux temps de la lithographie romantique, nous dit C.-R. Marx, on n'avait apporté tant de soin à polir l'image qui surgit à fleur de pierre, à la parer de tous les charmes et à la mener à la perfection. Luc-Albert Moreau

pourrait en remontrer aux professionnels de la lithographie; il connaît tous les secrets, tous les subterfuges. »

On sent en effet dans ces gravures l'amour de l'artiste pour son métier. Il use de toutes les ressources que peut lui donner la technique qu'il a choisie; il en exprime toute la force, avec une science et une conscience qui conduit à cette impression de « travail bien fait » que nous voudrions rencontrer plus souvent aujourd'hui. Il s'attarde à pousser un détail qui lui paraît essentiel, il assouplit la gamme des gris — et il obtient des effets d'ensemble et de mise en page qui font de lui un parfait illustrateur. C'est un artiste épris de perfection.

Sa galerie des *Poètes Maudits* fait surgir devant nous des êtres que nous n'avons pas connus, exactement tels que les décrit notre imagination d'après nos lectures et les souvenirs qui auréolent déjà leur légende. Pas de symbolisme, pas de littérature; mais le grand lettré qu'est Luc-Albert Moreau nous restitue l'image enfouie, avec une véritable ferveur.

Cette ferveur a animé l'artiste d'un bout à l'autre de son œuvre. C'est elle qui lui confère sa puissance. Ferveur discrète, sincère, sans complaisance, pour la belle technique qu'il pratique. Ferveur d'esprit pour les thèmes choisis — des potagers ensoleillés de Colette aux tranchées boueuses qu'il a connues devant Verdun.

Picasso possède le très grand privilège de susciter des passions. Ses thuriféraires usent à son sujet d'un langage qui relève plus de la mystique que de la critique. « L'Association des peintres et sculpteurs » (de la Maison de la Culture) — ce sont eux qui mettent la parenthèse — expose quelques dessins et gravures du maître. C'est encore une occasion de mesurer la fécondité impressionnante et protéique de son inspiration. Plus on regarde son œuvre, moins on s'étonne des bouleversements qu'elle suscite et de l'excitation de ses commentateurs. Cet Espagnol est le révolutionnaire-type, l'anarchiste qui abuse de l'ubiquité d'un talent très exceptionnel pour placer des bombes partout, et jusque dans les hauts-lieux les plus vénérés et les plus sacrés de l'art. Ses gigantesques compilations lui permettent d'édifier des formes qui, par une monstrueuse malice, sont détruites sous nos yeux à

l'instant même où elles pouvaient nous devenir familières. Il massacre tout et se massacre soi-même. Nous avons toujours l'impression de voir, en même temps que l'œuvre, une grimace qui la mime.

L'œuvre de **Gimmi** (Galerie Rodrigues) nous paraît être l'une des plus injustement méconnues du grand public. Le talent de Gimmi est discret, mais d'un très grand raffinement. Il aime les petits formats, mais il emplit sa toile. Des scènes de cabaret, dépouillées de tout réalisme grossier, témoignent de la rare qualité de ses transpositions. On admirera le charme de ses nus pleins de douceurs, un peu irréels et comme baignés de clarté lunaire.

Lestrille est un des rares peintres d'aujourd'hui à savoir allier un sens très juste, et même profondément terrien du paysage naturel à la composition ornementale. Il possède la science du graphisme élégant et de l'arabesque, il sait ordonner ses taches de couleur comme un maître du carton de tapisserie — ce qu'il est en réalité — sans que sa toile souffre d'une contrainte décorative. Au contraire, ce peintre qui passe la plus grande partie de sa vie à la campagne sait nous communiquer la poésie familière et joyeuse des jardins éclatants, le mystère des sous-bois, et la fraîcheur d'une nature vivante, exubérante et peuplée.

Jean Moreau, lui aussi, est un campagnard. Mais sa vision est plus simple, plus fruste et plus émouvante aussi. Ses empâtements, riches et denses, rappellent Dunoyer de Segonzac auquel il s'apparente également par son amour des paysages robustes et sobres. Partout circule une sève ardente; les nuances de l'atmosphère sont captées avec beaucoup de sincérité et transcrites avec goût. (Galerie Rotgé.)

Jean Aujame (Galerie de Berri) est un peintre ardent. Sa vision du monde est d'un enthousiaste et d'un lyrique. « L'homme dans la nature » : tel pourrait être le titre général de son œuvre, même lorsque aucune figure humaine ne vient l'animer. On sent partout la présence de l'homme, de l'homme qui se confond avec la nature dans un rythme parfois dionysiaque et soumis au mystère des grandes lois surnaturelles.

Le peintre autrichien **Merkel** habite Paris depuis quelques

mois. Il expose à la Galerie Zak des toiles d'une grande qualité de coloris. Ses figures ressemblent à des mannequins ou à des marionnettes. L'artiste semble se refuser à faire circuler le sang dans ces corps artificiels. Pourtant, le grand sens plastique qui règne dans ces compositions leur confère une personnalité, une vertu d'authenticité certaine. C'est une féerie dont les personnages sont chargés d'un rêve lourd et mélancolique.

Des objets d'Art abstrait, nous en avons vu de nombreux modèles « en tous genres ». Ils avaient presque tous, pour se donner une allure plus géniale, un air un peu sale et bâclé. Il appartenait à un Hollandais de nous construire, avec des minuties d'ébéniste et de joaillier, des objets de luxe. Les compositions que Cesar **Domela** expose à la Galerie Pierre sont faites de cuivre bien poli, de cristal, de tissus et de bois précieux. On peut être plus ou moins sensible à ce formulaire purement intellectuel de l'abstraction qui agit à la façon d'une incantation magique; mais on ne peut qu'être séduit par les lois d'équilibre et d'harmonie qui rythment ces beaux objets.

L'exposition du **Premier groupe de l'Art contemporain** à la Galerie Beaux-Arts réunit des peintures d'Albert André, de Bonnard, de Maurice Denis, de G. d'Espagnat, de Maximilien Luce, de Roussel, de Valtat et de Vuillard et des sculptures qui ne nous apprennent rien de nouveau sur leurs auteurs.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

...Sans Petrus Borel, il y aurait une lacune dans le romantisme.

BAUDELAIRE.

Petrus Borel et le centenaire de « Madame Putiphar ». — Un siècle déjà s'est écoulé depuis qu'habillée d'une couverture bleue parut, la dernière semaine de mars 1839, *Madame Putiphar* du Lycanthrope Petrus Borel, ce produit fulgurant de la véhémence romantique.

Le roman, édité par Ollivier, se présentait en deux tomes in-8°, ornés chacun d'une vignette-frontispice d'après Louis

Boulanger. Un persistant guignon s'acharnait sur ce livre calamiteux, voué à l'insuccès dès sa naissance, en attendant que s'étendît sur lui le grand oubli du siècle. Négligée du public, son édition princeps ne devait plus être désormais qu'une de ces raretés bibliophiliques que se disputent les amateurs de romantisme. Plus qu'en toute autre peut-être, la malignité du sort s'est plu ici à identifier l'œuvre à son auteur en un pareil destin de malchance. En effet, le nom de Petrus Borel appartient aujourd'hui beaucoup plus à la légende qu'à l'histoire des lettres, et *Madame Putiphar* demeure à peu près ignorée.

Aussi le centenaire de ce roman nous ramène-t-il vers la fascinante figure de Petrus Borel, telle que l'a fixée Louis Boulanger et que l'a popularisée la gravure de Célestin Nanteuil; physionomie oppressive dont Th. Gautier a tracé le prestigieux portrait :

C'était, dit-il, une de ces figures qu'on n'oublie plus, ne les eût-on aperçues qu'une fois. Ce jeune et sérieux visage, d'une régularité parfaite, olivâtre de peau, doré de légers tons d'ambre comme une peinture de maître qui s'agatise, était illuminé de grands yeux brillans et tristes, des yeux d'Abencérage rêvant à Grenade... La présence de Petrus Borel produisait une impression indéfinissable dont nous finîmes par découvrir la cause. Il n'était pas contemporain; rien en lui ne rappelait l'homme moderne et il semblait toujours venir du fond du passé...

Et ceci nous explique l'ascendant qu'il exerça sur le cénacle des Jeune-France, avec ses vocables bizarres, ses phrases martelées, ses virulentes invectives, ses colères et ses paradoxes.

Nous le trouvions *très fort*, dit encore Théophile, et nous pensions qu'il serait le grand homme spécial de la bande.

Bientôt, en effet, il devint le coryphée d'une pléiade spéciale qu'on affubla du nom de *bousingos* et qui, entre autres adeptes, comptait Gautier, Gérard de Nerval et Philothée O'Neddy.

C'est en 1832 — il n'avait alors que vingt-trois ans — que le Lycanthrope lança ses premiers « hurlemens à la lune » et son emphatique vindicte contre les vilenies de son temps,

dans ses farouches *Rhapsodies,* dont la vigueur nerveuse et pathétique faisait négliger les puériles exagérations. D'une plume acérée, il y définissait le poëte tel que le concevait sa hautaine fierté :

> C'est un oiseau le barde, il doit vieillir austère,
> Sobre, pauvre, ignoré, farouche, soucieux,
> Ne chanter pour aucun et n'avoir rien sur terre
> Qu'une cape trouée, un poignard et les cieux!

Bientôt après, il flagellait l'humanité avec un recueil de contes outranciers, *Champavert.* Il donnait enfin la note suprême de son pessimisme agressif dans ce roman forcené qu'est *Madame Putiphar.*

Ce ton d'invective et de sarcasme, à la fois funambulesque et macabre, n'obtint rien plus qu'un éphémère succès d'étonnement. Ce castigateur des infamies sociales se laissait trop négligemment emporter au torrent de sa fougue vengeresse, gâtait de trop de vocables insolites, de trop de fautes de goût et de mesure ce prélude inégal où se devinait quand même l'annonce d'un écrivain robuste et, dans toute la force de ce mot, d'un tempérament (1).

Le marasme qui s'en dégage, les tristes couleurs dont il peint les tableaux et les épisodes de ce sombre roman, trouvent leur justification dans l'état de complet dénuement et de cruelle désespérance où se trouvait son auteur à l'époque de sa conception. Il en était réduit alors à accepter de l'éditeur Renduel des tâches mercenaires. Puis, à la demande de celui-ci, il prépare le *Comte Alarcos,* drame en 5 actes, qu'il n'achèvera pas. En outre, il lui promet deux romans : *Rossignol Ier* et *Madame Putiphar.* Seul ce dernier roman fut édité, encore ne fut-ce pas par Renduel. Dans une lettre datée du 25 juillet 1833, Petrus Borel s'en excuse avec beaucoup de dignité et une extrême délicatesse :

Mon cher Renduel,

Je vous adresse ce billet pour vous accuser réception des 50 francs qui m'ont été donnés en votre absence par M. Roger, votre commis, et dont je ne lui avais point fait reçu. Je tiendrai à honneur de vous les rembourser le plutôt (*sic*) possible, sitôt que j'aurai pu me procurer quelque argent. J'y tiendrai d'autant plus que, par le fait, vous avez moins de confiance en moi. Vous

(1) Aristide Marie : *Petrus Borel, le Lycanthrope, sa vie, son œuvre.*

m'avez assuré que vous ne vous blesseriez point de ce que le besoin pourrait m'entraîner à faire : le besoin me force à aller vendre et faire marché n'importe où de ce qui peut m'appartenir, ne pouvant me créer des ressources qu'en me repliant sur moi-même. Je ne pourrai vous donner *Madame Putiphar*. Je ne vous écris pas cela par morgue : je ne m'abuse point assez sur mon propre compte pour imaginer qu'un éditeur puisse avoir grand regret de me perdre. Mais une chose à laquelle je tiens beaucoup, c'est que vous soyez convaincu que ce n'est point l'intérêt, mais la pénurie, qui m'oblige à agir ainsi. Ce n'est point parce qu'on m'a fait des offres que j'ai présumées plus avantageuses que celles que vous auriez pu me faire : je ne suis point en position de recevoir des offres. Je vous jure et proteste, et je n'ai jamais menti, que je n'ai pas vu encore d'autres éditeurs; je vous étais trop attaché pour que la pensée seulement m'en soit venue; et j'aurais cru d'ailleurs manquer d'exquise délicatesse, car je me regarderai toujours votre obligé d'avoir bien voulu vous charger de mon premier livre.

Je vous souhaite tout le bonheur qui me manque.

PETRUS BOREL.

Ce jeudi 25 juillet 1833.

Pourtant, ce ne fut que six ans plus tard qu'il publia *Madame Putiphar*. Ce livre, Petrus Borel l'a écrit loin de Paris, dans un petit village de Champagne, le Baizil, près du château de Montmort, où, plus encore que son dégoût des hommes, l'a exilé sa misère. A l'image de Robinson Crusoé, dont il a donné une traduction en 1836, il a élu refuge dans une cabane de hourdis, d'où, vêtu comme un bûcheron et chaussé d'énormes sabots, il ne sort, dit-il, que « pour glaner sa nourriture dans la campagne ». En proie à la maladie et à la fièvre, son travail se trouve fréquemment interrompu et la gestation s'en annonce douloureuse. Il s'en plaint à son ami Philothée O'Neddy :

...Tu me fais l'honneur de me demander des nouvelles de *Madame Putiphar*. J'y travaille sans relâche, surtout depuis une quinzaine de jours, mais pour cela, ça ne va pas très vite. Que c'est donc difficile à faire, même un mauvais livre! Est-ce la tâche qui est trop forte? Est-ce l'ouvrier qui est trop faible? Je ne sais, mais je me sens ployer et quelquefois défaillir sous la besogne. Oh, que de fois ces jours-ci j'ai envié le sort de ceux qui savent faire des livres sans enfer; qui, chaque terme, se déchaussent d'un

roman comme un postillon se déchausse de ses bottes. Quant à ton ami, tout en travaillant comme un laboureur, il se voit encore pour un mois de souffrances...

...C'est assis dans une cheminée, au milieu d'une hutte de boue et de chaume, entre deux mares ou plutôt deux margouillis que ton ami, avec des sabots colossaux aux pieds et sur le dos une souquenille de toile à voiles, t'écrit ces lignes et t'embrasse...

Au Baizil, Lycanthropolis, ce mardi 29 novembre 1836.

Cependant il était écrit que ce roman ne devait réserver qu'amertume au pauvre Petrus; ce labeur de plusieurs années ne fut payé par Ollivier que le prix honteux et dérisoire de 200 francs, encore apporte-t-il une mauvaise volonté pour en régler le dernier quart, ainsi que l'atteste ce fragment de lettre à Renduel :

Je vous écrit de mon désert, j'ai vendu mes deux volumes de *Madame Putiphar* 200 francs à Ollivier et il me refuse le troisième quart (50 francs) quand la totalité de la copie est achevée. Ma misère est affreuse : je suis obligé de sortir de ma caverne du Bas-Baizil pour glaner ma nourriture dans la campagne. Débarrassez-moi de cet homme.

Madame Putiphar, comme d'ailleurs toute l'œuvre de Petrus Borel, appartient à ce genre de littérature que Nodier appelait le *genre frénétique.* Malgré la dédicace : *A L. P. Ce livre est à toi et pour toi, mon amie,* tendre hommage d'un discret amour qui s'adressait à Lucinde Paradol, — une reine de tragédie d'alors, au Théâtre-Français, — le livre semblait bien être le fruit enfanté dans la misère et le désespoir. Nous n'entreprendrons pas ici l'analyse de cette lugubre histoire, d'un pathétique écrasant quoique trop haussé de ton, tissée d'épisodes sanglants où toujours l'innocence et la vertu sont sacrifiées à la haine et à l'esprit de vengeance, et qui est traitée avec l'esprit critique d'un pamphlétaire de la Terreur. Une orthographe artificiellement fantaisiste, — Petrus écrivait *abyme, gryllon, phantastique,* etc..., — trop de fautes de goût et de mesure décourageaient par la virulence d'un romantisme déjà périmé. Le XVIIIe siècle de séquestration, de rapts, de messes noires, était passé de mode. Le Pharaon Louis XV, conçu par Petrus Borel, était digne tout au plus de figurer dans les feuilletons populaires. Et

quand il présente Mme de Pompadour comme une Cléopâtre sur le déclin, une pourvoyeuse éhontée du Parc-aux-Cerfs, sa sévérité excessive lui fait oublier qu'elle fut bienveillante aux artistes et aux poètes, qu'elle protégea les Encyclopédistes; en bref, sa peinture aux couleurs outrées n'était plus d'actualité. Dès lors, sa véhémence et ses anathèmes devaient rester sans écho. *Madame Putiphar* n'eut même pas le succès de *Champavert;* on la dédaigna.

Pourtant, dans le somptueux prologue qui orne le seuil de ce roman, Petrus Borel a su trouver des rythmes d'une surprenante beauté, un lyrisme aux accents d'une sombre grandeur où se perçoit l'écho de cette infortune shakespearienne. Il y prélude par ce tercet mélancolique :

> Une douleur renaît pour une évanouie :
> Quand un chagrin s'éteint, c'est qu'un autre est éclos;
> La vie est une ronce aux pleurs épanouie.

Puis en mètres rigides, aux sonorités éclatantes, il y symbolise sa détresse dans l'assaut de trois cavaliers rivaux, artisans de son tourment : le Monde, la Solitude et la Mort. Il se rencontre en ce poème une rareté d'images, une préciosité de termes qui en feraient une œuvre maîtresse, si une verve redondante ne s'y attardait parfois dans la pléthore du développement. En cette alternance d'évocations brillantes et macabres, dans ce tournoi funèbre de la Beauté et de la Mort, on croit surprendre comme une annonce très voisine du lyrisme baudelairien (1).

Or, une diatribe violente de Jules Janin, parue dans le *Journal des Débats* du 3 juin 1839, éclatait, si démesurée qu'elle eût pu produire une réaction favorable contre l'indifférence qui accablait *Madame Putiphar*. Il consacrait trois pages de son feuilleton en un réquisitoire terrible où pas une scène, pas un chapitre ne trouvait grâce devant son acerbe critique.

> Telle est, conclut-il, cette composition funeste, déplorable, insensée, paradoxe sanglant poussé à l'excès! En présence d'un livre pareil, que voulez-vous que fasse la critique? Quel parti peut-elle prendre? A quels principes attaqués viendra-t-elle en aide de pré-

(1) Aristide Marie, *Opus. cit.*

férence? Peut-elle bien, en tout honneur, laisser passer un pareil livre dont les prémisses sont obscènes, dont les conclusions sont sanglantes? Cercle vicieux : au milieu du cercle, le Roi, entre le Roi et la Courtisane, le bourreau! Serait-ce comprendre son devoir, si, en présence d'un pareil abus de l'esprit, la critique se contentait de déplorer tout bas ce qu'elle doit blâmer tout haut?

Petrus Borel ne protesta pas. On raconte même qu'ayant sollicité de Janin un article, celui-ci lui aurait répondu : « Si je parle de votre livre, je le comparerai simplement au marquis de Sade! » — « Comparez! » avait répliqué Petrus.

Ce n'est pas ce verdict impitoyable qui compromettrait la réputation de critique de Janin si, dans son ardeur à anathématiser, il n'avait fait preuve d'une totale incompréhension de la poésie en accablant d'un dédaigneux silence ce magnifique prologue d'une expression si vigoureuse, d'une tournure si noble.

En contraste avec ce mépris de philistin s'élèvera plus tard la voix de Baudelaire qui voit « la marque d'un talent véritablement épique dans plusieurs scènes de *Madame Putiphar,* notamment dans celles du début, où est peinte l'ivrognerie du père de l'héroïne, puis dans la scène où le cheval rapporte à Déborah le cadavre de son fils, le pauvre Vengeance ». Mais il est surpris que l'auteur qui a écrit « le poëme d'une sonorité si éclatante et d'une couleur presque primitive à force d'intensité, ait pu ensuite, avec tant de maladresse, butter dans tant de heurts et de guignons... ».

Vingt ans après, en 1859, Petrus Borel mourait oublié à Mostaganem dans sa résidence de *Haute-Pensée.* Ainsi trouvait sa réponse l'énigme qu'il se posait dans le final de son fameux prologue :

> Quand finira la lutte et qui m'aura pour proie,
> Dieu le sait, — du Désert, du Monde ou du Néant!

Ce fut le désert. Son trépas demeura presque inaperçu : depuis dix ans, il avait disparu du monde des lettres. C'est à peine si de rares entrefilets de presse relatèrent que s'était éteint, dans le silence et dans l'oubli, ce météore éphémère du ciel romantique.

Ne convenait-il pas, en célébrant le centenaire de ce

roman catastrophique, de ressusciter la curieuse silhouette de son auteur? Chevalier noir, étrange et ténébreux, austère et implacable, Petrus Borel apparaît bien comme le déshérité au visage funèbre, le héros marqué par la fatalité. N'est-ce pas, d'ailleurs, ce qui devait séduire le poète des *Fleurs du Mal?* Ne s'est-il pas un peu reconnu en lui et n'a-t-il pas recueilli l'écho du pathétique accent d'*Heur et Malheur* ou des splendides résonances de *Madame Putiphar?* Quoi qu'il en soit, nul mieux que lui ne pouvait restituer cette figure étrange qui lui était comme une première épreuve du « poëte maudit, celui qui porte le mot *guignon* inscrit dans les plis sinueux de son front ».

Il ne nous paraît indifférent de rappeler ces appréciations diverses au moment où semble venue l'heure de reconnaître à Petrus Borel la place qui lui appartient, où il sied de discerner, au milieu de rebutantes négligences, ces parcelles éparses où se révèle néanmoins l'essor du génie.

GISÈLE MARIE.

LETTRES ALLEMANDES

Dr. Arthur Hübscher : *Der junge Schopenhauer* (le Schopenhauer de jeunesse), R. Piper, Verlag-München. — Thomas Mann : *Schopenhauer*, Hermann Fischer Verlag, Stockholm. — Prof.-Dr Johannes Werner : *Maxe von Arnim, Tochter Bettinas, Gräfin von Oriola*, 1818-1894. Kœhler und Amelang, Leipzig. — Albert Garreau : *Clément Brentano*. Desclée De Brouwer, Paris. — Robert Pitrou : *Rainer Maria Rilke. Les Thèmes principaux de son œuvre*. Editions Albin Michel, Paris.

Le cent cinquantième anniversaire de la naissance de Schopenhauer a passé quasi inaperçu en Allemagne. Manifestement le père du pessimisme n'est pas le philosophe du III[e] Reich. Signalons un petit volume publié à l'occasion de cet anniversaire et qui s'intitule : **Der junge Schopenhauer** (le Schopenhauer de jeunesse). L'auteur, M. Hübner, président de la *Schopenhauergesellschaft*, est le dernier éditeur des œuvres du philosophe. Il nous apporte aujourd'hui un recueil de lettres, écrites par le jeune garçon, et d'extraits tirés d'un journal intime inédit où le jeune étudiant a résumé ses lectures et où il engage une sorte de débat avec les pilosophes qui furent ses premiers maîtres allemands : Kant, Fichte, Schelling, Schleiermacher.

Ce qui frappe à cette lecture c'est l'extraordinaire précocité d'une vocation philosophique qui, dès la première heure, s'affirme par une attitude invariable. Quand on parle de Schopenhauer, on se rappelle certain petit vieillard au front démesurément chauve, aux yeux pétillants de malice, la bouche sarcastique, qui se plaisait à déconcerter ses interlocuteurs par les boutades de sa verve caustique. Sur la foi de ce portrait on s'imagine que son pessimisme a été le fruit tardif et acide d'une longue expérience désabusée. Rien de plus faux. Le philosophe avait à peine trente ans lorsque parut son ouvrage fondamental, *le Monde comme Volonté et comme Représentation,* où il donne déjà la formule *ne varietur* de son pessimisme. Le Schopenhauer d'alors avait une tête à la Byron, un front rayonnant de génie, des cheveux soyeux et bouclés, la bouche sensuelle, le regard intense, vivante interrogation. Une tête de poète ou d'artiste. Il n'a cessé de le répéter lui-même : sa philosophie ne s'est pas formée dans les salles de cours et dans les bibliothèques, mais elle est un fruit cueilli, tout savoureux, sur l'arbre de la vie, ou plutôt elle ne fait que traduire, sous forme de réflexion philosophique, ce que lui a enseigné le spectacle direct du monde et de la vie humaine avec toutes ses illusions et ses cruautés.

C'est sans doute ce qui explique pourquoi il a recruté dans le monde de la littérature, de la poésie, de la musique, ses plus fervents admirateurs. Richard Wagner, Tolstoï, Carl Spitteler, Nietzsche, lui doivent des révélations décisives. Dans un récent essai consacré à **Schopenhauer,** Thomas Mann s'attache à dégager les liaisons cachées qui unissent chez Schopenhauer la doctrine du philosophe à sa conception de l'art. Dans son pessimisme il découvre la formule d'un humanisme nouveau qui ne s'édifie plus sur les fragiles illusions d'un optimisme rationnel, mais qui capte l'Irrationnel vital dans sa source métaphysique la plus reculée et la plus cachée, anticipant, par éclairs, les méthodes et les découvertes de la psychanalyse d'aujourd'hui. Humanisme irrationnaliste, si l'on veut, puisqu'il humilie les prétentions de la Raison et rabaisse l'Intelligence à n'être plus qu'un instrument au service du vouloir-vivre. Mais humanisme qui

a pourtant sa grandeur, car il est peu de doctrines qui aient fondé de si grandes espérances sur la valeur du génie, sur la réussite exceptionnelle et quasi miraculeuse de ces exemplaires d'élite d'humanité en qui s'incarne, au prix d'un détachement contemplatif, d'une souffrance héroïque ou d'un renoncement ascétique, une « connaissance » supérieure, foncièrement affranchie des illusions du vouloir-vivre. Etrange contraste entre un pessimisme de qualité assez médiocre, qui prend sa principale source dans la peur de la souffrance et de la mort, dans l'obsession lancinante de l'instinct sexuel, et d'autre part la magnifique envolée spéculative qui transfigure ce spectacle. N'est-ce pas le contraste qui a communiqué à son œuvre un accent de poignante sincérité qu'on ne trouverait, au même degré, que chez Pascal ou chez Nietzsche?

C'est moins une biographie qu'une chronique familiale que déroule sous nos yeux, sous forme de lettres, de portraits et de dessins, le volume intitulé **Maxe von Arnim.** L'ordonnateur de cette mosaïque, M. Johannes Werner, a retiré de la poussière où elles dormaient de volumineuses liasses de correspondances et de mémoires enfouies dans les archives d'un vieux château. L'héroïne, ou plutôt le personnage central, Maxe von Arnim, était fille de Bettina et petite-fille de cette Maxe Brentano que Gœthe a aimée dans sa jeunesse et à qui il a emprunté quelques traits pour les faire entrer dans le portrait de Lotte dans *Werther*. Les Brentano tiennent une place privilégiée dans la vie intellectuelle et littéraire de l'Allemagne du XIX[e] siècle. En particulier toute la haute intellectualité romantique est entrée en contact avec cette famille de riches commerçants venus du Piémont : les Arnim, les Savigny, les Gœrres, les frères Grimm, les Rahel Varnhagen, les Pückler-Muskau. Le mariage de Bettina Brentano et d'Achim von Arnim a marqué une date quasi symbolique dans les fastes du second romantisme allemand.

C'est au croisement de cette double lignée qu'il faut situer Maxe von Arnim, fille de Bettina Brentano et d'Achim von Arnim. Elle n'était pas médiocrement fière de ce double patrimoine. « Le sang prussien des Arnim et le sang italien des Brentano, écrit-elle, voilà qui fait un bon mélange. » C'est sans doute aussi à la rencontre de ces deux hérédités,

septentrionale et méridionale, qu'elle doit ce teint brun, cette grâce de danseuse, cette vivacité et ce charme indéfinissable qui faisaient d'elle, dans un salon ou dans un bal, le point de mire de tous les regards et le centre d'attraction de tous les hommages. Cependant, si heureux qu'ait été au début ce mélange, on sent petit à petit poindre bien des causes de secrète mésintelligence. Indéniablement Maxe se sentait une Arnim — *ein Arnimmädchen,* comme elle aimait de dire — beaucoup plus qu'une Brentano. Les termes admiratifs dans lesquels elle s'exprime sur le compte de sa mère, la géniale Bettina, ont quelque chose de réfléchi, plutôt qu'ils n'expriment un élan spontané. A peine mentionne-t-elle en passant les œuvres littéraires et les correspondances plus ou moins fictives que cette infatigable épistolière échangeait avec les hommes illustres de son temps. Ce genre artiste et bohème n'était pas dans la note des hobereaux prussiens. Le conflit éclata ouvertement le jour où Bettina, mère de sept enfants, de plus en plus accaparée par la vie mondaine et littéraire, se déchargea sur la sérieuse Maxe du soin d'éduquer la cadette, Gisèle, une vraie Brentano celle-là, une petite anarchiste, le portrait craché de sa mère. Pour le coup se produisit le choc entre deux tempéraments, le conflit entre deux époques. « Tout cela, lisons-nous, pouvait passer pour original du temps du romantisme. Au temps présent, ce n'était plus qu'une ridicule singerie. »

Et nonobstant, ce qui nous attache à la lecture de ces Mémoires, c'est précisément la première partie qui évoque encore ce charme de bon vieux temps, la vieille maison de Francfort peuplée de revenants gœthéens, les vieux manoirs aux ombrages romantiques, pages où revit toute cette douceur de vivre, toute cette liberté donnée à la fantaisie et au rêve, qui fut la marque propre de l'âge romantique. A mesure que Maxe s'enracine dans sa patrie prussienne, qu'elle nous raconte ses débuts à la cour de Prusse, ses flirts avec les jeunes princes, qu'elle dénombre tous les hommages dont elle est comblée, toutes les relations aristocratiques et mondaines qui de plus en plus l'accaparent, notre regard glisse sur les feuillets, de plus en plus distrait. Devenue comtesse d'Oriola, épouse et veuve d'un général prussien, la fille de Bettina,

dans ses vieux jours, ne connaîtra pas de plus grand honneur que celui de partager à Baden-Baden la promenade du vieil empereur Guillaume et de recueillir avec dévotion toutes les solennelles banalités tombées de ces lèvres augustes. Et ce n'est pas sans tristesse qu'on dépose ce livre dont les premiers chapitres étaient encore tout illuminés des derniers rayons du romantisme finissant.

La biographie de **Clément Brentano,** que vient de faire paraître M. Albert Garreau, fait revivre, elle aussi, cette époque et ce milieu. Mais sur ce fond se détache cette fois-ci une des destinées les plus authentiquement romantiques. On ne saurait en effet imaginer rien de plus opposé au type prussien que ce guitariste ambulant qui mettait son point d'honneur à être un inutile que l'on aime et que l'on tolère, parce qu'il est unique de son espèce. Dada, nous dit M. Garreau, a été son maître. Etant admis une fois pour toutes qu'il était toqué, il pouvait en effet se passer toutes les fantaisies. Existence décousue, où succèdent aux aventures bouffonnes les plus lamentables faillites sentimentales. Le temps le mieux employé de cet incorrigible vagabond fut celui qu'il a perdu en promenades de ville en ville, en visites d'églises et de musées, à faire la chasse aux objets d'art et aux curiosités de toute sorte. C'est ainsi qu'il a recueilli chemin faisant ces refrains et ces chansons populaires qui entreront dans l'immortel recueil composé en collaboration avec son ami Arnim, et qui s'intitulera le *Cor enchanté.* « Clément est l'esprit le plus poétique que j'aie jamais rencontré », disait de lui un de ses amis, critique d'art. « Comparé à lui, Gœthe est un petit rentier économe. » E. M. Garreau de renchérir :

Clément Brentano, dit-il, est un grand poète, un lyrique de la taille de Gœthe et, s'il faut tout avouer, une intelligence aussi féconde, aussi vaste, quoique en apparence moins équilibrée, une créature aussi diverse, mais plus charmante, une âme plus riche et généreuse, une vertu de meilleur aloi que le grand olympien, le grand Européen officiel.

Soit. Mais que reste-t-il aujourd'hui de tous ces trésors capricieusement amassés et follement gaspillés? Quelques trouvailles mélodiques, noyées dans un fatras de jongleries

verbales et délayées jusqu'à l'écœurement; et puis les titres de quelques romans illisibles et de quelques drames qui n'ont jamais vu les feux de la rampe ou qui ont sombré dans le ridicule. Ce qui fait le dénuement de Brentano aux yeux de la critique d'aujourd'hui, c'est de n'avoir pas laissé d'œuvre, de n'avoir pas su transformer ces dons brillants et éphémères en une durable réalité artistique. Il n'a été qu'un improvisateur, un montreur de marionnettes. Le magicien disparu, il ne reste que quelques fantoches jetés pêle-mêle au fond d'un tiroir.

Il serait instructif à cet égard de confronter cette destinée romantique avec la vie et l'œuvre du poète **Rainer Maria Rilke,** dont M. Robert Pitrou vient d'évoquer en un brillant et substantiel essai les grandes étapes et les thèmes inspirateurs. Car Rilke, lui aussi, a été un passionné de la vie errante. Mais cette vie errante n'a pas été chez lui une simple évasion dans le monde de la fantaisie; elle s'est accompagnée d'un persévérant labeur, d'un substantiel effort en vue de concentrer et de coordonner cette richesse disséminée, en vue de tirer de chacune des rencontres que la vie a mises sur son chemin, les plus durables réalisations poétiques et les plus plastiques visions d'art. M. Pitrou fait défiler sous nos yeux les multiples aspects et symboles de cet évangile rilkéen qui voulut être avant tout une « louange » à la gloire des réalités les plus proches, des choses les plus humbles, les plus dédaignées, les plus inaperçues, parce que précisément par elles et en elles s'énoncent des forces spirituelles que masque notre civilisation factice et qui infiniment dépassent l'horizon de notre orgueil humain. « Combien petites, les Forces avec lesquelles nous luttons — et celles qui luttent avec nous, ô combien grandes! » Rilke lui-même se sentait le vaincu de ces Forces supérieures et sa vie a été une perpétuelle lutte avec l'Ange, lutte d'où il est sorti à la fois meurtri et béni. En cet âge de fer où nous entrons, il représente ainsi le dernier survivant d'une paradoxale spiritualité dont il a senti l'aiguillon attaché à sa chair. Félicitons M. Robert Pitrou de nous donner si directement accès, sans appareil critique interposé, aux sources vives et jaillissantes où il a lui-même puisé l'inspiration de son essai. La joie que nous

éprouvons à lire son petit volume n'a d'égale que celle qu'il a dû trouver à le méditer et à l'écrire.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES ITALIENNES

Tito Lori : *Il Gorgo*, edizioni accademiche, Udine. — Riccardo Bacchelli: *Il Mulino del Po*, Treves, Milan. — Gustavo Brigante Colonna : *L'Uccisione di Pellegrino Rossi*, Mondadori, Milan. — Massimo Bontempelli : *Avventure*, Mondadori, Milan. — Nino Salvaneschi : *Un Violino, 23 Donne, e il Diavolo*, Corbaccio, Milan. — Bion Sanminiatelli : *Fiamme a Monteluce*, Vallecchi, Florence. — Antonino Anile : *Le Ore Sacre*, Vallecchi, Florence.

Dernièrement, un pharmacien français, dans le feu d'une discussion, m'a cité Vico. Je n'en crus pas mes oreilles. Notre homme, évidemment, n'avait pas lu ce texte, hermétique même pour la plupart des Italiens; il connaissait toutefois la théorie de la spirale, selon laquelle l'histoire ne se répète pas comme on le dit communément; mais, avec des variations de circonstances, elle présente des récurrences assez frappantes. M. Homais croyait, lui, à un progrès rectiligne. Mais il vivait à l'une des époques les plus tranquilles de l'histoire. Peut-être a-t-il vu 1848. Qu'en pensa-t-il? Flaubert ne nous l'a pas dit. Ses confrères d'aujourd'hui ont été fort effrayés par l'année 1938. Il y eut de quoi. Je pense que cette année-là marquera fortement; et non point tant à cause des événements extérieurs que pour le travail qui s'est fait dans les esprits. Nous ne pensons plus, nous ne voyons plus les choses comme il y a deux ans. Une période historique vient de se terminer, celle de l'après-guerre. Elle aura duré vingt ans tout juste. Trente-trois ans s'étaient écoulés entre Waterloo et la fermentation de 1848.

Le hasard a voulu que j'aie lu, ces temps derniers, des livres qui me rendirent fort sensible cette marche du temps. C'est d'autant plus frappant que leurs auteurs étaient loin d'y avoir pensé. Leur œuvre y acquiert une valeur objective qu'ils n'avaient certainement pas voulu y mettre. Tel **Il Gorgo**, de Tito Lori. Il a paru il y a deux ans, et sa masse, près de 500 pages in-8°, m'en avait fait ajourner la lecture. Je n'ai pas à le regretter. C'est un roman sur l'époque héroïque du fascisme. Le protagoniste est un jeune patron qui, au retour d'un stage en Allemagne, veut pratiquer ce qu'il appelle des

méthodes nouvelles : collaboration de classe et fraternisation avec les ouvriers. L'affaire tourne mal et la faillite la menace. Pendant ce temps, à la cantonade, il y a les occupations d'usine et tout le tohu-bohu des années 1920 et 1921. Après une scène particulièrement violente, notre homme envoie promener l'Allemagne et ses théoriciens pour embrasser le fascisme. On chante *Giovinezza*. Le roman de Tito Lori est le plus fourni, et sans doute le meilleur de ceux qui ont été écrits sur ce thème. Il est certain que l'auteur ne l'écrirait plus ainsi aujourd'hui. Il n'a pas eu l'intention de faire du Walter Scott, mais une œuvre de caractère actuel. Elle s'est muée sans qu'il y touchât en roman historique; et c'est en vérité bien curieux.

Tandis que Riccardo Bacchelli a, de propos délibéré, avec **Il Mulino del Po**, voulu faire un roman historique; ou plutôt, de chronique. Ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Nous devons admirer la souplesse de son talent. Dans chaque livre qu'il nous donne, il aborde un genre différent. Il s'agit ici d'un de ces vieux moulins flottants du Pô inférieur que le Génie civil italien est en train de supprimer parce qu'ils causent un ressac dommageable aux digues. L'action du roman commence en 1812; nous voyons les pontonniers lombards du Prince Eugène jeter un pont sur le Vop pendant la retraite de Russie. Elle se termine après la guerre de 1848 et se déroule presque toute à Ferrare et dans les environs. Ce n'est pas tout à fait de l'histoire : c'est mieux, c'est l'envers de l'histoire. Riccardo Bacchelli a dû travailler d'après des papiers de famille, des documents directs, des traditions conservées dans le terroir; et celui du Ferrarais est particulièrement âpre. Il traite donc une époque dont la spire, selon le système de Vico, se trouve juste au dessous de celle que nous venons de parcourir. Il nous montre la vie quotidienne et toute simple de ce qu'on appelait autrefois le peuple et de ce qu'on dénomme aujourd'hui les masses. Alors comme toujours, elles désiraient la justice dans la tranquillité. Une certaine histoire a quelquefois prétendu le contraire. Et Riccardo Bacchelli nous montre les choses comme l'histoire officielle ne nous les avait encore point dites. C'est le lyrisme libéral qui les avait déformées. Ce que Riccardo Bacchelli nous rapporte

pour le Ferrarais s'accorde avec les propos que nous recueillîmes, avant la guerre, de la bouche de très vieux Toscans ou de très vieux Napolitains. Après l'échauffourée de 1848, on aurait pu croire que tout allait se tasser et que l'Europe fatiguée retournerait tout à fait au calme. Mais le libéralisme monta sur le trône avec Napoléon III; et d'autre part, la politique fut dominée par deux hommes de génie : Cavour et Bismarck. N'oublions pas le mot prononcé par Cavour après le congrès de Paris : « Le canon seul nous tirera d'affaire ». Du haut du paradis des diplomates, il doit juger qu'il y en eut subséquemment un peu trop; et si, pour continuer la répondance des spires, le ciel nous accorde bientôt un autre Cavour et un autre Bismarck, nous pourrons espérer qu'ils prendront le contrepied du libéralisme jacobin du siècle dernier et qu'ils travailleront à remiser le canon.

Dans son roman, qui se passe dans les Etats de l'Eglise. Bacchelli fait allusion à l'assassinat de Pellegrino Rossi, ministre laïc de Pie IX, qui eut lieu le 15 novembre 1848. Cavour, qui avait du jugement, a dit que c'était un des plus grands malheurs qui avaient frappé l'Italie. Gustavo Brigante Colonna, qui est un spécialiste de l'histoire de la Rome moderne, a mis cet événement bien en place dans **l'Uccisione di Pellegrino Rossi.** Ce livre aussi, en ces premiers mois de 1939, est d'une lecture instructive. Quand on se rappelle les mésaventures du corps d'Oudinot qui mit à bas la république romaine de 1849, on pense aux dangers des interventions extérieures faites à tort et à travers; et on se dit que les authentiques descendants du fameux agitateur Ciceruacchio attendront leur statue bien plus longtemps que lui, si jamais ils en ont une.

C'est aussi un bien heureux hasard que dans la série des œuvres complètes de Bontempelli qui sont en cours de publication définitive, et l'éditeur ne suit pas l'ordre chronologique, ce soit le volume **Avventure** qui vienne de sortir. Il comprend trois recueils de contes : *La Vita intensa, la Vita operosa, Viaggi e Scoperte.* Ils ont été écrits entre 1919 et 1921; c'est-à-dire immédiatement après la guerre, alors que Bontempelli, démobilisé, résidait à Milan. Ils inaugurent sa manière la plus caractéristique. C'est le pur *Novecento;* et ce

siècle XX qui, numériquement, n'en est sur le calendrier qu'à sa trente-neuvième année, se trouve déjà bien décrépit, s'il n'est déjà mort. Bontempelli, en ces temps, arpentait les rues de la métropole lombarde, et elle lui sembla, comme à tant d'autres, toute frémissante d'une vie renouvelée. En fait, celui qui n'a pas traîné ses semelles dans la grande Galerie de Milan depuis le mois de novembre 1918 jusqu'au commencement de 1920 aura la plus grande peine à comprendre le développement ultérieur de la politique italienne. Massimo Bontempelli ne nous décrit pas les mœurs de l'époque directement et discursivement. Il en exprime l'essence. C'est la meilleure transposition esthétique que nous possédions de l'esprit de l'après-guerre. Bontempelli était, par nature, doué de dispositions à l'ironie. Elles furent notablement aiguisées par les circonstances. Il sort des tranchées avec un très robuste optimisme; et aussi, avec une complète lucidité. Il voit tout de suite combien les événements ont dépassé et continuent à dépasser les hommes. L'homme moyen s'accroche aux petites choses qui l'environnent, et il ne s'aperçoit pas que ce ne sont que des bouées flottantes au milieu de la tempête et du naufrage. De là un strident contraste entre cette pauvre pensée qui se refuse à bouger et un monde emporté par une vitesse sans mesure. Il était du rôle d'un artiste comme Bontempelli de marquer et d'exagérer ces contrastes pour les rendre pleinement sensibles. Le chef-d'œuvre de cette fantaisie est peut-être l'*Ile d'Irène* où nous voyons une pension de famille dans laquelle, en pleine Milan de 1919, il est défendu sous peine d'amende de faire la moindre allusion aux conditions de la vie d'alors. Et aussi un homme en habit qui est contraint de demander l'aumône parce qu'il s'est enrichi en vendant sa maison à une industrie. Comme il ne trouve de logement que dans l'hôtel la plus cher de la ville, tout son argent y passe. J'ai noté avec un certain plaisir une allusion à la *Vraie Italie,* petite revue que Papini publia à cette époque en notre langue et dont je fus le seul collaborateur français. J'en parlerai sans doute prochainement. Le petit garçon de Bontempelli s'étonne que cette *vera Italia* soit écrite en français. Son papa lui répond : « Il y a quelque temps encore, la véritable Italie était écrite moitié en français et moitié en alle-

mand. Nous allons tâcher de l'écrire aussi en italien ». C'était en 1919.

Détendons-nous un peu en allant à des œuvres d'un caractère moins actuel. Nino Salvaneschi, dans **Un Violino, 23 Donne e il Diavolo,** a tenté une analyse psychologique du très curieux homme que fut Paganini. Il semble bien que la réputation démoniaque qui lui fut faite vers la fin de sa vie eut pour origine une certaine rancune des Niçards à son égard. Le pape Grégoire XVI, sagement, arrêta le procès ecclésiastique qui avait été commencé contre lui. Ce que fut vraiment l'artiste et le virtuose, il est bien difficile de le savoir. Nino Salvaneschi se contente d'étudier les fluctuations humaines de cette existence si curieuse, et il le fait avec sa finesse ordinaire.

Bino Sanminiatelli n'abandonne pas sa Toscane. Mais l'histoire qu'il nous conte dans **Fiamme a Monteluce** pourrait aussi bien se passer, pour une fois, dans un autre cadre. On y assiste aux vicissitudes de certaines transplantées dans un domaine des environs de Sienne, et sans doute l'auteur a-t-il voulu démontrer les inconvénients du manque de discipline où sont laissées à notre époque beaucoup de jeunes personnes de ce que l'on appelle le meilleur monde. C'est en fort contraste avec le patriarcat toscan traditionnel. Nous le voyons parallèlement se renouveler par le retour d'un jeune noble à sa terre.

De toute les professions dites libérales celle de la médecine paraît incliner plus particulièrement ceux qui l'exercent au culte des lettres. Pour quelles causes? Je ne pense pas que le cas ait encore été étudié. Quoi qu'il en soit, nous voyons Antonino Anile joindre à sa renommée scientifique la qualité de poète. Et il l'est véritablement. Son inspiration est hautement religieuse, comme d'ailleurs celle de la plupart des poètes italiens contemporains. Son registre est très étendu. Nous le voyons dans son dernier recueil **Le Ore Sacre.** Il va depuis la fantaisie de nature, comme *Rose Alpine*, jusqu'aux grands sujets : *Dieu, Jésus*. Il est intéressant de voir cet homme de science traiter *l'Homme* en tant que poète. Nous sommes loin du romantisme de Lamartine. Le premier vers rappellerait plutôt la fameuse définition d'Ovide. C'est

l'auguste nature corporelle et spirituelle de l'homme qui arrive à dominer la création terrestre. La métrique semble libre, au premier abord; mais si on l'étudie, on voit qu'elle obéit à une ferme discipline. Le vers se rapproche de la stricte facture du *sciolio*. Il a cependant plus de liberté, ce qui lui permet d'arriver à des effets très modernes.

PAUL GUITON.

NOTES DE BIBLIOPHILIE ET DE LITTÉRATURE

Lettres de la Religieuse Portugaise : ill. de MacCarthy et J. Savignies. (Les Libertés Françaises). — *L'Art d'Aimer, Dialogues des Courtisanes, Les Amours Pastorales :* ill. de A. Marty (Chamontin). *Daphnis et Chloé :* lith. de P. Bonnard (Vollard); figures de Prudh'on et divers (Corréard), à la librairie Blaizot. — *Claire :* ill. de Berthold Mahn (Piazza). — *Tristan et Iseut* (Piazza).

Livres d'amour. — Si vous souhaitez relire les **Portugaises**, comme disait elliptiquement Mme de Sévigné, — et je serais surpris que vous ne le souhaitiez point — vous ne trouverez pas de meilleure édition que celle-ci, ni peut-être de plus belle. Pas de meilleure, on verra tout à l'heure pourquoi. Mais ce qui enchante tout d'abord, c'est l'ornement du livre. Il y a à la fois un contraste et un accord troublants entre les compositions de Mac-Carthy, d'une volupté sourde — chair, ombres et encens — et les tendres bandeaux de Jeanne Savignies qui, de page en page, répètent le thème alterné — deux colombes, une seule colombe, dans un cloître vêtu de feuillage — de l'amour et de l'abandon. Chaque lettre enfin est précédée d'un frontispice hors texte, décor de lignes et d'arabesques d'inspiration hispano-mauresque, dont la richesse de dessin et de couleur largement rehaussée d'or s'apparente à celle des lettrines de manuscrits. A dire vrai, ce n'est guère autre chose, si l'on songe que ces frontispices, comme les illustrations du reste, ont été aquarellées au pinceau, *à la main*. Onze compositions ainsi enluminées. On ne sait ce dont on est le plus émerveillé : de la beauté de l'ouvrage ou du prix auquel le livre est offert. Décidément, qu'il s'agisse de collection à bon marché ou du livre de luxe, *Les Libertés Françaises* apportent quelque chose de neuf dans l'édition.

Ce décor à la fois somptueux et délicat encadre dignement l'aventure de Marianna et de M. de Chamilly.

Au fait, Noël Bouton de Chamilly fut-il bien celui à qui ces lettres et cet amour furent adressés? — Et qui était-il? Ecoutons ce qu'en dit Saint-Simon :

A le voir, à l'entendre, on n'aurait jamais pu se persuader qu'il eût inspiré un amour aussi démesuré que celui qui est l'âme de ces fameuses Lettres Portugaises... C'était un grand et gros homme, le meilleur homme du monde, le plus brave, le plus plein d'honneur, mais si bête et si lourd... L'âge et le chagrin l'avaient fort approché de l'imbécile.

Et ailleurs :

M. de Chamilly mourut à Paris le 7 janvier (1715) après une longue maladie, à 79 ans. C'était un grand et gros homme fort bien fait, extrêmement distingué par sa valeur... fort homme d'honneur, mais il avait si peu d'esprit qu'on en était toujours surpris. Il avait servi jeune au Portugal et ce fut à lui que furent adressées les fameuses Lettres Portugaises par une religieuse qui était devenue folle de lui.

Par un certain côté, le portrait n'est pas à l'avantage du modèle. Mais Saint-Simon était assez enclin à ne reconnaître d'esprit qu'à lui-même. En tout cas, si M. de Chamilly n'était pas fort intelligent, ce qui est probable, il s'en faut que ce soit une raison pour qu'il n'ait pas inspiré un si violent amour. On serait tenté de dire : au contraire. Mais on aurait tort aussi. Esprit ou bêtise n'ont rien à faire dans une telle passion. Elle le vit et l'aima. Le reste ne compte pour rien.

Néanmoins, est-ce bien lui qui fut aimé? — L'opinion de Saint-Simon et des contemporains est formelle sur le caractère de M. de Chamilly. C'était un homme fort brave et de réelle valeur militaire. Au siège de Grave sa conduite fut exemplaire; il ne se rendit que sur l'ordre de Louis XIV; le prince d'Orange lui accorda les honneurs de la guerre et fit sur son passage incliner les drapeaux. Il fut fait maréchal en 1703, en même temps que Vauban (que de rencontres! et pourquoi la Religieuse fait-elle songer à une autre épistolière, à Mlle Aïssé que Vauban aima peut-être, dans l'ombre de Mme de Ferriol?) Son courage n'était pas d'un soudard et s'accompagnait de beaucoup d'humanité et de délicatesse; il était en un mot « plein d'honneur ».

C'est ici que le bât nous blesse. Si au XVIIe siècle la correspondance était une annexe de la littérature et passait de main en main, il en allait tout autrement de la correspondance amoureuse. Celui-là eût été jugé sévèrement et avec mépris qui eût divulgué des lettres de femme à lui adressées. Or, la tradition a toujours voulu que ce fût M. de Chamilly qui, se parant dans le monde de l'amour qu'il avait inspiré, eût livré les « lettres portugaises » à la publicité. Il est malaisé de l'admettre. Alors comment vinrent-elles entre les mains de l'imprimeur? Il y a là un petit mystère qui ne fut, croit-on, jamais élucidé. Aussi contesta-t-on que M. de Chamilly fût le destinataire; on contesta même bientôt qu'il y eût un destinataire. L'authenticité des Lettres fut mise en doute. On donna Guilleragues, ancien ambassadeur à Constantinople (et prédécesseur de M. de Ferriol qui ramena Mlle Aïssé) comme le traducteur d'une œuvre purement littéraire. Jean-Jacques, plus tard, trancha dans le débat en affirmant qu'une femme eût été incapable d'écrire les lettres, car les femmes « ne savent ni décrire, ni sentir l'amour ».

Ni sentir l'amour! Qu'eût pensé la douloureuse et ardente Marianna qui avait si bien senti l'amour qu'elle en criait et gémissait sans trêve, et qu'elle ne pouvait vivre « sans un plaisir dont elle jouissait au milieu de mille douleurs ».

Marianna! Il fallut plus d'un siècle pour mettre aux lettres une signature. Mais cette fois, non seulement l'existence de la Religieuse ne pouvait plus être discutée, mais on connaissait tout de ses origines, de sa famille. En 1891, Cordeiro identifia l'auteur des lettres. C'était une nonne du nom de Maria, dite Marianna, Alcoforado. Née le 22 avril 1640, fille de patriciens, elle était entrée au couvent de la Conception à Baja. Or, Cordeiro prouva qu'il existait une religieuse de ce nom à la Conception à la date même du court séjour de Chamilly, et il établit qu'il était très vraisemblable qu'ils se fussent rencontrés. Marianna mourut pieusement le 28 juillet 1723.

Ces preuves émouvantes qui rendent Marianna plus vivante, plus présente, n'étaient point nécessaires. Seule une femme amoureuse pouvait avoir écrit ces lettres, jeté le cri le plus brûlant qu'on ait jamais entendu, de passion et de fidélité.

Les contemporains ne s'y trompèrent pas, et tous furent touchés de ce feu dont était dévorée la religieuse franciscaine dans son cloître lusitanien.

Il y avait moins de six ans en effet que M. de Chamilly avait quitté le Portugal quand les Lettres furent publiées. Elles étaient encore chaudes et saignantes. Elles parurent chez Barbin en 1669. Et leur succès même prépara les confusions et les contestations qui ne devaient pas tarder de se faire jour. Libraires et petits auteurs ne manquèrent pas d'exploiter cette mine. De nouvelles « Portugaises » s'ajoutèrent aux premières; puis vinrent des « Réponses ». Dorat les mit en vers. On en arriva à ne plus distinguer le vrai du faux, et à suspecter le tout. On publia longtemps douze lettres, les sept apocryphes mêlées aux autres. On finit par dégager l'or de cette gangue, par retrouver les lettres primitives, ce qui n'était du reste point difficile. Mais le fil qui les reliait était rompu. Elles furent présentées dans divers ordres, tous mauvais.

M. Paléologue montra que dans les éditions les moins imparfaites on donnait généralement pour la première lettre celle qui était en réalité la quatrième. La présente édition rétablit cet ordre. On y perd sans doute d'ouvrir le livre sur cette *attaque,* belle comme un chant : « Considère mon amour, jusqu'à quels excès... » Mais ceci n'est point de la littérature; l'essentiel, c'est que la chronologie et la logique soient satisfaites. Ici, la progression est juste et sensible, l'enchaînement se fait bien. D'une lettre à l'autre la destinée de cet amour unique se recompose, avec quelle magnifique et déchirante vérité!

C'est l'amour tout pur, le breuvage de Tristan, le coup de foudre. « Je vous ay destiné ma vie aussitôt que je vous ay vu ». Marianna sort sur le balcon du couvent; un cavalier passe; et c'est l'instant « fatal où je commençai de sentir les effets de ma Passion ». Ce mot : « ma Passion », reviendra sans cesse, de plus en plus douloureux, et il semble qu'il dépouille son sens profane. Comme il retentit dans ce cloître!

M. de Chamilly, si c'était lui, visite le couvent (la règle était alors fort relâchée), Marianna le voit, le reçoit dans sa cellule. Et c'est le commencement du tragique et éternel

malentendu. La femme s'engage tout entière et à jamais : « j'eusse été trop heureuse si nous avions passé notre vie ensemble ». L'homme ne cherche qu'à se distraire des ennuis d'une garnison. Sans doute trouve-t-il malgré lui un plaisir plus vif dans la passion qu'il découvre; il en est flatté, un peu effrayé; pour lui l'amour n'est pas la grande affaire. La grande affaire, c'est de suivre sa fortune de soldat, de combattre, de s'avancer. Fatigué déjà de sa liaison, il cherche un prétexte; sa famille le réclame. Il part, non sans de vagues promesses. Il ne reviendra jamais, bien entendu.

A peine écrira-t-il. Les Lettres ne seront plus qu'une longue suite de plaintes et de cris.

Vous saviez bien que vous ne seriez pas toujours en Portugal. Pourquoi m'y avez-vous voulu choisir!... Vous eussiez trouvé quelque autre femme que le temps eût consolée.

Rien de plus touchant et de plus vrai que ces reproches furtifs, dont on sent que celle qui les fait les regrette aussitôt, les atténue, les enveloppe de tendresse, tant elle craint d'excéder, de déplaire.

Il est vrai que j'ai eu des plaisirs bien surprenants en vous aimant, mais ils me coûtent d'étranges douleurs.

Cette torture qui la fait gémir, elle craint par dessus tout d'en être privée :

Non, j'aime mieux souffrir davantage encore que de vous oublier... — Je suis bien aise que vous m'ayez séduite, votre absence ne diminue en rien l'emportement de mon amour... — On sent quelque chose de bien plus touchant quand on aime que lorsqu'on est aimé... Je vous aime comme une folle!... — Je ne mets plus mon honneur et ma religion qu'à vous aimer éperdument.

Un dernier espoir, un appel : *Ne pourriez-vous m'emmener en France?... Votre pauvre Marianna n'en peut plus!*

Puis, ce que le silence et l'absence n'ont pu faire, la froideur, la maladresse d'une réponse le réussit : « Je vous écris pour la dernière fois... » Cette cinquième lettre est d'une poignante dignité. Marianna a compris la médiocrité de son amant, mais l'amour qu'elle a conçu n'en est pas atteint; il vit en elle, déjà à demi détaché de l'homme. Elle a quelques paroles admirables sur la solitude, seule

digne de l'amour. Elle entre dans un déchirant apaisement. Avant, elle aura eu ce cri religieux : « Faites-moi souffrir encore plus de maux! » Telle fut la Passion mystique et charnelle de Marianna, sœur de Thérèse d'Avila.

Je voudrais, pour le bien de mes lecteurs, que chacun d'eux offrît ce précieux petit livre, ce livre brûlant — et moral — à une jeune femme amoureuse ou près de l'être.

Comme après une telle lecture les amours antiques paraissent, en dépit de leurs beaux désordres, à fleur de peau. C'est un ornement de la vie qui ne déplace pas les lignes. Relisez **L'Art d'Aimer** dans l'heureuse traduction de Pierre Lièvre, délicatement illustrée par Marty; et les **Dialogues des Courtisanes.** Nous sommes loin de Sapho, l'unique, loin surtout, de Marianna. Il faudra le sentiment chrétien du péché pour faire de l'amour cet inépuisable tourment. Mettons à part **Daphnis et Chloé,** dont les amours naturelles et pastorales enchanteront toujours. C'est encore Marty qui les illustre avec grâce. Mais on ne peut évoquer les *Pastorales* sans songer aux lithographies de Bonnard, de l'édition Vollard, si rare aujourd'hui. On peut en voir à la Librairie Blaizot un exemplaire sur Hollande, reliure de Marius-Michel en maroquin vert, avec décor végétal. Quel régal! — Mais bien agréable aussi, et plus abordable, l'édition Corréard, à la même librairie, également traduction Amyot, revue par P.-L. Courrier, « vigneron, membre de la légion d'honneur, ci-devant canonnier à cheval, aujourd'hui en prison à Sainte-Pélagie ». Exemplaire vélin enrichi, entre autres, de 9 figures par Prud'hon et Girard, état d'avant-lettre, de 5 figures des mêmes et de Hersent, Lefèvre et König. Un trésor pour le bibliophile.

Ce panorama de l'amour embrasse avec **Claire** l'amour conjugal. Ce n'est pas la moindre originalité ni le moindre mérite de M. Chardonne, d'avoir voulu être dans la littérature d'aujourd'hui le romancier de l'amour conjugal. Dans la très jolie et utile petite édition qui vient de paraître, M. Ed. Pilon (qui justement a brossé naguère de M. de Chamilly un beau portrait où le modèle apparaît à cheval, empanaché de fumée, comme dans un Van der Meulen), M. Pilon, donc, nous donne de l'originalité et du mérite dont on parlait la plus pertinente et fine analyse. Il nous

présente les jeunes filles de Chardonne « amoureuses du mariage », et ces jeunes femmes en qui la jeune fille « sommeille encore » ; ce lent passage de l'une à l'autre, cette métamorphose, n'étant pas un des thèmes les moins émouvants de M. Chardonne. « Un personnage comme Claire, tout en profondeur, avec de vives scintillations, illuminations de l'âme, nous semble beaucoup plus se rapprocher de certaines figures non moins romanesques d'Ivan Tourgueniev » (que de Tolstoï). Il est vrai, et on sait gré au préfacier de nous en faire aviser.

C'est pourquoi je disais que cette édition était non seulement charmante, mais utile. Le compliment vaut pour la collection tout entière. Naguère je parlais ici du *Werther* (qu'il est d'actualité de relire au moment où le film abuse si étrangement de Goethe, — et de nous), du même éditeur, et préfacé également par M. Pilon. Celui-ci nous découvrait ou nous rendait plus clairs nombre de faits et d'idées. Ce n'est pas le moindre luxe d'un livre de luxe que de nous aider à mieux comprendre, à mieux aimer, une œuvre, un écrivain.

Je ne quitterai pas *Claire* sans dire avec quelle émouvante et mélancolique poésie Berthold Mahn a dessiné cette figure, cette silhouette de femme dont la beauté « est tout entière inscrite sur son visage et dans la forme de ses bras », et les paysages où elle vit et meurt avec tant de tendresse et de simplicité.

Et voici enfin le livre même de l'amour. **Tristan et Iseut,** c'est non seulement la plus belle histoire d'amour de toute littérature, mais c'est l'entrée de l'amour dans la littérature. M. Paris a bien remarqué que cette légende celtique, due à l'imagination bretonne mais fixée et immortalisée par la poésie française, cette légende née d'un petit peuple assez obscur et souvent dédaigné, a conquis et imprégné la littérature universelle, et que celle-ci aujourd'hui encore, et on serait tenté de dire : plus que jamais, lui doit « ses deux éléments essentiels : l'aventure et l'amour ».

Non, bien entendu, que l'amour fût inconnu, en tant qu'élément poétique, des Francs, des Germains, moins encore des anciens; mais la remarque que nous faisions tout à l'heure à propos des anciens prend tout son sens à la lumière

de Tristan. Jamais encore l'amour n'était apparu sous l'aspect de cet enchantement fatal qui domine et contient le monde. Avec ce poème, c'est le triomphe et l'empire de la femme qui commencent, que le haut moyen âge affirmera et qui grandiront dans le temps. Il faut noter aussi le caractère de cet amour : *illégitime et coupable*. De plus, c'est une *reine* qui l'éprouve, donc une femme que ses devoirs et sa noblesse devraient retenir et soutenir. Tristan enfin est l'ami filial du roi Mark. Ce n'est pas sans dessein que le poète a accumulé les obstacles, et les motifs qui eussent pu nous rendre les amants méprisables ou odieux. Il n'en est rien. A travers le poète, c'est l'esprit de la race qui chante la puissance irrésistible et fatale de l'amour, — cet amour qui s'élève audessus du monde terrestre et de la chair, et qui ne trouve son accomplissement que dans la mort.

Le poème était chanté. De tels sentiments sont du royaume de la musique. Je songe à Wagner, et le hasard veut que voisinent sur ma table le livre et les disques, — un enregistrement dont je dirai ailleurs les beautés.

Lisez et relisez le *Tristan* de M. Bédier dans les deux éditions parfaites, illustrée ou non, de Piazza. On peut associer l'éditeur dans la pensée de gratitude qui va à la mémoire de M. Bédier, puisque c'est sur l'initiative de H. Piazza que le savant médiéviste s'est fait poète pour nous rendre ce monument de notre génie. Car nous sommes celtes, autant et plus que latins, ne l'oublions pas.

YVES FLORENNE.

CONTROVERSES

« A propos d'*Othello* », par M. P. Messiaen. — Réponse de M. L. Mandin.

A propos d' « Othello ».

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi d'ajouter ces remarques à l'admirable étude de M. Louis Mandin sur *Othello*.

1) D'après le contexte, *precious villain* (v, 2, 345) se rapporte bien à Iago et signifie : affreuse canaille, insigne scélérat. Othello, enfin convaincu de son erreur et de son crime

injuste et idiot, s'écrie : « N'y a-t-il de foudres au ciel que pour le tonnerre? Insigne scélérat! »

L'Oxford English Dictionary et l'Oxford Shakespare Glossary donnent des exemples, dans l'anglais élisabéthain, de *precious* signifiant : *complete, egregious, utter arrant;* entre autres les exemples analogues dans *Cymbeline* de *precious pandar* = affreux maquereau (III, 5, 81) et de *precious varlet* = affreux larbin (IV, 2, 83). L'Oxford Dictionary dit que là *precious* « is a mere emotional intensive ». Ce sens de *precious* existe encore. Cf. Ch. Brontë, *Jane Eyre,* chap. 14; Mr. Rochester looked *preciously* grim = M. Rochester avait l'air extrêmement sévère.

2) Pour la perle de l'*immonde Juif* ou plutôt *Judéen,* la meilleure interprétation, d'après le contexte, est celle d'Halliwell-Philips. L'immonde Judéen qui rejeta une perle valant toute sa tribu, c'est Judas Iscariote, car Judas n'était pas galiléen comme les autres disciples, mais venait de Kérioth en Juda (Mathieu, X, 4), d'où son surnom d'Iscariote ou de Judéen. Cette interprétatioin est confirmée par le mot d'Othello dix vers plus loin (V, 2, 355) :

> Je t'ai embrassée avant de te tuer.
> *I kiss'd thee ere I kill'd thee.*

Les allusions au baiser de Judas, à Judas qui embrasse pour trahir et tuer, sont fréquentes dans Shakespeare.

La correction *Indian* pour *Judean,* acceptée par Coleridge, n'a pour elle qu'un passage des *Discoveries* de Ben Jonson où il est dit qu'un sot Indien échange souvent une perle pour un objet sans valeur.

V. pour la discussion de base *Judean* éd. critique d'*Othello* par H. C. Hart, p. 253 (Londres, Methuen, 1903).

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc.

PIERRE MESSIAEN.

§

Réponse de M. L. Mandin.

Mon cher Directeur,

En qualifiant d'admirable mon étude sur la perle et le Judéen, M. Messiaen est bien bon, mais m'incite, pour justifier

son éloge, à m'en rendre digne en réfutant au mieux les deux objections dont cet éloge est suivi.

1° La première est la moins importante. J'avais écrit (p. 284) qu'au dernier acte, lorsque Othello apprend la cruelle vérité, son exclamation : *Precious villain*, ne s'adressait pas à Iago, parce qu'alors elle aurait un sens ironique qui n'était pas admissible dans la circonstance. Pour montrer que j'ai tort, M. Messiaen m'oppose deux exemples tirés de *Cymbeline*, et où le sens de *precious* est précisément ironique, sarcastique, comme je vais le faire voir. L'orgueilleux Cloten, fils de la reine de Grande-Bretagne, vient de s'apercevoir que la noble Imogène, sur laquelle il avait des prétentions et qui, comme Desdémone, s'est mariée secrètement, a pris la fuite pour aller rejoindre son mari exilé. Cloten fait venir le fidèle serviteur du couple, lui demande où est sa maîtresse, l'injurie, le traite de gredin, de *precious pandar*, — c'est-à-dire d'entremetteur de choix, précieux aux amants qu'il sert. L'ironie est manifeste.

Plus loin, le même Cloten, parti à la recherche d'Imogène, rencontre près d'une grotte un homme qu'il prend pour un vagabond, un *outlaw*. Il l'interpelle avec violence et mépris; l'autre lui tient tête. Cloten excédé lui dit : « Vil gredin, ne me connais-tu pas à mon habit? » L'homme, non intimidé par cet habit qui révèle un seigneur, répond : « Ton tailleur a fait ton habit et ton habit te fait. » C'est alors que Cloten l'appelle *precious varlet*. « Varlet », au figuré, signifie drôle, marraud, coquin; et Cloten joint au nom insultant l'épithète de *précieux* parce que ce vil misérable se permet de faire de l'esprit, de faire le raffiné. Là encore, l'ironie est évidente. Elle est reconue par la critique anglaise, — et le *Lexicon* de Schmidt, où M. Messiaen a pu voir ces deux exemples, précise bien que le mot *precious* est employé là ironiquement (*ironically*).

Oui, mais là le sarcasme est à sa place, tandis que le *precious villain* (précieux scélérat) d'Othello ne peut être ironique, sous peine d'être affreusement choquant. Quoi! le malheureux Maure vient d'apprendre que la femme adorée qu'il a tuée était un ange, une servante le qualifie de nigaud assassin, un jeune freluquet lui arrache son épée, à lui, le

héros guerrier, le protecteur de Venise, — et il ferait de l'ironie! Après avoir, dans une exclamation enragée, demandé au ciel une foudre plus dévorante que le tonnerre, il lancerait à Iago une épithète qui signifierait : Tu es un coquin de choix, un scélérat émérite, un parangon précieux! — Pourquoi n'ajouterait-il pas aussi : Mes compliments pour ta maîtrise, *honest* Iago!

Tout en croyant que le *precious villain* s'appliquait à Iago, les critiques anglais ont parfaitement senti l'absurdité d'une telle interprétation, et je tombe sur un d'eux qui, sans avoir deviné la bonne, a pourtant répondu déjà, voici bientôt un siècle, à M. Messiaen. C'est l'Ecossais Alexandre Dyce, un des meilleurs commentateurs de Shakespeare, et dont le nom figure avec honneur, même dans les dictionnaires français. Dans son édition des œuvres du grand dramaturge, il dit : « *Precious villain* est plus dans le style de Cloten que dans celui d'Othello (1). »

Voici encore mieux. Dans l'*Othello* in-quarto publié à Londres en 1630, c'est-à-dire sept ans après le grand Folio et quatorze ans après la mort de Shakespeare, on a remplacé *precious* par *pernicious*. Pourquoi? Evidemment parce qu'on sentait que le sens ironique était inadmissible. *Pernicious* est beaucoup trop faible à cette place (car il est trop évident qu'un scélérat est pernicieux), mais du moins il n'a pas l'air de la plus déplacée des moqueries. Seulement, ...il n'est pas de Shakespeare.

J'ai été le premier à m'aviser que l'exclamation d'Othello devait s'adresser à Montano, au moment où celui-ci le désarme. M. Messiaen dit que, d' « après le contexte, *precious villain* se rapporte bien à Iago ». Il va me forcer à une longue explication pour montrer que le contexte prouverait plutôt le contraire. Il est fort peu explicite, ce contexte, et cela ne doit pas étonner, car on sait que les indications scéniques manquent déplorablement dans toutes les éditions originales du théâtre shakespearien. Or, consultant les deux originales d'*Othello*, on voit que le Folio de 1623 n'indique ni comment ni à quel moment l'épée est enlevée au Maure, — ni com-

(1) *Precious villain* is more in the style of Cloten than of Othello.

ment ni à quel moment Iago tue sa femme. Le Quarto de 1622 est un peu plus clair. Après qu'Emilia a révélé la culpabilité d'Iago et a crié au Maure : « O nigaud assassin! Qu'est-ce qu'un pareil idiot avait à faire avec une épouse si parfaite! » on lit :

> *The Moore runnes at Iago. Iago kils his wife.*
> (Le Maure court sur Iago. Iago tue sa femme.)

Sur quoi, Othello appelle les pierres de foudre et prononce le *precious villain.* Gratiano, l'oncle de Desdémone, s'écrie : « La femme tombe [Emilia]; sûr qu'il l'a tuée! » Ensuite, l'indication : *Exit Iago.* — Et Montano dit à Gratiano : « Prenez cette arme que je viens d'enlever au Maure... Je cours après ce scélérat. »

Il est évident que, lorsque Othello s'est élancé vers Iago qui venait de tirer l'épée contre Emilia, il s'était lui-même armé de son épée, et que c'est alors que Montano la lui a arrachée au passage. Iago a profité de la confusion pour frapper à mort sa femme et s'enfuir. Et, au moment où le traître assassinait une nouvelle victime, ce n'est pas à lui qu'Othello a crié, ironiquement comme un Cloten : « Précieux scélérat! » — ce serait trop absurde, — c'est à Montano, qui à cet instant, l'avait désarmé par surprise. Ensuite, je suppose qu'Othello (qui est déjà tombé en convulsions au quatrième acte) va s'abattre dans quelque coin, car ce n'est qu'un moment après, quand tous les autres sont partis en l'enfermant, qu'il retrouve la parole pour exhaler de nouveau son indignation : « Un méchant gamin (*puny whipster,* on peut traduire : un gringalet de joueur de toupie) m'enlève mon épée! »

Qu'est en effet Montano? Un seigneur, très bien en cour évidemment puisqu'il avait été gouverneur de Chypre. Mais, dès que l'île a été menacée par les Turcs, le Sénat de Venise s'est hâté de le remplacer par Othello. Il pourrait, de là, y avoir déjà entre eux un sentiment de rivalité. Au deuxième acte, sc. III, Iago l'appelle un *gallant,* et ce substantif désigne un élégant, un homme à bonne fortune. Or, le noir Maure, fier mais rude soldat, déteste et méprise, non sans jalousie, cette brillante jeunesse vénitienne. Pourquoi, se demandait-il

au troisième acte, Desdémone est-elle infidèle? « Sans doute parce que je suis noir et n'ai pas dans la conversation ces doux talents qu'ont les *chamberers* », c'est-à-dire les *galants* de salon, de boudoir. Montano est un de ces hommes, un noble de cour, un raffiné. Que ce petit-maître se permette de désarmer un Othello, c'est là une audace impudente et le plus odieux des affronts. Cette *scéléralesse* est plus intolérable venant d'un précieux, et ici, dans la bouche du Maure, ce mot de *précieux* est un reproche, une injure, mais n'a plus rien d'ironique, parce qu'il qualifie Montano au sens propre et exactement, — tel du moins que le noir Othello voit le brillant Vénitien.

Et voilà liquidé, je pense, un petit détail qui, jusqu'ici, laissait un malaise. C'est ainsi que, peu à peu, les obscurités, jadis innombrables, qui restent encore dans Shakespeare se dissipent. Et M. Messiaen ne peut manquer d'être content que sa contradiction m'ait aidé à faire cette toute petite, mais assez claire lumière.

2° Deuxième question : M. Messiaen veut que le vil Judéen soit Judas. J'ai montré dans mon étude (p. 288) combien le sentiment s'oppose à faire une assimilation entre Judas et le noble Maure. S'il y a un Judas dans la pièce, c'est Iago : celui-là suffit. Mais, à l'appui de son adoption, M. Messiaen cite ces paroles d'Othello : « Je t'ai baisée avant de te tuer », ce qui voudrait dire que les baisers qu'il a donnés à Desdémone endormie étaient pareils au baiser de Judas.

Mais pourquoi M. Messiaen ne cite-t-il que ces quelques mots et non la suite? Il faut le tout. Othello vient de se poignarder près du lit où sa victime gît dans la mort. Il dit :

I kiss'd thee ere I kill'd thee : no way but this,
Killing myself, to die upon a kiss.
(Je t'ai baisée avant de te tuer : nul autre moyen [ne me reste]
Que de me tuer moi-même pour mourir sur un baiser.)

Cela signifie, ou bien qu'il veut mourir pendant qu'il a encore dans ses sens la volupté des baisers qu'il a donnés à Desdémone avant de l'étouffer (« jamais baisers plus doux ne furent si fatals », disait-il en approchant ses lèvres du visage endormi), — ou bien qu'il veut baiser une dernière

fois la victime adorée et qui, morte, est encore belle, puisque tout à l'heure, dans son désespoir et son horreur de lui-même, il criait aux démons de l' « arracher à ce *spectacle céleste* ».

Les critiques s'accordent sur le sentiment du héros à ce moment suprême. Il a passé par toutes les affres d'une crise, d'un cauchemar atroce. Enfin, se punissant de son crime, il meurt en appelant le baiser de l'ange qu'il tua et qui lui a pardonné. Et, par cette fin touchante, par ce dernier soupir qui est un soupir d'amour, l'ange, même dans la mort, triomphe du démon, — d'Iago enchaîné qui regarde. Faire, à ce moment, penser Othello au baiser de Judas serait insupportable, empoisonnerait l'œuvre, gâterait ce qu'elle a de divin.

Imagine-t-on Judas se disant : « Je vais bien vite me pendre pour mourir en volupté, pendant que j'ai encore sur les lèvres la douceur du baiser que j'ai donné à Jésus. »

M. Messiaen, qui respecte la religion, sentira la monstruosité d'une telle bouffonnerie, qu'appellerait l'assimilation Judas-Othello.

Voilà où l'on tomberait à vouloir trop préciser. L'art de Shakespeare étant avant tout un art de suggestion plutôt que de précision, j'admets que le Judéen symbolique, qui rejette, comme dans le sermon sur la Montagne, les perles et les choses saintes, puisse évoquer à l'esprit du lecteur Caïphe, Judas et d'autres tant qu'on voudra, mais le sentiment et la raison me détournent de croire qu'Othello ait voulu désigner l'un d'eux personnellement.

Veuillez, mon cher Directeur, etc.

LOUIS MANDIN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Pierre David : *La cathédrale de Grenoble du IXe au XVIe siècle;* Picard. » »

Peter Freuchen : *Aventure arctique. Ma vie dans les glaces du Nord.* Traduit de l'anglais par Maurice

Rémon. Avec de nombr. reproductions photographiques; Albin Michel. 35 »

C. Rivière : *Un village de Brie au XVIe siècle : Mauperthuis.* Préface de M. Jean Hubert. Illust. de Ch. Weisser; Picard. » »

Antoine de Saint-Exupéry : *Terre des hommes;* Nouv. Revue franç. 18 »

Art

Louis Gillet : *Histoire artistique des Ordres mendiants. L'art religieux du XIIIe au XVIIe siècle;* Flammarion. 21 »

Esotérisme et Sciences psychiques

René Pottier : *Initiation à la médecine et à la magie en Islam;* Sorlot. 12 »

Maurice Privat : *La fin de notre siècle et la vie du futur grand monarque d'après Nostradamus;* Fleury. 15 »

Ethnographie, Folklore

Albert Dauzat : *La toponymie française.* (Buts et méthodes. Questions de peuplement. Les bases pré-indo-européennes. Noms de rivières. Toponymie gallo-romaine. Un dépouillement régional : Auvergne et Velay. Avec 8 cartes; Payot. 60 »

Finance

Stéphane Rasio : *Discours de la méthode économique et Correspondance avec M. Pierre Quesnay;* chez l'auteur, à Greoux-les-Bains, Basses-Alpes. 21 »

Géographie

P. Arqué : *Géographie du Midi aquitain. La France.* Avec des cartes. (Coll. sous la direction de M. Ernest Granger); Rieder. 35 »

Histoire

Louis Delaporte : *Les peuples de l'Orient méditerranéen.* I: *Le Proche-Orient asiatique.* Avant-propos de S. Charléty; Presses Universitaires. 50 »

Littérature

Paul Archambault : *Charles Péguy, images d'une vie héroïque;* Bloud et Gay. » »

Colette, Edmond Jaloux, Paule Régnier, Marguerite Combes, André Demaison, Charles Silvestre, Jean Canu, Edouard Claparède, Walther Riese, Charles Boucaud, Jean Plaquevent : *Le mystère animal.* (Coll. *Présence*); Plon.

Roger Denux : *Pour quelques-uns;* La Fenêtre ouverte, Issy-les-Moulineaux. 15 »

Marcelle Ehrhard: *Un ambassadeur de Russie à la Cour de Louis XV: Le Prince Cantemir à Paris 1738-1744.* Avec un portrait; Belles-Lettres. » »

Pierre Gayraud : *Vie;* Libr. du Phare. 18 »

Docteur Antoine Giraud : *L'Automatisme dans l'art. Idée et mouvement;* Marcel Rivière. 12 »

André Grappe : *La pensée de Maurice Pradines dans ses rapports avec celle de Paul Valéry;* Alcan. » »

Danielle Hemmert : *Jean Mérou, poète de l'amour.* (*Silhouettes contemporaines* n° 1); Cahiers de France. 3 »

Pierre Lafue : *La vie privée de Frédéric II.* (*Coll. Les vies privées*); Hachette. 18 »

Paul Léautaud : *Amour,* aphorismes; Mercure de France (Tirage à 1.000 ex.) 15 »

Henri Lichtenberger : *A la gloire de Goethe;* Nouv. Revue critique. » »

Emile Magne: *Images de Paris sous Louis XIV* d'après des documents inédits. Avec 2 h. t. et un fac-simile. (Coll. *Notre vieux Paris*); Calmann-Lévy. 22 »

Henri Massis : *Chefs.* (Les Dictatures et nous. Entretiens avec Mussolini, Salazar, Franco. La

Conquête hitlérienne. La guerre religieuse du Troisième Reich. Hitler dans Rome); Plon. 18 »

Paul Souchon : *Autour de « Ruy Blas ».* Lettres inédites de Juliette Drouet à Victor Hugo; Albin Michel. 18 »

Franco Venturi : *Jeunesse de Diderot (de 1713 à 1753)* traduit de l'italien par Juliette Bertrand; Skira.

H. Carton de Wiart : *Souvenirs littéraires;* Lethielleux. 25 »

Mœurs

Maurice Muret : *Grandeur des élites.* (L'athénien beau et bon. Le citoyen romain. L'homme de la Renaissance. L'honnête homme français. Le gentleman anglais); Albin Michel. 25 »

Musique

V. Jankélévitch : *Ravel.* Avec 16 planches en phototypie (Coll. *Maîtres de la musique*); Rieder. 25 »

Philosophie

M. Gorce et F. Bergounioux : *Science moderne et philosophie médiévale.* Préface de S. Charléty. Introduction de Jean Laporte; Alcan. 15 »

Charles Lalo : *L'art loin de la vie;* Vrin. » »

Politique

Alexandre Barmine : *Vingt ans au service de l'U. R. S. S.,* souvenirs d'un diplomate soviétique. Avec des illustrations; Albin Michel.

Paul Lombard : *Le chemin de Munich;* Edit. de France. » »

Louis Thomas : *Histoire d'un jour : Munich 29 septembre 1938;* Denoël. » »

Poésie

Francis Carco : *La Bohême et mon cœur.* (Premiers vers. La Bohême et mon cœur. Chansons aigres-douces. Petits avis. Vers retrouvés. Petite suite sentimentale. A l'amitié.) Edition complète; Albin Michel. » »

S. Franco : *Les parfums de la terre;* Aubanel, Avignon. » »

Louis Guillaume : *Les pistes entravées.* Préface de René Lacôte; Les Feuillets de l'Ilot. 4 »

Maurice Mayen : *Andantes;* Les livres nouveaux. » »

Jean Mérou : *Pierreries;* Chantih. » »

Préhistoire

H. Weinert : *L'homme préhistorique, des préhumains aux races actuelles.* Préface et traduction du Dr Georges Montandon. Avec 26 figures et 40 planches h. t.; Payot. 75 »

Questions coloniales

Marcel Homet : *Farderons-nous nos colonies d'Afrique? A. O. F. — Cameroun — A. E. F.*; Peyronnet. 18 »

Questions juridiques

Geo London : *Les grands procès de l'année 1938;* Edit. de France. 18 »

Questions médicales

Dorola : *Les apparitions de la Lozère. Mystique et pathologie à Saint-Bonnet-de-Montauroux.* Avec des illust.; Jean Flory. 5 »

Gustave Roussy : *Le cancer;* Colin. 15 »

Questions militaires et maritimes

Colonel X... : *Ligne Maginot, bouclier de la France.* Nombr. illustrations; Nouv. Editions Excelsior. » »

Questions religieuses

Calvin : *Œuvres complètes. Institutions de la religion chrestienne,* tome IV. Texte établi et présenté par Jacques Pannier; Belles Lettres. (Les 4 volumes). 120 »

Roman

Maurice Baring : *En ma fin est mon commencement. La tragique destinée de Marie Stuart, reine de France et reine d'Ecosse,* traduit de l'anglais par Dominique André; Nouv. Revue critique. 24 »

Binet-Valmer : *Ces dames de Châtillon;* Flammarion. 18 »

André Chamson : *La galère;* Nouv. Revue franç. 24 »

Henry Clérisse : *J'avais des camarades;* Denoël. » »

Yolande Földes : *Pile ou face,* version française de Denise Van Moppès; Albin Michel. 25 »

Irmgard Keun : *Après minuit.* Préface d'André Thérive. Traduction de Georges Berthier; Stock. 18 »

Alice Lobert : *Histoire d'un célibataire* suivi de *La nuit de noces, Le fou rire, Les bons toutous, Le Danseur, L'énigme, Les deux souliers, Je ferai de toi une naïade;* Edit. Saint-Quentinoise, Impr. Lambert, Saint-Quentin. 12 »

A. Makarenko : *Le chemin de la vie,* traduit du russe par Juliette Pary et Madeleine Etard; Edit. sociales internationales.

Paul-Henri Michel : *Le pot-aux-roses;* Nouv. Revue franç. 24 »

Jean des Vallières : *Fort Dolorès;* Les Œuvres françaises. 10 »

Sciences

Divers : *L'invention,* exposés, discussions; Alcan. 25 »

Armand de Gramont : *Problèmes de la vision.* Avec 19 figures dans le texte; Flammarion. 22 »

Sociologie

Divers : L'économie dirigée. *En régime collectiviste. Etudes critiques sur les possibilités du socialisme.* Introduction et conclusion de F. A. von Hayck; Libr. de Médicis. 36 »

Docteur Abel Lahille : *Questions d'actualité démographiques, médico-sociales et sociales.* Préface de M. L. Tanon; Baillière. » »

Varia

Georges Lakhovsky : *La civilisation et la folie raciste.* Avec des illust. documentaires; Edit. S.A. C.L. 18 »

Léon Savadjean : *Bibliographie balkanique 1938.* Dans ce volume : *Memento encyclopédique des Balkans 1938.* 8e volume; Soc. génér. d'imprimerie et d'édition. 100 »

Paule-Marie Weyd et Jean Basset : *Le poulet. Comment le produire. Comment l'élever. Comment le vendre.* Avec des illust. documentaires. (Coll. *La Terre,* encyclopédie paysanne); Flammarion. 18,50

MERCVRE.

ÉCHOS

La mort d'Oscar W. de L. Milosz-Milasius. — Mort du commandant Espérandieu. — En l'honneur de Louis Le Cardonnel. — Un comité Jules Laforgue. — Les amis de Francis Jammes. — Cinquantenaires. — Péguy et Sorel. — A propos des manuscrits de Montesquieu. — Le « suprême romancier d'âmes ». — Stendhaliana. — Un « emprunt » de Racine à Virgile. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

La mort d'Oscar W. de L. Milosz-Milasius. — La mort d'Oscar Wenceslas de Lubicz Milosz a plongé les lettres françaises

dans le deuil le plus profond. Survenue le 2 mars au soir dans la villa qu'il venait d'acquérir à Fontainebleau, elle a fait sentir aux purs amants de la grande poésie la haute et rare qualité de celui qui venait de les quitter.

O. W. de L. Milosz était né le 28 mai 1877 à Czereïa, domaine appartenant à sa famille depuis le XVIIIe siècle et situé dans le gouvernement de Mohilew, en Lithuanie historique. La lignée des Milosz, dont il était le dernier représentant, était fort ancienne : elle remontait au XIIIe siècle, époque à laquelle elle régnait sur la Lusace.

Arrivé à Paris en 1899, M. de Milosz fit ses études au lycée Janson-de-Sailly. Il suivit ensuite les cours de l'école des Langues Orientales, puis ceux de l'Ecole du Louvre où il fut l'élève préféré d'Eugène Ledrain, — le remarquable traducteur de la Bible, — pour les langues hébraïque, araméenne et assyrienne. Après de longs voyages d'études faits dans de nombreux pays, M. de Lubicz Milosz fut attaché de 1916 à 1919, au service du Bureau d'Etudes Diplomatiques de la Maison de la Presse à Paris. Les services qu'il rendit à son pays pendant cette période ayant été fort importants, il fut nommé, en 1919, Ministre-Résident de Lithuanie en France, poste qu'il occupa jusqu'en 1926.

L'œuvre que nous a laissé celui qu'à Fontainebleau on nommait « M. de la Mangeoire » ou « Saint François de Fontainebleau » est considérable, tant des points de vue poétique que métaphysique. Ayant publié son premier livre de poèmes, *Le Poème des Décadences*, en 1899, il continua par *Les Sept Solitudes*, *Les Eléments*. L'année 1910 voyait paraître un roman : *L'Amoureuse Initiation*, que suivirent deux mystères : *Mephiboseth* et *Miguel Mañara*. Ce dernier, tiré de la légende et de la vie de Don Juan, fut représenté au Théâtre du Vieux-Colombier. Pie XI, avait, peu de temps avant sa mort, envoyé à M. de Milosz sa bénédiction spéciale pour ce drame, comme possédant une très haute portée théologique. Ce fut une des plus grandes joies de cet homme étonnant qui, retiré entièrement du monde, vivait à Fontainebleau entouré de tous les oiseaux de la région, et qui était plongé dans l'exégèse des Textes Sacrés. — RENÉ DE BERVAL.

§

Mort du Commandant Espérandieu. — Le Commandant Espérandieu est mort, le 14 mars, au Palais du Roure, à Avignon. Il avait épousé, il y a trois ans, Mme Jeanne de Flandreysy. Une grande amitié l'unissait à Louis Le Cardonnel : « Je le considère, disait celui-ci, comme une belle et loyale cloche qui n'a pas de paille dans son métal et qui sonne Noël et Pâques toute l'année. »

Après d'importants services militaires, le Commandant Espérandieu s'était tout entier donné à l'archéologie et y avait acquis une notoriété mondiale. Son nom restera lié aux fouilles d'Alésia et il a publié de nombreux ouvrages sur l'antiquité romaine en France. Il était membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il avait pris parti passionnément en faveur de Glozel.

§

En l'honneur de Louis Le Cardonnel. — Le Conseil municipal d'Avignon vient de donner le nom de Louis Le Cardonnel à la place Argentière, petit quadrilatère sur lequel s'élève le buste de Mistral et qui se trouve tout proche du Palais du Roure où Louis Le Cardonnel vécut les dernières années de sa vie et mourut le 28 mai 1936. Le Palais du Roure où le poète a voulu, selon ses dernières volontés, que reposât son cœur et qui était déjà un musée mistralien, est devenu aussi, comme l'on sait, un musée cardonnelien, grâce à Mme Jeanne de Flandreysy, veuve du commandant Espérandieu, de l'Institut, femme d'un haut esprit, toute dévouée aux arts et aux lettres, écrivain elle-même, dont la famille fut l'amie de celle du poète, et qui entoura de soins ses dernières années, alors qu'il était devenu à peu près aveugle.

Valence, la ville natale du poète où repose son corps et qu'il a chantée :

> Je suis né dans Valence, aux mémoires romaines,
> Qui voit les monts bleuir dans ses horizons clairs,

ne veut pas de son côté se laisser dépasser dans ses hommages par Avignon. Le 18 février dernier, une soirée a été consacrée au poète au lycée Emile-Loubet, héritier direct du collège de Valence où Louis Le Cardonnel fit ses études : cette soirée littéraire avait été organisée par M. Fleury Sotton, proviseur du lycée, qui prit lui-même la parole pour présenter notre collaborateur M. Jean Christoflour, auteur de *Louis Le Cardonnel, pèlerin de l'Invisible.* M. Jean Christoflour parla de l'œuvre et de la vie du poète et Mme Jane Silvair récita quelques poèmes de l'auteur de *Poèmes et* de *Carmina, sacra.* M. Georges Le Cardonnel, le frère du poète, s'était associé à cette cérémonie par une lettre que lut M. Sotton et dans laquelle étaient rapportés des souvenirs des années passées par Louis Le Cardonnel au collège de Valence.

Enfin Valence se dispose à élever à Louis Le Cardonnel un monument. L'exécution en a été confiée à l'un de nos meilleurs jeunes sculpteurs d'aujourd'hui, M. André Deluol, lui-même né à Valence. Ce monument sera placé non loin du porche de la cathédrale et adossé au mur du musée.

Nous reviendrons sur ce projet pour la réalisation duquel un premier comité vient d'être constitué à Valence.

§

Un comité Jules Laforgue. — Il y a quelques mois l'Académie Mallarmé commémorait le cinquantenaire de Jules Laforgue. La ville de Tarbes s'apprête à son tour à célébrer un de ses plus illustres enfants. Toute l'ascendance de Laforgue appartenait en effet à la région tarbaise, où le poète passa son enfance.

C'est donc vraisemblablement à Tarbes que sera inauguré cet été le magnifique monument qui fut commandé par l'Etat au sculpteur Pyrénéen Firmin Michelet, un buste de pierre et trois bas-reliefs évoquant trois des personnages favoris du poète de *L'Imitation de Notre-Dame-la-Lune*, dressés sur une stèle due au frère même de celui-ci, Adrien Laforgue, architecte au Maroc.

Un Comité qui patronnera cette manifestation est en train de se constituer. Bernard Nabonne, qui fit comme Jules Laforgue une partie de ses études au lycée de Tarbes, — aujourd'hui lycée Théophile Gautier, — sera le secrétaire général de cette organisation, qui ne comptera qu'un nombre restreint de noms choisis parmi nos grands poètes et les compatriotes notoires de Laforgue. Paul Valéry, Georges Duhamel, Jacques Bernard, Edouard Dujardin, vieil ami de Laforgue, ont tenu à figurer en tête d'un comité qui tentera de ranimer la flamme laforguienne. (*Communiqué.*)

§

Les amis de Francis Jammes. — La Société des amis de Francis Jammes vient de se constituer définitivement, sous le haut patronage de M. le Ministre de l'Education Nationale et la présidence d'honneur de MM. Paul Claudel, François Mauriac, Paul-Louis Weiller.

Le comité de patronage comprend Mmes Alphonse Daudet, Colette, Gérard d'Houville, MM. Raymond Bonheur, Maurice Denis, Georges Goyau, Prince Abbé Ghika, Henry Ghéon, Charles Lacoste, Guy Lavaud, Chanoine Mugnier, Léon Moulin, Henri Pourrat, Edmond Pilon.

Le président de la Société est le baron Frédéric A. Chassériau; le vice-président : M. Louis Ducla; la secrétaire : Mme Rosa Bailly; la trésorière : Mlle Luce Laurand; les délégués : MM. Thomas Braün (Belgique) et Jean Labbé (Paris).

Au conseil d'administration : Mlle Alliette Audra, Mme Jean-Arthur Fontaine, MM. Lucien Caudau, Jacques Dyssord, André Foulon

de Vaulx, André Fontainas, Jean Lebrau Henri Livet Darius Milhaud Fortunat Strowski, Jean Soulairol.

La Société se propose de donner la plus large diffusion de l'œuvre du poète en France et à l'étranger.

Pour tous renseignements, s'adresser à Mme Rosa Bailly, 16, rue de l'Abbé-de-l'Epée, Paris, 5e (*Communiqué.*)

§

Cinquantenaires. — Le 2 avril 1889, c'était la mort du peintre Jobé-Duval; le 8, Chevreul s'éteignait, qui avait plus de cent deux ans; ce même jour voyait la fin du chef d'orchestre Arban, « bien connu pour son grand talent sur le cornet à piston », soulignait une gazette.

Emile de Najac, l'auteur dramatique, le collaborateur de Scribe (*la Fille de trente ans, la Frileuse*), d'Edmond About (*Gaëtana, Nos Gens*), d'Hennequin (*Bébé, Nounou*), d'Albert Millaud (*Niniche, Le Fiacre* 117), de Sardou (*Divorçons!*), etc. décédait le 11; Louis Ulbach, conservateur adjoint à la bibliothèque de l'Arsenal, le romancier de *Monsieur et Madame Fernel*, des *Cinq doigts de Birouck*, décédait le 16 :

D'abord journaliste, Ulbach écrivait, en 1848, dans le principal journal de Troyes, des lettres politiques qu'il signait de son nom et auxquelles il répondait lui-même sous le pseudonyme de Jacques Souffrant... Plus tard, sous le nom de Ferragus, il publia une concurrence à *la Lanterne* de Rochefort sous la forme d'une brochure hebdomadaire qu'il intitula *la Cloche.*

Le 22, mort de Jules Diéterle : il avait peint les décors des *Huguenots*, de *la Juive*, du *Prophète*, etc.; il avait été nommé administrateur de la Manufacture nationale de tapisserie de Beauvais.

Le 23 consacrait la mort de Jules Barbey d'Aurevilly. L'auteur des *Diaboliques*, né le 2 novembre 1808 à Saint-Sauveur-le-Vicomte, avait quatre-vingt-deux ans. Il fermait les yeux dans son logement de la rue Rousselet.

Le 24, décès du comte Ladislas Plater, « le célèbre patriote polonais exilé de son pays depuis les événements de 1830 et 1831 ». Il avait épousé « une actrice alors célèbre, Mlle Caroline Bauer, ancienne maîtresse du roi Léopold Ier de Belgique, et qui avait laissé, sur la cour de ce monarque et sur ses relations avec lui, de fort piquants mémoires ».

Le 25, mort du baron de la Rochette, « l'un des *sportsmen* les plus actifs et les plus connus de la Société d'encouragement dont il avait été le principal fondateur »; le 26, du ténor Mauras; le 29,

du peintre dessinateur Edmond Laethier, qui avait rapporté du Congo une série de pastels.

Avril 1889 avait vu la réception de Henri Meilhac à l'Académie française, où il succédait à Labiche; le procès intenté par le gouvernement à la *Ligue des Patriotes*, la fuite du général Boulanger, les poursuites contre celui-ci; la première de la *Révoltée*, de Jules Lemaître, à l'Odéon; la cinq centième, aux Bouffes-Parisiens, de *la Timbale d'argent*, du maëstrino Léon Vasseur; l'ouverture au Louvre d'un musée de la Révolution, à l'occasion du centenaire de 89; l'exposition de l'Union artistique, les anciens *Mirlitons* fusionnant avec le Cercle impérial dit des *Bébés*, et le nouveau cercle étant surnommé l'*Epatant*. — G. P.

§

Péguy et Sorel.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le numéro du *Mercure de France* du 15 février dernier un écho signé Auriant et intitulé *Georges Sorel, Charles Péguy et les Cahiers de la Quinzaine*, où est reproduite une page de Georges Sorel que l'auteur de l'écho qualifie de document d'histoire.

Ayant été l'ami de Péguy dès le lycée d'Orléans, puis son collaborateur à la librairie de la rue Cujas (avant la fondation des « Cahiers »), ayant aussi travaillé à ses côtés pendant deux ans dans la boutique de la rue de la Sorbonne, je vous demande la permission de compléter cette « page d'histoire » en ajoutant que Georges Sorel et Charles Péguy s'étaient brouillés. Péguy, ayant un jour jugé inacceptable un acte de Sorel, lui avait interdit par lettre de remettre les pieds dans la boutique des « Cahiers ».

Peut-être faut-il voir là l'inspiration de cette page où Péguy est faussement représenté comme un boutiquier timoré, soucieux de contenter à la fois ses diverses clientèles. Rien n'est plus faux. Ses idées sur l'antisémitisme et ses sentiments personnels pour le peuple juif sont trop clairement exprimés dans toute son œuvre pour qu'il soit utile d'y revenir. Mais qu'il ait toléré un « contrôle amical » de ses collaborateurs juifs, qu'il ait « craint » leur influence sur la courbe des abonnements, qu'il ait dû « user de diplomatie », qu'il ait cherché des « transactions », qu'il ait subi une « douloureuse servitude », autant de mots qui l'eussent blessé au vif et lui eussent dicté des pages virulentes, s'ils lui avaient été décochés de son vivant.

C'est en pensant qu'il n'est plus là pour les relever que j'ai cru devoir, si indigne que j'en sois, faire entendre une protestation.

La vérité, que tous les vieux amis de Péguy peuvent attester,

c'est que, malgré les soucis budgétaires dont il a été accablé comme presque tous les directeurs de publications littéraires qui s'interdisent les ressources de la publicité, il a toujours mis plus haut que tout son indépendance absolue. S'il avait un jour formé le dessein de publier une page, une phrase, une ligne dont on lui eût démontré qu'elle risquait de faire fuir *tous* ses abonnés, nous savons tous qu'il n'en eût pas supprimé une lettre.

Péguy n'a pas attendu le 7 septembre 1914 pour avoir du courage.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc.

ÉMILE BOIVIN.

§

A propos des manuscrits de Montesquieu. — Les journaux quotidiens de Bordeaux auxquels ont fait écho un certain nombre d'autres périodiques français viennent d'alerter l'opinion publique à propos de la vente aux enchères des manuscrits de Montesquieu.

Dans un sursaut de patriotisme intellectuel, pour sauver ce trésor sans prix une souscription a été ouverte. L'enthousiasme y a fait écho. Elle a donné le résultat espéré. Tant mieux pour notre orgueil national. Le philosophe, vigneron gascon, méritait bien cet honneur et nous avons gagné notre joie.

Voici les points essentiels qui ont provoqué les réflexions que je vous livre, lecteurs de toutes conditions ou opinions, Français au demeurant avant tout. Ne pourrait-on cependant pas nous épargner à l'avenir ces émotions, ces craintes, ces élans de dernière minute?

Il peut advenir qu'une famille aristocratique, bourgeoise ou plébéienne, ait un jour l'héritage d'un nom glorieux, d'une maison illustre, du moindre souvenir précieux, si l'un de ses ancêtres a joué dans l'histoire de la guerre, du négoce, des lettres ou des arts un rôle important. Les descendants subissent tout des ascendants.

Il peut advenir que ces héritiers aient l'orgueil, la volonté morale, le courage civique, les moyens matériels de conserver ces souvenirs et d'en prendre la responsabilité avec toutes les charges : entretien, assurances, etc., qu'il peut en résulter.

Le patrimoine national a d'autant plus de valeur qu'il est plus riche en vestiges de sa grandeur, et chacun en tire un bénéfice de vanité, de documentation, de plaisir même, quand il ne peut que le regarder de temps à autre.

Certains châteaux sont devenus des monuments historiques, entretenus en totalité ou en partie par l'Etat. Les propriétaires sont déchargés de plusieurs obligations, tandis que le public acquiert quelques avantages. Il y a échange de bons procédés sous le signe de l'équité.

Pourquoi, après avoir fait preuve pendant plusieurs générations, des siècles parfois, de bonne volonté, pourquoi les héritiers de biens mobiliers historiques : tableaux, meubles, manuscrits, ne verraient-ils pas ces collections, chargées de prestige, classées comme souvenirs historiques dont la collectivité assurerait la garde et l'entretien en permettant au moins au fisc de ne pas prélever sur les possesseurs une taxe basée sur « les signes extérieurs de richesse » ?

Cette « attention » pour mémoire sur la feuille d'impôts mettrait les dits possesseurs dans l'obligation morale ou matérielle de veiller jalousement sur les trésors qu'ils ont la bonne fortune d'avoir près d'eux. En retour, les citoyens qui suppléeraient à ce déficit d'un côté par une très légère contribution directe... ou indirecte auraient droit de regard sinon de toucher sur ces nouveaux et démocratisés « biens nationaux ».

De quoi s'agit-il en somme? De savoir si les biens mobiliers peuvent être considérés ou non comme des monuments historiques surveillés, entretenus par l'Etat et pouvant procurer de l'agrément parfois utile à la collectivité.

On a trouvé 15 millions pour fêter le 150e anniversaire de la Révolution. On a sauvé des mains étrangères les manuscrits de Montesquieu qui avaient contribué à préparer cette révolution. Heureusement que cette victoire a été remportée, car ce n'eût pas été la peine en autre cas de fêter la République née en 1789.

Mais autour d'autres manuscrits nous ne devons plus à l'avenir avoir d'autres angoisses, ni, réduits à la mendicité, faire d'autres quêtes.

Classons les manuscrits de nos grands hommes quand il faut, où il faut, pour ce qu'il faut. Ils appartiennent à toute la France.

Toute la France doit faire un effort pour les conserver, en jouir, s'en servir. — Dr J. MAX EYLAUD.

§

Le « suprême romancier d'âmes ». — *L'Intransigeant* du 20 février a publié l'articulet suivant :

Une traduction du célèbre roman d'Edouard Dujardin, *les Lauriers sont coupés*, — où parut pour la première fois la forme du « monologue intérieur », reprise depuis par tant d'écrivains, dont James Joyce et Valery Larbaud, — vient d'être publiée aux Etats-Unis par les soins de Mr Stuart Gilbert, avec de charmantes illustrations de Mrs Alice Laughlin. Le titre est devenu, en anglais, *Well to the woods no more*. Mais le plus curieux est que la dédicace a changé.

La première édition, celle de 1888, et l'édition définitive de 1924, portaient à la première page : *En hommage au suprême romancier d'âmes, Racine*. Cette dédicace, a expliqué Edouard Dujardin dans son étude sur le *Monologue intérieur*, n'était pas seulement l'affirmation de mon extrême

admiration pour la beauté classique; elle marquait ma volonté de rattacher, contre vents et marées, ma tentative à la tradition; elle signifiait surtout l'ambition, étonnamment pure chez un écrivain de vingt-cinq ans, de continuer, avec d'autres moyens et sur un autre plan, la conquête poétique racinienne... »

Pourquoi, à cette dédicace significative, Edouard Dujardin a-t-il substitué la suivante :

« Ma jeunesse qui cherchait un signe dans le passé — a dédié son espérance à Racine. — Un grand nombre d'années ont traversé l'horizon et j'ai vu le signe apparaître aux portes de l'avenir. — Mon espérance, je la dédie aujourd'hui

à James Joyce

au glorieux nouveau venu, au suprême romancier d'âmes » ?

Rappelons, pour les bibliophiles, que *Les Lauriers sont coupés* ont paru en édition originale à la *Revue indépendante* et sont entrés ensuite aux éditions du *Mercure de France.*

§

Stendhaliana. — La publication de *la Chartreuse de Parme,* aujourd'hui centenaire, et qui vient d'être mise en opéra, fut annoncée ainsi dans le *Journal des Débats* du jeudi 28 mars 1839 :

La Chartreuse de Parme, tel est le titre d'un nouveau roman de l'auteur de *Rouge et Noir,* que publie l'éditeur Ambroise Dupont. M. Stendhal (*sic*) a décrit les mœurs de l'Italie pendant les vingt dernières années. Sa position spéciale et un séjour de plus de dix années en Italie l'avaient initié dès longtemps à tous les mystères de cette nature italienne dont la peinture a donné cours à tant d'idées fausses, à tant de tableaux exagérés et ridicules. Nous rendrons compte de ce nouvel ouvrage.

Un mois ne s'était pas écoulé que l'auteur et son éditeur, jugeant qu'il fallait éveiller la curiosité du public, lancèrent une « seconde » édition, qui n'était autre que la première non encore épuisée, et la firent annoncer en ces termes, dans les *Débats* du 17 avril :

La première édition de *La Chartreuse de Parme,* par M. Stendhal (*sic*), est entièrement épuisée; une seconde vient de paraître aujourd'hui. La librairie Amb. Dupont va prochainement publier une autre série de romans qui promettent d'agréables distractions pour les longs jours de la belle saison.

(Suit une liste de nouveautés assez longues.)

Un journal de la même époque, *Paris élégant,* publiait, le 17 mai de l'année précédente, 1838, un extrait des *Mémoires d'un Touriste,* en le faisant précéder de ce chapeau :

Un homme bien connu par son esprit incisif et piquant, M. de Stendhal, auteur de *Rose et Blanche,* va publier sous peu de jours chez le librairie Dupont, rue Vivienne, 7, ses curieux *Mémoires d'un Touriste.* C'est une bonne fortune pour nous que de pouvoir offrir à nos lecteurs un fragment de cet intéressant ouvrage.

Stendhal auteur de *Rose et Blanche!...* On ne peut penser à une simple coquille. Est-ce une « sottise » ou un manque de mémoire

du rédacteur de ce chapeau? Venant d'un journal qui se piquait de littérature, la méprise paraît un peu forte. C'est peut-êre une ironie, ou plus simplement une rosserie. — J.-G. P.

§

Un « emprunt » de Racine à Virgile. — Mme Louise Faure-Favier a consacré à Racine, dans le *Mercure* du 15 octobre 1938, un beau « scénario pour un film ».

L'un des épisodes de ce scénario, le numéro XX *bis*, est relatif à la mort de Rabotin, chien de la ferme de Port-Royal.

En l'êhonneur de cet humble ami, « son compagnon dans ses promenades forestières », le jeune Jean Racine compose une oraison funèbre :

Semper honos Rabotine tuus laudesque manebunt
Carminibus vives tempus in omne meis.

M. l'abbé Vissac, dans un ouvrage ancien : *De la poésie latine en France au siècle de Louis XIV*, avait déjà cité ces vers.

Ni lui, ni Mme Faure-Favier n'indiquent cependant qu'ils constituent une « réminiscence » un peu trop flagrante des remerciements d'Enée à Didon, au livre I de l'*Enéide* :

In freta dum fluvii current, dum montibus ombrae
Lustrabunt convexa, polus dum sidera pascet,
Semper honos nomenque tuum laudesque manebunt,
Quae me cumque vocant terrae.

Je supplie que l'on ne me considère pas comme un cuistre, si je publie cette minuscule mise au point, qui n'est même pas une trouvaille. La gloire de notre plus grand poète de l'amour n'y est en aucune sorte engagée. Il s'agit du simple exercice d'un écolier qui vivait en un siècle et dans une maison où les lettres latines étaient à l'honneur, et qui avait lu Virgile. — AUGUSTE FONTAN.

§

Le Sottisier universel.

On à peine à se figurer comment les hommes peuvent habiter des pays antipodes, et où leurs pieds se regardent. — Jérôme de Lalande : *Astronomie des Dames* (1824), p. 107.

ROLAND : *La chanson de Roland*, présentée par Fagus, sur arches, au lieu de 60 fr., 33. — Catalogue de « l'Office de Livres » du *Crapouillot*, mars 1939.

Des Américains, les coudes sur la table, mâchaient leur chewing-gum avec la sérénité de bœufs de labour broyant leur mors. — *Le Petit Parisien*, 3 décembre 1938.

M. Joseph Kennedy, ambassadeur des Etats-Unis à Washington, est actuellement auprès du président Roosevelt. — *Paris-Soir*, 14 décembre 1938.

FIANÇAILLES. — M. Jean Sée et Mme, née Jacqueline Delater, ont le

plaisir de vous faire part de la naissance de leur fille Nicole. — *Le Jour,* 28 février.

Les socialistes [belges] ont des troupes, mais pas de chefs, et ceux-ci se mangent entre eux. — *Le Figaro,* 8 avril.

L'ambassadeur d'Angleterre à Londres a fait une démarche auprès du comte Ciano. [Titre d'un article.]. — *Le Petit Ardennais,* 5 décembre.

Saïd ben Taleb, qui est un bandit particulièrement redoutable et qui, jusqu'ici, s'est montré fort loquace, a changé soudain de tactique et s'est lancé dans des confidences. — *L'Echo du Maroc,* 19 décembre.

COQUILLES

Les actionnaires touchaient des dividendes, malgré l'extrême mendicité de la subvention. — *La Page musicale,* 23 décembre.

Le chef de l'Etat lève son verre en saluant les touristes présents au baquet. — *Le Journal,* 14 décembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

POÉSIES, par Arthur Rimbaud. Edition critique. Introduction et Notes par H. de Bouillane de Lacoste. Un volume in-16 Jésus, sur beau papier. Prix, 21 francs. Il a été tiré 99 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés 1 à 99, souscrits.

LES DIABOLIQUES, par Jules Barbey d'Aurevilly. Introduction de Léon Gosset. Un volume in-16 Jésus, sur beau papier. Prix, 18 francs.

CONTES D'ANDERSEN (III), traduits par P. G. La Chesnais. Un volume in-16 Jésus. Prix, 16 francs. Il a été tiré 56 exemplaires sur Alfa mousse, numérotés 1 à 56, à 30 francs.

LE CONNÉTABLE DES LETTRES, BARBEY D'AUREVILLY, par Aristide Marie. Avec 19 reproductions de dessins de l'auteur. Un volume in-16 Jésus, sur beau papier. Prix 21 francs. Il a été tiré 33 exemplaires sur pur fil Lafuma, numérotés 1 à 33, à 40 francs.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES, par René de Weck. Un volume in-16 double couronne. Prix 15 francs. Il a été tiré 25 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés 1 à 25. Prix, 40 francs.

LE BATISSEUR DE CATHÉDRALES, poèmes, par Louis-Thomas Jurdant. Un volume in-16 double-couronne. Prix, 12 francs.

Le Directeur, Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.


naja
TABAC D'ORIENT
RÉGIE FRANÇAISE
CIGARETTES
naja
TABAC D'ORIENT
RÉGIE FRANÇAISE
CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

LA ROUTE DU LITTORAL

Service quotidien toute l'année, Nice-Marseille, et vice versa.
Départs : de Nice (gare S. N. C. F.), à 8 heures; de Marseille (gare Saint-Charles) à 8 h. 15.

◆

Nice-Marseille ou vice versa. . . . . **95 fr.**
Nice-Marseille et retour ou vice versa (validité : 10 jours). . **155 fr.**
Toulon-Nice et retour, ou vice versa (validité : 10 jours). . **105 fr.**
— Parcours partiel : **0** fr. **40** par kilomètre
Billets spéciaux, validité : 40 jours.
Marseille-Nice et retour. . . . . **158 fr.**
Toulon-Nice et retour. . . . . **121 fr.**
— Valables :
Dans un sens, sur le paquebot « Ile-de-Beauté »;
Dans l'autre sens, en autocar S. N. C. F.

AUTRES EXCURSIONS

Excursions en autocar S. N. C. F. au départ de Nice

La grande Corniche (quotidien toute l'année) : **20** et **22** fr. Gorges-du-Loup. — Grasse (quotidien toute l'année) : **30** fr. — Cians-Beuil (périodique) : **50** fr. — Cians-Beuil-Daluis (périodique) : **53** fr. — Nice-Peira-Cava — Sospel (périodique : **42** fr.

Excursions en autocar S. N. C. F. Au départ de Juan-les-Pins (services périodiques)

Grande Corniche (**30** fr.). — Saint-Raphaël (**30** fr.). — Gorges-du-Loup-Grasse (**25** fr.). — San-Remo (**40** fr.). — Peira-Cava-Menton (**48** fr.). — Cians-Beuil-Daluis (**58** fr.).

Excursions en autocar S. N. C. F. Au départ de Cannes (services périodiques)

Grande Corniche (**32** fr.). — Gorges-du-Loup-Grasse (**25** fr.). — Saint-Raphaël (**25** fr.). — San-Remo (**42** fr.). — Peira-Cava-Menton (**50** fr.). — Cians-Beuil-Daluis (**60** fr.).

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493 — SEINE C. A. 21.457

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères. Revue de la Quinzaine**

DIRECTEUR : JACQUES BERNARD

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 100 fr. | 6 mois : 55 fr. | 3 mois : 31 fr. | Un numéro : 7 fr.

ÉTRANGER

1° Pays accordant le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Italie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 120 fr. | 6 mois : 69 fr. | 3 mois : 40 fr. | Un numéro : 8 fr.

2° Tous autres pays :

Un an : 140 fr. | 6 mois : 79 fr. | 3 mois : 45 fr. | Un numéro : 9 fr. 50.

Une convention postale internationale donne des avantages appréciables à certains abonnements. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1939